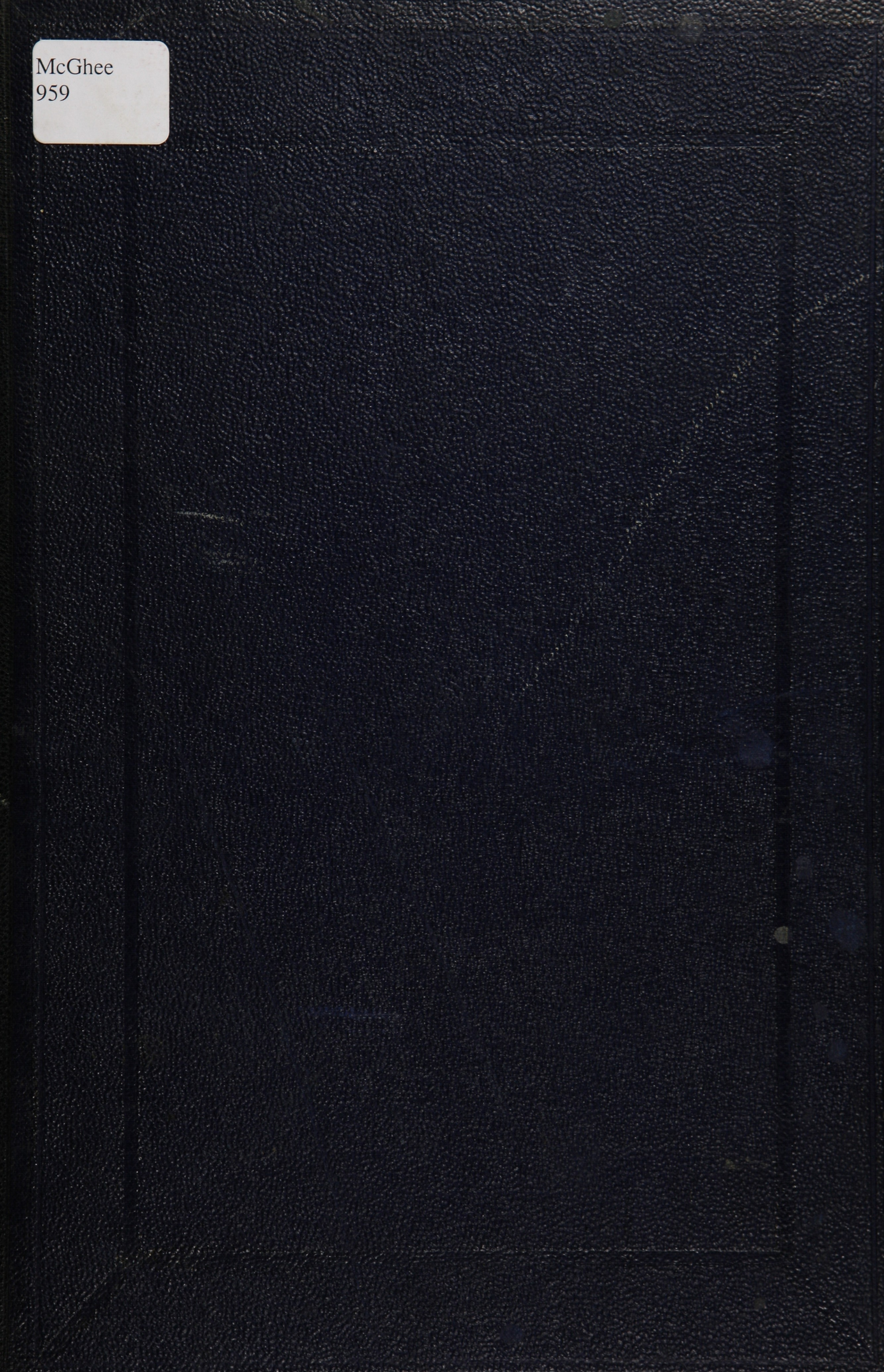
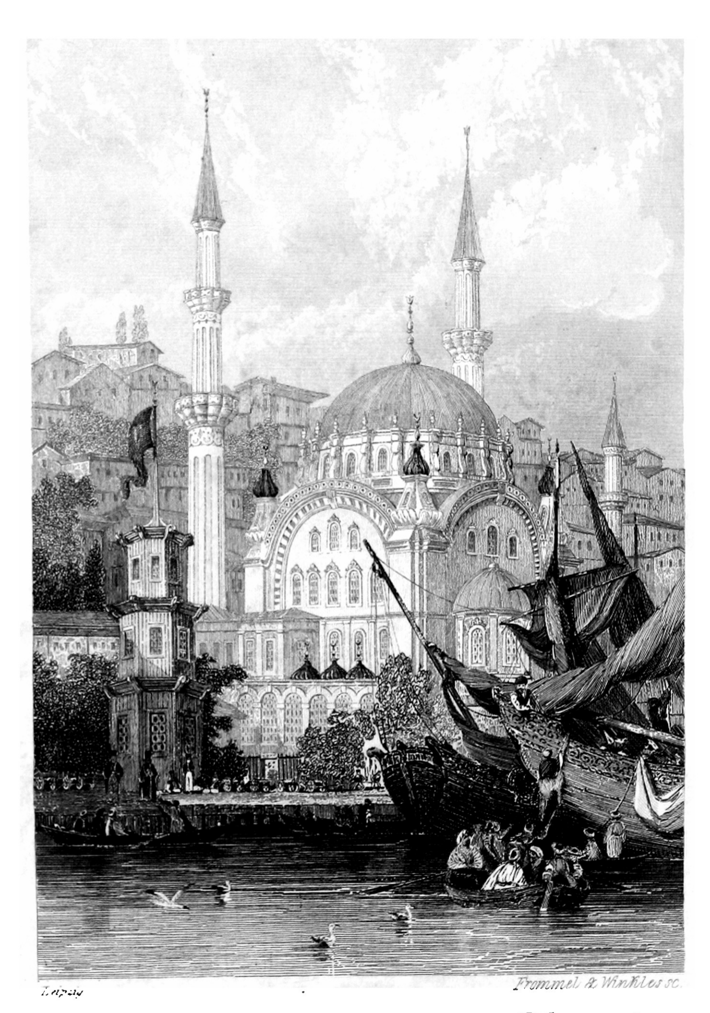


LA

TURQUIE PITTORESQUE

CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ



Lapay   Frommel & Winkles sc.

Mosquée de Mahmoud II à Top' Hané.

LA

TURQUIE

PITTORESQUE

HISTOIRE — MŒURS — DESCRIPTION

PAR

W. A. DUCKETT

PRÉFACE PAR THÉOPHILE GAUTIER

ILLUSTRÉE

DE VINGT GRAVURES SUR ACIER

REPRÉSENTANT LES VUES ET MONUMENTS LES PLUS REMARQUABLES

DE CONSTANTINOPLE ET DU BOSPHORE

PARIS

VICTOR LECOU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

RUE DU BOULOI, 10

1855

PRÉFACE.

Tous les regards sont maintenant fixés sur la Turquie, et chaque livre qui en parle est bien venu. La curiosité générale y cherche des détails curieux ou inconnus, des descriptions pittoresques, des notions historiques ; l'on veut se faire une opinion raisonnée sur ce pays, où s'agitent maintenant de si graves intérêts, et où se résout peut-être en ce moment le problème des civilisations de l'avenir. — Le volume, en tête duquel on nous demande d'écrire ces lignes comme témoin oculaire de son exactitude, car nous n'avons rien à ajouter aux renseignements de toute nature qu'il renferme, commence par une histoire rapide de la domination turque, qui peut vous dispenser de lire les huit tomes compactes de M. de Hammer, et vous fait suivre le développement de l'empire islamite, depuis Osman, fils d'Orthogrul, jusqu'au sultan Abdul-Medjid ; c'est un spectacle des plus intéressants que de voir se réaliser le rêve d'Orthogrul, qui avait songé qu'une source jaillissait de sa

maison, s'enflait, se grossissait, s'élargissait, et finissait par s'étaler en océan immense, présage infaillible de la prospérité de sa descendance. En effet, parti d'un apanage obscur de la Phrygie, le fleuve de l'Islam répand partout ses flots, inonde Byzance, et va battre les murs de Vienne : il y eut un moment où le Turc inspirait une profonde terreur à l'Europe, qu'il effrayait de son fanatisme, de sa barbarie et de ses façons sauvages de procéder à la guerre; puis bientôt vint la décadence, l'amollissement; et les sultans, jadis si terribles, ne furent plus que de pâles fantômes créés ou détruits par les janissaires, et qu'on entrevoyait de loin, à travers le grillage doré du kiosque de la Sublime Porte, sous un dais de vermeil constellé de pierreries. Les autres nations avaient progressé, tandis que la Turquie était restée accroupie sur son divan, entêtée dans ses vieilles habitudes, et si le padischah signait encore ses firmans de l'étrier impérial, ce n'était plus qu'une vaine formule; la bataille de Lépante, où Cervantès, le glorieux manchot, fut blessé, avait dès longtemps dissipé le prestige; le croissant s'était abaissé devant la croix; l'Europe chrétienne n'avait plus rien à craindre. Mahmoud, le père d'Abdul-Medjid, comprit que la Turquie, pour tenir désormais son rang parmi les peuples civilisés et ne pas être, malgré son courage, à la merci de la première invasion, devait détruire les janissaires, ces prétoriens et ces strélitz toujours en révolte, et imposer les formes de la tactique militaire moderne à des troupes jusque-là plus braves que disciplinées. — Son œuvre rencontra les résistances les plus obstinées de la part du vieux parti turc, partisan des anciennes

mœurs, ennemi des inventions des giaours, attaché avec un aveuglement fanatique à la lettre du Koran. — Cette réforme, maintenant acceptée et qu'Abdul-Medjid a religieusement poursuivie, a mis les Turcs en état de soutenir les premières attaques des envahisseurs russes, et leur a permis d'attendre glorieusement l'arrivée de l'armée anglo-française. Ce résultat, qui a paru étonner quelques esprits trop portés à s'exagérer la puissance irrésistible de l'empereur Nicolas, ne nous a nullement surpris : pendant notre séjour à Constantinople, nous avions souvent remarqué ces magnifiques casernes de Scutari et du grand Champ des Morts, cette superbe fonderie de canons de Top'Hané, près de la mosquée de Sultan Mahmoud, ces écoles militaires, instituées sur le modèle de l'École polytechnique, et où aucune des découvertes de la science n'est ignorée ; le chantier des vaisseaux si bien placé au fond de la Corne-d'Or, à côté de Kassim-Pacha ; ces soldats brunis et vigoureux, que seul le fez rouge différencie de nos troupes de ligne et qui manœuvraient avec une précision toute prussienne, ces cavaliers descendant au galop les rues escarpées et pierreuses de Stamboul ou de Péra, et nous pensions que la Turquie n'était pas autant en arrière qu'on voulait bien le dire, et ne serait pas tordue en une bouchée par l'ours du Nord, s'il prenait fantaisie à celui-ci de secouer ses frimas et de s'avancer sur le chemin de Byzance ouvert par Catherine. Silistrie invaincue et l'évacuation des principautés, après tant de fanfaronnades méprisantes, l'ont bien prouvé.

Alors, il est vrai, nous ne soupçonnions pas que *le Char-*

lemagne, dont nous visitions les batteries formidables, serait appelé à jouer un rôle actif dans cette mer où se réfléchissaient pittoresquement ses flammes tricolores ; mais déjà cependant la question des lieux saints causait une certaine agitation, et la vieille opposition turque, mécontente du ministère trop favorable aux giaours, écrivait ses articles en lettres de feu tantôt à Psammathia, tantôt à Scutari, à Péra et à Stamboul. — Le panier rouge, signal des incendies, se montrait à chaque instant au sommet de la tour du Séraskier.— Le ministère fut changé et tout s'éteignit. Personne ne prévoyait encore le paletot de Menschikoff; cependant les Grecs, rendus favorables aux Russes par la conformité de religion et par l'espoir absurde du rétablissement, à leur profit, de l'empire de Byzance, supputaient les dates, et se disaient tout bas que les quatre cents ans allaient s'accomplir, et que le prêtre enfermé dans la muraille depuis la prise de Constantinople, en sortirait pour achever sa messe interrompue dans Sainte-Sophie rendue au culte chrétien; en effet, une prédiction populaire affirmait qu'au bout de quatre siècles, jour pour jour, une nation blonde devait pénétrer dans Stamboul par la porte Dorée, que cette superstition avait fait murer. Or, Constantinople a été prise le 29 mai 1453 : ce n'était donc plus que quelques mois à attendre. La prophétie est maintenant convaincue de fausseté; nul étranger blond n'a franchi la porte qui vit passer jadis Alexis Strategopoulos, et le prêtre murmure sa litanie derrière le mur de mosaïque.

Ce résumé historique, en condensant les faits, permet d'en saisir l'ensemble. — A mesure que l'on avance,

la vieille barbarie asiatique s'adoucit sur le sol plus humain de l'Europe; les fratricides politiques vont s'atténuant. Le meurtre même perd de sa férocité et ne se complaît plus, comme autrefois, dans les longues tortures; depuis longtemps la porte du sérail n'a plus sa garniture de têtes, et l'on ne rencontre plus au coin des carrefours des cadavres décapités avec leur sentence clouée sur la poitrine; le respect de la vie humaine vient même aux fauteurs du passé. Les lois se substituent peu à peu au caprice, et, contrairement à l'idée qu'on se fait du fanatisme musulman, nulle part la tolérance religieuse n'est plus largement pratiquée qu'à Constantinople, tous les cultes y ont leur église. — Les moines en costume circulent dans les rues, et nous-même nous avons assisté aux exercices des derviches hurleurs de Scutari, en compagnie de deux pères capucins, et cela en plein ramadan, où les hallucinations du jeûne amènent un redoublement de ferveur. Les Turcs, quoique se croyant en possession de la vraie foi, n'ont pas d'aversion pour les religions différentes de la leur; ce qu'ils méprisent, ce sont les athées ou les idolâtres. L'islamisme, débarrassé de son fatras de commentaires, a la grandeur austère et un peu nue du protestantisme. Allah règne seul dans sa terrible unité au fond d'un ciel solitaire, au-dessus des houris vertes, rouges et blanches, concession de l'âpre génie de Mahomet aux sensualités asiatiques ; c'est, en dehors du christianisme, la plus pure conception de Dieu. En parcourant les mosquées, il est impossible de ne pas être frappé de cette absence de toute image humaine et de cette ornementation géométrique composée de lignes brisées,

croisées, enchevêtrées, n'exprimant que l'idée abstraite. Calvin et Luther n'auraient rien à retrancher dans un temple musulman. — Quant à la morale, elle prescrit les mêmes préceptes d'humanité générale que les autres religions. Maintenant, sans que la foi soit affaiblie, l'habitude de voir des Français, des Anglais, des Allemands, a fait tomber ces habitudes farouches d'avanie et d'insulte ; un étranger d'un maintien tranquille et décent peut parcourir Constantinople en tous les sens, il y sera certes plus en sûreté et plus à l'abri des railleries grossières qu'un Turc en costume se promenant dans un faubourg de Paris. — Nous-même nous sommes entré, à toute heure de nuit et de jour, dans des cafés borgnes fréquentés par des Hammals, des matelots et de pauvres diables tout en haillons, qui se levaient pour nous faire place avec une politesse que nous n'aurions pas rencontrée aux cabarets de la Halle et de la Cité. Les Turcs sont pleins de bonhomie et de simplicité : leur loyauté est connue, la parole d'un Turc vaut toutes les signatures et tous les billets du monde. Les cruautés, nécessaires peut-être, de quelques sultans ou de quelques vizirs, dans des circonstances décisives, ont donné à la nation un aspect féroce qui n'est pas justifié par les mœurs habituelles. Abdul-Medjid est d'une douceur charmante ; quand il a ceint le glaive d'Othman à la mosquée d'Eyoub, il a refusé d'égorger le mouton traditionnel dans la cérémonie d'investiture. Ce n'est pas, du reste, une sensiblerie de parade et qui se borne aux animaux ; si vous rasez les rives du Bosphore en caïque, vous entendrez parfois sortir des fenêtres d'un délicieux palais d'été une phrase des *Puritains* ou de

don Pasquale, jouée d'une main encore un peu timide; c'est le frère d'Abdul-Medjid, qui charme ses loisirs par la musique : autrefois, la raison d'État lui eût passé au col le cordon des muets.

A l'histoire des Bayezid, des Amurat, des Mahomet, des Selim, des Mustapha, entremêlée de séditions, de conquêtes, de défaites, de révolutions de palais, d'étranglements, succède une description topographique de l'empire turc, si vaste encore, et qui s'étend à d'énormes distances dans les profondeurs inconnues de l'Asie, depuis ces plaines où s'écroulent les ruines des anciennes colonies grecques ou romaines, squelettes de villes dont on ne sait même plus les noms, et dont le voyageur étonné demande à Strabon et à Ptolémée l'emplacement hypothétique, jusqu'à Bagdad et aux confins de l'Inde. Ces civilisations éteintes, et dont les cendres se sont stratifiées par couches régulières, peuvent revivre dans ces admirables pays presque déserts aujourd'hui et qui pourraient nourrir une population supérieure à celle de l'Europe : là, comme le dit la Genèse, à la place où blanchit un sable brûlant, verdoyait le paradis terrestre et coulait le fleuve qui, au sortir du lieu de délices, se divisait en quatre branches : — le Phison, qui entoure toute la terre d'Hévilath, où naît l'or, où l'on trouve le bdellium et la pierre d'onyx; le Gehon, qui traverse la terre d'Éthiopie; le Tigre, qui coule du côté de l'Assyrie, et enfin l'Euphrate! — Autrefois c'était de l'Orient que descendaient, comme d'un centre de lumière, vers les régions obscures de l'Occident, les religions, les sciences, les arts, toutes les sagesses et toutes les poésies.

Il faut qu'un contre-courant salutaire ramène les ondes fécondantes sur cette terre épuisée, qui a été le berceau du genre humain et qui ne demande qu'à revivre.

Constantinople, que Fourier, avec son admirable instinct, proposait pour capitale de l'Omniarchat harmonien, est située providentiellement entre l'Europe et l'Asie, pour recevoir les lumières de l'une et les refléter sur l'autre. Quand les guerres seront finies et la situation de l'empire turc assurée à tout jamais, Istamboul deviendra un merveilleux centre de civilisation. Toutes les inventions de la science moderne, appliquées à la fécondation d'une terre vierge pour ainsi dire, sous un ciel magnifique, produiront des résultats merveilleux. — Ce ne serait plus seulement l'imitation maladroite de costumes en désaccord avec les mœurs et le climat, livrée du progrès qu'on doit respecter temporairement, mais qu'il faudra abandonner; car la beauté, quoi qu'on en dise, peut très-bien s'allier à l'utilité, et le turban recouvrir une cervelle éclairée aussi bien qu'un chapeau, tout en la préservant mieux du soleil, mais bien l'assimilation et l'appropriation intelligentes des grandes découvertes au génie particulier de l'Orient: la chute du voile qui protége la blancheur délicate des femmes contre un soleil brûlant, la substitution du vin à l'eau pure, si préférable comme hygiène, ne nous paraissent pas des perfectionnements désirables. — Quant à la polygamie, n'est-elle pas préférable aux adultères et aux désordres trop fréquents dans nos sociétés monogames? et d'ailleurs, elle demeure un luxe difficilement accessible par les sages restrictions de la loi.

On parle de la beauté de Naples et de son golfe, où abordent incessamment des migrations de touristes; mais qu'est cela à côté de Constantinople, voluptueusement couchée sur le divan de ses sept collines, laissant tremper ses pieds dans une eau de saphir et d'émeraude, et baignant, de sa tête couronnée de coupoles et de minarets, dans un ciel rose et bleu qui semble briller derrière une gaze d'argent? Quel panorama peut valoir au monde cette entrée de la Corne-d'Or, encombrée de pyroscaphes, de caïques, de prames, de mahonnes, d'argosils aux formes étranges et pittoresques, bordée d'un côté par les murailles crénelées, les kiosques et les cyprès du vieux sérail; de l'autre, par les constructions de Galata et de Péra, que surmonte de son toit de cuivre vert-de-grisé la vieille tour des Génois, pendant de la tour du Séraskier, dressée sur l'autre rive; et lorsqu'on se retourne vers Kadi-Keuï, quel superbe spectacle encore! Au fond, l'Olympe de Bithynie, dessinant sa silhouette d'azur glacée au sommet d'une neige éternelle; les côtes d'Anatolie aux lignes suaves estompées par une brume de lumière; les îles des Princes, constellant les eaux étincelantes de la mer de Marmara de leur gracieux archipel; vers la gauche, Scutari, ce faubourg asiatique de Constantinople, découpant ses maisons coloriées et les minarets blancs de ses mosquées sur l'immense rideau de cyprès de son cimetière, si beau qu'il donne envie de mourir.

Si l'on remonte le Bosphore, quelle série d'enchantements, quelle suite de tableaux magiques! L'œil reste incertain entre la rive d'Europe et la rive d'Asie, toutes deux également belles: le palais de Tschiragan, avec ses

colonnades et ses frontons classiques, œuvre du réformateur Mahmoud, qui a voulu témoigner de ses idées modernes en renonçant aux toits chinois, aux arcs en cœur, aux colonnettes capricieuses de l'architecture turque, le palais de Beschik-Tash, élevé par Abdul-Medjid, et qu'on prendrait pour un palazzo vénitien, plus riche, plus vaste, plus ciselé, plus fouillé, transporté du Grand Canal au bord du Bosphore, les konaks d'été de la sultane Validé, de Saïd-Pacha, de Reschid et autres grands dignitaires de l'empire se succèdent, espacés par des cafés, des kiosques, de riants villages et des jardins aux verdures luxuriantes qui se reflètent dans les eaux claires et rapides, et forment un spectacle dont on ne peut se lasser. Que de fois nous nous sommes promené en caïque à deux paires de rames, regardant ces fenêtres treillissées où les odalisques des pachas appuient leur front rêveur, et amusent leur oisiveté voluptueuse du passage des vaisseaux, des steamers, des barques allant et venant, descendant et remontant, entre-croisant leurs sillages avec une animation joyeuse sous le vol des mouettes et des chasse-vent; que de fois nous nous sommes arrêté aux Eaux Douces d'Asie, sous les grands frênes, près de la fontaine au toit recourbé, aux délicats filigranes, qui abrite toujours quelque groupe de femmes fumant le narguilé, prenant des sorbets ou mangeant des fruits, pendant que leurs enfants se roulent et s'ébattent à leurs pieds.— Là, les plis du feredgé s'entr'ouvrent, la mousseline du yachmack s'écarte un peu, surtout si l'eunuque a le dos tourné, et l'on voit resplendir de pâles ovales avivés de fard, étinceler des yeux cernés de henné, et s'épanouir

des bouches semblables à des grenades pleines de perles. — Les arabas, attelés de grands bœufs au pelage argenté, attendent à l'ombre; les caïques amarrés à la berge, bercent le sommeil ou le kief des Caïdjis. — A chaque pas, ce sont des tableaux tout faits, auxquels il ne manque que le cadre ; comme on regrette alors de n'être ni Decamps, ni Marilhat, ni Chacaton, et de n'avoir à son service, pour rendre ses impressions, au lieu d'un pinceau aux mille nuances, qu'un bec de plume aride trempé dans une goutte d'encre bourbeuse! Et si, remontant plus haut, on descend en face de Thérapia, sur la rive asiatique, on assiste aux jeux des jeunes Grecques, dansant la romaïque, l'imagination se reporte à des souvenirs classiques devant ces profils réguliers, ces formes de déesse copiées par Phidias et Cléomène, que nous autres, habitants déshérités des contrées du Nord, nous prenons pour le beau idéal, et qui ne sont que le type de la plus parfaite race humaine : mais qu'avons-nous besoin de retracer ici tous ces tableaux? souvenirs déjà lointains pour nous, quoique toujours vivants, lorsqu'en tournant ces feuilles on va les retrouver dessinés en détail, coloriés soigneusement, placés dans leur bordure, exacts, complets, avec les figures, les costumes, les mœurs, les particularités intéressantes, les usages étranges, les fêtes, les cérémonies, toute la vie de l'Orient ayant pour fond les mosquées, les bazars, les kiosques, les konaks, les cafés, les cimetières, les rues, les places, les fontaines, les jardins, les villages, les bois de platanes et de cyprès. Nous n'essaierons donc pas de peindre cette population bigarrée et pittoresque de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, d'Albanais,

d'Arnautes, de Syriens, de Bulgares, de Circassiens, de Valaques, de Palikares, qui fait de toute place de Constantinople la salle du bal masqué de *Gustave;* et nous mettrons seulement au bas de ces pages, puisqu'on nous en prie, notre nom de voyageur, pour attester la vérité du livre, et non pour le compléter. — Aux paresseux qui redoutent une traversée d'une dizaine de jours, ce volume servira de voyage en Turquie, et, après l'avoir lu, ils en sauront plus que nous qui n'avons pas dépassé l'entrée de la mer Noire, et dont le pied n'a foulé que quelques heures, sur la rive de Smyrne, cette terre où marchait le divin aveugle accompagnant sur sa lyre les récits de l'*Iliade* et de l'*Odyssée.*

THÉOPHILE GAUTIER.



PREMIÈRE PARTIE.

LA
TURQUIE PITTORESQUE

PREMIÈRE PARTIE

I

De la fondation de l'empire ottoman à la mort de Bajazet Ier.

(1300-1403.)

L'empire ottoman, si vaste encore aujourd'hui après deux siècles de décadence, eut les commencements les plus humbles qu'on puisse imaginer.

Les Ottomans ou Osmanlis sont une tribu de la grande famille des Turcs, dont le nom paraît dans l'histoire longtemps auparavant.

C'était dans les premières années du XIIIe siècle, après l'invasion de Gengis-Khan, torrent dévastateur qui ravagea, pendant six années, les plus belles contrées de l'Asie et parvint jusqu'au cœur de l'Europe, laissant plus de ruines et de deuil, sur son passage, que la terrible peste noire du siècle suivant. Un des généraux de ce grand conquérant, issu de la même famille que

lui, Soliman-Châh, abandonna la partie du Khoraçan, qu'il gouvernait sous le titre de *wali* ou vice-roi, et gagna l'Arménie, à la tête de cinquante mille hommes, femmes et enfants.

Les émigrants plantèrent leurs tentes dans un riche district, sur les bords de l'Euphrate; mais le désir de revoir le pays natal ne tarda pas à s'emparer de cette horde barbare, et son chef se noya en repassant le fleuve. Un tombeau que l'on voit encore aujourd'hui auprès du château de Djaber, consacre le souvenir de cet événement; on le connaît sous l'appellation vague de *Turk-Mezari* (la tombe du Turc). Après la mort de Soliman, la plus grande partie de sa troupe, sous la conduite de ses deux fils aînés, retourna dans le Khoraçan; le troisième, Erthogroul, demeura en Arménie avec environ 400 familles.

Cependant le besoin de changer de pays tourmenta bientôt également cette tribu de nomades; elle passa dans l'Anatolie. Un jour qu'elle se trouvait sur le territoire d'Ala-Eddin, sultan Selkjoucide d'Iconium, elle eut l'occasion de rendre un service signalé à ce prince, en se joignant spontanément à ses troupes pour repousser une invasion des Tartares. Ala-Eddin ne se montra pas ingrat; il investit d'un apanage en Phrygie le chef de ces braves et les prit à son service.

Telle fut l'origine de la puissance ottomane, de ce gigantesque empire du croissant, si longtemps la terreur du monde chrétien.

C'est à cette époque, suivant quelques auteurs, que les Turcs Osmanlis embrassèrent l'islamisme; d'autres pensent, au contraire, qu'ils se firent musulmans longtemps auparavant, vers le milieu du VIIIe siècle, ou au commencement du IXe, sous Togrul-Bey. Quoi qu'il en soit, Erthogroul continua à servir son suzerain à la fois contre les Moghols, et contre les Grecs de Byzance, il enleva

à ces derniers la ville de Kutahiéh, l'an de l'hégire 680 (de J. C. 1281), et mourut bientôt après.

Son fils aîné, Osman, lui succéda. Peu de temps avant sa naissance, son père avait vu en songe une source jaillir de sa maison, grossir rapidement et devenir un torrent immense et impétueux qui s'épandait sur toute la terre et couvrait de ses eaux la surface du globe. Un vieux cheikh, versé dans l'art d'interpréter les avis qu'Allah envoie aux hommes durant leur sommeil, lui découvrit que de lui naîtrait un fils et que ce fils serait le fondateur d'une monarchie qui s'étendrait sur tout l'univers. Cette prédiction et le prestige dont elle revêtit Osman aux yeux d'un peuple crédule, fanatique et ami du merveilleux, concoururent peut-être autant que les talents et la bravoure de ce prince, à fonder l'édifice de sa grandeur. Ala-Eddin l'avait mis à la tête de son armée et récompensé magnifiquement ses services. Comme son père, il resta fidèle au sultan d'Iconium et n'eut pas lieu de se repentir de sa fidélité.

En 699, Ala-Eddin dut fuir de ses États devant une invasion de Tartares et la révolte de ses feudataires. Osman, à qui sa brillante valeur avait fait donner le surnom de *Ghazi* (le Victorieux), recueillit alors l'héritage du prince Selkjoucide. On le salua sultan et il établit dans Yéni-Chéhir le siége de son État.

Le nom même d'Osman, qui, en arabe, signifie *briseur d'os*, contribua à convaincre les peuples de sa mission souveraine; « les noms viennent du ciel, » a dit le Coran, et les musulmans attachent la plus grande importance à leur signification; aussi la croyance générale était qu'Osman, le briseur d'os, devait écraser tous les ennemis du saint prophète.

Le nouveau sultan donna presque aussitôt le signal de la guerre

sainte, et tourna ses efforts contre l'empire grec, qui depuis la quatrième croisade n'était plus en état de résister à ses ennemis d'Asie. Après avoir conquis presque toutes les villes de la Bithynie, il échoua devant Nicée, le plus solide rempart de l'empire byzantin, la clef de l'Europe. Alors, afin de mieux consolider ses victoires, il contint pour un temps son ambition et employa quelques années de paix à doter ses sujets d'une législation et à assurer les bases de son autorité.

Cependant ses soldats, enivrés par le fanatisme et la soif du pillage, demandent à grands cris de nouveaux combats ; Osman cède à leurs vœux, il envoie aux princes de l'Asie Mineure des *tchaouch* ou messagers d'État qui leur signifient de choisir entre l'islamisme et le tribut, ou la guerre. Quelques-uns obéissent à cette sommation hautaine ; d'autres résistent, et pendant qu'Osman est occupé à les réduire, voici qu'une nouvelle et formidable invasion de Tartares vient menacer d'écraser son empire naissant. Mais Osman est vainqueur, et ceux qui échappent à son sabre embrassent la religion de Mahomet et passent sous ses étendards. Enhardi par le succès, il accourt aussitôt assiéger Brousse, la capitale de la Bithynie ; mais ce n'est pas lui qui doit y pénétrer en maître, c'est son fils Orkhan, à qui la maladie le force de remettre le commandement ; du moins il n'expirera pas sans apprendre le triomphe de son fils, et c'est à son lit de mort qu'il reçoit la nouvelle de la reddition de cette place importante. Osman, *le refuge des fidèles*, mourut en 1326. Il était âgé de soixante-neuf ans, et il en avait régné vingt-six.

Osman donna son nom à son peuple. Sa mémoire est en grande vénération chez les Ottomans ; le trésor de l'empire conserve encore, dit-on, le drapeau et le sabre du conquérant. Une chapelle

du château de Brousse reçut sa dépouille mortelle et l'on y voyait encore, au commencement de ce siècle, son chapelet et le tambour dont le sultan d'Iconium lui avait fait présent en l'investissant du commandement. Ces reliques vénérées ont depuis été consumées dans un incendie.

Osman avait une humanité rare chez un fondateur d'empire et autant de douceur qu'on peut en exiger d'un barbare; l'histoire, en effet, ne lui reproche qu'un seul acte de cruauté, la mort de son oncle, qu'il perça d'un coup de flèche, parce qu'il s'opposait à ses desseins. Toute sa vie, il avait aimé la simplicité: aussi à sa mort on ne trouva dans ses coffres ni or, ni argent, ni pierreries; tout avait été employé en libéralités et en récompenses militaires; mais il laissa à son fils un vaste royaume, des chevaux de prix et de nombreux troupeaux, qu'on a toujours entretenus depuis avec le plus grand soin et dont la postérité subsiste encore, s'il faut en croire la tradition, dans les montagnes de la Phrygie, premier apanage d'Erthogroul et domaine que sa postérité a scrupuleusement conservé.

Ala-Eddin, fils aîné d'Osman, auquel son père avait donné le nom de son bienfaiteur Selkjoucide, était l'héritier du trône; mais son goût pour la vie contemplative était si vif que son père lui préféra Orkhan, son cadet, dont il connaissait le génie militaire. Ala-Eddin respecta les dernières volontés de son père, et ne consentit même à devenir vizir (régulièrement *vezir*, mot qui signifie porte-fardeau) que sur les vives instances d'Orkhan. Ala-Eddin fut le premier qui porta le titre de *pacha*, si fameux depuis.

Pendant qu'Orkhan, belliqueux comme son père, et que la postérité a comme lui surnommé *Ghazi*, reculait sans cesse la limite de ses États, Ala-Eddin en affermissait les bases par des lois utiles

et des institutions durables. Ce fut lui qui fit frapper les premières monnaies nationales; il réglementa le costume et organisa une armée permanente.

D'après ses avis, on créa une milice nouvelle (*yéni-tchèri*), nom dont les Européens ont fait *janissaires*, composée de jeunes prisonniers chrétiens, instruits dans la loi du prophète. Le santon Hadji-Bektach, fondateur de l'ordre des derviches Bektachis, bénit le corps des janissaires en posant la manche de sa robe sur la tête des principaux officiers. Il fut alloué à la nouvelle troupe une haute paye et une nourriture plus abondante que celle des autres corps.

L'*orta* (milice) des yéni-tchèri fut divisée en *odas* (chambrées), et les grades des officiers et sous-officiers prirent des noms dérivant des emplois de la cuisine, par exemple le tchorbadji-bachi (premier distributeur de soupe), l'achti-bachi (premier cuisinier), et le sakka-bachi (premier porteur d'eau), bizarrerie risible au premier abord, mais cependant explicable, puisque le sultan était considéré comme le père nourricier de ses soldats. En concordance avec cette hiérarchie culinaire, la marmite (*kazan*) qui servait à la distribution de la nourriture, était, pour les janissaires, l'objet d'une vénération au moins aussi grande que celle de nos soldats pour leurs drapeaux. Perdre cette précieuse marmite dans un combat était le plus grand malheur qui pût arriver à l'oda à laquelle elle appartenait. Plus tard, quand cette milice audacieuse renouvela le temps des prétoriens, aux jours de révolte, on renversait les marmites et le sultan pâlissait au fond du sérail.

Ala-Eddin ne borna point ses innovations à la création des janissaires, il réorganisa les piadè (*piétons*), que son frère avait précédemment institués et qu'il avait été obligé de licencier à cause de leur indiscipline et de leurs prétentions; seulement, au

lieu de paye, on leur distribuait des terres enlevées à l'ennemi, afin de les attacher à la défense du sol et de les engager à de nouvelles conquêtes. L'infanterie irrégulière, appelée *azab* (légers), et les cavaliers divisés en *spahis*, *silihdars*, *ouloufedji*, *ghoureba* et *mossellimân*, composaient le reste de l'armée créée par Ala-Eddin.

Un des premiers actes d'Orkhan fut de transporter le siége de son gouvernement à Brousse, sa nouvelle conquête, dont la situation magnifique l'avait séduit; puis, fort des ressources que lui créait son frère, il se hâta de donner une nouvelle impulsion à la guerre sainte. Nicomédie lui ouvrit ses portes et bientôt la chute de Nicée, la seconde ville de l'empire grec, fit tomber la dernière barrière opposée en Asie aux progrès des Ottomans. Ses habitants s'étaient rendus à la merci du vainqueur; Orkhan se conduisit avec une rare générosité à leur égard. Il tourna ensuite ses armes contre les princes musulmans de l'Asie Mineure qui s'étaient partagé les débris de l'empire Selkjoucide et s'empara sur l'un d'eux de Pergame, ancienne capitale de la Mysie. Puis il employa vingt années de paix à faire fleurir la prospérité dans ses États, créant des universités (*mèdrècè*), des caravanseraï, des hospices pour les pauvres (*imaret*), où il venait distribuer lui-même aux indigents des vivres et d'abondantes aumônes; car c'est un caractère distinctif de la race d'Osman, et qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, que cette commisération et cette charité toutes chrétiennes.

Cependant l'empire byzantin était désolé par la guerre civile; Orkhan voulut profiter de l'occasion: il chargea son fils aîné, Suleyman-Pacha, d'unir l'Europe à l'Asie, en soumettant la rive grecque de la Propontide à la puissance ottomane. Pendant la nuit, quatre-vingts guerriers dévoués à Suleyman, passent avec lui

l'Hellespont sur deux radeaux et s'emparent de la ville de Tzympe par surprise ; le lendemain, des barques qui se trouvaient sur la côte d'Europe et que les premiers arrivés font parvenir à leurs camarades restés sur l'autre rive, ramènent trois mille Ottomans. Les éléments semblent conspirer avec eux ; un tremblement de terre renverse une partie des remparts de Gallipoli ; les musulmans y entrent par la brèche, et de cette place importante, la clef de Constantinople, ils font le point d'appui de leurs opérations ultérieures en Europe.

L'empereur Jean Cantacuzène, qui avait donné sa fille en mariage à Orkhan, se plaignit de cette déloyauté ; mais un bon musulman se met toujours la conscience à l'aise avec quelque interprétation élastique, ni plus ni moins qu'un disciple d'Escobar : Suleyman se retrancha derrière les impénétrables décrets de la Providence qui avait fait tomber les murs de Gallipoli devant lui, et il garda la ville. Mais il ne jouit pas longtemps de sa conquête ; une chute de cheval coûta la vie à ce jeune prince. Son père lui fit élever, sur le bord de l'Hellespont, un tombeau, objet de la vénération des pèlerins musulmans, et mourut l'année suivante, 761 de l'hégire (1360), dans la soixante-quinzième année de son âge et la trente-cinquième de son règne. Ce fut Orkhan qui prit le premier le titre de *padichah.* Il avait décoré l'entrée de son palais, dont il existe encore de magnifiques ruines, du titre de Sublime Porte, d'où ce nom est resté à la cour du sultan.

Murad-Khan, que les Européens nomment Amurat I[er], second fils d'Orkhan, se montra digne de la haute fortune où l'éleva tout à coup la mort de Suleyman, son frère. A son avénement il prit le surnom d'*ouvrier de Dieu*, comme un engagement solennel de consacrer à la guerre sainte toutes les forces de son empire et de

son peuple. Cependant il eut d'abord à affermir sa domination en Asie où le sol tremblait encore sous ses pas, et dut réduire le prince de Caramanie qui lui avait déclaré la guerre; mais presque aussitôt il tourna ses regards vers l'Europe.

Andrinople capitule; Amurat en fait le siége de son empire de l'autre côté du Bosphore. Maître de cette ville, il tenait Constantinople dans une appréhension continuelle, et il pouvait s'avancer vers le Danube, au cœur même de la chrétienté. En effet, un de ses lieutenants s'étant emparé de Philippopolis, les armées ottomanes pénétrèrent pour la première fois dans la chaîne de l'Hémus (aujourd'hui les Balkans). L'empereur grec, tremblant, implora la paix; désormais le successeur de Constantin ne régnera plus que sous le bon plaisir du descendant d'Erthogroul.

Amurat s'occupa alors d'administrer son empire; une loi régla le partage du butin dont le cinquième fut réservé aux pauvres, suivant le précepte du Coran. Il s'occupa activement de l'armée, perfectionna l'institution des *spahis* et des *woïnaks* (soldats du train), et érigea en faveur des premiers des fiefs militaires, appelés *timars* ou *ziamets*, dans la plupart des provinces de l'empire. Ces fiefs étaient cultivés par des paysans musulmans ou chrétiens (*rayas*), qui en étaient propriétaires; mais le spahi percevait à son profit le produit des impôts.

Le premier des sultans, il assista à la prière publique, et la circonstance qui le détermina à donner ainsi à son peuple l'exemple de la ferveur religieuse, est trop à sa louange pour que nous ne la rapportions pas ici. Un jour qu'il était allé porter témoignage devant le *moufti*, chef suprême de la religion, celui-ci osa lui dire qu'on ne pouvait faire foi sur sa parole, parce qu'un homme qui ne s'était pas encore uni dans les prières publiques avec le restant

des fidèles ne pouvait témoigner en justice. Cette réprimande, loin de déplaire au sultan, le toucha; il reconnut son tort et fit bâtir en expiation une mosquée superbe à Andrinople, la ***Muradyeh***.

Brousse, dont un faubourg porte son nom, vit également s'élever dans ses murs un grand nombre d'édifices publics et plusieurs mosquées; l'une d'elles est ornée à son sommet d'un faucon de pierre et il y a sur ce faucon une merveilleuse légende : Amurat se promenait par les rues, le faucon au poing; en passant devant la mosquée, l'oiseau s'envole et va se percher sur le toit du temple; le sultan s'égosille à le rappeler, rien n'y fait; impatienté, il s'écrie : « Restes-y donc éternellement ! » Et soudain l'oiseau désobéissant est changé en pierre.

Après avoir accordé la paix aux Grecs, Amurat conclut un traité d'alliance avec la petite république chrétienne de Raguse, qui, pressentant sans doute la future grandeur des Ottomans, se mit sous sa protection. Quand il fallut signer le traité, le sultan qui ne savait pas écrire trempa ses doigts dans l'encre et les appliqua en tête de l'acte, en tenant les trois du milieu réunis, le pouce et le petit doigt séparés. Ce grossier seing privé, enjolivé de lettres entrelacées et d'ornements calligraphiques, servit de type au sceau de l'empire qui en reproduit encore aujourd'hui à peu près la forme.

Cependant les progrès rapides du croissant en Europe alarmèrent les peuples qui occupent les pays situés au nord des Balkans. Les Serviens, les Bosniens, les Valaques et les Hongrois résolurent de prévenir les infidèles, et s'unirent à la voix d'Urbain V. Ce fut pour essuyer une défaite terrible sur les bords de la Maritza ; les Bulgares et les Serviens se reconnurent tributaires ; la Macédoine et la Thessalie furent en partie soumises. Une révolte de son

fils Saoudji, révolte cruellement punie par la mort de ce jeune prince, ne ralentit pas la marche de Sultan Amurat, qui défit complétement, dans la plaine de Kossova, en Servie, une coalition d'Albanais, de Serviens, de Bosniens, de Valaques et de Hongrois; les chrétiens éprouvèrent, dans cette journée, tout ce que peut l'enthousiasme religieux uni à la discipline. Mais pendant que le monarque vainqueur parcourait le champ de bataille, un noble servien, Milosch Kobilowitch, se releva ensanglanté, parmi ces cadavres qu'il foulait au pied, et lui plongea son poignard dans le cœur, l'an 791 de l'hégire (1389).

Bayezid-Ilderim, Bajazet Ier la Foudre, ainsi nommé à cause de sa prodigieuse activité et de la promptitude avec laquelle il exécutait ses desseins, que les Ottomans saluèrent empereur dans la plaine même de Kossova, jaloux de la valeur de son frère Yakoub, commença son règne par un fratricide et, pour en affaiblir l'horreur, il érigea ce crime en loi de l'État : « *la révolte*, dit le Coran, *est pire que les exécutions*. » Cette politique cruelle fut adoptée par la plupart des sultans ses successeurs; car le *padichah*, l'ombre de Dieu sur la terre, doit, comme le Tout-Puissant, s'asseoir seul sur son trône.

Après avoir reçu la soumission des Serviens et des Bosniens, Bajazet se tourna vers l'empire grec agonisant. Il marche sur Constantinople et fait tour à tour empereur, au gré de ses intérêts, plusieurs Paléologues. Philadelphie était la seule place que les Grecs eussent conservée en Asie; Bajazet la somme de se rendre, et, comme son fidèle gouverneur refuse de lui ouvrir les portes, furieux, il intime aux empereurs Jean et Emmanuel l'ordre de réduire leur officier trop dévoué et de monter à l'assaut de leur propre ville, ce que ces monarques dégénérés accomplissent en

tremblant. Le sultan employa les années suivantes à compléter l'occupation de l'Asie Mineure, à se débarrasser des petits États, formés des débris de l'empire Selkjoucide, qui subsistaient encore, et à dévaster les îles les plus importantes de la mer Égée, Chio, l'Eubée, etc. Ainsi commençait la marine ottomane qui devait bientôt dominer sur toute la Méditerranée.

Cependant Bajazet, partout victorieux, déshonorait sa gloire en s'abandonnant à l'usage immodéré du vin, expressément défendu par le prophète, et à d'infâmes voluptés. Son gendre, Emir-Seïd, osa le rappeler au sentiment de sa dignité; un jour qu'ils visitaient ensemble la mosquée que le sultan faisait élever à Brousse : « L'architecte a oublié une chose, s'écria Émir-Seïd, une chose capitale; son œuvre sera sans prix aux yeux de Votre Hautesse. — Quoi donc? repartit le sultan. — Quatre cabarets aux quatre coins. »

Le sultan résolut d'en finir avec l'empire grec dont la soumission ne lui paraissait pas encore assez servile; mais une diversion soudaine en retarda la chute. Sigismond, roi de Hongrie, se croyant sûr de l'appui de l'Europe chrétienne que la marche envahissante des Turcs alarmait vivement, et que les papes cherchaient à entraîner à une nouvelle croisade, déclara la guerre à Bajazet qui venait de réduire la Bulgarie. Charles VI, roi de France, envoya à Sigismond un corps auxiliaire de plus de six mille hommes, sous les ordres du jeune comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, et devenu plus tard si célèbre sous le nom de Jean sans Peur. L'armée du roi de Hongrie se grossit encore de beaucoup de chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, de Bavarois et de Styriens.

Tandis que l'armée confédérée, forte de soixante mille hommes, assiége sans succès Nicopolis, Bajazet, par une marche

savante et rapide, surprend le camp des alliés. Les *Azabs*, qui composaient l'avant-garde ottomane, ne peuvent résister à l'impétuosité du premier choc des Français, ils fuient et se réfugient vainement auprès des spahis qui sont enfoncés à leur tour. Emportés par leur ardeur, nos chevaliers les poursuivent sans perdre haleine, jusqu'au sommet d'une colline où le sultan, immobile, les attendait avec quarante mille lances. A cet aspect inattendu, une terreur panique s'empare des vainqueurs; ils se replient en désordre sur l'armée hongroise qu'ils entraînent dans leur déroute; le chef des Valaques, allié perfide, se retire sans combattre; et Sigismond, heureux de sauver sa tête, se jette dans une barque, se laisse aller au courant du Danube et gagne Constantinople. Jamais on ne vit mieux combien la plus brillante valeur est impuissante contre la discipline, et quels avantages les armées permanentes ont sur les armées féodales. Bajazet, vainqueur, mais furieux d'avoir acheté sa victoire au prix de soixante mille des siens, se vengea cruellement. Dix mille prisonniers chrétiens furent décapités ou tués à coups de massue.

Le comte de Nevers, et vingt-quatre hauts barons et seigneurs, furent seuls épargnés; et plus tard ils purent se racheter moyennant une rançon de deux cent mille ducats. Cependant le sultan ne tira pas d'un si grand succès tout le parti qu'il aurait pu, car il se contenta de dévaster la Hongrie et les pays voisins, et d'imposer à l'empereur de Constantinople un nouveau tribut de dix mille écus d'or.

Bajazet était parvenu à l'apogée de sa fortune; le destin se lassa de lui être prospère et le plus effroyable des revers le précipita dans l'abîme. Tandis qu'il étendait encore en Asie les limites de sa domination, un message du terrible Timour-Leng (Tamerlan), le

conquérant Moghol, vint le sommer de se ranger sous les lois du maître de presque toute l'Asie ; il n'y répond que par des paroles de mépris, passe en Europe, et va assiéger Constantinople.

Déjà il avait ruiné tous les faubourgs et serrait la ville de si près qu'il touchait au moment de s'en rendre maître, lorsque des nouvelles alarmantes qu'il reçoit coup sur coup l'obligent de renoncer à sa conquête, pour voler à la défense de ses propres États. Tamerlan avait battu ses troupes, pris Sébaste et mis à mort un de ses fils. Brûlant de le venger, il atteint le monarque tartare dans la plaine d'Angora. Quatre fils de Tamerlan et cinq fils du sultan ottoman combattaient dans les armées de leurs pères. La bataille commença à six heures du matin et ne finit qu'à la nuit. Bajazet y fit des prodiges de valeur; abandonné par les contingents auxiliaires qui reconnurent leurs princes dans les rangs de l'ennemi (c'étaient ces princes, héritiers des Selkjoucides, que la politique envahissante du sultan avaient contraints à fuir auprès de Tamerlan), il se maintint toute la journée avec dix mille janissaires et ne put se résoudre à fuir que lorsque presque tous ces braves eurent succombé autour de lui. Mais étant tombé de cheval, il fut fait prisonnier, ainsi qu'un de ses fils, Mouça.

Tamerlan le traita d'abord avec beaucoup d'égards et n'usa de rigueur envers lui qu'après plusieurs tentatives d'évasion ; on le tint dès lors enchaîné pendant la nuit, mais jamais il ne fut enfermé dans une cage de fer, comme l'ont écrit, par une erreur de traduction, plusieurs écrivains chrétiens. La plupart des historiens musulmans rapportent diverses circonstances curieuses de la première entrevue des monarques tartare et ottoman, et entre autres traits, ce dialogue passablement philosophique : « Il faut avouer, disait Tamerlan, que si nous n'étions pas rois, nous ne

serions guère bons à rien. — Pourquoi cela, demandait Bajazet ? — Qu'est-ce que pourraient faire un boiteux comme moi et un podagre comme toi. Allah est grand et les hommes sont petits ! »

Le malheureux Bajazet, obligé de suivre son vainqueur dans le cours de ses conquêtes, mourut de chagrin, un an après, le 14 chaaban 805 (9 mars 1403). Tamerlan permit au prince Mouça de transporter le corps de son père à Brousse où il fut déposé auprès d'Amurat Ier, dans le *turbeh* (chapelle funéraire) de Tchékirgueh.

II

De la mort de Bajazet Ier à la prise de Constantinople.

(1403-1453.)

Privé de la main puissante qui l'avait agrandi et consolidé, l'empire ottoman faillit être démembré. Pendant que les quatre fils de Bajazet, Suleyman, Mouça, Içà et Mohammed, s'en disputaient l'héritage, les anciennes principautés, rivales des Ottomans dans l'Asie Mineure, cherchaient à se relever sous les auspices des Moghols. Enfin, après onze années d'anarchie, que les historiens nationaux considèrent comme un interrègne, parce que, dans cet intervalle, aucun des prétendants ne fut reconnu dans l'empire tout entier (Suleyman régnait en Europe, Mohammed, Mouça et Içà se disputaient l'Asie), ces luttes intestines se terminèrent, en 1413, par le triomphe de Mohammed. Tamerlan n'avait pas été étranger à des dissensions qui réduisaient à néant la puissance ottomane. Les Serviens, les Valaques et les Hongrois en profitèrent pour effacer les traces de leurs anciennes défaites.

Mohammed, vulgairement Mahomet Ier, régna huit ans. Ce prince employa son génie pacifique à raffermir sa domination

plutôt qu'à l'étendre. Reconnaissant envers l'empereur Manuel de l'assistance qu'il avait trouvée en lui contre ses compétiteurs, il n'inquiéta point Constantinople et resta toute sa vie le fidèle allié des Grecs. Il triompha du prince de Caramanie et de son fils, et lui fit grâce par trois fois malgré sa perfidie. Une rupture avec les Vénitiens qui lui coûta sa marine détruite à Gallipoli, n'eut pas une longue durée et lui permit de soumettre au tribut quelques petits princes chrétiens et musulmans en Europe et en Asie, et même de faire une excursion en Hongrie.

Tout à coup une conspiration, tramée dans l'ombre par des derviches, avec une patience et une habileté surprenantes, faillit renverser son trône. La nouvelle doctrine religieuse avait pour base la liberté, l'égalité et la possession en commun de tous les biens, à l'exception des femmes; en même temps les sectaires proclamaient des réformes opposées au Coran et à l'esprit de l'islamisme et se rapprochaient de plus en plus des chrétiens. Mahomet n'eut raison de cette secte qu'en l'étouffant dans le sang.

A peine avait-il triomphé de ce danger, qu'un danger encore plus grand peut-être vint le menacer. Un compétiteur surgit à son trône; c'était son frère Moustapha-Nabedid (le Perdu) qui avait disparu à la bataille d'Angora; le prétendant envahit la Thessalie avec l'appui du prince de Valachie et du gouverneur de Nicopolis; battu près de Salonique, l'empereur Manuel refusa de le livrer, et Mahomet, assez généreux pour comprendre la noblesse de ce refus, fit grâce à son frère et lui servit même une pension.

L'année suivante, le sultan mourut à Andrinople. Le grand vizir cacha sa mort pendant quarante et un jours, pour laisser le temps à son fils Amurat de s'assurer l'empire; chaque jour le *divan* ou conseil s'assemblait comme du vivant du prince;

même on publia l'ordre de commencer une campagne. A cette nouvelle, les janissaires joyeux demandent à grands cris à voir le padichah avant que de partir, et pour les satisfaire, on les fait défiler devant un kiosque où, à travers les vitrages, ils aperçoivent leur maître, assis sur son trône, qui les salue de la main. Cette comédie funèbre était jouée par un esclave, caché derrière le prince mort et qui, les bras passés dans son ample pelisse, faisait mouvoir les mains impériales.

Après la mort de Mahomet, Moustapha-Nabedid, aidé par Manuel, s'empara d'abord d'une partie des provinces d'Europe, puis il passa en Asie, mais la défection de ses troupes le contraignit à prendre la fuite. Livré par la trahison de l'un des siens, il périt du supplice des malfaiteurs.

Amurat II, qui n'avait que dix-huit ans, conçut dès lors contre les Grecs une haine implacable. Sans s'arrêter aux soumissions du Byzantin, il marche sur Constantinople à la tête de 20,000 hommes. Déjà des machines sont construites pour faciliter les assauts, les murailles sont battues en brèche, les jeunes filles tremblent au pied des autels, le courage des défenseurs de la ville s'épuise et va céder, quand tout à coup les troupes ottomanes font volte-face et repassent en toute hâte le détroit.

Une apparition miraculeuse de la Vierge, qui serait venue combattre les infidèles sur les remparts, aurait, suivant les Grecs, accompli ce prodige ; mais on peut penser, malgré tout le respect dû à cette sainte légende, que la retraite du sultan fut causée par la révolte de son frère, un autre Moustapha, qui venait de s'emparer de Nicée. Ce prince, trahi par la fortune et tombé au pouvoir d'Amurat, fut exécuté sur-le-champ, en vertu de ces paroles du prophète : « Lorsqu'il y a deux khalifes

auxquels on rend hommage, il faut faire mourir l'un d'eux. »

Délivré de ses rivaux, Sultan Amurat profita de sa présence en Asie pour y faire encore d'importantes acquisitions ; puis il signa avec Jean Paléologue, successeur de Manuel, un traité qui lui assurait la possession d'un grand nombre de villes sur les bords de la mer Noire et de la Strania. En outre, il concluait une trêve de deux ans avec Sigismond, roi de Hongrie, récemment élu empereur d'Allemagne, et échangeait avec lui de riches présents.

Cependant la guerre ne tarda pas à éclater sur le Danube, elle se termina à l'avantage du sultan, qui rendit de nouveau tributaire le prince de Servie; presque en même temps il s'emparait de Thessalonique qui venait de se livrer aux Vénitiens. C'était la quatrième fois que cette ville tombait au pouvoir des musulmans; elle leur resta toujours depuis avec le tombeau de saint Démétrius que l'on voyait dans sa cathédrale, et qui distillait une huile miraculeuse, panacée de toutes les maladies. Du jour où la voix du *muezzin* remplaça celle du prêtre chrétien sous sa voûte sacrée, le précieux baume ne coula plus et la source en est à jamais tarie. En 1431 Janina ouvrit ses portes à l'heureux sultan, toujours et partout victorieux.

L'heure approchait pourtant où son étoile allait pâlir. Jean Huniade, que les musulmans appellent *Yanko*, était l'homme qui devait faire subir le premier échec à sa fortune, la digue qui arrêterait le torrent. Jean Huniade, le chevalier blanc de Valachie suivant les chrétiens, le diable suivant les Turcs, commença par repousser de Belgrade, la clef du Danube et de l'Europe, le sultan Amurat qui, depuis six mois, se consumait en vains efforts sous ses murs.

Hermanstadt, en Transylvanie, fut également sauvée par le général hongrois, qui tailla en pièces vingt mille Ottomans.

Bientôt une nouvelle victoire, remportée à Vasag en 1442, fut pour Huniade un triomphe plus éclatant encore; les meilleurs officiers du sultan périrent dans cette terrible journée. L'année suivante fut encore marquée par la rapidité de ses succès; une campagne de cinq mois lui suffit pour gagner cinq grandes batailles; Amurat dut repasser les Balkans, et le fier Ottoman se vit contraint de demander la paix, heureux de l'obtenir même au prix des plus grands sacrifices. Soit chagrin causé par ces défaites successives, soit douleur qu'il éprouva de la mort de son fils, Ala-Eddin, il résigna quelques jours après le pouvoir suprême, après en avoir investi son fils Mohammed, âgé de quatorze ans.

L'abdication d'Amurat parut aux chrétiens une occasion favorable pour consommer la ruine des infidèles en Europe. Aussi, malgré le serment solennel prêté par le roi de Hongrie, dix jours s'étaient à peine écoulés que cette paix qui devait durer dix ans était rompue. L'armée chrétienne pénètre en Bulgarie et parvient jusqu'à Varna qui lui ouvre ses portes.

Dans ce pressant danger, Amurat consent à reprendre les rênes de l'empire, et passe en Europe avec 40,000 hommes. Arrivé près du camp hongrois, il range ses troupes en bataille et ordonne que le traité, violé par les *Ghiaours*, soit planté au bout d'une lance enfoncée en terre, afin que chaque soldat musulman sentît, durant le combat, son courage s'enflammer au souvenir du parjure des ennemis.

La mêlée fut horrible, Amurat y courut un tel danger que déjà il allait prendre la fuite, quand le *Beyler-Bey* Kharadja l'arrêta; au même instant le roi de Hongrie, Wladislas, pousse son cheval au sultan, les deux souverains se reconnaissent; Amurat d'un coup de *djérid* (javelot) perce la monture de Wladislas qui est désar-

çonné; aussitôt un janissaire lui coupe la tête et la montre sanglante à ses soldats; la terreur et le désordre se mettent alors dans leurs rangs, et malgré des prodiges de valeur accomplis par Huniade, le croissant cette fois l'emporte sur la croix.

Satisfait d'avoir sauvé l'empire, Amurat s'en démit une seconde fois; mais à peine s'était-il retiré dans ses beaux jardins de Magnésie, vivant au sein du harem, entouré de belles esclaves et de jeunes favoris, que l'État réclame encore son sauveur.

Les janissaires venaient de se révolter; cette terrible milice qu'une main de fer seule pouvait contenir, méprisait l'autorité d'un enfant. Amurat sort de sa retraite et soudain tout rentre dans l'ordre. Mohammed, que le vizir Khalil avait éloigné d'Andrinople sous le prétexte d'une partie de chasse, trouva à son retour son palais occupé par son père; il se résigna pourtant à descendre encore une fois du suprême rang, mais il en garda au cœur une profonde haine contre le vizir qui l'avait joué. Plus tard il le fit étrangler.

Amurat ne demeure pas oisif, il passe dans le Péloponèse avec 60,000 hommes, et s'empare de l'Hexamilon, cette langue de terre de six mille pas, qui rattache la Morée à la Grèce continentale; Corinthe et Patras se rendent à discrétion; les princes du Péloponèse se soumettent au tribut. Pendant ce temps, à Constantinople, l'empereur grec s'amusait.

A cette époque commençait à paraître en Albanie un guerrier célèbre par ses talents militaires, et sa haine contre les Ottomans, *Iskender-Bey*, c'est-à-dire le prince Alexandre, nom que les Occidentaux ont défiguré et changé en celui de *Scanderberg*. Contemporain et émule de Huniade, il eut, comme lui, la gloire d'arrêter les armes triomphantes d'Amurat, et soutint pendant vingt-cinq

années, jusqu'à la moitié du règne de Mahomet II, une lutte héroïque contre toutes les forces ottomanes.

Son véritable nom était George Castriota. Son père, petit prince grec, tributaire d'Amurat, avait remis ses quatre fils en otage, entre les mains de son suzerain. George plut au sultan par les grâces de sa figure et de son esprit; il le fit circoncire et élever dans la religion musulmane, en lui donnant le nom et le titre d'Iskender-Bey. Bientôt son mérite l'éleva aux premiers grades militaires; mais une injustice qu'on lui fit le porta à secouer le joug de cette honorable servitude. Aussi lorsque les Ottomans eurent été battus, aux environs de Nyssa, par Huniade, George Castriota quitta l'armée et, s'emparant par surprise de la ville de Croïa (*Ak-Hyssar*), il conquiert en peu de temps la plus grande partie de l'Epire et forme une ligue avec les princes chrétiens qui l'entourent.

Placé à leur tête, George, avec quinze mille hommes, taille en pièces quarante mille Ottomans; tour à tour il bat Firouz-Pacha et Moustapha-Pacha, et fait ce dernier prisonnier.

Amurat prend alors le commandement de ses troupes. Il marche contre le héros de l'Epire, à la tête de cent mille hommes et remporte quelques succès, chèrement achetés par la perte de plus de vingt mille des siens. Scanderberg sortait la nuit, à l'improviste, de ses gorges de montagne; il surprenait les Turcs au moment où ils s'y attendaient le moins, souvent pendant leur sommeil, et en faisait un horrible carnage.

Lassé d'une lutte sans gloire qui décimait son armée, le sultan lui fit proposer de le reconnaître pour souverain des pays insurgés, pourvu qu'il acceptât la souveraineté de la Porte et s'obligeât à payer un tribut. Mais le prince d'Epire refusa de souscrire à ces conditions, et le sultan dut regagner Andrinople, après avoir

essuyé des pertes énormes dans sa retraite à travers ces contrées montagneuses.

Deux ans auparavant, les armes ottomanes avaient été plus heureuses contre Jean Huniade ; pendant que le sultan était occupé par Scanderberg, le général hongrois avait passé le Danube et tenté une diversion sur la Servie. Mais, prompt comme la foudre, Amurat était accouru des bords de l'Adriatique et l'avait atteint dans la plaine de Kossova. Une trahison des Valaques, alliés des Hongrois, décida du sort de cette mémorable bataille qui dura trois jours. Huniade parvint à repasser en Hongrie ; mais l'armée, abandonnée de son chef, fut entièrement massacrée. Dix-sept mille chrétiens périrent, et l'on prétend que les Ottomans achetèrent cette victoire par une perte de quarante mille hommes.

Amurat II mourut d'apoplexie au milieu d'un festin, l'an 866 de l'hégire (1451).

Ce prince était d'un caractère juste et ferme ; pieux et charitable, comme tous ceux de la race d'Osman, on lui doit une foule de mosquées et de fondations pieuses. C'est à tort que quelques auteurs lui ont attribué la création des janissaires ; il ne fit que les perfectionner.

Sultan Mohammed, surnommé *el Fatyh*, le Conquérant, vulgairement Mahomet II, signala son avénement par un de ces actes de cruauté trop communs dans l'histoire ottomane ; il fit étouffer son frère au berceau.

Après avoir réprimé quelques soulèvements en Asie Mineure, Mahomet s'occupa de réaliser le grand projet qu'il méditait depuis qu'il était sur le trône, la conquête de Constantinople.

Une démarche imprudente de l'empereur grec lui offrit l'occasion qu'il cherchait ; le Byzantin eut la maladresse de se plaindre

trop vivement à propos des châteaux forts que le sultan faisait élever sur les deux rives du Bosphore, dont l'une, d'ailleurs, ne lui appartenait, suivant son aveu, que parce que les Grecs ne savaient pas la défendre.

Mais on a toujours tort d'avoir raison avec plus fort que soi. Mahomet ne répond à ces réclamations qu'en commençant des préparatifs formidables et en les poussant avec une prodigieuse activité. Un renégat hongrois lui fondit des canons d'une dimension colossale qui lançaient à un mille de distance des boulets de pierre de douze palmes de circonférence et du poids de douze quintaux. Leur détonation était si terrible qu'on l'entendait de plusieurs lieues ; sept cents hommes étaient nécessaires pour servir chacune de ces monstrueuses pièces d'artillerie.

L'enthousiasme des musulmans était au comble ; et leur confiance exaltée par ces paroles qu'ils s'appliquaient, de Mahomet à ses disciples : « Avez-vous entendu parler d'une ville dont un côté regarde la terre et les deux autres la mer ? — Oui, envoyé de Dieu ! — L'heure du jugement dernier ne viendra point sans que cette ville ait été conquise par les fils d'Ishak. »

Les Grecs, au contraire, étaient profondément découragés ; les prédictions les plus sinistres circulaient parmi eux. Deux portes de la ville, la porte Dorée et celle appelée Kerkoporta, avaient été murées, parce qu'une ancienne prophétie annonçait que les vainqueurs entreraient par là dans Constantinople. Cette tradition s'est même conservée chez les musulmans jusqu'à nos jours ; ils sont persuadés que les chrétiens, futurs conquérants d'Istamboul, y pénétreront par cette même porte Dorée, qui vit déjà passer triomphant Alexis Strategopolos, lieutenant de Michel Paléologue, lorsqu'il reconquit, en une nuit, Byzance sur Baudouin II et mit ainsi

fin à l'empire français en Orient. Une autre prédiction, attribuée à un saint nommé Morenus, disait qu'un peuple, armé de flèches, devait s'emparer du port et anéantir les Grecs. Sous ces influences opposées, l'issue du siége ne pouvait être douteuse.

Au commencement d'avril 1453, Mahomet parut devant Constantinople, avec une armée forte, dit-on, de deux cent cinquante mille combattants; il fit dresser quatorze batteries du côté de la terre; là se trouvaient les monstrueuses pièces d'artillerie, fondues à Andrinople; chacune d'elles avait mis deux mois à parcourir trente-six lieues, précédée par deux cent cinquante pionniers et charrons, traînée par cent bœufs et soutenue en équilibre par quatre cents hommes; mais elles ne furent pas d'un grand secours aux assiégeants; il fallait deux heures pour les charger et elles ne pouvaient guère tirer plus de huit coups dans une journée.

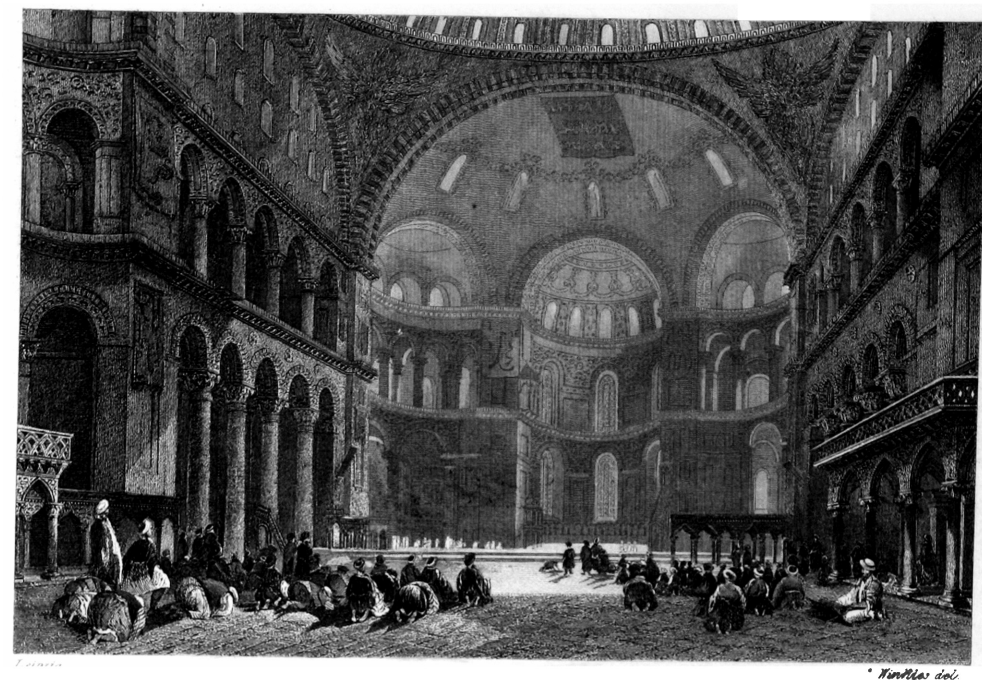
Le 15 avril une flotte ottomane de 420 voiles parut vers l'embouchure méridionale du Bosphore; mais elle ne put pénétrer dans le port, dont l'entrée était fermée par une chaîne. C'est alors que le sultan conçut l'idée hardie de faire transporter les vaisseaux par terre; cette opération gigantesque fut exécutée avec une grande habileté. Une étendue de deux lieues de terrain fut recouverte de planches enduites de graisse; plus de soixante et dix bâtiments, poussés à bras d'hommes sur cette route glissante, la parcoururent en une seule nuit, et se trouvèrent le lendemain à l'ancre au milieu de la Corne-d'Or.

Les Grecs et les Génois, leurs alliés, essayèrent alors en vain d'incendier la flotte ottomane au moyen du feu grégeois; ils ne purent empêcher les assaillants d'établir un pont sur le port, au moyen de tonneaux, liés les uns aux autres par des crampons de fer et surmontés de planches solidement fixées.

Enfin, après cinquante jours de siége, pendant lesquels l'artillerie avait abattu quatre tours et ouvert une large brèche à la porte Saint-Romain, le sultan fit tout préparer pour un dernier et général assaut par terre et par mer. Il promit à l'armée le butin tout entier, ne se réservant pour sa part que le sol et les édifices et publia que des *timars* (fiefs), et même des *sandjaks* (gouvernements) seraient la récompense des braves qui monteraient les premiers à l'assaut; en même temps, il menaçait de la hache du bourreau les lâches qui reculeraient. De saints derviches parcouraient le camp, rappelant aux soldats les paroles du prophète.

Lorsque vint la nuit, une illumination générale fit resplendir les rives de la Corne-d'Or, du Bosphore et les hauteurs de Galata : l'armée turque célébrait par avance la prise de Constantinople. Ce dut être une nuit pleine d'horreur et d'épouvante pour les infortunés défenseurs de la ville, qui, dans le silence et la prière, entendaient les joyeuses clameurs des Barbares. Dans ce suprême moment, l'empereur Constantin Dracosès se montra le digne héritier des Césars, et son héroïque conduite contrasta avec la faiblesse et la pusillanimité de ses prédécesseurs. Impitoyable fatalité! Ce prince, qui mourut en roi, eût sans doute été un grand homme, et si le destin l'avait voulu, peut-être eût-il relevé l'empire grec de ses ruines et de sa longue décadence. On le vit toujours sur la brèche, aux endroits les plus menacés, ranimant le courage des siens, haranguant ses troupes, accomplissant des prodiges de valeur et d'intelligence, admirablement secondé du reste par le brave Génois Giustiniani et par de nombreux auxiliaires italiens, espagnols, allemands, vénitiens.

Le 29 mai fut le jour suprême; pendant deux heures la victoire demeura indécise; aux efforts inouïs des Ottomans, les Grecs op-



Winkles del.



Sainte Sophie

posaient le courage du désespoir. Enfin, une cinquantaine de musulmans ayant pénétré par la porte Kerkoporta, les soldats, préposés à sa garde, saisis d'une terreur panique, s'enfuirent en semant partout la terreur et le désordre. Constantin, voyant la déroute des siens, se précipita désespéré au plus fort de la mêlée.

Pendant les trois jours suivants, la ville fut livrée au soldat, et l'on retira de dessous les cadavres l'empereur Constantin sanglant, mutilé et reconnaissable seulement aux aigles d'or qui agrafaient ses brodequins de pourpre. Le sultan fit son entrée triomphale par la porte de Saint-Romain; la tradition rapporte qu'il visita aussitôt Sainte-Sophie, et que, montant à l'autel, il imprima sa main sanglante sur la muraille du sanctuaire, pour la consacrer à l'islamisme.

Parmi les mille légendes, conservées sur ce jour mémorable dans l'esprit des vaincus et des vainqueurs aussi, il en est une fort curieuse que M. Théophile Gautier a recueillie dans son *Voyage en Orient*; qu'il nous permette de le citer ici : « Lorsque les portes de Sainte-Sophie s'ouvrirent sous la pression des hordes barbares qui assiégeaient la ville de Constantin, un prêtre était à l'autel en train de dire la messe. Au bruit que firent sur les dalles de Justinien les sabots des chevaux tartares, aux hurlements de la soldatesque, aux cris d'épouvante des fidèles, le prêtre interrompit le saint sacrifice, prit avec lui les vases sacrés, et se dirigea sur une des nefs d'un pas impassible et solennel. Les soldats brandissant leur cimeterre allaient l'atteindre, lorsqu'il disparut dans un mur qui s'ouvrit et se referma; on crut d'abord à quelque issue secrète, une porte masquée; mais non, le mur sondé était solide, compacte, impénétrable. Le prêtre avait passé à travers un massif de maçonnerie. Quelquefois, dit-on, l'on entend sortir de

l'épaisseur de la muraille de vagues psalmodies. C'est le prêtre, toujours vivant, comme Barberousse du fond de sa caverne de Kyefhausen, qui marmotte en dormant les liturgies interrompues. Quand Sainte-Sophie sera rendue au culte chrétien, la muraille s'ouvrira d'elle-même et le prêtre, sortant de sa retraite, viendra achever à l'autel la messe commencée il y a quatre cents ans. »

Lorsque Sultan Mohammed arriva au palais impérial, la morne solitude qui régnait dans cette demeure naguère si brillante, le frappa vivement; le conquérant éprouva un sentiment profond de tristesse et de mélancolie, et il se prit à réciter ces vers d'un poëte persan : « L'araignée a filé sa toile dans le palais des Césars; la chouette a entonné son chant nocturne sous les voûtes d'Efrasiab. »

Malgré cette réflexion philosophique, le sultan déshonora sa victoire par de grands actes de cruauté; mais quand le barbare se fut ainsi livré à l'ivresse du triomphe, le politique sage et profond se montra ensuite. Pour s'assurer sa conquête, il sentit la nécessité de se concilier les chrétiens; leur culte et leurs usages furent respectés, et il leur donna un nouveau patriarche qu'il combla de marques d'estime et de respect.

III

De la prise de Constantinople à Soliman Ier.

(1453 - 1520.)

La chute de Constantinople détermina ce qui restait encore de places au pouvoir des Grecs à se rendre, et bientôt la Servie se soumit au tribut; Phocée, Énos, Thassos, Samothrace, Imbros reconnurent Mahomet II pour maître. Mais Huniade, par un dernier exploit, devant Belgrade, tailla en pièces son armée, forte de 150,000 hommes et de 350 bouches à feu.

Une autre plaie, éternellement saignante au cœur du conquérant, c'était la résistance indomptable du prince de l'Épire, de l'illustre Scanderberg, qui lui gagna huit batailles et dont la mort seule le délivra en 1467.

Après avoir conquis le Péloponèse, il asservit Asmara et Sinope, et parut devant Trébizonde où régnait un fantôme d'empereur grec, David Comnène; le malheureux prince se rend, sur la parole de Mahomet qu'il aurait la vie sauve et ses trésors; mais le sultan, fidèle à sa politique d'extermination des princes dépossédés, le fait périr lui et toute sa race.

Des bords de la mer Noire il court en Valachie et revient bientôt assiéger la riche Lesbos; son duc, le Génois Nicolas Gatelusio, se fait musulman; mais cette apostasie ne le sauve pas de l'ombrageuse fureur du sultan. Une guerre contre la Bosnie a la même issue, et son roi a la tête tranchée, malgré la foi jurée.

Cependant le fils de Huniade, Mathias Corvin, remporte quelques avantages contre les Ottomans; Venise leur dispute le Peloponèse; mais la mort subite de Pie II lui ayant fait perdre l'espérance d'être soutenue par les princes de la chrétienté qu'il appelait à une nouvelle croisade, la détermine à faire la paix avec Mahomet qui venait de s'emparer de Négrepont.

L'Asie n'éprouva pas moins que l'Europe, la force de ses armes; la Caramanie, incorporée à la domination ottomane, en 1466, tenta en vain de s'y soustraire par la révolte, et les Persans, souvent vaincus, essuyèrent, en 1474, la terrible défaite d'Osloük-Béli, malgré l'appui du pape, de Venise et de Naples, dont les flottes combinées ravageaient les côtes de l'Asie Mineure.

En même temps la Carniole était envahie, la Croatie, la Styrie, la Carinthie, l'Esclavonie mises à feu et à sang; mais tout l'effort des Turcs venait échouer contre Scutari, en Albanie, défendue par le Vénitien Loredano.

En revanche les Génois perdaient Kaffa, leur riche entrepôt de la Crimée, Azoff et les autres possessions sur la mer Noire. La Crimée devenait tributaire, ainsi que la Bessarabie et la Moldavie, et Venise qui avait recommencé la guerre et en soutenait depuis longtemps seule le poids, se voyait forcée à signer une paix honteuse.

Les Ottomans tournèrent alors toutes leurs forces vers la Hongrie; 40,000 hommes envahirent la Transylvanie, en 1479; mais

une victoire, remportée par Mathias Corvin dans la plaine de Kenger-Mezœ, sauva ce malheureux pays.

A cette époque, les îles de Zante et Sainte-Maure, tombées au pouvoir du sultan, firent naître dans son esprit la pensée audacieuse d'asservir l'Italie. La politique de Venise, alors en guerre avec Ferdinand le Catholique, vint fortifier ce désir du conquérant, en lui persuadant qu'il avait des droits sur les villes de la Calabre et de la Pouille, jadis dépendance de l'empire d'Orient dont il était devenu maître. L'ambitieux Mahomet, trouvant ces raisons très-plausibles, fit investir Otrante et l'emporta d'assaut (1480).

L'île de Rhodes, possession des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, était une proie qui devait tenter le vainqueur de Constantinople : aussi organisa-t-il contre elle, au commencement de cette année, une expédition formidable. Mais le grand maître de l'ordre, Pierre d'Aubusson, se tenait sur ses gardes; tous les chevaliers, d'un bout de la chrétienté à l'autre, avaient été appelés à la défense de Rhodes; des approvisionnements immenses avaient été faits.

Le 23 mai, cent soixante navires de différents bords arrivèrent en vue de l'île, commandés par Messih-Pacha qui débarqua aussitôt son armée. Après avoir été repoussés dans un assaut contre la tour Saint-Nicolas, les Ottomans concentrèrent toutes leurs forces sur un seul point; trois mille cinq cents boulets ouvrirent de larges brèches dans le quartier des Juifs et le bastion des Italiens. Les assiégés opposèrent à cette batterie une machine, appelée par dérision *tribut*, et qui renvoyait aux Ottomans les énormes boulets de pierre dont ils chargeaient leurs canons, et les fragments de rochers avec lesquels ils essayaient de combler les fossés.

Un assaut général, tenté le 28 juillet, échoua complétement,

par la merveilleuse intervention sur les remparts d'un guerrier céleste, d'une vierge éblouissante de clarté et d'une croix d'or, apparus dans les cieux, disent les chrétiens; suivant les musulmans, à cause de l'avarice du pacha, qui après avoir promis le pillage à ses troupes, s'avisa de le réclamer pour lui seul au moment où il voyait déjà les soldats pénétrer en vainqueurs dans la place. Messih-Pacha dut lever le siége, après avoir perdu plus de neuf mille hommes.

Jaloux de réparer l'échec de son lieutenant, Mahomet II projeta une nouvelle entreprise qu'il devait commander en personne. Déjà les queues de cheval avaient été arborées à Scutari, sur le rivage asiatique, déjà l'armée s'ébranlait, quand le sultan mourut presque subitement, le 4 rebiul-ewwel 886 (3 mai 1481). Le secret de l'expédition qu'il allait entreprendre périt avec lui.

Sultan Mohammed el Fatyh, comme tous les hommes extraordinaires, a eu des panégyristes outrés et d'injustes détracteurs Malgré ses vices et sa cruauté, il faut reconnaître qu'il avait les qualités, non-seulement de l'homme qui détruit, mais aussi celles de l'homme qui fonde. Il aimait les lettres et protégeait les arts; poëte lui-même, il signait ses vers du pseudonyme d'*Awni* (le secourable), surnom qu'il méritait à tous égards. Il faisait ses délices de la lecture de Plutarque, et fit traduire en turc la *Vie d'Alexandre*, qu'il s'était proposé pour modèle. Il bâtit, à Constantinople, quatre mosquées dont la plus belle est la *Mohammedyeh* ou *Fethyeh*, le vieux et le nouveau sérail, d'immenses bazars et la mosquée d'Éyoub. Administrateur et législateur, aussi bien que conquérant, ce fut sous son règne que la littérature ottomane brilla du plus vif éclat.

Bayezid, vulgairement Bajazet II, fils aîné du sultan, était l'héritier présomptif du trône, mais son frère puîné, Djem, nom dont

les chrétiens ont fait Zizim, prince doué des qualités les plus brillantes, essaya de le lui disputer.

Pendant qu'une révolte des janissaires embarrasse les premiers jours du règne de Bajazet, Djem lève des troupes et défait celles de son frère, en une première rencontre sous les murs de Brousse. Aussitôt le sultan s'avance en personne avec une puissante armée.

Avant d'en venir aux mains, Djem fit proposer à son frère de partager l'empire, mais Bajazet ne répondit que par le proverbe arabe : « Il n'y a pas de parenté entre les rois. » La fortune se déclara contre Djem, qui prit la fuite et se retira au Caire. Après un pèlerinage à la Mecque, Djem, à la sollicitation de quelques princes tributaires de la Porte, se décida à tenter de nouveau le sort des armes. Son frère le sultan lui écrivit alors en vers : « Puisque tu peux aujourd'hui te glorifier d'avoir accompli le devoir sacré du pèlerinage, pourquoi, prince, ambitionner un royaume? Pourquoi te révolter contre la Providence qui m'a assigné le trône? » Djem, aussi bon poëte que lui, répondit par ce distique : « Pendant que tu reposes sur de voluptueux coussins, au milieu des parfums qui font aimer, pourquoi Djem, errant et fugitif, n'a-t-il pour sa tête qu'un oreiller d'épines? Pourquoi ne respire-t-il que le souffle embrasé du désert? »

La seconde tentative du prétendant ne fut pas plus heureuse que l'autre et il dut s'enfuir une seconde fois dans la Cilicie Pétrée, de là il passa à Rhodes où les chevaliers le reçurent avec les honneurs qu'on rend aux souverains. Ce ne fut pendant plusieurs jours que fêtes et divertissements; mais ces perfides chrétiens, souillant les plus belles pages de leur histoire, se laissèrent gagner par les envoyés de Bajazet, et s'engagèrent à retenir prisonnier le malheureux prince, moyennant un tribut de 45,000 ducats.

Djem fut conduit en France où l'ordre possédait des commanderies. Pendant sept ans, il fut traîné de château en château et renfermé enfin dans la tour de Bourganeuf, petite ville de la Marche.

Livré ensuite au pape Innocent VIII, le fier musulman, quand il fut présenté au pontife, refusa de fléchir les genoux ; il l'embrassa sur l'épaule, comme d'égal à égal, lui demanda sa protection et lui dépeignit ses souffrances d'une manière si touchante qu'Innocent en fut ému jusqu'aux larmes. En vain il le conjura de se faire chrétien, Djem répondit que la possession du monde ne lui ferait pas renier la foi de ses pères.

Ce pape mourut bientôt et son successeur fut l'infâme Alexandre VI (Borgia). Ce misérable, qui déshonora la tiare, voulut faire argent de son prisonnier, et lui, le Vicaire de Jésus-Christ, le successeur de saint Pierre, il s'adressa au sultan des Turcs, lui demandant trois cent mille ducats pour le débarrasser de son frère.

Mais, en ce moment même, marchait sur Rome le roi de France Charles VIII, en train d'accomplir sa rapide conquête de l'Italie. Ce monarque ambitieux, que ses succès enivraient, se croyait destiné à ceindre la couronne impériale dans Constantinople reconquise. Djem en son pouvoir eût été un utile instrument, il le demande au Borgia ; celui-ci fait semblant d'obéir ; mais, auparavant, il a soin de faire prendre au prince un de ces poisons terribles dont sa famille possédait le secret et qui termina sa vie infortunée.

Cependant Bajazet, affermi par la défaite de son frère, ne songeait nullement à marcher sur les traces de ses glorieux prédécesseurs : non que les guerres aient été interrompues sous son règne ; mais elles furent languissantes et quelquefois malheureuses. A la demande du dernier roi more de Grenade, Bou-Abdallah, que les

historiens occidentaux appellent Boabdil, il envoya une flotte ravager les côtes d'Espagne et fit ensuite, sans succès, la guerre aux Mamlouks d'Egypte. Toutes les expéditions au Nord, en Moldavie, en Bosnie et contre la Hongrie et la Pologne, n'eurent que des résultats incomplets; il échoua également contre Belgrade.

Il fut plus heureux cependant contre la Caramanie révoltée, contre la Perse et surtout contre les Vénitiens auxquels il enleva Lépante; mais Venise implora le secours des puissances chrétiennes; la France et l'Espagne répondirent à cet appel et Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine, lui prêta son épée. Bajazet se détermina à faire la paix. La république garda Céphalonie et céda Sainte-Maure, Modon, Coron et Lépante. Cette guerre avait été signalée par d'horribles dévastations dans le Frioul, la Dalmatie, la Croatie, la Carniole et la Carinthie.

Bajazet, doux de caractère, simple de mœurs, aimant le repos, la vie contemplative, la science et la poésie, préférait aux combats les plaisirs et les soins de l'administration; mais ses peuples, encore tout pleins d'enthousiasme et de fanatisme, voyaient à regret l'islamisme subir un temps d'arrêt; ils en accusaient le prince et son manque d'énergie. De là les troubles qui agitèrent toute la fin de son règne et que ses fils Korkoud, Achmet et Selim s'efforçaient à l'envi de faire servir leurs ambitions.

Un jour les janissaires se présentent en tumulte aux portes du sérail, Bajazet leur demande ce qu'ils veulent: « Notre padichah est vieux et malade, répondent les audacieux; nous voulons à sa place Sultan Selim. — Je lui cède l'empire, répond Bajazet qui tremblait pour ses jours, que Dieu bénisse son règne. »

Trois jours après son abdication, Bajazet était mort, et Selim est généralement accusé de l'avoir fait empoisonner.

Selon l'habitude des fondateurs de mosquées, Sultan Bayezid a son turbeh (chapelle sépulcrale) près de la mosquée de Constantinople à laquelle il a donné son nom. Il dort là, couvert d'un tapis d'or et d'argent, ayant sous la tête, par un trait digne de l'humilité chrétienne, une brique pétrie avec la poussière recueillie sur ses habits et ses chaussures, car Mahomet a dit : « Celui qui s'est souillé de poussière dans les sentiers d'Allah n'a pas à redouter les feux de l'enfer. »

Sultan Selim, devenu empereur par la volonté des janissaires, dut se résigner à subir leurs exigences, malgré toute sa fierté et ce caractère impitoyable qui le fit surnommer Yawouz (l'Inflexible). Le poste de grand vizir était si périlleux sous ce prince, qu'il était passé en usage de dire à son ennemi : « Puisses-tu être vizir de Sultan Selim. » Aussi, dans l'attente de la mort toujours suspendue sur leur tête, les ministres du sultan portaient leur testament avec eux. Celui de tous qui gagna le plus ses bonnes grâces, Piri-Pacha, dans un moment où il vit son maître en belle humeur, osa plaisanter sur ce lugubre sujet, et supplier le sultan de lui accorder quelques heures pour mettre ordre à ses affaires, quand il jugerait à propos de se débarrasser de lui. Le prince rit beaucoup de cette saillie, assurant à son ministre qu'il ferait droit à sa demande, sitôt qu'il en aurait trouvé un autre plus habile. Sultan Selim fit périr ses deux frères, Korkoud et Achmet, qui avaient essayé de lui disputer l'empire, et ses cinq neveux, par la raison qu'ils auraient pu le faire plus tard.

Les musulmans sont, depuis des siècles, partagés en deux communions ennemies, les chiytes et les sunnites, les premiers, sectateurs d'Ali et des douze imans dont il est la souche, les seconds, orthodoxes et reconnaissant pour légitimes successeurs de Mahomet

les khalifes Abou Bekr, Omar, Osman et Ali. Les Turcs sont sunnites et les Persans chiytes.

A l'époque où Selim monta sur le trône, la doctrine des chiytes avait pénétré de la Perse en Turquie et y faisait de rapides progrès. Sunnite fanatique, Selim résolut d'extirper l'hérésie en la noyant dans le sang; un seul jour vit massacrer quarante mille sectaires, tout comme un demi-siècle plus tard, en France, l'exécrable Saint-Barthélemy.

Aussitôt le châh de Perse, Ismaïl, prit les armes. Selim lui écrivit alors une lettre d'invectives, indigne d'un souverain; mais le châh, en homme d'esprit, la lui renvoya : « Parce que, disait-il, c'était sans doute l'œuvre de quelque secrétaire ivre d'opium. » Et l'épigramme portait juste, car le monarque ottoman aimait l'opium avec passion.

Dans sa fureur, Selim se mit à la tête de 150,000 hommes et gagna la bataille de Tchaldivan, qui fit tomber entre ses mains une des capitales du châh, Tebriz, son harem et tous ses trésors; mais il ne dut cette victoire qu'à son artillerie, à laquelle les Persans ne purent opposer un seul canon, et elle coûta tant de sang que ce jour est compté, par les Ottomans, au nombre des jours funestes. Le sultan se disposait à poursuivre ses succès, quand une révolte des janissaires l'obligea de rétrograder; le Kurdistan, le Diarbekir et Mossoul furent le prix de cette campagne.

L'année suivante, il tourna toutes ses forces contre l'Egypte. Le sultan Mamlouk, Kansou-Ghawri, se porta à sa rencontre et l'atteignit dans la prairie de Dabik. Le combat ne dura pas longtemps; comme à Tchaldivan, l'artillerie des Ottomans leur assura la victoire, Kansou-Ghawri périt dans la déroute; Alep, Damas et toute la Syrie passèrent sous les lois de Selim, qui put dès lors entendre

à la mosquée, dans la prière publique, son nom suivi du titre de *Serviteur des deux villes saintes de la Mecque et de Médine.*

Cependant les Mamlouks avaient élu pour souverain Tomnan-Bey; le sultan recommence une nouvelle campagne et les victoires de Ghaza et de Ridania lui ouvrent l'Egypte; le Caire tombe en son pouvoir après une lutte acharnée de trois jours et trois nuits; mais Tomnan-Bey ne se découragea pas, et, rassemblant ce qui restait de Mamlouks échappés au fer des Ottomans, ainsi que cinq à six mille Arabes, il continua encore, pendant longtemps, à faire au sultan une guerre d'escarmouches et de partisans, et finit par être livré par trahison à Selim qui le traita d'abord avec égards et le fit mourir quelques temps après.

Demeuré seul maître de l'Egypte, le sultan s'occupa de pacifier sa nouvelle conquête, visitant tour à tour le Caire et Alexandrie, et faisant exécuter de grands travaux d'utilité publique. Deux années avaient suffi pour doubler l'empire des Ottomans et les trois villes saintes, Médine, la Mecque et Jérusalem, reconnaissaient son autorité.

Jusqu'alors Selim avait dirigé toutes ses forces vers l'Orient et avait vécu en paix avec les chrétiens. De retour dans sa capitale, il s'occupa d'augmenter sa marine; 150 navires et 100 galères furent rapidement construits, en même temps qu'une armée de soixante mille hommes se rassemblait sur les bords du Bosphore; mais Sultan Selim mourut sur ces entrefaites (22 septembre 1520), emportant dans sa tombe le secret de l'expédition qu'il préparait.

Selim aimait passionnément tous les exercices violents et était peu adonné aux plaisirs de la table et du harem; il passait la plus grande partie des nuits à lire et à composer; poëte distingué, il a laissé un recueil d'odes persanes, turques et arabes; il protégea

toujours les savants et les littérateurs, entre autres l'historien Idris qu'il estimait particulièrement. Il aimait à se déguiser et à se promener au milieu de son peuple, pour voir par lui-même s'il ne se passait rien de contraire aux lois, et il punissait les coupables avec la plus grande rigueur, car il était naturellement cruel.

IV

Règne de Soliman Ier.

(1520-1566.)

Son fils, Sultan Suleyman, vulgairement Soliman, occupe un rang distingué dans le siècle qui vit régner Charles-Quint, François Ier, Léon X, Henri VIII, Gustave Wasa. Son avénement fut salué avec enthousiasme, car, aux yeux des superstitieux musulmans, il avait le triple avantage de s'appeler du nom du roi Salomon pour lequel ils professent la plus grande vénération, d'être né au commencement d'un siècle comme Osman, le chef de sa race, et d'être le dixième sultan Ottoman. Les premiers actes de son règne furent des actes de clémence ou de justice ; puis il défit Ghazali, l'émir Mamlouk, investi par son père du gouvernement de la Syrie, qui s'était révolté ; dans sa joie, il voulait envoyer au doge de Venise, en gage d'amitié, la tête du rebelle; l'ambassadeur de la république eut beaucoup de peine à l'en dissuader.

Bientôt le sultan ouvrit en personne sa première campagne; ce fut contre la Hongrie ; Sabacz, Semlin succombèrent, ainsi que Belgrade, qui avait résisté à tous les efforts de ses prédécesseurs,

et qui fut emportée le 29 août 1521, après plus de vingt assauts.

L'année suivante, Soliman vint assiéger Rhodes avec 300 voiles et cent mille soldats. La tranchée fut ouverte le 1er août, et ce fut seulement le 21 décembre que le grand maître, Villiers de l'Isle-Adam, réduit à la dernière extrémité, se décida à capituler. Pendant la durée du siége, les chrétiens n'avaient pas tiré moins de quatre mille quatre cent seize coups de canon, avaient repoussé des assauts continuellement répétés et fait éprouver une perte immense aux Ottomans.

Le sultan, après sa victoire, se conduisit avec une noblesse toute chevaleresque; il prodigua au vénérable Villiers de l'Isle-Adam les consolations et les paroles affectueuses, le fit revêtir d'un caftan d'honneur, et s'écria, tout attendri : « Pourquoi forcé-je ainsi ce chrétien à quitter dans sa vieillesse sa maison et ses biens? » Cette importante conquête plaça dès lors Soliman au rang des grands hommes de guerre de son temps; et tout l'Islam acclama le vainqueur de cette Rhodes superbe qui avait fait pâlir l'étoile de Mohammed el Fatyh.

De retour à Constantinople, le sultan nomma grand vizir son favori Ibrahim. Fils d'un matelot de Parga, celui-ci avait séduit Soliman par les grâces de son esprit et de sa figure, par sa conversation toujours intéressante et instructive, par un talent remarquable pour la musique, si bien que son maître l'admit dans son intimité; et bientôt cette intimité devint telle que, pour ne point se séparer, le maître et le ministre prenaient leurs repas ensemble et couchaient à côté l'un de l'autre. Plus tard même, le Grand Seigneur lui donna en mariage la princesse, sa sœur, et leurs noces furent célébrées, avec une pompe extraordinaire, par des fêtes qui durèrent sept jours. Pour être juste, il faut ajouter qu'Ibrahim

justifiait cette prédilection du sultan par ses rares talents et son caractère énergique. Ainsi, c'est à sa conduite, à la fois ferme et habile, que l'on dut la pacification de l'Egypte et de la Syrie révoltées.

Les années qui suivirent furent tranquilles; mais, sur ces entrefaites, le sultan reçut, de François I[er], prisonnier à Madrid, un envoyé secret (Jean Frangipani) pour le presser de s'emparer de la Hongrie, afin d'embarrasser Charles-Quint par une puissante diversion à l'est de son empire. L'empereur, pensait le roi très-chrétien, menacé à la fois par la France, par la réformation et par les Turcs, ne pourrait réaliser ses projets de monarchie universelle et succomberait probablement même à cette triple lutte. De cette époque date l'alliance de la Porte et de la France.

Le 15 avril 1526, Soliman partit de Constantinople avec cent mille hommes et trois cents bouches à feu. Le premier coup fut terrible. Le roi de Hongrie trouva la mort dans la plaine de Mohacz. Vingt-cinq mille cadavres restèrent sur le champ de bataille, et Vienne trembla à l'approche du redoutable vainqueur. Soliman se contenta, pour cette fois, de dévaster la Hongrie; mais trois ans plus tard (1529) il reparut avec une armée deux fois plus considérable. Bude qui était retombée au pouvoir de Ferdinand, frère de Charles-Quint, se rendit au bout de six jours, et le 27 septembre, le Grand Seigneur campait sous les murs de Vienne. La tente impériale, soutenue par des colonnes à chapiteaux dorés, était tapissée intérieurement de drap d'or; douze mille janissaires veillaient à l'entour. Cent vingt mille hommes et quatre cents pièces d'artillerie composaient les forces de l'armée assiégeante, avec une flottille de huit cents petits navires, stationnant sur le Danube. Les assiégés n'avaient à lui opposer, s'il faut en croire sur parole les historiens

allemands, que seize mille hommes, soixante et douze bouches à feu, des remparts sans batterie et de six pieds seulement d'épaisseur. Mais cette brave garnison se défendit héroïquement, jusqu'au moment où le sultan se vit obligé de lever le siége, dans la crainte des pluies de l'automne qui auraient rendu sa retraite impossible.

Cet échec était le premier qu'eussent encore éprouvé ses armes victorieuses; il s'en vengea en faisant couronner dans Bude, Jean Zapolya, le rival de Ferdinand; puis il revint dans sa capitale célébrer, par des fêtes d'une magnificence inouïe, la circoncision de ses trois fils. « Ces fêtes ne sont-elles pas plus belles que celles de ton mariage? demandait-il à son favori Ibrahim; — Certes non, répondit celui-ci, et comme le sultan s'étonnait de son audace, Tu n'as pas eu, comme moi, ajouta l'ingénieux courtisan, Sultan Suleyman pour convive. »

Ferdinand envoya des ambassadeurs pour traiter de la paix, mais comme il ne voulut point consentir à renoncer au trône de Hongrie, Soliman repassa le Danube et s'avança jusqu'en Styrie, pendant qu'une flotte ottomane luttait contre André Doria, dans les eaux de la Grèce.

Cependant le Grand Seigneur, qui méditait alors une expédition contre la Perse, sentit la nécessité de se mettre en bonne intelligence avec les puissances européennes et conclut la paix avec Charles-Quint et Ferdinand.

Ibrahim-Pacha s'empara tout d'abord de Tebriz et reçut la soumission du châh de Khirvan et du prince de Ghilan; puis le sultan ayant rejoint son vizir, entra à Bagdad sans combat. Six mois après, de rétour à Constantinople, il signait un traité avec François Ier.

C'est alors qu'eurent lieu la disgrâce et la mort d'Ibrahim-Pacha.

Un mauvais rêve que fit le maître et une imprudente vanité du favori qui osa prendre le titre de ***Séraskier-Sultan***, suffirent pour le perdre. Il fut étranglé dans le sérail et au XVII[e] siècle on montrait encore sur les murs des taches de son sang.

La guerre recommença bientôt, à la sollicitation de la France, et sans doute aussi à cause de la prise de Tunis par Charles-Quint. Soliman pouvait, en effet, se considérer comme le maître légitime de cette ville récemment conquise par le célèbre Khaïr-Eddin Barberousse, kapoudan-pacha de toutes les forces navales ottomanes, qui, devenu maître d'Alger après la mort de son frère Aroudj-Barberousse, avait déjà reconnu la suzeraineté de la Porte. D'ailleurs la politique du sultan était de conserver à tout prix l'Afrique septentrionale ; car sa possession assurait aux descendants d'Osman la domination de la Méditerranée qui fut pendant un siècle un lac ottoman.

Cette guerre fut heureuse pour le croissant, au nord, sous la conduite de Soliman ; sur mer, sous la direction du puissant Khaïr-Eddin. Scyros, Patmos, Stampalia, Egine, Paros, Anti-Paros, Naxos et quelques autres îles de l'Archipel appartenant à Venise, tombèrent au pouvoir des Turcs ; la Moldavie vit sa capitale incendiée et se soumit au tribut ; le célèbre André Doria fut battu sur mer par Barberousse, et Venise n'obtint la paix qu'en cédant au sultan Napoli de Romanie, Malvoisie et quelques autres places. Pendant que les principales villes de la Hongrie, Bude, Sthulweissenbourg, Wissegrad, etc., ouvraient leurs portes à Soliman ou à ses lieutenants, Khaïr-Eddin poursuivait le cours de ses succès dans la Méditerranée, s'emparait du château de Messine, et réunissant sa formidable flotte à une escadre française, commandée par le duc d'Enghien, bombardait Nice et la réduisait en cendres.

Ce fut son dernier exploit; il mourut le 15 juillet 1546. Le tombeau de ce grand homme de mer est situé sur les bords du Bosphore, près du collége qu'il avait fondé à Bechiktach.

Sur ces entrefaites une trêve fut conclue entre Soliman, Charles-Quint et Ferdinand, qui consentit à payer un tribut annuel de trente mille ducats. C'était mettre fin à la désastreuse guerre de Hongrie, mais c'était aussi signer l'aveu de sa faiblesse.

Une nouvelle campagne en Kurdistan et sur les frontières de la Perse, occupa ensuite les deux années suivantes et se termina à l'avantage de Soliman qui revint en toute hâte à Constantinople mettre sa gloire aux pieds de la fameuse Khourrem-Sultane que nous appelons généralement Roxelane. Cette femme était une esclave chrétienne, mais non pas un Française, comme on l'a cru à tort (elle était Russe); par ses charmes, son esprit et son adresse, elle acquit une telle influence sur l'esprit du sultan, qu'elle parvint à s'en faire épouser, en violation formelle de la loi de l'Etat, qui interdit au padichah d'avoir des femmes légitimes.

On prétend que cette loi, œuvre de l'orgueil des sultans, fut portée, parce que l'épouse chérie de Bajazet Ier, comme lui prisonnière de Tamerlan, ayant été réduite à servir à table le conquérant tartare, ils veulent s'épargner cette humiliation pour le cas où, succombant à l'adverse fortune, leur Hautesse se trouverait au pouvoir de quelque barbare ennemi.

Quoi qu'il en soit, la gloire de Soliman avait couvert, aux yeux de ses peuples, cette illégalité et l'habile sultane avait pu satisfaire toutes ses haines, réaliser tous ses désirs. C'était elle qui, dans l'ombre, avait immolé à sa jalousie de favorite l'orgueilleux favori Ibrahim, ce fut encore elle qui immola à sa jalousie de belle-mère, le prince Moustapha, fils de Soliman et de Bosphorone;

la douleur qui entraîna bientôt après au tombeau le prince Djihanghir, son frère, ouvrit à ses propres enfants le chemin du trône. Soliman s'aperçut trop tard des fautes que lui avait fait commettre sa faiblesse; il tomba dans une profonde mélancolie et son front ne se dérida plus.

A la reprise des hostilités avec les Impériaux, la conquête du banat de Temeswar fut suivie de grandes pertes devant Erlau; en revanche une expédition contre le châh de Perse eut une issue plus heureuse, ainsi que différentes incursions en Hongrie (1556-1558).

Les dernières années de Soliman s'écoulèrent aussi tristes que les premières avaient été brillantes; l'impérieuse Roxelane voulait obtenir de son faible époux qu'il choisît pour successeur son second fils Bajazet, à l'exclusion de l'aîné, Selim; mais elle mourut avant d'avoir exécuté ce projet.

Le sultan avait alors soixante-trois ans. Sa vieillesse fut tourmentée par les sanglantes rivalités de ses deux fils. Bajazet, poussé à la révolte par des conseils perfides, leva une armée et se ligua avec les Persans qui le livrèrent (1561). Il fut étranglé avec ses cinq fils et Selim resta seul vivant, de tous les enfants dn sultan.

En même temps, la guerre languissait au dehors. De nombreux traités de paix furent signés durant cette période.

Cependant la mer où Torghoud, beyler-bey de Tripoli et Pialeh-Pacha soutenaient les traditions de Khaïr-Eddin, fut le théâtre de luttes acharnées contre les Espagnols et les galères pontificales.

Le 20 mai 1565, le kapoudan-pacha Pialeh et le grand vizir Moustapha-Pacha commandant l'armée de siége, en qualité de séraskier, débarquèrent à Malte et ouvrirent la tranchée contre le fort Saint-Elme, qui tomba quelques jours après en leur pouvoir;

mais après leur avoir coûté des pertes énormes. « Si le fils nous a coûté si cher, dit alors Moustapha-Pacha, par quels sacrifices faudra-t-il acheter le père ! » Et pour se venger de l'énergique résistance de la garnison, il fit écarteler les prisonniers et clouer leurs membres sur des planches qu'il lança par mer au pied des murs de la ville. Le grand maître Lavalette fit alors mettre à mort tous les prisonniers musulmans et charger les canons avec leurs têtes. Enfin, après dix assauts meurtriers, le séraskier et le kapoudan-pacha, désespérant de réduire les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, levèrent le siége, après avoir perdu plus de 20,000 hommes. Le beyler-bey de Tripoli avait été tué d'un boulet à l'un des premiers assauts.

Soliman apprit avec douleur un revers qui contrastait si cruellement avec la conquête de Rhodes. Il survécut peu à ce chagrin.

La guerre venait de se rallumer en Hongrie; pour la dernière fois, il se mit à la tête de ses armées et vint assiéger Szigeth. Le commandant de la place, le brave Zrini, voulut mettre dans sa défense une pompe solennelle; les remparts furent garnis de draperies rouges, ainsi que pour une fête, et la tour fut recouverte extérieurement de plaques d'étain brillantes comme de l'argent. Mais le sultan ne devait pas voir la chute de la ville qu'il assiégeait; il expira sous ses murs des suites d'une dyssenterie, suivant les uns, d'une attaque d'apoplexie, suivant les autres (6 septembre 1566). Sa mort demeura secrète pendant trois semaines, ce qui donna le temps à l'armée assiégeante de prendre Szigeth et à son fils Selim, d'arriver à Constantinople et de s'y faire proclamer.

Soliman était âgé de soixante-quatorze ans; il en avait régné quarante-huit. C'est un des souverains les plus remarquables de la race d'Osman; outre la gloire militaire, il mérite celle du législa-

teur, il est l'auteur du code appelé *Kanoum-Nameh;* les beaux monuments d'architecture qu'il éleva, parmi lesquels la mosquée qui porte son nom, la Solymanieh, brille au premier rang, et les hommes célèbres qui vécurent sous lui, rehaussent encore l'éclat de cette grande période. Les chrétiens eux-mêmes, rendant justice à leur formidable ennemi, l'ont appelé Soliman le Magnifique.

Et cependant, quelque éblouissante que soit cette gloire, c'est à partir du règne de Soliman que commencent à se montrer les premiers symptômes de la décadence des Ottomans. Un écrivain turc en assigne, avec la plus grande justesse, les causes principales : l'habitude toute asiatique, contractée par Soliman sur la fin de ses jours, de ne plus présider en personne le divan, afin de céler à tous yeux profanes sa grandeur souveraine; la vénalité des charges passée en principe; le pouvoir toujours croissant des vizirs et des favoris; l'énervante influence du harem; et surtout la loi qui interdisait aux princes du sang impérial le commandement des armées.

Cette loi avait pour objet de prévenir les révoltes; elle eut pour résultat de rendre les sultans complétement incapables de régner. Comment des princes qui n'avaient vécu que dans le sérail, au régime abrutissant de l'oisiveté, loin des affaires publiques, auraient-ils pu avoir les lumières et l'ascendant nécessaires pour exercer la suprême autorité? Quel plus déplorable spectacle que celui de la puissance absolue mise tout à coup aux mains d'un homme que l'on s'est appliqué à en rendre indigne!


Leipzig
Winkles dir.

La Solimanieh.

V

Selim II, Amurat III, Mahomet III.

(1566-1604.)

Cependant l'impulsion imprimée à la race des Osmanlis, par un siècle et demi de victoires et de grandeur, était trop forte pour que leurs progrès cessassent subitement. Le mouvement se ralentit, mais ne s'arrêta pas sous Selim II.

L'empereur Maximilien, pour obtenir la paix, s'engagea à lui payer chaque année 30,000 ducats de Hongrie; la Perse sollicita le renouvellement de son traité, les Arabes furent maintenus sous l'obéissance ou soumis ; la Pologne et la France firent alliance avec lui, ainsi que la Russie, malgré une tentative des Turcs sur Astrakhan et le gigantesque projet qu'ils avaient essayé de réaliser, la jonction du Don et du Volga.

Depuis longtemps Selim avait conçu le projet de soumettre l'île de Chypre : ce désir lui avait été suggéré par un juif portugais, nommé Joseph Nassy, qui, devenu favori du prince, sut flatter tous ses penchants et surtout sa passion pour le vin : l'excellence de celui qu'on récolte en Chypre ne pouvait manquer d'inspirer au

monarque, qui a mérité le honteux surnom de ***Mest*** (l'Ivrogne), une violente tentation de s'emparer du pays qui produit cette délicieuse liqueur.

Les flatteries de Nassy, qui ne cessait d'exagérer la facilité de cette conquête, enthousiasmèrent Selim, et dans un moment d'effusion ou peut-être d'ivresse, il promit au juif de le faire roi de Chypre. Aussi celui-ci, se concertant avec le moufti, le vizir Pialeh et l'ex-kapoudan-pacha Lala-Moustapha qui désiraient la guerre, eut bientôt fait décider cette importante expédition.

Le doge fut sommé de céder l'île de Chypre ou de se préparer à la guerre ; ce fut la guerre que choisit le sénat.

Nicosie, capitale de l'île, fut prise d'assaut et livrée pendant huit jours à toutes les horreurs du meurtre et du pillage. Baffa (Paphos), Limassol (Amathonte), Larnaca, Cercyne tombèrent au pouvoir des Osmanlis ; Famagouste se défendit avec héroïsme et fit une première fois lever le siége aux musulmans ; mais le kapoudan-pacha reparut au printemps suivant, et l'intrépide Bragadino qui commandait sa garnison, à peine forte de sept ou huit mille hommes, dut capituler après deux mois et demi d'une admirable défense.

Le séraskier lui accorda des conditions honorables ; mais la foi jurée fut indignement violée. Après lui avoir coupé le nez et les oreilles, on le hissa sur une vergue d'où on le plongea à plusieurs reprises dans la mer, puis on l'écorcha vif. Son corps fut ensuite écartelé et exposé sur les batteries ; sa peau, remplie de foin, fut promenée dans le camp et dans la ville, et envoyée à Constantinople, avec sa tête qui fut exposée dans le bagne. Plus tard, les restes de Bragadino furent rendus aux Vénitiens qui les inhumèrent avec les plus grands honneurs. Outre Chypre, Venise

perdit encore, dans la même année, de nombreuses positions dans la Dalmatie et dans la Morée.

La chrétienté répondit par la victoire navale de Lépante à la nouvelle conquête des Infidèles.

Au mois de septembre 1571, don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, quitta le port de Messine avec une escadre de soixante-dix-neuf voiles. Douze galères du pape, sous les ordres de Marc-Antoine Colonna, et cent quatorze bâtiments de diverses grandeurs, commandés par l'amiral vénitien Veniero, se joignirent aux forces espagnoles et composèrent une flotte de plus de 200 navires : le kapoudan-pacha Muezzin-Zadeh-Ali-Pacha, ayant sous ses ordres Ouloudj-Ali, beyler-bey d'Alger, et Hassan- Pacha, fils de Khaïr-Eddin Barberousse, était mouillé dans le golfe de Lépante, avec trois cents voiles.

Le 7 octobre, le combat s'engagea avec le plus grand acharnement; et la victoire demeura une heure décisive ; mais l'abordage la décida en faveur des chrétiens qui perdirent dans cette journée quinze galères et plus de huit mille hommes ; le célèbre auteur de *Don Quichotte*, Michel Cervantès, se trouvait à cette bataille : il fut grièvement blessé au bras et en demeura estropié toute sa vie.

Les pertes des Ottomans furent bien autrement considérables ; trente mille d'entre eux périrent, deux cent vingt-quatre vaisseaux furent incendiés, coulés à fond, ou se brisèrent sur les côtes ; près de 400 canons, plus de 3,000 prisonniers tombèrent au pouvoir des vainqueurs, et 15,090 esclaves chrétiens furent délivrés. Ouloudj-Ali, qui commandait l'aile droite, parvint seul à gagner le large avec quarante galères.

Le retentissement de la victoire de Lépante fut immense par toute la chrétienté. Marc-Antoine Colonna monta au Capitole,

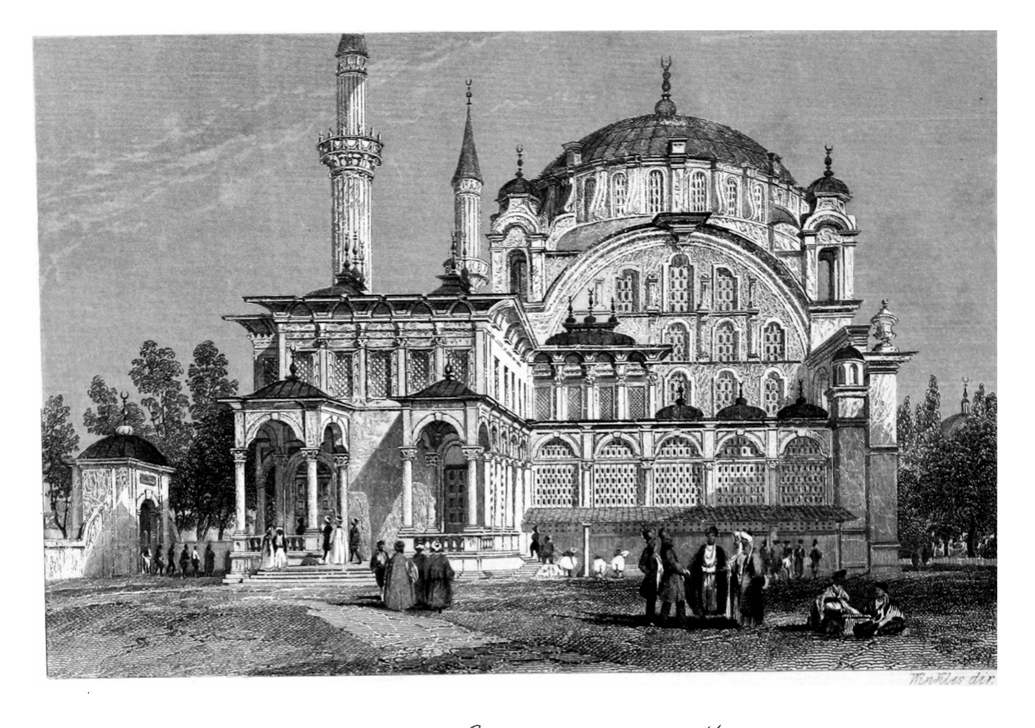
comme les anciens triomphateurs romains, et Pie V appliqua à don Juan d'Autriche ces paroles de l'Évangile : *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes.*

Quant au sultan, il resta trois jours sans prendre de nourriture, prosterné le visage contre terre et s'humiliant sous le bras de Dieu.

Quelque temps après, l'ambassadeur de Venise parut à l'audience du grand vizir avec une pompe inaccoutumée : « Tu viens te réjouir de notre défaite, lui dit le ministre, mais tu ne nous as coupé que la barbe, et la barbe repousse ; nous, en te prenant Chypre, nous t'avons coupé le bras, et je te défie de le faire repousser. »

Grâce à l'activité prodigieuse du vizir et aux immenses ressources qu'offrait l'empire, six mois après les pertes énormes de la marine étaient déjà réparées, tandis que la mésintelligence des puissances chrétiennes leur faisait perdre tout le fruit qu'elles auraient dû retirer de leur glorieuse victoire. Voyant qu'elle ne pouvait plus compter sur la coopération de ses alliés, Venise se vit contrainte de conclure la paix avec la Porte et à des conditions fort à l'avantage de celle-ci. Cependant don Juan s'emparait de Tunis qui retombait au pouvoir des Ottomans (1574).

A la fin de la même année Sultan Selim mourut d'une fièvre causée par un excès de vin. Ce prince, bien inférieur à son illustre père, avait de bonne heure montré un penchant décidé pour la dissipation et le plaisir ; son sérail était toujours plein de bouffons et de musiciens. Dès son avénement, il avait révoqué l'édit de Soliman contre le vin, au grand scandale des musulmans austères ; et les courtisans imitaient si bien le maître sur ce point que c'était un proverbe de se demander si l'on achetait son vin



Mosquée du Sultan Sélim à Scutari

chez le mufti ou chez le cadi. Il construisit une belle mosquée à Constantinople et une autre à Andrinople. Sous son règne, la milice des janissaires se montra plus indisciplinée et plus audacieuse encore que sous ses prédécesseurs.

Amurat III débuta par le massacre de ses cinq frères; mais il eut soin de prendre leur deuil, de distribuer en leur nom d'abondantes aumônes et de faire psalmodier le Coran pour le salut de leurs âmes.

Son règne qui dura vingt et un ans, fut généralement tranquille, en Europe du moins, car les plus puissants princes chrétiens, même Elisabeth et Philippe II, recherchèrent à l'envi son alliance.

Cependant, malgré le traité conclu avec Maximilien et avec son successeur Rodolphe, les hostilités n'en continuèrent pas moins entre la Porte et les Impériaux, mais réduites à des proportions bien moindres, à de simples incursions des Ottomans sur les frontières, repoussées avec vigueur par l'archiduc Charles.

Sur ces entrefaites, le roi de Perse, Châh-Thamasp, étant mort empoisonné, l'anarchie désola ses États et les Ottomans s'empressèrent de mettre à profit les sanglantes rivalités de ses fils pour leur arracher quelques provinces. Cette guerre qui dura près de six ans, se termina à l'avantage des Ottomans et illustra le nom de leur chef Osman-Pacha, qui, sous Selim déjà, avait conquis l'Yémen, et, qui, cette fois, par une suite de brillantes victoires et d'habiles dispositions, triompha de l'ancien gouverneur de Chamaki, Eres-Khan, du prince persan Hamzeh-Mirza et du khan de Crimée, Mohammed-Gheraï.

Le sultan le combla de faveur et lui donna le commandement de l'armée destinée à envahir l'Adzerbaïdjan. Tebriz tomba encore une fois au pouvoir des Ottomans, malgré deux échecs que

leur avait fait éprouver le prince persan Hamzeh. Mais ce dernier, le véritable héros de cette campagne, tailla successivement en pièces le corps d'armée du renégat Djighala et celui d'Osman qui opérait sa retraite; ce dernier expira au moment de la défaite des siens.

L'infatigable Hamzeh battit les pachas d'Eriwan et de Selmas; mais le poignard d'un assassin l'arrêta au milieu de ses succès et bientôt les Ottomans reprirent l'avantage; Ferhad-Pacha, Djafer-Pacha et le fils de Djighala furent vainqueurs en plusieurs rencontres; le châh de Perse implora la paix, qu'il obtint en cédant le Louristan, le Gurdjistan (Géorgie), le Chirwan, Chesrzour, Tebriz et une portion de l'Adzerbaïdjan.

Cependant ces agrandissements de l'empire ottoman lui conservaient aux yeux de la chrétienté le prestige de son ancienne puissance, mais ne pouvaient détruire les germes de dissolution et de mort qu'il renfermait. C'était encore une formidable machine de guerre, mais une machine dont les rouages étaient usés. Les séditions des janissaires que le Grand Seigneur ne peut apaiser qu'avec de l'or et des têtes, leur révèlent que le trône est désormais à leur discrétion; aussi la monarchie des fils d'Osman marche rapidement à sa ruine, et si nous la voyons plus tard retrouver quelques jours de gloire, cette halte dans la décadence est l'œuvre de quelques grands hommes, vizirs ou pachas, plutôt que des princes du sang royal, de cette race autrefois si féconde en héros et maintenant dégénérée. La guerre ne sera plus qu'un moyen d'occuper les armées, et c'est ainsi que l'empire du Croissant va expier l'odieux principe de conquête et de propagande sur lequel il repose et qui l'a fait si grand.

Ainsi, la dernière expédition d'Amurat, la guerre de Hongrie

n'eut pas d'autre but. Elle fut mêlée d'alternatives de succès et de revers, et quoique le sultan eût fait déployer, vers la fin de 1593, l'étendard du prophète, religieusement conservé à Bagdad, elle se termina par la complète désorganisation de l'armée ottomane.

Amurat mourut le 16 janvier 1595. Sa passion pour les femmes était si grande qu'il eut cent trente enfants; toute sa vie, il fut dominé par ses favorites, entre autres, par sa première épouse *Safiyeh*, issue de la noble famille vénitienne des Baffo.

De la nombreuse progéniture de Sultan Amurat, il restait encore, lors de sa mort, vingt-sept filles et vingt garçons. Suivant la politique barbare adoptée par ses prédécesseurs, Mahomet III fit étrangler ses dix-neuf frères, dont les cercueils furent portés en grande pompe à côté de celui de leur père. Au bout de trois jours, les troupes reçurent pour le présent d'usage, cent trente-six bourses d'or; mais cette somme ne suffit pas à calmer l'insubordination de l'armée, et il fallut se résigner à d'énormes sacrifices pour obtenir un peu de tranquillité.

La guerre s'étant rallumée au nord, les Ottomans se laissèrent battre par le prince de Valachie et par le prince Mansfeld qui commandait les Impériaux et les Hongrois. Les armées n'étaient plus redoutables que pour leurs maîtres, et pour la première fois, l'étendard d'Osman ne cessa de reculer. Bucharest, Giurgewo, Gran, Wissegrad, Babocsa, Klis ouvrirent leurs portes aux chrétiens.

Du fond de son harem, le sultan entendit les cris de la population indignée. Il essaya de se montrer à l'armée; mais sa lâcheté ne fit qu'attirer sur lui le mépris des soldats. et les désastres ne

s'arrêtèrent que grâce au vaillant Djighala, qui, par une charge de cavalerie, convertit tout à coup en une brillante victoire une horrible défaite.

Mahomet ne sut pas profiter de ce succès; aussi les Turcs furent-ils de nouveau battus par les Impériaux en plusieurs rencontres. En mars 1598, les Hongrois et les Allemands, sous les ordres de Schwartzenberg et de Palfi, s'emparèrent par ruse de Raab. A l'instant où les troupes impériales pénétraient dans ses murs, le coq de bronze qui est au sommet de la tour, dit une tradition populaire, se mit à chanter et à battre de l'aile, pendant que les cloches entraient en branle d'elles-mêmes et sonnaient à pleines volées. Ils vinrent mettre ensuite le siége devant Bude. Pendant ce temps-là, l'empire était gouverné par la sultane Validé (sultane mère), l'adroite Safiyeh et par les méprisables favoris qu'elle élevait et faisait périr tour à tour.

Une des plus graves insurrections qui eussent éclaté depuis la fondation de l'empire, fut alors sur le point de soustraire l'Asie à la domination des Osmanlis. Un *boulouk-bachi* ou officier général des Segbans, nommé Kara-Yazidji-Abdul-Halim, se mit à la tête de troupes rebelles que le grand vizir Djighala avait flétries du nom de *firari* (fuyards); il se fit passer pour un prince de l'antique maison des Bénou-Cheddad, et répandit le bruit que le prophète lui avait apparu en songe et lui avait promis la souveraineté de l'Anatolie. Après avoir battu plusieurs lieutenants du sultan, il prit le titre de châh. Mais il mourut bientôt et fut remplacé par son frère Dely-Hussein qui fit sa soumission, reçut en récompense le gouvernement de Bosnie et marcha contre les Impériaux.

La fin tragique du prince Mohammed, fils du sultan, que son père fit étrangler parce qu'il conspirait contre ses jours, et la déclaration de guerre que lui signifia Châh-Abbas, roi de Perse, remplirent la dernière année de Mahomet III, qui mourut à la fin de 1603.

VI

D'Achmet Ier à Mahomet IV.

(1603-1649.)

Achmet Ier avait quatorze ans, quand il monta sur le trône ; il avait un frère puîné, nommé Moustapha, âgé de douze ans. Le nouveau sultan épargna la vie du jeune prince et se contenta de l'enfermer dans le sérail. C'était la première fois, depuis le règne de Bajazet II, que les obsèques du souverain n'étaient pas souillées du sang de ses fils. Mais c'était plutôt un acte de politique que d'humanité, car Moustapha était alors le seul héritier de la couronne. Plus tard, en effet, le sultan voulut par deux fois le faire mourir ; les muets se disposaient déjà à exécuter la fatale sentence, quand un orage violent et une indisposition subite sauvèrent Moustapha, en frappant son frère d'une frayeur superstitieuse.

Le 4 janvier 1604, Sultan Achmet se rendit à la mosquée d'Eyoub et ceignit le sabre d'Osman sur le tombeau du porte-étendard du prophète, cérémonie qui équivaut au couronnement des nations Européennes. Quelques jours après, il relégua dans le vieux sérail son aïeule, Safiyeh Sultane, qui avait joui d'un si grand

pouvoir sous Amurat III et Mahomet III. Contemporaine de Catherine de Médicis, Italienne comme elle, Safiyeh Sultane offre encore plus d'un trait de ressemblance avec cette reine célèbre; toutes deux ont véritablement régné sous le nom de leur mari et de leurs enfants.

C'était un lourd fardeau à soutenir pour des bras de quatorze ans que la grande monarchie ottomane. Aussi la décadence continua sous le règne d'Achmet, malgré la trêve qu'il signa avec la Hongrie pour vingt ans, car l'Asie Mineure persévéra longtemps dans la révolte sous quatre nouveaux chefs, Kalender-Oghlou, Khalil, Djan-Poulad le Kurde et l'émir Fakr'uddin, le Druse, qui exigèrent l'emploi de forces considérables.

L'insurrection s'étendait depuis la Perse et la Syrie jusqu'au Bosphore. La Porte lui opposa Daoud-Pacha, Naçouh-Pacha et le grand vizir Murad-Pacha. A ce dernier appartient l'honneur d'avoir conservé l'Asie aux fils d'Osman, et peut-être même d'avoir sauvé l'empire d'une ruine complète. Il défit successivement, dans plus de vingt rencontres sanglantes, les différents chefs des rebelles, et fit de leurs partisans un carnage impitoyable; mais il ne triompha de quelques-uns d'entre eux que par la trahison et la perfidie la plus indigne.

Une première campagne contre la Perse, sous les ordres de Djighala-Zadeh, en 1604, n'eut point de résultats de part ni d'autre; mais, l'année suivante, Châh-Abbas défit les Ottomans près du lac Châhi. Le séraskier Djighala en mourut de chagrin.

Une expédition en Hongrie eut une issue plus heureuse. Un noble hongrois, nommé Bocskaï, avait été élu roi par ses compatriotes, en haine de leurs oppresseurs allemands; il implora l'appui du Grand Seigneur, et fut effectivement secouru par Lala-Moham-

med qui s'empara de Gran, Wissegrad, Depedlen, Wesprim, Palota, pendant que Neuhœusel ouvrait ses portes à Bocskaï. A la fin de la campagne, Bocskaï fut solennellement reconnu roi de Hongrie, et le sultan, moyennant la cession de deux forteresses, l'exempta de toute redevance pendant dix ans, se bornant à exiger, après ce terme, un présent annuel de dix mille ducats.

En 1611, le grand vizir Murad fut mis à la tête d'une armée pour recommencer la guerre contre la Perse ; mais à peine était-il entré en campagne, qu'il mourut. Malgré sa cruauté et son caractère sanguinaire, Murad-Pacha, par les talents qu'il déploya dans un poste aussi difficile, doit être compté au nombre des grands ministres de l'empire ottoman. La campagne qu'il avait entreprise fut abandonnée. L'année suivante, la paix fut conclue avec la Perse; elle fut peu glorieuse pour la Porte, qui restitua tous les pays conquis. Cette paix ne fut pas, d'ailleurs, de longue durée. En 1615, nouvelle expédition qui n'amena aucun résultat; celle qui eut lieu l'année suivante n'eut guère plus de succès, malgré quelques avantages remportés par les troupes ottomanes qui eurent à combattre le plus terrible des ennemis, le froid dans les montagnes du Kurdistan.

Le 22 novembre 1617, Sultan Achmet expirait âgé de vingt-huit ans. Prince médiocre, il conçut d'assez vastes projets, mais ne sut pas les exécuter, et si l'Europe avait profité de sa lutte avec Châh-Abbas, elle aurait fait courir à la domination ottomane les plus grands dangers.

Se mêlant peu des affaires de l'État, il remit en honneur la chasse, tombée en désuétude depuis le règne de son aïeul Amurat III. Il s'occupait aussi à travailler la corne et en fabriquait différents petits objets qu'il vendait à ses courtisans. C'est

sous le règne de ce prince que l'on introduisit en Turquie l'usage du tabac; les Hollandais qui, depuis peu, partageaient avec les Vénitiens le commerce du Levant, firent connaître vers 1605 cette nouvelle source de jouissance aux musulmans. Mais cette innovation ne fut pas acceptée de prime abord sans opposition; et même le grand moufti publia contre le tabac un fetva qu'il dut bientôt rapporter.

A l'époque de la mort de Sultan Achmet, son fils aîné Osman n'était âgé que de treize ans. Cette considération et les dernières volontés du souverain défunt écartèrent du trône l'héritier de la ligne directe, pour y placer un prince de la ligne collatérale. Achmet légua le pouvoir à son frère Moustapha, le croyant protégé de Dieu même, parce qu'il avait échappé deux fois à la sentence de mort prononcée contre lui. Depuis lors, on intervertit souvent l'ordre de succession au trône, et l'usage s'introduisit d'enfermer à perpétuité les princes collatéraux et de mettre à mort les enfants qui leur naissaient pendant leur réclusion.

La raison du nouveau sultan était affaiblie par une captivité de quatorze ans dans l'intérieur du harem et par l'attente continuelle de la mort. Privé presque entièrement de ses facultés intellectuelles et incapable de tenir les rênes du gouvernement, il passait son temps à jeter des pièces d'or aux poissons du Bosphore, ou à poursuivre, le sabre à la main, les jeunes itch-oglans (pages du sérail) dont il voyait couler le sang avec un sourire stupide. Un de ses amusements favoris était de faire amener devant lui des gens du peuple ou des enfants, et de leur conférer les plus hautes dignités de l'empire : les marques de profond étonnement qu'ils donnaient en se voyant revêtus de si hautes charges d'une manière aussi inattendue, causaient à Moustapha des accès d'une joie insensée.

Les cheikhs, espérant être les maîtres sous ce simulacre de souverain, essayèrent de faire passer son idiotisme pour un signe de sainteté et pour la préoccupation d'un esprit abîmé dans la contemplation des choses célestes; mais le kyzlar agaçi (chef des eunuques noirs) qui avait joui d'un grand pouvoir sous Achmet, s'unit au moufti et au kaïm-mekam et renversa Moustapha, trois mois et quelques jours après son couronnement. On le relégua de nouveau dans le harem et son neveu Osman ceignit le cimeterre aux acclamations de l'armée, pour qui l'avénement d'un nouvel empereur était l'assurance de nouvelles largesses.

Malgré son extrême jeunesse, Osman se montrait avide de gloire, appliqué, plein de courage, ennemi de la mollesse et des plaisirs. Jaloux de relever l'éclat des armes ottomanes, il entreprit la conquête de la Pologne, dans le but de s'en faire un rempart contre les invasions de la Russie, dont il devinait et redoutait l'ambition. Avant d'entrer en campagne, Osman II se souilla d'un crime qu'il crut nécessaire, sans doute, à l'affermissement de son pouvoir, et qui, au contraire accéléra sa chute. Il fit étrangler son frère Mohammed, mais les janissaires dont il s'était aliéné l'affection, par sa rigueur excessive envers ceux d'entre eux qui étaient adonnés au vin, ne lui pardonnèrent pas ce meurtre, et la première fois qu'il parut en public il fut accueilli par des murmures menaçants.

Cependant, en 1621, il se mit à la tête de ses troupes et entra en Pologne avec une armée formidable. Mais, dès le début de l'expédition, il éprouva revers sur revers et bientôt la défaite de Choczim dut le faire renoncer à son entreprise; ni son opiniâtreté, ni l'exemple de son courage ne purent ranimer l'ardeur du corps indiscipliné des janissaires. Ses reproches ne firent

que les aigrir contre lui et il dut signer une paix peu honorable.

Osman II ne songea plus dès lors qu'à punir cette milice de l'humiliation qu'elle lui avait subir. Des conseillers téméraires, notamment son précepteur Omer-Efendi, le poussèrent à transférer en Asie le siége du gouvernement ; là, en s'entourant des milices syriennes et égyptiennes, il comptait réprimer l'arrogance des janissaires et des spahis.

La révolte du prince des Druses et un pèlerinage à la Mecque devaient lui servir de prétexte pour exécuter son dessein, dont quelques membres plus sages du divan voulurent en vain le dissuader. Mais le bruit s'en étant répandu, il mit en rumeur la soldatesque et fit éclater l'orage.

Lorsque enfin le sultan reconnut le danger, il était trop tard pour le conjurer ; la révolte avait forcé les portes du sérail. Moustapha I[er] fut replacé sur le trône ; quand on enfonça la porte du harem, il crut qu'on venait l'assassiner et tendit docilement le cou aux soldats.

L'infortuné Osman, traîné au château des Sept-Tours et accablé d'insultes par une populace égarée, fut étranglé le lendemain par le chef du mouvement, Daoud-Pacha, beau-père de Moustapha. Ce fut le premier prince ottoman qui périt de mort violente. Les oulémas et le moufti, dont il voulait restreindre la puissance, et le peuple qu'il traitait avec la plus grande sévérité, ne tentèrent rien pour le sauver.

L'imbécillité de Moustapha fit bientôt regretter Osman ; les janissaires et les spahis, honteux d'obéir à un prince fou, effrayés d'ailleurs de l'indignation générale qu'avait causée le meurtre du jeune sultan, le déposèrent de nouveau l'année suivante.

Le sultan Moustapha est le seul souverain auquel les historiens ottomans refusent des éloges. Dans la première partie de son règne, il faillit y avoir rupture entre la Porte et la France, à propos du traitement indigne qu'on avait fait subir à l'ambassadeur, M. de Harlay-Sancy, baron de la Môle, dont le drogman et le secrétaire furent mis à la question, et qui n'échappa lui-même qu'à grand'peine à l'ignominieux supplice de la bastonnade, parce qu'il était soupçonné d'avoir favorisé l'évasion d'un officier polonais.

Amurat IV, fils de Sultan Achmet, n'avait que 12 ans, lorsqu'il succéda, le 18 septembre 1623, à son oncle Moustapha.

A la fin du dernier règne, le *soubachi* (lieutenant de police) de Bagdad, nommé Bekir-Aga, avait chassé le beyler-bey Yousouf-Pacha, et demandé ensuite au sultan l'investiture de cette dignité. Le grand vizir répondit à cette insolente proposition par l'envoi d'une armée qui commença par tuer quatre mille hommes aux rebelles, et vint mettre le siége devant Bagdad. Bekir implora alors l'appui de Châh-Abbas qui saisit avec joie l'occasion de devenir maître de cette grande cité ; mais, en même temps, le soubachi négociait traîtreusement avec les Ottomans.

Bekir avait déjà reçu une garnison de trois cents Persans ; le grand vizir, pour conserver la ville au padichah, lui abandonna alors le gouvernement qu'il avait usurpé. Arrivé au terme de ses vœux, celui-ci fit pendre, sans autre forme de procès, les Persans introduits dans la place, et foula aux pieds le turban d'honneur que lui avait envoyé le châh.

Mais bientôt Abbas parut devant Bagdad. Après un siége de trois mois, la ville fut prise par la trahison du fils même de Bekir. Le châh qu'il avait insulté et trahi, le fit périr du même supplice

dont il avait fait périr jadis l'aga des azabs, son ennemi personnel, en l'abandonnant au cours d'un fleuve dans une barque enflammée et pleine de soufre et de bitume. Son fils qui l'avait vendu et qui avait assisté, le verre en main, à la mort de son père, la reçut également pour prix de sa trahison. Après la chute de Bagdad, les Persans s'emparèrent de Kerkouk et de Mossoul.

Cependant le grand vizir, Hafiz-Pacha, battit complètement le nouveau chef des rebelles d'Asie, Abaza-Pacha, qui voulait venger sur les janissaires le meurtre d'Osman. Mais une rupture avec la Crimée se termina au désavantage des Ottomans qui perdirent dix-sept pièces d'artillerie et un nombre immense de prisonniers. Enfin, au mois d'août 1626, l'escadre ottomane rencontra, à quelques lieues de Kara-Kirmen, trois cents barques cosaques : soixante-dix d'entre elles furent détruites pendant l'action, cent soixante-douze capturées, et près de huit cents Cosaques faits prisonniers. Une expédition, entreprise au commencement de l'automne contre la Perse, échoua complétement ; la mutinerie des janissaires obligea le grand vizir à lever le siége de Bagdad et la retraite s'opéra avec les plus grandes difficultés.

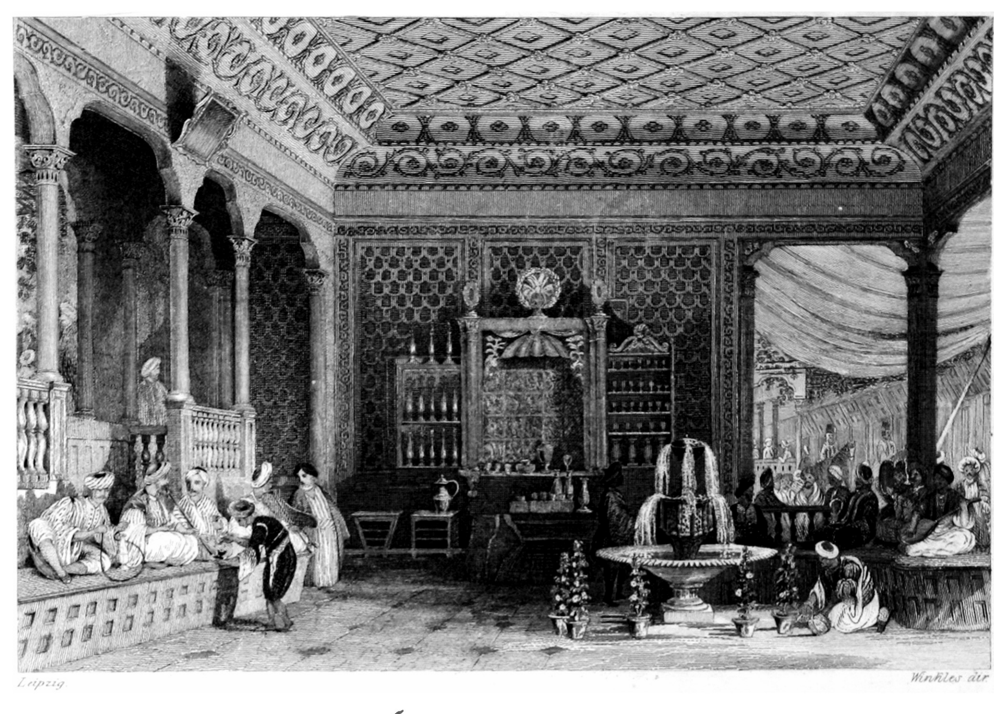
En 1627, une nouvelle armée vint camper sous les murs de Diarbékir, et Abaza-Pacha fut engagé à joindre ses forces à celles du grand vizir ; il se soumit en apparence et ouvrit les portes d'Erzeroum aux janissaires, mais il tomba sur eux à l'improviste pendant la nuit et les massacra tous jusqu'au dernier. La ville fut ensuite assiégée sans succès par le grand vizir pendant plus de deux mois, mais Abaza dut faire sa soumission à Khosrew-Pacha, en 1628. Le sultan qui le regardait comme un héros, le reçut avec bienveillance et le nomma beyler-bey de Bosnie.

Amurat, à cette époque âgé de dix-sept ans environ, commen-

çait à donner des marques de son caractère cruel et intraitable. La sultane Validé avait jusque-là régné sous son nom, mais le jeune sultan se lassa de cette tutelle, et ses premiers actes d'indépendance et d'autorité firent trembler les grands et l'armée.

Châh-Abbas, le plus grand prince de la dynastie persane des Sefis, étant mort sur ces entrefaites, la jeunesse de son petit-fils qui lui succéda semblait présager des succès faciles à la nouvelle expédition que dirigeait le grand vizir Khosrew-Pacha. Après avoir triomphé des éléments qui conspiraient pour entraver sa marche, des inondations continuelles et d'un froid rigoureux dans les montagnes, il reçut la soumission de différents chefs du Kurdistan, détruisit de fond en comble Hamadan (l'ancienne Ecbatane), et arriva devant Bagdad, en septembre 1630. Un mois après, un assaut général fut donné sans succès, et les Ottomans durent battre en retraite. Khosrew-Pacha fut déposé.

Ses troupes qui l'adoraient, de retour à Constantinople, se révoltèrent, pénétrèrent dans le sérail et faillirent renouveler les scènes de la déposition d'Osman. Le sultan, pâle de fureur, vit massacrer sous ses yeux le grand vizir Hafiz-Pacha, qui avait succédé à Khosrew. Persuadé que cette sédition était le fruit des menées sourdes de ce dernier, Amurat expédia un firman qui le condamnait à mort. Par un trait bien remarquable du fatalisme oriental, cet homme énergique et indomptable, Khosrew-Pacha, quand il reçut le fatal cordon, se résigna tout à coup aux volontés du padichah et tendit le cou aux muets. Un mois ne s'était pas encore écoulé depuis sa fin tragique, qu'une nouvelle révolte, plus terrible encore, mit en péril les jours du sultan; heureusement, que la grandeur du danger éveilla au plus haut point son énergie : un coup vigoureux frappé à propos, l'exécution du prin-



Leipzig. Winkles dir.

Intérieur d'un Café.

cipal fauteur des troubles, les apaisa subitement et sans combat.

Depuis qu'il avait triomphé de la rébellion, le sultan ne cessait de faire tomber les têtes de ceux qu'il soupçonnait d'y avoir pris part ; accompagné d'une troupe fidèle, revêtue d'une armure qui défiait la balle et le poignard, il s'élançait intrépidement au milieu des rassemblements tumultueux qui se dissipaient à sa vue, tant était grande la terreur qu'il avait su inspirer.

Dans les provinces, la même sévérité était déployée contre les artisans de troubles; mais l'Arabie était désolée par la guerre civile. Un incendie qui consuma une grande partie de Constantinople, ayant servi de prétexte à des récriminations et à des murmures dans le peuple, Amurat fit fermer tous les cafés et interdit l'usage du tabac, mesure qui, en supprimant les endroits où se réunissaient les gens désœuvrés, détruisait autant de foyers de sédition, puis il fit mettre à mort le moufti; cet arrêt, inouï dans l'histoire ottomane, fut exécuté sans opposition, et même ce jour-là, le sultan se montra à l'Atmeïdan et s'y livra à l'exercice du djérid, sans que le peuple osât faire entendre un seul murmure.

Peu de temps après, il se débarrassa, en le faisant périr, du célèbre émir des Druses, Fakr-Uddin-Ben-Ma'an, qui tenait la campagne depuis trente ans contre les Ottomans, et que l'on accusait de pencher en secret pour le christianisme, à cause de son empressement à adopter ouvertement les coutumes européennes.

Le 24 août 1634, il fit étrangler le fameux Abaza-Pacha, cet ancien rebelle qui, depuis sa soumission, avait rendu de si grands services à son maître. Une légère concussion perdit cet homme pour qui le sultan avait conçu un si vif attachement qu'il se plaisait à l'imiter jusque dans la forme de ses vêtements.

L'année suivante, il se mit à la tête de l'armée qui devait envahir la Perse. Après avoir emporté Erivan, il fit mettre à mort ses deux frères Bayezid et Suleyman qu'il avait épargnés jusqu'alors et qui vivaient obscurs dans le sérail. Cet événement a fourni à Racine le sujet de sa tragédie de *Bajazet*, mais, hors la mort du héros, tout, dans cette œuvre, est de l'invention du poëte. Tebriz ouvrit également ses portes aux armes victorieuses du sultan, que l'hiver obligea de retourner dans sa capitale.

A peine y était-il arrivé, qu'il reçut la nouvelle de la perte d'Erivan, de nouveau tombée au pouvoir des Persans qui battirent, en outre, au mois de septembre 1636, les Osmanlis dans la plaine de Mihreban. En même temps le célèbre Rakoczy, ayant remporté une victoire complète sur l'armée turque, fut reconnu par la Porte comme prince de Transylvanie. Vers cette époque encore, le patriarche grec Cyrille, accusé d'entretenir des intelligences avec la Russie, fut mis à mort dans le château des Sept-Tours.

En 1638, le Grand Seigneur, à la tête d'une armée formidable, partit de Scutari et arriva sous les murs de Bagdad, cent quatre-vingt-dix-sept jours après. Revêtu de l'uniforme de janissaire, il voulut travailler lui-même à la tranchée, faisant par cette conduite passer dans tous les cœurs l'ardeur dont il était consumé. Après quarante jours de siége, la ville capitula et fut incorporée à l'empire ottoman dont elle fait encore partie aujourd'hui. En dépit de la foi jurée, Bagdad fut traitée comme une ville prise d'assaut et trente mille Persans passés au fil de l'épée.

En même temps l'ex-bostandji, Doudjé-Pacha, réduisait une révolte d'Albanais, et une flottille de Cosaques qui infestait la mer Noire, était entièrement détruite.

Depuis la dernière campagne de Perse, Amurat était sujet à des

accès de sciatique qui le faisaient cruellement souffrir; après une attaque des plus vives où sa vie s'était trouvée en danger, il célébra son rétablissement par une orgie nocturne et s'y livra sans ménagement à sa passion pour le vin. Les suites de cette débauche ne tardèrent pas à se faire sentir, et bientôt il fut au plus mal. Tyran jusque sur son lit de mort, il menaçait ses médecins de les faire périr, s'ils ne le guérissaient pas promptement; il donna ensuite l'ordre d'étrangler son frère Ibrahim. La sultane Validé s'opposa à cette exécution, mais pour ne pas réveiller le terrible courroux du sultan moribond, elle lui fit dire qu'il était obéi et que son frère n'existait plus. Le soupçonneux monarque voulut alors qu'on lui montrât le cadavre du prince et comme les médecins s'opposaient à ce désir, sous prétexte que ce spectacle redoublerait son mal, il s'élança hors de son lit et ce suprême effort ayant épuisé ses forces, il expira dans les bras de l'un des assistants (9 février 1640).

Amurat avait en grande aversion l'opium et le tabac; il porta contre ceux qui s'en permettaient l'usage les édits les plus rigoureux, et plus d'une fois ce féroce sultan fit tomber la tête du fumeur avec la pipe. Il avait également défendu de boire du vin sous peine de mort. Peu de jours après la publication de cette dernière ordonnance, comme il se promenait déguisé la nuit, dans les rues de Constantinople, suivant son habitude, il rencontra un homme qui, du ton le plus haut, lui intima l'ordre de se ranger, pour lui laisser passage : « Je suis le padichah, répondit le sultan, étonné de cette arrogance. — Et moi, répliqua l'autre, je suis Bikri-Moustapha, et je t'achèterai Istamboul, si tu veux me la vendre.

— Où trouverais-tu assez d'or pour me payer?

— Tais-toi, reprit l'ivrogne, prêt à se fâcher, ou bien je t'achèterai aussi, fils d'esclave! »

Le sultan qui se promettait bien de dégriser son interlocuteur d'une terrible façon le lendemain, accepta le marché et l'emmena à son palais. Une fois le jour levé, il fit paraître devant lui Bikri-Moustapha et le somma de tenir sa promesse; mais celui-ci, sans se déconcerter, tira de dessous sa robe une bouteille, et s'écria, en la présentant au monarque : « Voici, ô padichah, ce qui m'égale à toi, ce qui fait du plus humble fakir un nouvel Alexandre! » Étonné de cette joyeuse confiance, lui devant qui tout tremblait, le sultan se laissa persuader et vida la bouteille, puis il recommença et prit, dès ce moment, un goût si vif pour le vin, que par la suite, il s'enivrait presque tous les jours. Bikri-Moustapha devint conseiller privé du sultan, son ami intime, et le compagnon obligé de ses débauches et de ses orgies.

Des écrivains ont attribué les nombreux actes de cruauté qui déshonorent son règne glorieux sous les autres rapports, à son état habituel d'ivresse. Mais cette excuse n'a guère de poids, lorsqu'il s'agit d'un homme dont l'histoire a retenu ce mot terrible : « La vengeance peut blanchir, mais elle ne vieillit pas! »

Amurat IV, n'ayant point laissé d'enfants, le trône revenait de droit à son frère Ibrahim, dernier rejeton de la race d'Osman.

Lorsque ce prince entendit, du fond du sérail, le bruit des pas des grands dignitaires qui venaient lui rendre hommage, il crut toucher à sa dernière heure et refusa d'ouvrir la porte. On fut obligé de la briser pour arriver jusqu'à lui. Puis, comme il craignait que ce ne fût une ruse de son frère pour éprouver ses sentiments, il demeura longtemps à repousser les honneurs dont on l'entourait, assurant qu'il préférait à la société des hommes la société des petits oiseaux qu'il avait élevés. Ce fut seulement lorsque sa mère lui eut donné la preuve de la mort d'Amurat, en

faisant apporter son cadavre, qu'Ibrahim, changeant tout à coup de langage, s'écria : « Allah soit loué ! l'empire est délivré de son bourreau ! »

Sultan Ibrahim avait un extérieur peu fait pour plaire au peuple et à l'armée, qui, du reste, eurent peu d'occasions de revoir leur maître, car il ne quitta guère le harem, et abandonna entièrement les affaires à la sultane Validé et au grand vizir. Les débauches dans lesquelles il se plongea, altérèrent bientôt sa santé à un tel point, qu'on put craindre que la race d'Osman ne s'éteignît avec lui ; mais le 2 janvier 1642, la naissance d'un héritier de la couronne, Sultan Mohammed, vint renverser les espérances du khan des Tartares qui se flattait d'occuper bientôt le trône ottoman.

Dès la deuxième année de son règne, il envoya une armée contre les Cosaques qui s'étaient emparés d'Azof; mais elle dut se retirer après avoir perdu huit mille hommes, sans compter la flotte qui échoua à l'embouchure du Don et fut capturée par l'ennemi. L'année suivante, une nouvelle expédition réussit mieux, et les Cosaques abandonnèrent Azof, après l'avoir incendiée. Deux ans se passèrent ensuite, signalés par les disgrâces continuelles des ministres qu'on envoyait tour à tour à la mort et par les basses intrigues du sérail.

Ce fut même un misérable petit événement de ce genre qui amena la conquête de Candie, la seule île de l'Archipel qui ne fût pas soumise au Croissant, et que la Porte enviait depuis longtemps aux Vénitiens. Le kyzlar-agaçi, Sunbullu-Aga, avait présenté pour nourrice du prince Mohammed une jeune esclave qu'il avait achetée enceinte, et qui avait mis au monde un fils, en même temps que la sultane Hasseki. Cette femme plut à Ibrahim, qui montrait même plus d'affection à l'enfant de l'es-

clave qu'au sien propre ; la sultane, jalouse et indignée, lui ayant fait des reproches, il lui arracha du sein le jeune Mohammed et le jeta, de colère, dans une citerne, où l'impérial rejeton eût infailliblement péri, si on ne l'en eût retiré aussitôt.

Redoutant la vengeance de la sultane, après ce qui s'était passé, Sunbullu-Aga obtint la permission de quitter le sérail avec la belle esclave et son jeune enfant, sous le prétexte d'un pèlerinage à la Mecque. Attaqué en route par des galères de Malte, il périt en se défendant et les chevaliers crurent s'être emparés de l'héritier présomptif du trône des Osmanlis. Lorsqu'ils eurent appris leur erreur, ils firent élever l'enfant dans la religion chrétienne. Ce personnage qui embrassa plus tard la vie monastique, fut connu sous le nom de *Padre Ottomano* et passa dans toute l'Europe pour un fils du sultan.

L'escadre maltaise, après sa victoire, fut obligée de relâcher à Candie où les Vénitiens l'accueillirent parfaitement ; ce fut là le prétexte dont se servit Sultan Ibrahim, pour déclarer la guerre à la république.

Le 24 juin 1645, une flotte ottomane, forte de quatre cents voiles et montée par 100,000 hommes, débarqua en face de la Canée, l'une des principales villes de l'île qui capitula au bout de cinquante jours. Bientôt toutes les places tombèrent successivement au pouvoir des Turcs, sauf la capitale de l'île, Candie.

Cependant les folles prodigalités du sultan, sa conduite odieuse excitaient le mécontentement général. L'irritation populaire, longtemps contenue, éclata tout à coup, à l'occasion d'un guet-apens, tendu par le grand vizir Ahmed-Pacha, aux principaux officiers des janissaires. Ceux-ci se réfugièrent dans la mosquée du centre (*Orta-Djami*) et convoquèrent leurs troupes ainsi que les spahis.

Le moufti et les oulémas se joignirent aux révoltés qui s'emparèrent des portes de la ville et firent étrangler le ministre tombé en leur pouvoir.

La sultane Validé, sur leur invitation, se rendit à la mosquée et, après avoir vainement tenté de leur faire abandonner leur projet de déposer Ibrahim, alla, à leur demande, chercher son petit-fils Mohammed, âgé seulement de sept ans, qui, reçu aux acclamations générales, fut salué empereur, le 8 août 1648.

On signifia ensuite à Ibrahim sa déposition et l'élévation au trône de son fils Sultan Mohammed. Ibrahim, voyant que la résistance était inutile, se laissa conduire en prison, en s'écriant : « Ceci m'était écrit sur le front; c'est l'ordre d'Allah ! »

A peine dix jours s'étaient-ils écoulés depuis sa déposition, que les spahis se plaignirent hautement d'être gouvernés par un enfant et demandèrent qu'on rétablît son père. Dans cette occurrence, le moufti et les grands qui avaient renversé Ibrahim, redoutant sa vengeance au cas où il serait remonté sur le trône, résolurent de le faire mourir.

Le 16 août 1648, ils se rendirent au sérail avec le bourreau. Tous les serviteurs du palais avaient pris la fuite, effrayés de la scène sanglante qui allait se passer. Ibrahim, en les voyant, se leva avec effroi, et s'écria : « N'y a-t-il, parmi ceux qui ont mangé mon pain, personne qui prenne pitié de moi et veuille me protéger ?... Ces cruels veulent me tuer ! Grâce ! grâce ! » Mais tandis qu'il exhalait son désespoir en blasphèmes et en malédictions, les bourreaux le saisirent et l'étranglèrent.

VII

Règne de Mahomet IV.

(1648-1687.)

Mahomet IV montait sur le trône au moment même où le traité de Westphalie pacifiait l'Occident et donnait à la France une prépondérance incontestable. L'empire Ottoman, au contraire, tombait dans une décadence chaque jour plus profonde.

La minorité du nouveau sultan jusqu'à l'année 1655, n'offrit que le tableau d'une longue anarchie au dedans et de l'impuissance au dehors. Des révoltes dans la capitale et dans les provinces, la mort de la vieille sultane Validé, Keuçem Sultane, étranglée par les pages du sérail, six grands vizirs déposés ou mis à mort, une guerre contre Venise, occupent cet intervalle.

En 1656, l'amiral Mocenigo remporta devant le détroit des Dardanelles une victoire complète sur le kapoudan-pacha Kenan ; l'escadre victorieuse s'empara ensuite des îles de Ténédos, de Samothrace et de Lemnos.

Ces désastres eurent un heureux résultat pour l'empire Ottoman, car ils amenèrent au pouvoir un homme sage et habile

Kupruli-Mohammed-Pacha qui devait amplement les réparer. Telle était, en effet, la constitution du peuple turc, que sa force dépendait surtout des chefs qui le gouvernaient. Une succession funeste de mauvais princes avait compromis sa fortune; une heureuse succession de personnages habiles va le relever pour quelque temps.

Le jeune sultan, élevé au milieu des meurtres, entouré de cimeterres nus, eut dès son bas âge le séjour de Constantinople en horreur. Aussi habita-t-il presque toujours Andrinople. Son ministre, voulant l'éloigner des affaires publiques pour lesquelles il n'avait jamais eu d'inclination, lui inspira le goût de la chasse qui devint bientôt chez lui une passion désordonnée, et le besoin journalier de toute sa vie : aussi prit-il fort peu de part aux événements qui eurent lieu sous son règne.

En 1660, Kupruli enleva aux Vénitiens les îles de Mételin et de Lemnos; la même année les troubles de la Transylvanie y rappelèrent les Ottomans qui venaient de déposer le fameux Rakoczy et qui, dans cette campagne, remportèrent des succès décisifs contre les Impériaux et assiégèrent Gross-Wardeïn.

L'année suivante, Kupruli-Mohammed-Pacha terminait sa longue carrière. Mahomet lui ayant demandé, comme un dernier service à rendre à l'État, de désigner celui qu'il croyait le plus propre à lui succéder dans sa charge de grand vizir, le ministre moribond répondit qu'il ne connaissait personne plus capable de la remplir que son fils Ahmed.

Bien que Kupruli-Mohammed-Pacha ne fût pas d'un naturel cruel, il se montra d'une sévérité impitoyable par politique, croyant que c'était le seul moyen d'obtenir une obéissance absolue. On assure que pendant les cinq ans qu'il fut vizir, il fit périr plus de 30,000 personnes.

En 1663, Ahmed-Kupruli porta la guerre dans la Hongrie; à Gran il surprit les Impériaux commandés par le comte de Forgacs et en fit un grand massacre, puis il s'empara de Neu-Haüsel et étendit ses ravages jusque dans l'Autriche, la Moravie et la Silésie.

Mais il perdit la bataille de Saint-Gothard, grâce aux habiles manœuvres de Montecuculli et à la bravoure impétueuse d'un corps auxiliaire de six mille Français, commandés par le comte de Coligny et le duc de La Feuillade qui enfoncèrent les carrés des janissaires et jetèrent l'épouvante dans les rangs ottomans. Les Turcs qui d'abord avaient pris nos compatriotes pour des femmes à cause de leurs perruques poudrées, furent bien vite détrompés, et se rappelèrent longtemps leurs cris de : « Tue ! tue ! Allons ! allons ! » Même le nom du duc de La Feuillade, grâce à l'analogie des sons, fut métamorphosé dans leur bouche en celui de *Fouladi* (homme d'acier).

Cette défaite des armes musulmanes amena, dix jours après, la conclusion de la paix qui fut signée à Temeswar. Apafy fut reconnu prince de Transylvanie, à condition de payer tribut au Grand Seigneur.

Mahomet laissa son ministre, en 1667, aller terminer la fameuse guerre de Candie qui durait depuis vingt-deux ans. Au mois de juin 1669, une escadre chrétienne vint ravitailler la place. Les vaisseaux français étaient commandés par le duc de Noailles; il avait sous ses ordres six à sept mille hommes parmi lesquels on remarquait le duc de Beaufort (le fameux roi des Halles sous la Fronde), qui périt cinq jours après son arrivée, le maréchal de la Mothe-Fénelon, le chevalier de Vendôme, à peine âgé de quinze ans, le comte de Saint-Pol Longueville, le chevalier d'Harcourt,

MM. de Dampierre, Colbert, de Castellane, de Beauvau, de Sévigné et une foule d'autres seigneurs, la fleur de la noblesse de France. Ces secours auraient pu sauver Candie; mais la mésintelligence éclata bientôt entre le gouverneur Morosini et le duc de Noailles, et les escadres furent rappelées.

La garnison, réduite à quatre mille hommes, ruinée par l'explosion, capitula et sortit avec tous les honneurs de la guerre.

En 1672, Mahomet déclara la guerre aux Polonais. Le siége de Kaminiec qu'il commanda en personne, fut la seule occasion où il prouva par son activité et son courage, qu'il méritait un nom plus glorieux que celui d'*haradj* (chasseur), par lequel le mépris des Ottomans distinguait un prince dont ils ne connaissaient encore que l'oisiveté.

La conquête de Kaminiec fut la dernière du règne de ce sultan, et aussi du règne de ses successeurs. Depuis lors, en effet, l'empire Ottoman ne fit plus que perdre pied à pied toutes ses acquisitions, et les désastres se succédèrent presque sans interruption.

Mahomet IV n'avait accordé la paix à la Pologne qu'en lui imposant un tribut annuel. Jean Sobieski, alors grand maréchal, empêcha l'exécution de ce traité honteux, et les hostilités recommencèrent.

Les Ottomans furent vaincus, l'année suivante, près de Choczim et bientôt l'élévation de Sobieski au trône de Pologne, les avantages signalés qu'il remporta et surtout la mort de Kupruli-Ahmed-Pacha, obligèrent le Grand Seigneur à traiter de la paix à des conditions plus honorables pour les Polonais; la Porte conserva presque toute l'Ukraine et la Podolie.

Kupruli-Ahmed-Pacha était âgé de quarante et un ans lors-

qu'il mourut, et en avait passé quinze dans l'exercice du grand vizirat. Jamais peut-être l'empire Ottoman n'avait eu de ministre plus capable. Plus doux que son père, il était juste et inaccessible à la corruption. Il avait l'esprit étendu et cultivé, et Constantinople lui doit une de ses bibliothèques publiques.

L'inconstance des Cosaques qui s'étaient soumis à la Russie, occasionna, en 1678, une rupture entre cette puissance et la Porte; cette guerre, la première qui ait eu lieu entre les deux empires, fut pour les Ottomans une suite de revers, présage de tous ceux que devaient leur faire subir plus tard ces terribles antagonistes. Mahomet obtint la paix en 1680.

L'année suivante, il secourut les insurgés hongrois qui, sous la conduite de l'héroïque Tekeli, tenaient, depuis 1605, en échec toutes les forces de la maison d'Autriche, sans tenir compte de la trêve conclue pour vingt ans avec les Impériaux en 1664, par Kupruli-Ahmed-Pacha; le séraskier Ibrahim-Pacha, gouverneur de Bude, vint soutenir les prétentions de Tekeli. L'étendard de Mahomet fut déployé à cette occasion avec une armée formidable, et le grand vizir marcha sur Vienne.

Léopold Ier et sa cour abandonnèrent en toute hâte cette capitale, que le comte de Wurtenberg fut chargé de défendre avec une garnison de dix mille hommes environ.

L'armée ottomane arriva sous les murs de Vienne, le 14 juillet 1683, forte de 200,000 hommes, et les travaux du siége commencèrent dès la nuit suivante.

Cependant les assiégés se préparaient à opposer la plus vive résistance; les bourgeois et les étudiants s'organisèrent en corps réguliers, se partagèrent le service de la place et s'en acquittèrent avec le plus ardent patriotisme.

Le camp des assiégeants, formant un vaste demi-cercle, se déroulait sur un espace de sept lieues. Pendant soixante jours, quarante mines et dix contre-mines firent explosion; les Ottomans livrèrent dix-huit assauts partiels et la garnison effectua vingt-quatre sorties. La plupart des ouvrages extérieurs avaient été enlevés, des brèches considérables avaient été pratiquées, et si l'assaut général eût été donné, c'en était fait de la capitale des Habsbourg; mais l'avarice du grand vizir ne le permit pas; persuadé qu'elle renfermait des trésors immenses, il ne put se résoudre à les abandonner à la soldatesque et laissa ainsi le temps à l'armée chrétienne, commandée par Sobieski, d'arriver au secours des assiégés.

Le brave roi de Pologne avait occupé pendant la nuit du 11 au 12 septembre la montagne de Calemberg. Dès le matin, il se précipita sur les ennemis; secondé par le duc de Lorraine qui commandait l'aile gauche, il enfonça la première ligne, composée de janissaires; le centre de l'armée chrétienne, arrivant alors sur le terrain, acheva la déroute des Ottomans. Le grand vizir, voyant la bataille perdue, se sauva précipitamment avec l'émir, porteur de l'étendard de Mahomet; les vaincus laissèrent sur le champ de bataille tous leurs autres drapeaux, 300 pièces de canon, 5,000 tentes, leurs armes, les caisses de l'armée et 10,000 morts.

Kara-Moustapha se dirigea sur Raab, où il rallia les débris de son armée; il éprouva encore un échec considérable à Parkany et la ville de Gran tomba au pouvoir des Polonais. Ces revers le perdirent dans l'esprit de Sa Hautesse qui signa l'arrêt de sa mort. Mais sa mort n'apaisa pas les murmures du peuple.

La Porte avait alors une triple lutte à soutenir; il fallait s'opposer à la fois à Sobieski qui combattait sur le sol même de la

Pologne; au duc de Lorraine qui envahissait la Hongrie; et enfin aux Vénitiens qui, aidés du pape, des Florentins et des Maltais, et voulant se dédommager de la perte de Candie, tentèrent la conquête de la Morée.

En 1686, Bude, qui depuis quarante-cinq ans était au pouvoir des musulmans, fut emportée d'assaut par le duc de Lorraine. Enfin une dernière et éclatante victoire remportée par les Hongrois, près de Mohacz, sur le même champ de bataille où, cent soixante ans auparavant, leurs aïeux avaient vu périr leur souverain et leur indépendance, convertit la retraite des Ottomans en une désastreuse déroute.

En même temps, Morosini s'emparait de Coron et de concert avec les Maïnotes et avec les troupes du comte de Kœnigsmark, il soumettait successivement Navarin, Modon, Napoli de Romanie, Patras, Lépante, Corinthe et Athènes.

Tant de revers amenèrent le soulèvement de l'armée de Hongrie. Les Ottomans ne distinguent pas les malheurs des fautes; ils demandèrent la mort du grand vizir, Suleyman-Pacha, qui se réfugia aux pieds de son maître. Mahomet eut l'imprudence de le soutenir; il ne le sauva pas et se perdit lui-même.

L'armée révoltée marcha sur Constantinople, sous les ordres de Siawous-Pacha. En vain Mahomet vendit la vaisselle et les joyaux de la couronne et jusqu'aux esclaves du harem, pour payer la solde arriérée des troupes; en vain il jeta comme pâture à la sédition hurlante la tête de Suleyman-Pacha; en vain il remit les sceaux de l'empire à Siawous-Pacha, chef de la révolte. Siawous, devenu grand vizir, se rendit suspect en voulant servir le sultan et ne retarda pas l'entrée de l'armée dans la capitale.

Les furieux se réunirent à l'Orta-Djami et à Sainte-Sophie; ils

procédèrent tumultueusement à la déposition de Mahomet IV et tout ce qu'obtinrent quelques hommes sages, à la tête desquels était le kaïm-mekam, Kupruli-Moustapha-Pacha, ce fut que les jours du souverain seraient respectés (1687).

Après sa déposition, Sultan Mohammed, âgé seulement de quarante-huit ans, en passa encore cinq, emprisonné dans le sérail, et ne mourut qu'en 1693, sans que cet événement fît la moindre sensation dans Constantinople.

VIII

Règnes de Soliman II, Achmet II et Moustapha II.

(1687-1703.)

Soliman II, frère de Mahomet IV, sortit du sérail où il était renfermé depuis quarante ans pour monter sur le trône.

Faible, timide, dévot, et peu fait pour gouverner, il refusa d'abord la couronne par crainte ou par respect pour son frère, et ne l'accepta que malgré lui.

L'épuisement des finances ne lui ayant pas permis d'accorder aux janissaires la gratification d'usage après qu'il eut été proclamé, il s'ensuivit une violente sédition qui coûta la vie à ce même Siawous-Pacha que cette milice inconstante avait quelques jours auparavant élevé elle-même au rang de grand vizir. Mais le peuple, irrité des horreurs commises par cette soldatesque, se prononça contre elle; l'étendard du prophète fut déployé et tout rentra soudain dans l'ordre. Quelques exécutions de meneurs et de subalternes suffirent à réprimer momentanément la révolte.

Tandis que les troupes ottomanes, agglomérées au cœur de l'empire, y fomentaient le désordre, au lieu de défendre les fron-

tières menacées par les chrétiens, le général Caraffa s'emparait d'Erlau; en même temps François Morosini soumettait Thèbes en Béotie, et un grand nombre de places en Dalmatie tombaient au pouvoir des Vénitiens. Enfin, le 8 septembre 1688, Belgrade, que les musulmans surnommaient *Dar-ul-Djihad* (le boulevard de la guerre sainte), cédait aux forces de l'électeur de Bavière qui s'emparait aussi de Semendria, de Columbacz et de Stuhl-Weissenbourg.

Ces échecs multipliés ayant fait naître une consternation générale, le sultan, malgré son peu d'expérience de l'art militaire, voulut se mettre à la tête de l'armée, moins pour la commander que dans l'espoir de ranimer par sa présence le courage du soldat. Mais cela n'empêcha pas les armes ottomanes d'éprouver encore de nombreuses défaites et le margrave Louis de Bade leur fit subir un échec considérable en 1689, près de Nissa. En compensation les Ottomans obtinrent plusieurs avantages sur la Russie, la Pologne et les Vénitiens.

Les talents qui manquaient à Soliman II pour régner étaient, du moins, remplacés par de bonnes intentions : c'est ainsi qu'il sut faire choix de Kupruli-Zadeh-Moustapha pour grand vizir.

Le nom de Kupruli semblait être le bon génie de l'empire du Croissant. L'apparition de cet homme ferme changea totalement la face des choses et réduisit l'empereur Léopold I[er] à demander la paix à son tour. Elle lui fut refusée. Kupruli-Moustapha battit d'abord le général Seckendorf; bientôt Nissa lui ouvrit ses portes ainsi que Widdin et Semendria. Enfin Belgrade, après douze jours de siége, fut prise d'assaut.

Le grand vizir interrompit le cours de ses succès pour revenir triompher à Constantinople; déjà il se disposait à entreprendre une nouvelle campagne, quand il fut arrêté par une maladie grave

survenue au sultan, une hydropisie, qui le conduisit rapidement au tombeau. Soliman II expira le 23 juin 1691.

Achmet II, fils du sultan Ibrahim, succéda à son frère Soliman II (1691) et fut placé sur le trône par Kupruli-Moustapha-Pacha, qui continua de gouverner l'empire.

Le principal événement de son règne, aussi court que malheureux, fut la bataille de Salankemen gagnée par les Impériaux, sous les ordres du prince Louis de Bade. Le brave Kupruli y périt avec 28,000 Ottomans, et les vainqueurs s'emparèrent de toute l'artillerie et de la caisse militaire.

La perte de cet habile ministre que les Turcs ont surnommé *Fazyl* (le Vertueux), fut un deuil pour la nation. Les écrivains orientaux font le plus grand éloge de cet homme d'État et disent qu'il ne commit jamais un seul crime, ni ne prononça une parole inutile. Aussi juste envers les chrétiens qu'envers les musulmans, il usa avec les premiers d'une bonne politique en leur permettant de bâtir des églises, même dans des villages où il n'y en avait jamais eu ; c'est ainsi qu'il pacifia l'Attique et le Péloponèse : « Voyez, disait-il à ce propos, ce que peut la tolérance ! J'ai augmenté la puissance du padichah et j'ai fait bénir son gouvernement par des gens qui le haïssaient. »

Ce désastre fut suivi de troubles et de plusieurs incendies à Constantinople. De mauvais ministres lui succédèrent et augmentèrent le désordre dans l'Etat.

L'un d'eux, le kaïm-mekam Kalaïli-Ahmed-Pacha, est l'auteur de cette ordonnance ridicule qui interdisait aux rayas les vêtements de couleur, les pantoufles jaunes et les kalpaks de zibeline, leur prescrivait de s'habiller de noir et de porter des sonnettes afin qu'on les entendît de loin et qu'on pût éviter leur rencontre impure.

Ces belles inventions couvrirent Kalaïli d'une auréole de gloire et de popularité. Les Francs reprirent alors le costume européen qu'ils avaient généralement abandonné.

Cependant les troupes ottomanes étaient obligées de lever le siége de Péterwardein, les Vénitiens obtenaient de nombreux avantages en Dalmatie, s'emparaient de l'île de Chio et menaçaient Smyrne; mais aux yeux des musulmans, la catastrophe la plus désastreuse fut le pillage de la caravane de la Mecque par les Arabes.

Depuis quelques mois Achmet languissait, attaqué d'hydropisie, maladie de famille qui avait terminé les jours de ses deux frères; il succomba le 6 février 1695.

Moustapha II, fils de Mahomet IV, succéda à son oncle Achmet II; il avait environ trente-deux ans et promettait un règne plus ferme et plus glorieux que celui de ses deux prédécesseurs.

La première campagne qui eut lieu quelques jours après son avénement, s'ouvrit de la manière la plus brillante par une victoire navale; une flotte vénitienne forte de quarante-quatre voiles fut battue en deux rencontres successives, dans le canal de Chio, par une escadre ottomane à peu près égale en forces et commandée par Hussein-Mezzomorto, qui fut promu à cette occasion au grade de kapoudan-pacha. Les Vénitiens durent évacuer Chio.

Ce Mezzomorto était né sur les côtes de la Barbarie et avait servi comme corsaire dès son enfance. Dans un engagement avec les Espagnols il fut blessé si grièvement qu'on le crut mort; il guérit pourtant et c'est ce qui lui valut le surnom de Mezzomorto (à moitié mort). Après dix-sept ans d'esclavage chez les chrétiens, il fut racheté et reprit son ancien métier.

Il n'était encore que simple capitaine de galère lorsqu'il prit un jour la parole dans une assemblée du divan et proposa de reprendre Chio, répondant du succès sur sa tête si on voulait seulement lui donner quatre vaisseaux de haut bord et huit galères. Le kapoudan-pacha lui imposa silence avec des paroles de mépris ; mais celui-ci ne se tint pas pour battu et son assurance attira l'attention du sultan, caché derrière la fenêtre mystérieuse du sérail où un épais rideau lui permettait de tout entendre, sans qu'on pût soupçonner sa présence. Sa Hautesse accorda à Mezzomorto les navires qu'il demandait et l'événement justifia son attente.

Quelque temps après, Moustapha II marcha en personne contre les Impériaux commandés par l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste. Les revers des règnes précédents firent prendre pour des victoires des succès sans résultats décisifs et le sultan rentra triomphant dans Andrinople.

Pendant cette campagne, le czar Pierre Ier avait paru sous les murs d'Azof avec plus de 60,000 hommes de troupes régulières, parmi lesquelles étaient enrôlés des artilleurs et des ingénieurs allemands ; ces forces imposantes étaient soutenues par des nuées de Cosaques et de Kalmouks. Au bout de deux mois, la garnison d'Azof capitula.

L'année suivante, Moustapha II ramena en Hongrie une armée encore plus nombreuse ; mais il trouva, pour lui tenir tête, le prince Eugène de Savoie et la bataille de Zenta, livrée sur les bords de la Theiss, en 1697, et gagnée par les chrétiens, força le sultan à prendre honteusement la fuite.

Kupruli-Amoudja-Zadeh-Hussein-Pacha, gouverneur de Belgrade, fut nommé grand vizir; il prouva par la sagesse de son administration qu'il était digne de porter le grand nom de Kupruli.

Cédant aux cris des peuples qui demandaient la paix, il entama des négociations avec l'Autriche.

Carlowitz, ville située sur la rive droite du Danube, fut choisie pour lieu des conférences et à la fin d'octobre les différents plénipotentiaires s'y trouvèrent réunis en congrès.

Le traité fut signé le 26 janvier 1699. L'Autriche et la Porte convinrent d'une trêve de vingt-cinq ans; le sultan resta maître du bannat de Temeswar et céda à l'empereur Léopold la Transylvanie et tout le pays situé entre le Danube et la Theiss. La Pologne conclut également une trêve du même nombre d'années, recouvra Kaminiec, la Podolie, l'Ukraine, fut affranchie du tribut qu'elle payait au khan des Tartares, et restitua aux Ottomans Soczava, Hemoz et Soroka en Moldavie. Le czar Pierre ne signa qu'un armistice de deux ans, et conserva la ville d'Azof. Enfin les Vénitiens restituèrent les conquêtes qu'ils avaient faites au nord du golfe de Corinthe et d'Egine, et retinrent la Morée jusqu'à l'Hexamilon, presque toute la Dalmatie, Sainte-Maure et les îles voisines; la république acquit de plus les villes de Castelnuovo et de Cattaro.

Un article du traité avec l'empereur Léopold décida que les Hongrois qui avaient voulu secouer le joug de l'Autriche et qu'elle qualifiait de *rebelles*, expression que les plénipotentiaires ottomans essayèrent en vain de faire effacer de l'acte, obtiendraient leur grâce, ou la faculté de passer, s'ils le préféraient, sur le territoire de la Sublime Porte. Les Hongrois avaient tellement souffert du despotisme autrichien, que quatorze cents familles, profitant du bénéfice de cette disposition, vinrent s'établir sous la protection du Grand Seigneur: le brave Tekeli, après avoir combattu si longtemps pour la liberté de sa patrie, s'établit à Péra, où il

mourut peu de temps après, dans un état voisin de l'indigence.

La paix de Carlowitz est un des événements politiques les plus remarquables de la fin du XVII[e] siècle : outre les avantages matériels que les puissances chrétiennes en retirèrent, on peut dire qu'elle les affranchit moralement de la terreur qu'inspirait aux peuples occidentaux le nom seul des redoutables sectateurs du prophète, en dévoilant aux yeux de tous, la décadence de l'empire d'Osman, quelque temps retardée par Amurat IV et par les Kupruli.

Kupruli-Hussein ne survécut que trois ans à cette paix de Carlowitz qui était son ouvrage; il mourut de chagrin de ne pouvoir accomplir les réformes qu'il méditait, après avoir eu la douleur de voir chaque jour baisser son crédit grâce aux intrigues de ses ennemis.

Quant au sultan, découragé par le mauvais succès de la campagne qu'il avait entreprise, il s'était retiré dans une de ses maisons de plaisance où il se livrait à la chasse et aux plaisirs.

L'exécution du nouveau vizir, Moustapha-Deltaban-Pacha, amena une révolte terrible. Elle éclata à Constantinople par l'imprudence du kaïm-mékam, Kupruli-Abdallah, à peine âgé de vingt ans, qui indisposa les troupes. C'était le gendre du moufti qui était universellement détesté. Les séditieux se choisirent des chefs, nommèrent un moufti, de nouveaux ministres, et marchèrent sur Andrinople, au nombre de 50,000 hommes. Les troupes que le sultan leur opposa, passèrent dans leurs rangs.

Moustapha, se voyant trahi, se rendit alors au sérail et annonça lui-même à son frère Achmet que les soldats l'avaient désigné pour leur padichah (22 août 1703).

Quelques mois après, il passa de vie à trépas.

IX

Règne d'Achmet III.

(1703-1730.)

Achmet III avait trente ans. Après avoir payé aux troupes le présent d'avénement, il abandonna aux rebelles le moufti Feyz-Ullah qui fut mis à mort sur un fetva de son successeur Mouhammed-Effendi, le seul qui ait osé donner cet exemple inouï.

Les commencements de son règne ne furent remarquables à aucun titre ; si ce n'est par les fêtes fastueuses que le sultan se plaisait à donner et dans lesquelles on illuminait de verres de couleur les carrés de tulipes de ses jardins.

Mais tout changea bientôt de face à l'apparition sur le territoire ottoman de Charles XII, roi de Suède, vaincu à Pultawa par le czar Pierre Ier.

Depuis longtemps la Porte suivait avec intérêt la lutte engagée entre *la Tête de fer* (le roi de Suède) et *la Moustache blanche* (le czar).

Charles s'établit à Bender, où le sultan lui assigna un *ta'im* (pension) considérable.

Il mit bientôt en œuvre tous les moyens pour déterminer la Porte à la guerre contre la Russie. Le comte Poniatowski, son ambassadeur, parvint à intéresser à sa cause la sultane Validé que charmait la bravoure du monarque suédois et qui ne l'appelait que *arslanem* (mon lion). La guerre, dès lors, fut résolue.

A la nouvelle de l'approche du grand vizir Baltadji-Mohammed-Pacha, le czar avait passé le Pruth, et s'était retranché entre cette rivière et une plaine marécageuse, dominée par des hauteurs que les Ottomans occupaient. Dans cette mauvaise position, les Russes, cernés de tous côtés, résistèrent vaillamment aux attaques de l'ennemi, mais ils furent enfin obligés de rentrer dans leurs faibles retranchements où le vizir les tint étroitement bloqués.

Pierre I[er] était perdu sans ressource, si sa femme, la célèbre Catherine, n'avait réussi à le sauver par un sang-froid et un dévouement admirables. Tandis que le czar, accablé de douleur, s'était retiré dans sa tente, Catherine envoyait toutes ses pierreries en présent au kiahïa du grand-vizir.

Celui-ci se laissa séduire, et, en dépit des protestations de Poniatowski et du khan de Crimée, Baltadji signa la paix avec la Russie.

Cette paix, dont les conditions semblaient avantageuses à la Porte, le fut, en réalité, davantage encore pour le czar qu'elle tira d'une position désespérée, au moment où il allait infailliblement perdre la liberté ou la vie.

Aussi, lorsque Charles XII arriva au camp ottoman, au moment où l'armée russe se retirait tambours battants et enseignes déployées, il ne put contenir son indignation, et repartit précipitamment pour Bender.

Toutefois le grand vizir fut disgracié à son retour pour s'être laissé corrompre par les présents de Catherine, et ceux de ses officiers qui avaient reçu de l'argent des Russes furent mis à mort.

Le traité du Pruth fut annulé et la guerre déclarée de nouveau à la Russie; mais cette démonstration n'eut pas de résultats, et en 1712 la paix fut renouvelée avec cette puissance pour vingt-cinq années. En même temps, le roi de Suède reçut l'ordre de reprendre le chemin de ses États.

C'est alors que ce prince prit la plus étrange résolution dont l'histoire fasse mention. Avec trois cents Suédois, quelques officiers et ses domestiques, il soutint l'attaque de vingt mille Tartares et de six mille Ottomans, et lorsqu'il eut vu ses braves Suédois enveloppés par l'ennemi, il se barricada dans sa maison de Varnitza avec soixante personnes en tout, s'y défendit avec acharnement, tua deux cents hommes aux assaillants, et fut pris enfin en exécutant une sortie pour se dérober à l'embrasement de sa maison qu'il avait incendiée lui-même. Conduit au château de Demir-Tach et de là à Démotka, Charles XII obtint de Sa Hautesse la permission d'y résider et un nouveau *ta'im*. La générosité de la nation ottomane avait été indignée des procédés du grand vizir envers l'hôte royal de la Porte. Le 1er octobre 1714, Charles XII quittait enfin la Turquie après deux années de séjour.

Damad-Ali-Pacha, le nouveau grand vizir, avait depuis longtemps formé le projet de reprendre la Morée aux Vénitiens et de conquérir la Hongrie; c'est à cette pensée qu'il faut attribuer sa politique, toujours alliée de celle du czar.

A la fin de novembre 1715, les Vénitiens avaient perdu toutes leurs possessions de l'Archipel et la presqu'île de Morée.

Enorgueilli des succès qu'il venait de remporter, le grand vizir brûlait de se mesurer avec le célèbre prince Eugène. L'empereur Charles VI, de son côté, était disposé à recommencer la guerre; il rompit le premier le traité de Carlowitz en concluant avec Venise une alliance offensive et défensive.

Damad-Ali-Pacha marcha alors sur Péter-wardein où le prince Eugène s'était déjà transporté. Le 5 août 1716, celui-ci offrit la bataille à cent cinquante mille musulmans; les chrétiens n'avaient que quatre-vingt mille hommes à leur opposer. L'action commença à sept heures du matin et finit à midi par la déroute complète des Ottomans. Le grand vizir, désespéré, se jeta au plus fort de la mêlée et y trouva la mort. Les vaincus laissèrent sur la place cent quatorze canons, cent cinquante drapeaux, cinq queues de cheval et six mille hommes. La perte des Impériaux fut moitié moindre. Temeswar et Belgrade furent le prix de cette victoire. Eugène franchit le Danube.

Il fallut subir, pour l'arrêter, la honteuse paix de Passarowitz (1718) qui livrait à l'empereur, outre la Hongrie entière, une partie de la Servie et de la Valachie. Mais le sultan garda la Morée, et Venise reçut quelques villes de la Dalmatie et en Albanie en échange.

Cependant la Perse, livrée à l'anarchie après la mort de Châh-Hussein, offrait au sultan une bonne occasion de compenser les pertes qu'il venait de faire en Occident. Mais il commit la faute énorme d'introduire la Russie dans cet empire affaibli; un pacte spoliateur fut conclu entre le czar et le sultan, le 24 juin 1724, par l'entremise de l'ambassadeur de France, marquis de Bonnac. Les Ottomans s'emparèrent d'Hamadan (Ecbatane), d'Erivan (1724), et l'année suivante de Tebriz. La Russie, de son côté, avait

envahi le Daghestan et les provinces voisines de la mer Caspienne et franchi le Caucase.

Pendant ce temps, la guerre civile continuait avec fureur en Perse ; l'usurpateur Echref, après avoir battu les Ottomans, fit la paix avec le sultan et fut reconnu souverain de l'Iran, moyennant l'abandon de toutes les provinces conquises par les Osmanlis. Mais tandis qu'il croyait ainsi consolider sa puissance, la fortune du souverain légitime, Châh-Thamasp, faisait chaque jour de nouveaux progrès, grâce à l'appui que lui prêtait un général habile, Nadir-Kouli-Bek-Efchar, d'abord brigand, puis chef de partisans.

Bientôt Echref, vaincu dans trois rencontres, fut forcé de s'enfuir dans les déserts du Sistan, où il périt d'une mort misérable. Le premier soin de Châh-Thamasp, sitôt qu'il fut remonté sur le trône de ses aïeux, ce fut de sommer le sultan de lui restituer ses provinces. Le bruit se répandit alors dans Constantinople que Nadir avait envahi les frontières ottomanes, et que Tebriz avait ouvert ses portes aux Persans ; ce fut le signal d'une des séditions les plus étonnantes dont cette capitale ait jamais été le théâtre.

Le 28 septembre 1730, un faible attroupement de janissaires, conduit par l'un d'eux, Patrona-Khalil, parcourut toute la ville, en invitant le peuple à le suivre. Grossis bientôt de nombreux partisans, ils se dirigèrent sur l'El-Meïdan, puis chez l'aga des janissaires, qui s'enfuit à Scutari. Rien ne put désormais arrêter la révolte ; l'étendard de Mahomet fut arboré à Orta-Kapou ; le sultan se vit obligé de livrer aux rebelles les cadavres du grand vizir, du kapoudan-pacha et du kiahïa-bey ; mais cette concession demeura inutile, et le cri de *vive Mahmoud !* poussé par quelques voix, annonça que le règne d'Achmet III était terminé.

Le prince Mahmoud, fils du sultan Moustapha II, fut alors amené dans la salle du divan où son oncle le reconnut pour padichah, en le baisant au front et à la main.

Puis le prince déchu rentra dans la retraite d'où une révolution l'avait tiré, et où une autre révolution le replongeait. Il y vécut paisiblement six années, et c'est là une preuve remarquable de l'adoucissement qui se manifestait dans les mœurs ottomanes.

C'est sous le règne d'Achmet III, que l'imprimerie fut introduite à Constantinople par le renégat hongrois Basmadji-Ibrahim-Effendi. Cette innovation ne fut pas goûtée des oulémas, qui déclarèrent que le Coran et les livres sacrés ne seraient jamais imprimés, attendu que, recueillis en manuscrit, ils devaient demeurer tels jusqu'à la fin des siècles.

X

Mahmoud Ier, Osman III.

(1703-1757.)

Les principaux auteurs de la révolution qui venait de renverse- Achmet III, étaient deux simples janissaires, Muslih et Patronar Khalil. Ils ne tardèrent pas à fatiguer leur nouveau maître par leur insolence et leur tyrannie. Lorsque le sultan sortait du sérail, les deux chefs des rebelles, en costume de janissaire et les jambes nues, précédaient Sa Hautesse, jetant de l'argent à la population enthousiasmée.

Le kizlar-agaci et le kapoudan-pacha conspirèrent la mort de Patrona, et comme il aspirait à devenir aga des janissaires, un jour qu'il se trouvait au divan, en présence du Grand Seigneur, le chef de l'un des régiments de cette milice, entrant subitement : « Quel est le misérable, s'écria-t-il, qui ose prétendre à commander les janissaires ? » Patrona s'élance aussitôt, le poignard à la main, sur l'homme qui l'apostrophait ainsi ; mais enveloppé à l'instant, il est égorgé sous les yeux de Mahmoud, ainsi que son ami Muslih. Le lendemain, on massacra plus de sept mille de leurs

partisans, et pour étouffer tout germe de révolte, le grand vizir déploya une sévérité inouïe ; pendant six mois, 15,000 personnes furent exécutées en secret ou publiquement.

Lorsque toutes ces agitations intérieures furent apaisées, le gouvernement recommença la guerre avec la Perse. Les Turcs obtinrent d'abord l'avantage ; Châh-Thamasp fut battu et perdit coup sur coup Hamadan, Ouroumiyeh et l'importante ville de Tebriz.

Mais de graves événements se passèrent alors dans le pays qu'envahissaient les armes ottomanes. Nadir, ce soldat heureux, qui avait rétabli son prince légitime et avait pris le nom de Thamas-Kouli-Khan, (*le Khan*, esclave de Thamasp), pour couvrir ses ambitieux desseins, jeta le masque tout à coup. Dans une lettre adressée à tous les gouverneurs de l'empire, il désapprouva hautement la paix récemment conclue avec les Turcs, marcha sur Ispahan, détrôna Châh-Thamasp, et se fit proclamer régent pendant la minorité de son fils Abbas III.

Son premier acte fut d'annuler le traité signé avec la Porte ; il marcha ensuite sur Bagdad, fut battu sur les bords du Tigre par Topal-Osman-Pacha, et une seconde fois encore près de Leïtam ; mais dans une dernière rencontre, le général ottoman éprouva à son tour une défaite complète, et périt dans l'action.

A cette époque, la guerre entre la Russie et la Porte éclata de nouveau à cause de l'entrée des Russes en Pologne. Les hostilités commencèrent en mars 1736, par le siége d'Azof.

La paix avec la Perse devenait d'absolue nécessité, d'autant plus que les troupes du sultan avaient essuyé bien des revers depuis la mort de Topal-Osman. Elle fut signée en septembre ; les plénipotentiaires ottomans assistèrent au couronnement de Tha-

mas-Kouli-Khan qui, las du titre de régent de l'empire, s'en fit nommer souverain, cédant, disait-il hypocritement, à un prétendu vœu national, et qui prit, en montant sur le trône, le nom de Nadir-Châh.

Pendant ce temps, l'armée russe, sous le commandement du feld-maréchal Munnich, poursuivait sa marche et ses succès; Azof et nombre de places tombaient successivement en son pouvoir.

Le congrès de Niemirow n'interrompit la guerre qu'un instant.

Les Impériaux se joignirent aux Russes, et tandis que le général Munnich s'emparait d'Oczakow, et que la Crimée était envahie par le général Lascy, la Servie, la Bosnie et la Valachie, étaient attaquées simultanément par trois armées autrichiennes, la première sous les ordres du duc de Lorraine et du feld-maréchal Seckendorff; la seconde sous le commandement du prince de Hildburghaüsen; la troisième sous celui du général Wallis.

Après quelques succès des Impériaux au début de la campagne, les Ottomans reprirent le dessus et les Allemands durent évacuer la Valachie et la Moldavie.

Les armes du sultan n'étaient pas moins heureuses contre les Russes; Munnich fut battu près du Dniester, les maladies décimèrent son armée et il dut battre en retraite; la paix fut alors conclue avec l'Autriche. L'empereur rendit Belgrade, la Valachie, la Servie, Orsova et le fort de Sainte-Élisabeth; le Danube et la Save devinrent la limite des deux empires.

Bientôt la Russie accéda au traité; la czarine s'engageait à démolir Azof, à n'avoir de vaisseaux ni sur la mer Noire, ni sur la mer d'Azof, et à rendre toutes ses conquêtes; en revanche la Porte assurait aux Moscovites tous les avantages commerciaux dont jouissaient les autres nations, le libre exercice de leur culte dans l'em-

pire ottoman; la résidence à Constantinople d'un ambassadeur russe qui serait traité à l'égal des ministres des plus grandes puissances de l'Europe; enfin le sultan s'engagea à donner à la czarine le titre d'impératrice qu'il lui avait refusé jusqu'alors.

Ce traité de Belgrade est un des plus glorieux dans les annales de l'empire ottoman.

L'Europe était en paix, lorsque la mort de l'empereur Charles VI ralluma la guerre. Pendant que toutes les puissances armaient contre sa fille, l'auguste Marie-Thérèse, pour se partager son héritage, Sultan Mahmoud fut le seul souverain qui respecta la foi jurée; il eut le noble désintéressement de ne point prendre part à une lutte où il pouvait espérer de recouvrer les anciennes conquêtes de ses pères.

Le prince musulman adressa même aux rois chrétiens, en leur offrant sa médiation, une lettre pleine de sentiments chevaleresques et généreux.

Cependant la tyrannie et les exactions du kyzlar-agaci Bekir indignaient le peuple de Constantinople, et le corps des oulémas, dont il avait fait périr un des membres; mais Sultan Mahmoud demeurait invisible au fond de son sérail, comment parvenir jusqu'à lui?

On mit alors en usage un moyen passablement effrayant qui, depuis, s'est perpétué jusqu'à nos jours, pour instruire le souverain du mécontentement général. Pendant vingt nuits consécutives le feu fut mis à la ville, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et l'incendie se propageant avec la plus grande facilité dans cette capitale où, à l'exception des édifices publics et de quelques maisons de Grecs opulents, tout est bâti en bois, des quartiers entiers furent réduits en cendres.

En présence de cette terrible manifestation, le sultan comprit

qu'il y avait quelque grand coupable à punir et, comme il ignorait à qui son peuple en voulait, il déposa d'abord son premier ministre. Mais la flamme ne s'arrêtait pas dans son œuvre de destruction et Mahmoud allait peut-être encore frapper quelques têtes innocentes, quand le moufti osa lui dévoiler les crimes de Bekir. Le kyzlar-agaci fut étranglé et les incendies cessèrent comme par enchantement.

A cette époque (1746) parut en Arabie la secte des Wahabis, faible et obscure à l'origine, et qui devait devenir plus tard la terreur de l'empire ottoman. Un cheïkh, appelé Mohammed, né dans l'Yémen, s'annonça comme le réformateur de la religion musulmane. Soutenu par l'émir Ibn-Seoud qu'il avait gagné à sa doctrine, il commença par convertir, le glaive en main, les tribus avoisinantes, préludant ainsi à la conquête de toute l'Arabie qu'il exécuta quelques années plus tard.

Sultan Mahmoud méprisa des adversaires si peu redoutables encore et tourna ses regards du côté de la Russie, qui violait ouvertement les traités en peuplant de villages et de forts les vastes solitudes qui s'étendent du Bog au Dnieper. Mais il n'était pas destiné à poursuivre la réparation de ces infractions multipliées.

Souffrant d'un mal cruel qui l'empêchait de monter à cheval, Mahmoud s'était dispensé depuis longtemps de se rendre à la prière publique dans une des mosquées de la capitale, le vendredi de chaque semaine, comme c'est un devoir de rigueur pour le padichah, chef suprême de la religion et commandeur des croyants. Ayant appris que le peuple murmurait hautement, et voulant montrer à ses sujets qu'il n'était pas mort, comme on le croyait déjà, Mahmoud se décida à accomplir cette excursion, quoiqu'il pût à peine se tenir sur sa selle, et qu'on eût été obligé de le farder pour cacher

sa pâleur. Vaincu par la violence de la douleur, il expira à son retour entre les deux portes du sérail. Il était âgé de cinquante-huit ans et en avait régné vingt-quatre.

Lorsque, par la mort de son frère Mahmoud Ier, Osman III fut salué empereur, il avait déjà passé cinquante-trois années dans la retraite du vieux sérail, et ce n'était qu'un enfant incapable de gouverner l'État et de se gouverner lui-même. Tyran imbécile et cruel, il fit étrangler trois de ses neveux, et, dans le cours de deux ans, fit périr ou déposa huit grands vizirs. Un incendie terrible qui dévora les deux tiers de la ville (1755) et le pillage de la caravane de la Mecque (1757) furent les seuls événements marquants de son règne. Il mourut le 29 octobre de la même année, laissant son nom à une des plus belles mosquées de Constantinople, l'Osmanyeh, commencée par son frère et qu'il acheva.



Leipzig. Winkles direxit

Les Eaux Douces d'Europe

XI

Moustapha III, Abdul-Hamid.

(1757-1789.)

Le jour où le nouveau sultan, Moustapha III, se rendit à la mosquée d'Eyoub pour ceindre le cimeterre d'Osman, il s'arrêta devant la caserne des janissaires dont l'aga lui présenta une coupe de *sherbet* : « Camarades, dit alors le padichah, au printemps prochain, s'il plaît à Dieu, nous boirons ensemble sous les murs de Bender ! » Ce langage plut aux soldats et leur parut de bon augure ; le divan néanmoins ne songea d'abord qu'à assurer la paix et la sécurité de l'empire.

Aidé de l'expérience de Mohammed-Raghyb-Pacha qu'il avait conservé pour grand vizir, Moustapha remit l'ordre dans les finances et chercha, en rétablissant les lois somptuaires, à faire revivre, parmi les Ottomans, ces vertus de leur grande époque qui avaient fait toute leur force. Le kyzlar-agaci fut dépouillé de l'influence immense qu'il exerçait dans les affaires de l'État.

Sur ces entrefaites, l'avénement au trône de Russie de Catherine II et la mort du roi de Pologne Auguste III, ouvrirent une

nouvelle période de troubles et de guerres pour l'Europe.

Longtemps la Porte ferma les yeux sur les menées de la Russie, longtemps elle persista dans des dispositions pacifiques qui ne convenaient ni à sa gloire, ni à ses intérêts.

Ce ne fut qu'en 1768, lorsque la ville de Bar, en Podolie, devint le centre d'une ligue patriotique des Polonais contre les Russes, et après que le territoire ottoman eut été violé par ces derniers, que le sultan prit les armes. Il aurait dû commencer les hostilités cinq ans auparavant.

L'étendard du prophète fut déployé; Krin-Gheraï, le khan de Crimée, ouvrit la campagne par une entreprise hardie, une pointe dans la nouvelle Servie, où il détruisit tous les établissements russes et fit trente mille prisonniers. Un léger avantage remporté par la garnison de Choczim sur le général, prince Galitzin, enfla d'espérance les Osmanlis, qui continuèrent de marcher en avant, et traversèrent la Moldavie, que leur innombrable armée eut bientôt affamée. Attaqués à l'improviste sur la route de Choczim, ils furent contraints de se réfugier, partie à Yassi, partie à Bender.

Les Russes investirent aussitôt Choczim où Potocki s'était jeté avec quelques mille hommes; sa courageuse résistance donna le temps à un corps d'armée ottoman de se porter au secours de la place; mais l'artillerie de Galitzin défendait le passage du Dniester. Un pont est pourtant jeté sous un feu terrible, des nuées de Tartares passent le fleuve et se précipitent sur le camp retranché de Galitzin.

Malgré le peu d'ensemble de cette attaque, l'impétuosité de ces barbares et leur nombre incessamment croissant rendaient déjà la position des Russes excessivement critique, lorsqu'une crue su-

bite du fleuve emporte le pont et presque toute l'armée ottomane est engloutie dans les flots. Un corps de six mille hommes qui, placé à la tête du pont, protégeait le passage, demeure alors isolé et est entièrement détruit. La terreur s'empare du reste de l'armée, qui regagne le Danube à marches forcées, et la garnison de Choczim évacue la place où le général russe entre quelques heures après.

C'était au hasard, et non aux combinaisons stratégiques du prince Galitzin, que les armes russes étaient redevables de ce prodigieux succès. Néanmoins, ils firent germer dans l'esprit de l'ambitieuse Catherine les plus vastes desseins ; elle se crut appelée à renverser l'empire des Osmanlis et à rejeter en Asie « ces barbares qui souillaient l'Europe, » comme le lui écrivait Voltaire quelques mois plus tard.

Secondée dans ses vues par le maréchal Munnich, aussi habile diplomate que bon capitaine, elle résolut de réveiller, dans le cœur des Grecs, cet amour de la liberté qui avait enfanté tant de prodiges parmi leurs glorieux ancêtres.

Un lien commun unissait aux Russes tous ces peuples d'origine, de mœurs et de langues différentes soumis à l'autorité de la Porte, c'était la foi religieuse. Tous étaient chrétiens, professant les dogmes de la communion grecque ; c'était même de ces peuples dégénérés et dégradés par plusieurs siècles d'esclavage, que les Moscovites, depuis si peu de temps admis au concert européen et déjà si formidables, avaient jadis reçu les dogmes du christianisme.

Ainsi les Valaques, les Moldaves, les Serbes, les Bulgares, les habitants de l'Epire, de l'Attique, de la Thessalie, du Péloponèse devaient accueillir avec empressement des chrétiens, des frères, qui viendraient les délivrer du joug des infidèles.

Comptant sur ces sympathies, Catherine songea à organiser le

soulèvement de la Grèce. Un aventurier de ce pays, Papas-Oghlou, et le primat de la ville de Calamata, Benaki, homme très-influent, furent les principaux auteurs du mouvement qui se préparait.

Mais la régénération d'un peuple ne s'improvise pas.

Les agents de Catherine réussirent bien à former une ligue entre les habitants des plaines et des montagnes de la Morée; mais ils eurent le tort d'en exagérer l'importance, en affirmant à l'impératrice qu'à la vue d'une flotte russe cent mille Grecs se lèveraient comme un seul homme.

Trompée par ces promesses insensées, Catherine fit partir, de l'embouchure de la Néva pour la mer Egée, une escadre composée de sept vaisseaux de ligne, de quatre frégates et de quelques bâtiments de transport. Pendant que la Porte demeurait plongée dans la plus entière sécurité, l'amiral Spiridoff entrait dans la Méditerranée et jetait l'ancre devant le golfe de Coron.

A cette apparition inattendue du pavillon russe, une panique générale saisit les Turcs, ils se retirèrent dans les citadelles.

C'était le moment de profiter de cette terreur et de s'emparer des points importants de la côte; mais les moyens des Russes étaient trop faibles; huit cents hommes de débarquement composaient toutes leurs forces. Les Grecs, qui croyaient n'avoir qu'à se rallier à une puissante armée, s'alarmèrent en comptant le petit nombre de leurs libérateurs, mécontents de leur côté du peu d'ardeur des Hellènes.

Cependant le primat Benaki leva un corps de quatre mille hommes qui adopta le costume russe et prit le nom de légion orientale et occidentale de Sparte. La flotte hiverna dans le port de Navarin.

Au printemps suivant, une flottille, sous les ordres de l'amiral

Elphinstone, vint renforcer l'escadre de Spiridoff. Vingt vaisseaux de ligne ottomans firent alors voile pour le Péloponèse. Elphinstone en attaqua six près de Napoli, cinq prirent la fuite ; un seul, commandé par Hassan-Bey, résista pendant longtemps à tous les efforts et aux bordées de l'escadre ennemie, et finit par se dégager et se réfugier sous la protection des canons du port.

Le plan du prudent kapoudan-pacha était d'éviter tout engagement jusqu'au moment où les Ottomans, qui réunissaient toutes leurs forces, seraient en mesure d'attaquer l'ennemi, avec une supériorité incontestable.

En effet, déjà les milices albanaises marchaient sur la Morée ; bientôt Patras fut réduit en cendres ; la Laconie, la Messénie mises à feu et à sang, et cette noble terre des dieux et des héros saigna par tant de blessures que, trente ans plus tard, ses cicatrices n'étaient point encore fermées.

Les Russes, échappés au massacre, regagnèrent leurs vaisseaux où ils recueillirent le primat Benaki, Papas-Oghlou, et une foule de blessés, de malades et de victimes de cette fatale insurrection.

Cependant, le kapoudan-pacha, fidèle à son système de prudence, s'éloignait dès qu'il voyait paraître le pavillon russe ; mais enfin, atteint par l'escadre ennemie dans l'étroit canal qui sépare l'île de Chio de la côte d'Asie, il ne put refuser le combat : il rangea sa flotte en forme de croissant le long du rivage, où des batteries la protégeaient. La flotte d'Elphinstone, composée seulement de neuf vaisseaux, fut partagée en deux divisions.

Dès le commencement de l'action, le vaisseau amiral russe et la *Kapoudana* sautèrent ensemble. Epouvanté de cette explosion, le reste de la flotte ottomane gagna la petite baie de Tchesmé et s'y entassa, malgré les représentations d'Hassan-Bey.

Les Russes profitèrent de cette énorme faute : des brûlots, lancés à la faveur de la nuit, anéantirent la flotte ottomane. Les navires en sautant en l'air et les boulets que lançaient les canons atteints par les flammes, renversèrent les édifices et les fortifications de Tchesmé. Cet épouvantable fracas fut entendu, assure-t-on, jusqu'à Athènes, éloignée de cinquante lieues du théâtre de la catastrophe. Un seul vaisseau ottoman, échappé aux flammes, tomba au pouvoir des Russes (1770).

Elphinstone, voulant profiter de cette victoire, proposa de forcer sur-le-champ le détroit des Dardanelles ; mais le commandant en chef, le comte Orloff, s'y opposa. Désespéré de ce refus, l'amiral écossais pénétra dans le canal de l'Hellespont avec ses trois vaisseaux ; mais ne se voyant pas suivi, il en ressortit sans être atteint par les batteries du rivage. Il rejoignit ainsi l'escadre russe et se rendit avec elle devant l'île de Lemnos, dont le siége fut entrepris.

Les Ottomans n'étaient guère plus heureux sur terre. Cent trente mille hommes avaient passé le Danube pour secourir Bender et les Tartares manœuvraient sur les derrières du général Romanzoff qui se trouvait ainsi sur le point d'être enveloppé. Dans cette position critique, il risqua la bataille et parvint, par la supériorité de sa tactique, à tourner le camp ennemi ; cinquante mille musulmans périrent dans cette journée.

La nouvelle de ce désastre arriva à Constantinople, en même temps que celle de la catastrophe de Tchesmé et l'apparition d'Elphinstone aux Dardanelles. Le sultan se détermina à faire la paix ; mais pour rendre les négociations plus faciles, et d'après cet axiome de la politique romaine : « *Si vis pacem, para bellum,* » il résolut de continuer la lutte avec énergie.

L'armée du Danube reçut des renforts ; le baron de Tott, chargé

de l'organisation des artilleurs, des bombardiers et des pontonniers, s'embarqua pour Varna.

Pendant ce temps, les Russes poursuivaient leurs succès, le comte Panin prenait Bender d'assaut, les Ottomans évacuaient toutes les forteresses de la rive gauche du Danube, et les Moscovites entraient, sans coup férir, dans la ville d'Ismaïl.

Catherine poursuivait avec ardeur l'œuvre de la destruction de l'empire ottoman; tous les malheurs frappaient à la fois Sultan Moustapha : la Géorgie s'insurgeait; Azof se rendait pour la troisième fois aux Russes ; en Palestine, l'autorité du Grand Seigneur était méconnue; en Egypte, Ali-Bey, chef des mamlouks, aspirait à se rendre indépendant. Enfin Moustapha III ne voyait autour de lui que revers ou révoltes, et il fallait une âme d'une trempe peu commune pour envisager sans désespoir un pareil tableau.

Depuis trois mois, les Russes bloquaient Lemnos, attendant que la famine leur livrât la forteresse; mais, par un hardi coup de main, Hassan-Bey parvint à ravitailler la place.

La campagne de 1771 ne fut pas aussi heureuse pour les armes de la czarine que la précédente; une tentative sur la Géorgie et sur Trébizonde ne réussit pas; en revanche le général Dolgorouki s'empara de presque toute la Crimée; sur les bords du Danube, les opérations du séraskier et du général Romanzoff n'aboutirent à aucun résultat décisif.

Un armistice conclu à Giurgewo et un congrès qui s'ouvrit à Focziani, en Moldavie, furent presque aussitôt rompus, et les hostilités recommencèrent en 1773. Les armes ottomanes remportèrent, en cette année, quelques avantages qui consolèrent les derniers instants de Moustapha III. Avant d'expirer, il exposa à son frère, Abdul-Hamid, la situation critique de l'Etat, et l'éclaira de

ses conseils et de son expérience. Doué d'un zèle infatigable, Moustapha travaillait sans relâche pour suppléer à la paresse et à l'incapacité de ses ministres ; avec un pareil dévouement à ses devoirs, ce prince eût peut-être été compté au nombre des plus grands monarques ottomans, si les circonstances l'avaient favorisé ; mais, du moins, les malheurs qu'il éprouva firent briller en lui la plus rare des vertus, une constance inébranlable.

C'est au moment où le trône d'Osman chancelait, ébranlé à la fois par la guerre étrangère et les divisions intestines, que parvint à l'empire Sultan Abdul-Hamid. Tiré de prison pour monter sur le trône dans un âge qui touchait à la vieillesse, il n'y porta ni courage, ni activité ; son occupation ordinaire dans Eski-Seraï, avait été de transcrire le Coran et de fabriquer des arcs et des flèches.

Le premier usage qu'il fit de son pouvoir, ce fut de donner une entière liberté à son neveu Selim, et de déclarer qu'il voulait lui servir de père. Un règne qui commençait par une action aussi généreuse parut de bon augure à la population musulmane, toujours attentive aux premières paroles prononcées par le nouveau monarque, parce qu'elle y voit un pronostic infaillible de prospérités ou de revers.

Abdul-Hamid continua les préparatifs de guerre contre la Russie dans des proportions immenses. Une armée de 400,000 hommes se rassembla sur la rive droite du Danube, et le sultan et assista en personne aux manœuvres des artilleurs et des soldats exercés à l'européenne par le baron de Tott.

Mais la discipline et la valeur des Russes triomphèrent partout du nombre et de la valeur de leurs ennemis. Romanzoff effectua le passage du Danube ; par ses savantes manœuvres, il réussit à enfermer les Turcs dans leur camp de Choumla, et le grand vizir,

Mushin-Zadëh-Mohammed-Pacha, séparé de ses magasins qui se trouvaient à Varna, sevit abandonné de presque toute son armée qui se débanda; ne pouvant ni se retirer, ni combattre, ni recevoir des secours, il se trouva réduit à demander la paix.

Les préliminaires en furent signés à Koutchouk-Kaïnardji en Bulgarie, sur un tambour, par le feld-maréchal Romanzoff et le lieutenant du grand vizir.

Par ce traité de Koutchouk-Kaïnardji, si souvent invoqué depuis, la Porte reconnaissait l'indépendance des Tartares de la Crimée, ce qui lui enlevait l'appui du khan, son ancien et utile allié; accordait aux Russes la libre navigation dans toutes les mers de l'empire ottoman, ouvrant ainsi la route de Constantinople aux flottes moscovites; cédait à la czarine les places d'Azof, de Kilbouroun et quelques autres, et enfin, reconnaissait le partage de la Pologne comme un fait accompli. Catherine, en compensation, restituait aux Turcs la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie et les iles que la Russie occupait dans l'Archipel.

Cette paix, toute humiliante qu'elle était pour la Porte, fut accueillie par la nation avec de grands transports de joie, tant on éprouvait le besoin du repos.

Mais Abdul-Hamid comprit que la Russie ne s'arrêterait pas là. Il commença donc par réprimer toutes les révoltes qui avaient affaibli l'empire pendant la durée de la guerre; l'insurrection des Grecs fut cruellement punie; Hassan-Pacha fit élever en Morée des pyramides de têtes coupées.

En même temps, on se préparait à une lutte nouvelle avec un redoublement d'ardeur. Le sultan s'efforçait d'introduire dans son armée les règlements, la discipline et la tactique des troupes européennes : des officiers français et allemands vinrent en foule lui

offrir leurs services; l'artillerie fut perfectionnée, et la marine, naguère ruinée, se releva rapidement sous l'habile direction d'Hassan-Bey. Mais, outre que les armées ne s'improvisent pas, les soldats turcs manifestaient une répugnance invincible pour la discipline européenne; ils s'indignaient d'apprendre des chrétiens un art que leurs ancêtres avaient si bien enseigné autrefois à l'Europe féodale.

Aussi bien, Catherine II ne laissa pas au sultan le loisir de perfectionner ses innovations. Depuis la paix de Koutchouk-Kaïnardji, elle n'avait pas renoncé à ses ambitieux projets.

Une sédition, fomentée par ses agents secrets, amena la déposition du khan de Crimée, Dewlet-Gheraï, partisan déclaré des Ottomans, et son remplacement par Chahin-Gheraï, qui se mit sous la protection de l'impératrice. Cet événement lui fournit un prétexte pour envoyer le prince Potemkin occuper ce pays avec 70,000 hommes; le khan, dégoûté d'un pouvoir illusoire, céda tous ses droits à Catherine, moyennant une pension de 800,000 roubles. En avril 1783, la Russie prit possession de la Crimée et du Kouban.

Quelques années après, la czarine porta au comble l'indignation de la Porte, par le fameux voyage qu'elle fit dans cette province récemment ajoutée à ses vastes domaines. Lorsque le divan apprit que Catherine osait tracer le *chemin de Byzance*, et qu'à sa cour le thème favori et inépuisable de la conversation était le démembrement de l'empire turc, il comprit que sa patience à souffrir tant d'outrages ne pouvait qu'accélérer la ruine de la domination ottomane en Europe.

La nation demandait la guerre à grands cris; le Grand Seigneur se rendit au vœu de ses sujets en prenant l'initiative.

Les suggestions intéressées de l'Angleterre, qui voyait d'un œil jaloux les progrès de la marine russe, n'étaient pas d'ailleurs étrangères à cette détermination. Depuis longtemps, Constantinople était une lice ouverte aux influences rivales de la Russie, de la Grande-Bretagne et de la France, qui y prévalaient tour à tour, uniquement préoccupées de leurs intérêts particuliers.

Abdul-Hamid envoya vingt-quatre voiles bloquer l'embouchure du Dnieper, afin de seconder l'attaque que le pacha d'Oczakow tentait contre Cherson et Kilbouroun : en même temps une armée considérable s'avançait vers le Danube.

Une agression des Impériaux, alliés des Russes, contre Belgrade ne réussit pas et le grand vizir s'empara de plusieurs places en Hongrie, saccagea le banat de Temeswar et faillit même faire prisonnier Joseph II en personne. En revanche Choczim ouvrait ses portes au prince de Saxe-Cobourg et à Romanzoff; Kilbouroun, défendue par Souvaroff, résistait à tous les efforts des Ottomans. Enfin le prince Potemkin venait, en décembre 1788, mettre le siége devant Oczakow, avec quatre-vingt mille hommes.

Le kapoudan-pacha, dont l'escadre renforcée de deux vaisseaux de haut bord, de six frégates et de plusieurs bâtiments inférieurs, s'élevait à plus de soixante voiles, se prépara à soutenir par mer Oczakow dont les fortifications étaient en mauvais état. L'escadre ennemie était inférieure en nombre, mais composée de petits bâtiments légers qui manœuvraient plus facilement.

L'amiral russe, en feignant d'éviter Hassan-Pacha, dépassa l'embouchure du Dnieper et attira entre ses deux rives toute la flotte ottomane. Gêné par le défaut d'espace et par le peu de profondeur de l'eau, Hassan-Pacha non-seulement ne put convenablement déployer ses forces, mais encore vit trois de ses vaisseaux

de ligne s'échouer sur le sable, d'où il ne parvint à les dégager qu'en perdant beaucoup de monde et avec de grandes avaries.

Le Russe, profitant du désorde occasionné par cet accident, attaqua vigoureusement les vaisseaux turcs, en prit ou coula à fond quinze et tua onze mille marins, puissamment soutenu pendant le combat par le feu des batteries que Souvaroff avait établies sur le rivage près de Kilbouroun.

Cette victoire amena la prise d'Oczakow, et là ces prétendus champions de la civilisation se montrèrent plus féroces que les musulmans qu'ils venaient de vaincre ; ils célébrèrent leur triomphe en égorgeant vingt-cinq mille habitants de cette malheureuse ville. Ces soldats du Christ n'épargnèrent ni le vieillard, ni la femme, ni l'enfant...

XII

Selim III.

(1789-1807.)

Sultan Selim III n'avait que vingt-sept ans environ lorsqu'il monta sur le trône. Dès son avénement il ordonna de nombreuses levées et annonça l'intention de prendre en personne le commandement de ses armées. L'Angleterre, la Prusse, la Suède le poussaient d'ailleurs à la guerre.

Au commencement de la campagne, cent mille Ottomans furent complétement battus à Martinestje sur le Rimnik, par une armée austro-russe commandée par Souvaroff et le prince de Cobourg. Vingt mille hommes, soixante canons, toute leur artillerie de siége, telles furent les pertes des Turcs dans cette journée.

Bucharest se rendit au prince de Cobourg. Laudon réduisit Belgrade et toute la Servie. Du côté du bas Danube, les Turcs furent encore plus malheureux et virent tomber successivement au pouvoir des Russes, Bender, Akerman, la province d'Oczakow, la Moldavie, la Bessarabie, etc. Galatz fut réduite en cendres, et

Ismaïl, principale forteresse des Turcs sur le Danube, se vit menacée.

Tout à coup un événement inattendu délivra la Porte d'un des puissants ennemis ligués contre elle. Le 20 février 1790, Joseph II mourut : son frère Léopold, grand-duc de Toscane, lui succéda.

Ouvrant les yeux sur les dangers que lui faisaient courir les agrandissements continuels de la Russie, et peut-être bien aussi prévoyant qu'il aurait besoin de toutes ses forces contre l'orage effrayant de la révolution française, ce prince sépara ses intérêts de ceux de la czarine et, le 4 août 1791, signa avec la Porte, étonnée elle-même de cette heureuse conclusion, le traité de Szistowa.

Le sultan recouvra Belgrade et toutes les autres places conquises par les Autrichiens à l'exception de Choczim, qui resta en dépôt dans leurs mains jusqu'à la conclusion de la paix avec la Russie. On assura seulement à l'Autriche une frontière plus avantageuse sur la gauche de l'Unna, ainsi que du côté de la Valachie.

L'impératrice de Russie continua seule la guerre.

Le terrible Souvaroff cernait Ismaïl. Cette ville, défendue par une garnison de quarante mille hommes, fut prise d'assaut après une vigoureuse résistance.

Quand les Russes pénétrèrent dans la ville, les Ottomans se retranchèrent dans les rues et défendirent pied à pied le terrain pendant douze heures (22 décembre 1790). Ici encore les vainqueurs souillèrent leur victoire par leur exécrable férocité ; ils massacrèrent impitoyablement la garnison tout entière, composée de vingt-cinq mille hommes, et cette horrible boucherie dura trois jours.

Les Russes trouvèrent dans la place deux cent trente canons, une immense quantité de munitions de guerre, et des richesses incalculables; car les Ottomans avaient rassemblé à Ismaïl tout le butin qu'ils avaient enlevé à Bender, à Akerman et à Kilia-Nova, lors de la conquête de ces villes.

Quand le peuple de Constantinople apprit cette sanglante catastrophe, sa fureur ne connut plus de bornes. Il lui fallut une victime, il demanda à grands cris la tête du vizir Hassan-Pacha et Sultan Selim n'osa la lui refuser.

Cependant Varna, grenier de Constantinople et des armées ottomanes, était menacé de nouveau, lorsque, par suite de la crainte qu'inspiraient les événements qui se passaient en France, l'Angleterre et la Prusse s'interposèrent entre les parties belligérantes; et les négociations ouvertes à Galatz, au mois d'août 1791, amenèrent, le 9 janvier de l'année suivante, le traité définitif de Yassi.

Par ce traité, celui de Koutchouk-Kaïnardji et les stipulations antérieures furent confirmés. La Porte consentit à laisser les voïvodes de Moldavie et de Valachie exercer leurs fonctions pendant sept ans, sans pouvoir les remplacer dans l'intervalle, à moins que la Russie n'y donnât son assentiment. L'impératrice rendit toutes ses conquêtes, à l'exception d'Oczakow et du territoire situé entre le Bog et le Dniester, où l'on vit bientôt s'élever la ville d'Odessa.

Selim résolut de garder une exacte neutralité entre la France devenue république et les puissances coalisées contre elle. Ce fut même à cette puissance, la plus ancienne et la plus fidèle alliée de l'empire ottoman, qu'il demanda les ouvriers dont il avait besoin pour creuser un bassin dans le port de sa capitale et pour la construction des vaisseaux, et des sous-officiers instructeurs, des lamineurs, des fondeurs de bombes, des officiers de terre et de mer

et des artistes de tous genres. On s'empressa de les lui envoyer; une compagnie d'artillerie légère devait même se rendre en Turquie; elle était déjà à Toulon, mais une croisière anglaise qui bloquait le port l'empêcha de s'embarquer; une partie s'y rendit par terre, avec beaucoup de difficulté.

En 1794, Passvan-Oghlou, pacha de Widdin, se déclara indépendant; la Porte lui opposa de nombreuses troupes, et après une suite de succès et de revers, finit par lui laisser, pendant le reste de sa vie, la souveraineté absolue de Widdin.

Au mois de juillet 1798, une flotte française portant trente-six mille hommes de troupes commandées par le général Bonaparte, envahit l'Egypte, sans aucune provocation de la part de la Turquie.

Nous ne décrirons pas les diverses actions de cette campagne mémorable, et nous n'avons pas la prétention de suivre pas à pas dans cette entreprise aventureuse le grand capitaine qui la conduisit. Bornons-nous seulement à rappeler ici qu'après avoir obtenu d'éclatants succès, les Français ne purent résister aux efforts des Turcs, soutenus par les Anglais, et qu'ils évacuèrent l'Egypte au mois d'octobre 1800.

Lorsqu'on reçut à Constantinople la nouvelle inattendue du débarquement d'une expédition française sur cette terre que les Turcs appellent le *Nombril de l'Islamisme*, à cause de sa proximité des villes de la Mecque et de Médine, qui en sont la *tête* et le *cœur*, la nation fut vivement irritée de cette violation du droit des gens. Toutefois, ce ne fut qu'après la défaite de la flotte française à Aboukir que le divan songea à faire éclater son ressentiment. La Turquie se trouva ainsi faire partie de la deuxième coalition.

La conquête de l'Archipel ionien sur les Français qui s'en étaient emparés en 1797, ayant été complétée le 1er mars 1799, par les flottes

turque et russe, étonnées de voir leurs pavillons réunis, les deux gouvernements conclurent à Constantinople, le 20 mars 1800, une convention qui fit de ces îles un État indépendant, placé sous la suzeraineté de la Porte, sous le nom de république des Sept-Iles.

Lorsque Bonaparte fut à la tête du gouvernement français, un rapprochement s'effectua entre la Porte et la France.

Trop d'éléments de discorde et de troubles affligeaient alors la Turquie pour que Selim pût se mêler des querelles de ses alliés français et anglais. Les Serviens, sous les ordres de George Petrowitz, surnommé *Czerni* (le noir), venaient de se proclamer indépendants. D'un autre coté, Ali, pacha de Janina, parvenait enfin, au bout de quinze ans, à triompher des Souliotes, peuplade belliqueuse qui habitait quelques âpres montagnes de l'Albanie ; et le tyran de l'Epire, fier de ses succès, bravait la puissance du sultan. A Saint-Jean-d'Acre, Ismaïl-Pacha s'emparait de l'autorité et refusait de reconnaître le gouverneur envoyé par la Porte. Dans le midi de l'Arabie, les Wahabis faisaient des progrès et s'emparaient de la Mecque et de Médine qu'ils profanaient par le meurtre et le pillage. La caravane des pèlerins fut attaquée par ces sectaires et massacrée en grande partie, événement qui mit, pendant plusieurs années, les musulmans dans l'impossibilité d'accomplir l'un des préceptes les plus sacrés de leur religion.

Le sultan voulait d'ailleurs entreprendre ou plutôt compléter les réformes qu'il avait méditées même avant de monter sur le trône. Les conseils des officiers français que leur gouvernement avait envoyés à Constantinople, l'avaient mis à portée de faire établir des fonderies de canons et de former des canonniers exercés à l'européenne, une artillerie légère et un petit corps d'infanterie armé de baïonnettes. Il résolut de faire de ce dernier corps, que Hussein-

Pacha avait pris à son service, et qui s'était signalé par sa bravoure et sa docilité au siége de Saint-Jean-d'Acre (1798) le noyau d'une milice que son projet était d'opposer aux janissaires.

Les dispositions favorables que le peuple de Constantinople avait montrées pour ces soldats à leur retour d'Egypte, firent croire au sultan qu'il pourrait en former un corps particulier, lui assurer une solde régulière et perfectionner son organisation. Ce projet hardi, fortement soutenu par le moufti Véli-Zadeh-Effendi, compagnon d'enfance de Selim, et par Hussein-Pacha, fut mis à exécution en 1802 ; et un firman ordonna la formation d'un corps composé d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie sur le pied européen : il reçut le nom de *Nizam-Djedid*, (nouvelle ordonnance).

Ces nouveaux soldats ayant justifié les espérances qu'ils avaient fait concevoir, Selim, pour en augmenter le nombre, rendit, au mois de mars 1805, un hatti-chérif qui ordonnait à Kadi-Pacha, gouverneur de la Karamanie, d'incorporer dans les régiments *Nizam-Djedid* les jeunes gens au-dessous de vingt-cinq ans et de les conduire à Constantinople, pour se rendre de là dans la seconde capitale de l'empire. Mais Andrinople refusa de leur ouvrir ses portes ; ses habitants, excités par les janissaires qui leur prêtaient main forte, repoussèrent Kadi-Pacha. En même temps, l'orage grondait à Constantinople. Le sultan le conjura en exilant ses ministres et en faisant repasser en Asie les Nizam-Djedid. Mais le hatti-chérif ne fut pas révoqué, et cette circonstance entretint la fermentation dans les esprits.

Au mois de juillet 1804, le maréchal Brune avait notifié au divan l'avénement au trône de l'emperéur Napoléon, demandant que ce titre fût reconnu et donné par la Porte, mais il n'obtint qu'une réponse évasive. Ce ne fut qu'après la brillante campagne de

1805, après la prise de Vienne, après Austerlitz, que le sultan ébloui reconnut l'empereur et lui donna le titre de padichah de France.

La destitution des deux hospodars de Moldavie et de Valachie, créatures de la Russie, qui furent remplacés par des partisans de la France, portèrent au plus haut point le mécontentement de l'ambassadeur du czar. Le ministre d'Angleterre, M. Arbuthnot, se joignit à lui et annonça qu'une flotte de sa nation allait appuyer la déclaration de la Russie.

La Porte qui sentait sa faiblesse était résolue à céder; mais Sébastiani et Ruffin, qui représentaient la flotte, surent déterminer le divan, malgré la présence de la flotte anglaise, à déclarer la guerre à la Russie, lorsque les armées de cette puissance eurent envahi la Moldavie et la Valachie.

Bientôt une escadre, sous les ordres du vice-amiral Duckworth, menaça les Dardanelles. Le 20 février 1807, l'amiral anglais força le passage, sans que le feu peu actif des deux premiers châteaux pût l'arrêter. Parvenu à la hauteur des forts de Kilid-Ul-Bahr (clef de la mer) et de Sultaniyeh, le vaisseau amiral fit jouer toute son artillerie et le reste de la flotte suivit cet exemple; la canonnade des Ottomans y répondit et bientôt elle devint très-vive, sans pouvoir empêcher pourtant la marche des navires. Le kapoudan-pacha, qui s'était placé dans une des principales batteries, se retira bientôt, effrayé de l'effet des boulets ennemis. Son départ fut le signal de la fuite des canonniers musulmans, qui laissèrent seuls quelques officiers français désignés pour les commander et parmi lesquels on comptait des hommes devenus célèbres depuis, les généraux Foy, Haxo, M. de Tracy, etc.

Les Anglais attaquèrent alors à l'improviste l'escadre ottomane, stationnée en avant de Gallipoli; elle ne se composait que d'un

vaisseau de ligne, de cinq frégates et d'un brick; une partie des équipages se trouvait à terre pour célébrer la fête du Courban-Beïram. Aussi, sauf une seule frégate qui fit une vigoureuse résistance, elle fut facilement détruite.

Une terreur et une confusion inexprimables régnaient au sérail. Le divan opina tout entier pour une prompte adhésion aux volontés de l'Angleterre; l'effroi de ses pusillanimes conseillers gagna jusqu'au sultan lui-même, qui fit engager le général Sébastiani à partir. L'ambassadeur français s'y refusa avec dignité, ajoutant qu'il ne quitterait Constantinople que sur un ordre formel de Sa Hautesse.

Cependant les habitants de la capitale, loin de partager la terreur du divan, montraient un élan extraordinaire; les vieillards, les enfants aidaient les hommes valides et portaient de la terre ou des fascines; les travaux avançaient avec une rapidité prodigieuse; le général Sébastiani ne quittait pas les batteries, prodiguant l'or aux travailleurs et aux canonniers, et faisant passer dans l'âme de tous l'ardeur et l'enthousiasme.

Pendant ce temps-là, la flotte anglaise se déployait à deux lieues au large devant Constantinople. Un vent contraire qui l'obligea à jeter l'ancre à la hauteur de Proti, la plus occidentale des îles des Princes, et le soin que mit le divan à traîner les négociations en longueur, furent très-favorables aux Turcs. Les fortifications s'élevaient à vue d'œil, sous l'inspection de Selim. Au bout de cinq jours, plus de neuf cents pièces d'artillerie hérissèrent le rivage, dix vaisseaux de guerre ottomans se placèrent en ordre de bataille, et Constantinople se trouva dans un état de défense formidable.

L'occasion était perdue.

L'amiral Duckworth renonçant à des sommations inutiles et craignant les vents contraires, se retira sans rien tenter, aux cris de joie de toute la population accourue sur le rivage. En repassant le canal de l'Hellespont, les Anglais furent très-maltraités par le feu des batteries et des châteaux : deux corvettes coulèrent bas et plusieurs vaisseaux de haut bord éprouvèrent de graves avaries.

Le gouvernement anglais, pour se venger du peu de succès de sa tentative sur Constantinople, voulut arracher au sultan la riche province de l'Égypte. L'amiral Duckworth, après avoir réuni sa division à celle de l'amiral Lewis, fit voile pour Alexandrie. Mais cette expédition n'eut pas un résultat plus heureux. Les Anglais, après s'être rendus maîtres d'Alexandrie par trahison, n'étant pas soutenus par les beys mamlouks sur l'appui desquels ils avaient compté, furent obligés de se rembarquer le 22 août 1807.

La Porte était toujours en guerre avec la Russie. Une flotte de vingt-deux voiles, sous les ordres de l'amiral Siniavin, surveillait les Dardanelles, tandis qu'une armée occupait la Moldavie et la Valachie.

Le kapoudan-pacha, Seïd-Ali, attaqua, avec dix-huit vaisseaux, l'escadre moscovite : le combat se termina au désavantage des Ottomans ; mais l'amiral russe dont les vaisseaux avaient considérablement souffert ne reparut plus dans l'Archipel. D'un autre côté, pour chasser les Russes des principautés, le sultan ordonna une levée extraordinaire.

On n'osa pas envoyer des troupes du Nizam-Djedid sur les bords du Danube, et celles qui étaient venues d'Asie furent casernées dans les forts et les batteries du Bosphore avec environ deux mille soldats, appelés *yamak-tabialis* (servants de batterie), dans l'espoir d'inspirer à ces derniers le goût des exercices des

troupes nouvelles et de les incorporer avec elles. Mais les intrigues du kaïm-mekam, Moustapha-Pacha, ennemi secret des innovations, semèrent bientôt la désunion entre les deux corps. Les Yamaks se révoltèrent quand on leur prescrivit de revêtir l'uniforme du Nizam ; ils expulsèrent les Nizam-Djedid de tous les forts et les obligèrent de regagner leurs casernes de Constantinople.

Cette révolte n'aurait pas eu de suite si le sultan eût pris sur-le-champ des mesures pour l'apaiser ; mais ce prince, abusé par le perfide kaïm-mekam, resta dans l'inaction ; et Kabaktchi-Oglou, homme obscur, que les Yamaks avaient élu pour chef, eut le temps de se concerter avec les janissaires et les *toptchis*. Il entra dans Constantinople, à la tête de toutes les troupes insurgées, et s'établit avec elles sur la place de l'Et-Meïdan. Les marmites des janissaires furent renversées pour montrer qu'ils refusaient la nourriture du Grand Seigneur et qu'ils n'avaient plus rien de commun avec lui.

Cependant les portes du sérail ne s'ouvraient point, le sultan fit alors jeter aux rebelles les têtes de dix-huit dignitaires qu'ils avaient proscrits et supprima le corps du Nizam-Djedid ; mais ces concessions ne les apaisèrent point et Kabaktchi-Oghlou résolut de déposer Sultan Selim ; il adressa au moufti cette question : « Le padichah qui viole les principes sacrés de l'islamisme doit-il rester sur le trône ? » Le cheik-ul-Islam, prévenu de cette démarche, feignit la douleur, plaignant le prince que des perfides conseils avaient égaré, puis il rendit son fetva en ces termes : « Il ne doit pas être déposé, mais Dieu sait ce qui convient le mieux. »

Cette décision suffit à Kabaktchi-Oghlou qui proclama aussitôt Moustapha, fils d'Abdul-Hamid,

Il fallait cependant signifier sa déchéance à Sultan Selim qui était encore maître du sérail défendu par les itch-oghlans et les bostandjis, et qui avait en son pouvoir Sultan Moustapha : mission périlleuse, dont le moufti se chargea, se fiant à la douceur du prince. Voyant que toute résistance était inutile, Selim alla se renfermer de lui-même dans le *Kafess*. Lorsqu'il y entra, Sultan Moustapha en sortait ; le prince déchu embrassa son cousin et lui recommanda de ne jamais oublier que le bonheur de son peuple doit être le suprême but d'un monarque. Moustapha, tout enivré de la haute fortune qui l'attendait et d'ailleurs peu fait pour goûter ces paroles touchantes, y prêta à peine l'oreille ; mais Sultan Mahmoud, frère du nouveau souverain, et compagnon de sa captivité, témoigna beaucoup d'amitié au monarque détrôné. Aussi celui-ci s'attacha vivement à ce jeune homme doué d'une âme élevée, et se voua à son éducation politique.

C'est ainsi que Selim III perdit le trône, et plus tard la vie, pour avoir tenté de régénérer la nation et de secouer le joug des janissaires et des oulémas. Avec d'heureuses qualités et de bonnes intentions, il échoua dans cette entreprise qui eût peut-être replacé la Turquie au premier rang des puissances, à peu près comme la destruction des Strelitz avait donné à Pierre le Grand, un siècle auparavant, les moyens de fonder la future grandeur de la Russie. Mais pour réussir comme le petit-fils de Romanoff, il ne suffisait pas de vouloir l'imiter, il aurait fallu être un grand homme comme lui et posséder cette énergie de caractère, et cette persévérance qu'aucun obstacle ne peut vaincre ; qualités indispensables aux souverains qui veulent tenter une réforme totale dans les mœurs et la législation.

XIII

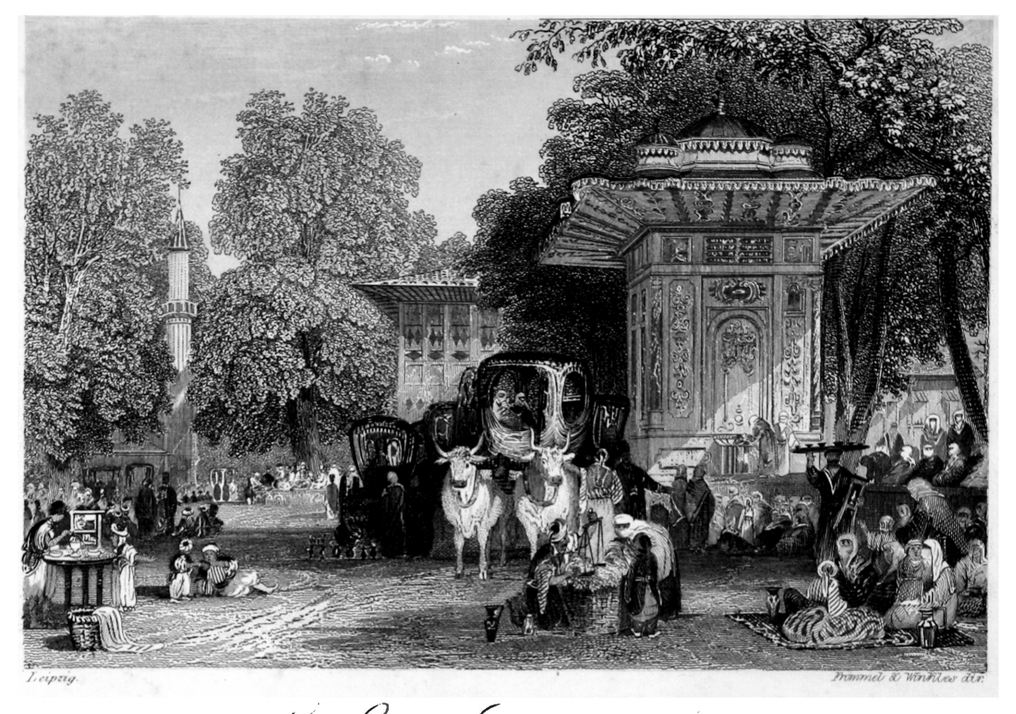
Moustapha IV.

(1807-1808.)

Aussitôt que Moustapha IV fut proclamé sultan, il publia un firman pour renouveler la déclaration de guerre contre la Russie. Il promit de rétablir les anciens usages, abolit toutes les institutions de Selim et détruisit même l'imprimerie de Scutari.

La nouvelle du changement de règne fut accueillie avec de grands transports de joie par l'armée du Danube; et l'aga des janissaires, qui était attaché à Selim, ayant imprudemment exprimé son indignation, fut massacré par ses soldats. La mort et la destitution du grand vizir qui partageait ses sentiments paralysèrent les opérations de l'armée, et l'occasion fut perdue pour les Osmanlis de se venger des Russes, auxquels les progrès rapides de Napoléon ne permettaient pas d'employer toutes leurs forces contre la Porte.

Bientôt la paix de Tilsitt mit aussi un terme momentané aux hostilités sur le Danube. Par un article secret de ce traité, Napoléon Ier, médiateur entre le czar et le sultan, s'engageait à réunir ses forces à celles de la Russie contre la Porte, si elle refusait sa


Leipzig. Prommel & Winkles dir.

Les Eaux-Douces d'Asie

médiation, et dans ce cas *à soustraire les provinces d'Europe aux vexations des Turcs, excepté Constantinople et la Roumélie.* C'est à ce prix que l'empereur achetait l'alliance du czar contre l'Angleterre : Alexandre avait lieu de se réjouir des conditions que lui faisait son vainqueur. Le rêve de Catherine allait devenir une réalité.

Cependant Sultan Selim avait encore de nombreux partisans; Moustapha-Baïrakdar, pacha de Roustchouk, et commandant l'armée d'observation sur le Danube, en était secrètement le chef. A la tête de ses troupes il décida le grand vizir Tchélébi-Moustapha à se joindre à lui, en lui cachant le véritable but de son entreprise, qui était le rétablissement du sultan détrôné, et en ne parlant que de renverser le moufti et Kabaktchi-Oghlou, ces deux chefs d'une insolente faction qui ne laissaient aux vrais ministres qu'une ombre d'autorité.

Ils marchèrent de concert sur Constantinople. Kabaktchi-Oghlou fut la première victime du mouvement; les Yamaks essayèrent en vain de résister, les janissaires de Constantinople n'étaient pas disposés à combattre leurs frères qui marchaient avec l'étendard du prophète; déjà le pacha de Roustchouk n'était plus qu'à une lieue de la capitale. Le sultan se rendit alors au camp de Baïrakdar, qui le reçut avec toutes les marques du plus profond respect.

Tout semblait terminé quand, le 28 juillet, pendant une absence du sultan qui était allé passer la journée au kiosque de Gueuk-Sou, Baïrakdar convoque en toute hâte les conjurés, mande auprès de lui le grand vizir, l'instruit de son dessein, et comme il hésite, le fait arrêter. Puis il déploie l'étendard du prophète, et entre dans Constantinople aux acclamations du peuple qui s'imagine que l'on célèbre la paix avec la Russie. Déjà

Baïrakdar avait pénétré jusqu'à la seconde porte du sérail, lorsque Sultan Moustapha, averti par la sultane Validé de ce qui se passait, parvint à rentrer incognito dans son palais. Aux paroles menaçantes du pacha de Roustchouk qui demande Sultan Selim, il fait répondre par le kyzlar-agaci qu'il ne tarderait pas à paraître.

C'était l'heure du *salet-asr* (prière de l'après-midi) ; Sultan Selim, agenouillé et tourné vers la Mecque, commençait à réciter le *namaz*, lorsque le kyzlar-agaci et plusieurs eunuques noirs entrèrent. Croyant que c'était un message de son cousin, il ne s'alarme point et continue sa prière, mais au moment où il se prosternait de nouveau, le kyzlar-agaci se jette sur lui et lui passe un cordon autour du cou. Doué d'une grande force physique, ce prince se relève, lutte avec ses bourreaux et appelle à son secours ses fidèles domestiques. Ceux-ci, qui s'étaient éloignés par respect, lorsqu'ils avaient aperçu les envoyés de Moustapha, accourent et cherchent à arracher le fer des mains des eunuques. Mais le kyzlar-agaci, qu'un coup violent avait fait tomber entre les jambes de Selim, le saisit par une partie extrêmement sensible qu'il serre avec rage, Selim perd connaissance et le crime est consommé (28 juin 1808). Son corps est aussitôt porté à Sultan Moustapha, qui, après l'avoir contemplé quelques instants, rentre dans son harem en disant : « Remettez Sultan Selim au pacha de Roustchouk, puisqu'il le demande ! »

A cet ordre la porte s'ouvre, Moustapha-Baïrakdar s'approche pour saluer son maître. On lui jette son cadavre défiguré. Le pacha de Roustchouk qui l'aimait sincèrement s'abandonne alors au plus violent désespoir. Cependant, le kapoudan-pacha Seïd-Ali, craignant que cette inaction n'ait des suites funestes, relève Baïrakdar : « Pacha, lui dit-il, c'est assez pleurer comme

une femme ! Vengeons Sultan Selim, punissons ses assassins et surtout sauvons Sultan Mahmoud, qu'un nouveau crime peut nous ravir ! » Ces mots rappellent Baïrakdar à lui-même ; Sultan Moustapha est arrêté et conduit à l'instant dans l'appartement où Selim venait d'expirer.

On chercha longtemps Sultan Mahmoud qui s'était caché sous des tapis et des nattes pour se dérober aux fureurs de son frère ; aussitôt qu'il parut, Baïrakdar le salua du nom de padichah et se prosterna à ses pieds. Le nouveau sultan s'empressa de le relever, l'appela son libérateur et lui conféra sur-le-champ la dignité de grand vizir.

XIV

De l'avénement de Mahmoud à l'insurrection des Hellènes.

(1808-1821.)

La mort de Selim fut vengée sur ses meurtriers; et pendant trois jours la tête du kyzlar-agaci fut exposée à la porte du sérail dans un plat d'argent.

Mais la haute fortune du nouveau ministre ne fut pas de longue durée; sa trop grande précipitation à reprendre l'œuvre de la réforme tentée par Sultan Selim, son mépris pour le corps des oulémas, son avidité insatiable le firent en peu de temps exécrer par ce peuple dont il était tout à l'heure l'idole. Il commit alors l'imprudence de faire partir pour son pachalik la plus grande partie des troupes qui avaient accompli sous ses ordres la dernière révolution.

Quand il se fut ainsi affaibli, la haine populaire éclata tout à coup; ses soldats sont attaqués isolément par toute la ville et le feu est mis à son palais. Réveillé en sursaut au milieu des flammes et se voyant cerné par les janissaires, cet homme jusqu'alors si intrépide fut saisi d'une terreur invincible et courut se renfermer avec sa

favorite et un eunuque noir dans une tour en pierre, où il espérait être à l'abri de l'incendie.

Cependant le kapoudan-pacha, Ramis, ordonnait à deux vaisseaux de ligne de s'embosser devant le quartier de l'aga des janissaires, et d'ouvrir le feu contre les révoltés. Exposés à la fois à la mitraille des *seymens réguliers* qui tiraient du haut des murs du sérail, et à la canonnade des vaisseaux, les janissaires, après s'être battus pendant tout un jour, commençaient à désespérer de leur cause. Mais une fausse manœuvre de Kadi-Pacha fit tout changer de face. Les seymens furent écrasés ; le feu fut mis à une grande partie de la ville.

En ce moment quelques cris furent proférés dans la foule en faveur de Sultan Moustapha ; ce fut l'arrêt de mort de ce prince. Mahmoud, qui l'avait épargné jusqu'alors, le fit étrangler.

Lorsque la flamme eut consumé le palais du grand vizir, quelques hommes se glissèrent parmi les décombres dans l'espoir d'y découvrir de l'or. Ils trouvèrent au pied d'une tour élevée une porte en fer, l'enfoncèrent et pénétrèrent dans un caveau où gisaient trois cadavres à côté de sacs remplis d'or et de pierres précieuses. C'étaient les corps du pacha de Roustchouk, de sa femme et de son esclave. Les janissaires se donnèrent la satisfaction d'empaler leur ennemi mort, et de l'exposer, pendant trois jours, sur la place de l'Et-Meïdan.

D'après une autre version plus conforme au caractère intrépide de Baïrakdar mais moins véridique, il se serait fait sauter à la dernière extrémité, après avoir jeté aux rebelles le corps inanimé de Moustapha qu'ils voulaient rétablir.

Le pacha de Roustchouk doit être compté au nombre des hommes remarquables de la Turquie moderne, non-seulement à

cause de ses talents militaires et de sa valeur, mais pour son génie civilisateur, son humanité, sa tolérance surtout, que l'anecdote suivante permet d'apprécier.

Une dame turque s'était éprise d'amour pour un jeune Grec, aussi beau que l'Apollon du Belvédère, et qui exerçait à Constantinople la modeste profession d'épicier.

Ce n'était pas sans peine que la dame était parvenue à se faire écouter du jeune homme, non qu'elle fût désagréable en aucune façon, mais parce que les conséquences terribles d'un commerce amoureux entre un ghiaour et une croyante refroidissaient singulièrement le bel épicier. Mais ce que femme veut, Dieu le veut ! Ce dicton est de tous les pays, la belle le fit bien voir. Elle menaça le Grec insensible de le dénoncer au cadi, comme ayant tenté de lui faire violence, s'il refusait d'être heureux. Le danger était égal, n'importe pour quel parti il se décidât ; l'épicier fit ce que quatre-vingt-dix-neuf hommes sur cent eussent fait à sa place.

L'intrigue durait depuis quelque temps déjà, lorsqu'un jour deux janissaires entrent dans sa boutique et demandent des objets que les garçons ne trouvent point. Il faut aller chercher le patron qui dans ce moment était aux pieds de la belle musulmane.

A la vue des soldats le pauvre diable est pris d'une émotion si violente que ceux-ci s'en aperçoivent, et, curieux d'en connaître la cause, moitié par menaces, moitié par promesses, lui arrachent son secret.

Par malheur pour l'épicier, l'un de ces soldats était un fanatique ; il court dénoncer le sacrilége au kadi et le chrétien est condamné à mort. Mais Baïrakdar, qui eut connaissance de l'aventure, cassa le jugement et fit même grâce à sa complice.

Après la victoire des rebelles, Mahmoud fut obligé de souscrire à toutes leurs exigences; et pour mieux cacher ses desseins, il parut abandonner tout projet de réforme, affectant de ne parler que du passé et feignant de s'endormir, comme un bon musulman, dans le dogme de l'inévitable fatalité.

Sans conseiller, sans argent, presque sans armée, il lui fallut continuer la guerre contre la Russie et combattre les Serviens révoltés. L'importante forteresse d'Ibraïl tomba au pouvoir du général Bagration et la campagne de 1810 fut encore moins heureuse que la précédente pour la cause des Osmanlis: ils perdirent Nicopolis, Silistrie, Roustchouk; un armistice fut alors signé et bientôt la déclaration de guerre de Napoléon à la Russie changea subitement la face des affaires. La paix fut signée à Bucharest le 28 juin 1812.

Le sultan cédait la Bessarabie, acceptait le Pruth comme limite des deux empires, et plaçait la Valachie sous le protectorat du czar. Ce fut toujours, en effet, le système de la Russie de préparer ses conquêtes en s'attachant préalablement les populations par la reconnaissance et l'intérêt.

Pendant que les Russes abandonnaient les bords du Danube pour se replier au cœur de l'empire, menacé par les aigles victorieuses de Napoléon, le général Andréossy, ambassadeur français, essayait de soustraire le sultan à l'influence de l'Angleterre, sans réussir dans cette mission, car Mahmoud n'avait point oublié le traité de Tilsitt, non plus que les menaces outrageantes de l'empereur dans ses discours au sénat.

Au commencement de l'année 1811, de graves événements s'étaient passés en Egypte; le gouverneur Mohammed-Ali ou Méhémet-Ali, après avoir attiré au Caire les beys mamlouks, qui étaient restés maîtres d'une partie de la haute Egypte, par une

horrible perfidie, les fit massacrer. La Porte, qui redoutait cette milice, approuva la conduite de son lieutenant.

Toçoun-Pacha, fils de Méhémet, marcha ensuite contre l'émir Seoud, chef des Wahabis, et entra vainqueur dans Médine. Les clefs de la ville furent envoyées à Constantinople où, deux mois plus tard, on reçut encore celles de la Mecque. Enfin, Abdallah, fils d'Emir Seoud qui était mort sur ces entrefaites, se rendit à Ibrahim, second fils du vice-roi d'Egypte, qui l'envoya à Sa Hautesse. Ce malheureux prince eut la tête tranchée sur la place d'Aïa-Sofia (1818), et cet événement abattit pour longtemps la secte des Wahabis.

Depuis que la paix avec la Russie permettait à la Porte d'employer librement toutes ses forces, l'insurrection de la Servie perdait chaque jour du terrain; le pacha de Widdin emportait d'assaut le camp des rebelles, et Belgrade, leur capitale, tombait au pouvoir des Ottomans. Czerni-Georges, voyant sa cause perdue, passa en Russie où l'empereur Alexandre lui accorda le grade de général. Quelques années après, il fut mis à mort par le prince de Servie, Miloch-Obrenowitch, au moment où il rentrait dans sa patrie pour y organiser un nouveau soulèvement contre les Turcs.

Lors de la paix générale qui suivit la chute de Napoléon, Sultan Mahmoud revint aux projets de réforme qu'il méditait toujours au fond de son âme; en juillet 1814, un firman parut, relatif à la formation d'une troupe d'élite choisie parmi chaque orta de janissaires. Ce firman fut favorablement accueilli.

XV

Insurrection des Hellènes jusqu'à la prise de Missolonghi par Ibrahim.

(1821-1826.)

En 1819, la Porte reconnut l'indépendance des iles Ioniennes sous la protection de l'Angleterre. La même année, le fameux pacha de Janina, Ali-Tépéléni, qui depuis longues années donnait de graves sujets de mécontentement au sultan, fut mis au ban de l'empire et sommé de venir, en personne, à Constantinople pour rendre compte de sa conduite. Au lieu d'obéir, l'audacieux vassal se déclara indépendant. Sa puissance, ses richesses, ses talents militaires, en faisaient un redoutable adversaire : aussi, des forces considérables marchèrent sur Janina. Ali-Pacha chercha alors à se créer des auxiliaires.

Après les événements de 1815, il s'était formé à Vienne parmi les hommes que n'avaient point satisfaits la nouvelle délimitation des Etats opérée par la Sainte-Alliance, une association qui prit le nom d'*Hétairie* ou *Société d'amis*. Tous les Grecs riches de Constantinople et des provinces entrèrent dans cette association, qui compta même, parmi ses membres, des ministres, des grands sei-

gneurs et des savants de toutes les nations. Instituée dans le but apparent de répandre l'instruction et les lumières parmi les Grecs dégénérés, l'Hétairie finit par montrer sa tendance politique, qui n'était autre que l'émancipation complète du peuple soumis.

Favorisés par cette contagion d'idées libérales et républicaines qui, depuis la révolution française et pour longtemps encore, a gagné la vieille Europe, les Hétairistes, dans l'espace de quatre années, accomplirent des prodiges. Le cadavre de la Grèce, morte depuis quatre cents ans, sembla se ranimer tout d'un coup.

C'est ce moment qu'Ali choisit pour appeler aux armes les Hellènes, ces esclaves qui retrouvaient un nom ! Ses agents parcourent la Morée, la Livadie, la Béotie, et au mot magique de *liberté*, les *rayas* se lèvent pour la cause du farouche despote de Janina. La Moldavie, la Servie, la Valachie, tout pays enfin où s'était montré l'esprit de révolte contre la Porte, lui fournit des soldats.

Les montagnards, connus sous le nom de *klephtes* (ce qui signifie brigands, voleurs de grands chemins), se rangent sous ses drapeaux. Bloqué par les troupes du sultan, Ali se retire dans sa forteresse avec sept ou huit cents hommes et deux cents pièces de canon ; plusieurs mois se passent sans qu'on puisse le réduire, et l'immense armée ottomane est contrainte de lever honteusement le siége.

Cependant, en Moldavie, Alexandre Ipsilanti, d'accord avec le prince Michel Soutzo, appelait les Hellènes à la liberté et leur promettait l'appui du czar. A la fin de mars 1821, l'insurrection éclate tout à coup sur plusieurs points de la Morée ; la Laconie, la Messénie, l'Arcadie, la Béotie se soulèvent. Les îles d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara, équipent une flotte de 180 voiles.

C'est alors que la Porte commit un acte qui souleva l'Europe.

Elle fit pendre le patriarche Grégoire, accusé d'avoir *vraisemblablement* pris part à la révolte de ses compatriotes, quoiqu'il eût lancé contre eux une sentence d'excommunication. Cyrille, métropolitain d'Andrinople, l'évêque d'Ephèse et un grand nombre de Grecs des familles les plus considérables éprouvèrent le même sort.

En mai, les Ottomans entrèrent dans la Moldavie et dans la Valachie. La première de ces principautés était désolée par l'anarchie ; la division régnait entre les boyards et les chefs des Hellènes. Cet état de choses facilita les opérations d'Yousouf-Pacha et d'Ismaïl-Pacha. Ce dernier entra à Yassi, et les Hétairistes, réunis à quelques Arnautes, se réfugièrent dans les montagnes, où ils continuèrent à faire aux Turcs une guerre de partisans très-active et très-meurtrière.

Les armes du sultan étaient moins heureuses au sud de l'empire : Napoli de Malvoisie, Navarin, Tripolitza, étaient prises par les Hellènes, vainqueurs à Cassandra et aux Thermopyles. Mais la flotte réunie aux escadres d'Egypte, d'Alger et de Tunis, parvenait cependant à ravitailler les quelques places encore occupées par les musulmans dans la Morée.

Bientôt Mahmoud se vit menacé par un nouvel ennemi, le châh de Perse, qui voulait rendre à l'empire d'Iran son joyau le plus précieux, Bagdad, qui en avait été violemment arraché depuis deux siècles. Mais le choléra-morbus enleva le prince Mohammed-Ali-Mirza, et le sultan n'eut point à faire une guerre qui eût ménagé aux insurgés d'Europe une puissante diversion.

Les Hellènes marchaient toujours de succès en succès; le gouvernement se régularisait entre les mains d'Ipsilanti, et le siége en était transporté à Corinthe.

En revanche l'étoile d'Ali-Tépéléni semblait pâlir. Depuis trois

mois Korchid-Pacha le bloquait étroitement dans son château du Lac, lorsqu'un ingénieur italien, du nom de Carretto, qu'Ali avait pris à son service, vendit au séraskier le plan de la citadelle; en même temps Korchid achetait à prix d'or la défection des Arnautes à la solde du pacha de Janina. Ces mercenaires lui livrèrent le château du Lac.

Ali se réfugia alors avec une centaine de serviteurs dévoués dans une tour à trois étages dont le premier était rempli de barils de poudre, determiné à se faire sauter plutôt que de se rendre.

Cependant le séraskier lui fait les promesses les plus séduisantes et lui envoie un sauf-conduit. Oubliant sa défiance habituelle, Ali livre la tour et se retire dans une île située au milieu du lac, et regardée comme terrain neutre, pour y attendre le pardon de Sa Hautesse. Mais trois jours après, arrive un firman du Grand Seigneur qui le condamne à mort : « Lâches qui violez votre foi, s'écrie le vieillard se voyant trahi, croyez-vous prendre Ali-Tépéléni comme une femme? » Et il fait feu sur les assaillants, en tue trois ou quatre et succombe enfin percé de balles.

Restait à soumettre les Grecs.

En avril 1822, les Ottomans réussirent à s'emparer de Chio et là ils se vengèrent d'une manière horrible. De plus de cent mille habitants que contenait cette île florissante, à peine en resta-t-il le quart; le reste fut exterminé ou réduit en esclavage. L'Europe, qui suivait avec la plus vive sympathie la lutte héroïque des Hellènes, jeta tout entière un cri d'indignation, lorsqu'elle apprit ce désastre.

Chio, l'île des vins, n'était plus qu'un écueil,
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots réflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Déjà la flotte ottomane se disposait à renouveler cet exploit à Samos, à Ipsara ou à Tine, lorsque, par un hardi coup de main, Canaris attacha un brûlot au vaisseau amiral et le fit sauter.

A la fin d'août, l'armée ottomane dut évacuer le Péloponèse et un brillant succès naval des Grecs termina la campagne. Canaris et Miaulis attaquèrent la flotte turque commandée par Kara-Mohammed-Pacha, incendièrent la Kapoudana et parvinrent à disperser les autres vaisseaux.

Ces revers causèrent une grande effervescence à Constantinople. La révolte éclata en novembre; le sultan dut encore lui céder; le vizir Salih-Pacha et le moufti qui passaient pour avoir l'intention de remplacer les janissaires par des troupes régulières furent exilés, ainsi que le Berber-Bachi (barbier et secrétaire de Mahmoud à la fois, quoiqu'il ne sût ni lire, ni écrire), et Khalet-Effendi, son favori préféré. La Khasnadar-Ustar, la femme de son harem qu'il aimait le mieux, mais qui s'était attiré la haine du peuple parce que, disait-on, elle coûtait plus à son maître que l'entretien d'une armée, fut enfermée dans la prison du sérail, après avoir reçu des mains du kyzlar-agaci une rude correction. Khalet avait conservé toute sa fortune, et s'était rendu, accompagné d'une suite nombreuse, à Konia; mais ses biens tentèrent le cupide monarque qui le fit étrangler dans le couvent même des derviches Mewlewis, où il s'était retiré. Et pourtant l'ex-favori possédait une sauvegarde écrite de la propre main du Grand Seigneur!

Mavro-Michali, Colocotroni, Marco Botzaris, Odyssée et Nikitas se partagèrent les honneurs de la campagne de 1823; Missolonghi fut débloqué, l'Etolie et l'Acarnanie reconquises; Colocotroni remporta une victoire éclatante près du couvent de Saint-Luc et Marco Botzaris, le Léonidas de la Grèce moderne, périt atteint de

deux coups de feu, après avoir surpris le camp ottoman endormi, près de Karpénitza. Miaulis incendia deux frégates de la flotte de Khosrew-Pacha et l'obligea de regagner les Dardanelles.

En même temps des légions d'étrangers philhellènes se formaient de tous les côtés; le poëte immortel, lord Byron, se dévouait à la cause des Grecs, leur apportait des armes, des munitions et des presses, établissait un service de postes et négociait pour eux un emprunt en Angleterre.

Mais les rivalités des chefs empêchaient les insurgés de profiter des avantages que leur offrait le sort des armes; Colocotroni, qui s'était révolté contre le président Mavrocordato, fut déclaré rebelle à la patrie. Les Hellènes se virent obligés d'abandonner le siége de Lépante et Missolonghi manqua de tomber au pouvoir de l'ennemi, par une trahison des Souliotes qui faisaient parti de la garnison.

Lord Byron en ressentit un vif chagrin : quelques jours après, il fut atteint de la maladie inflammatoire à laquelle il succomba, le 19 avril 1824. Sa mort fut un deuil pour cette nouvelle patrie qu'il avait adoptée; la Grèce, en le perdant, perdait plus qu'une armée. Son corps fut rendu à sa famille; mais les Hellènes gardèrent son cœur, ce grand et noble cœur dont les dernières pulsations avaient été pour eux !

L'Egypte parut alors pour la première fois dans les affaires de la Grèce. Ibrahim, nommé pacha de Morée, quitta Alexandrie avec 30 frégates, quelques petits vaisseaux, 150 transports, 2,000 hommes de cavalerie et 20,000 hommes d'infanterie, organisés à l'européenne. Pendant ce temps, le kapoudan-pacha Khosrew mettait Ipsara à feu et à sang. En revanche, Miaulis, avec ses brulôts, détruisit une flotte turque de 20 navires. A la fin de la campagne, ce brave amiral était parvenu à les forcer tous deux à

la retraite, le kapoudan-pacha vers les Dardanelles, Ibrahim vers l'île de Candie, où il lui fit encore éprouver de nouveaux échecs. Malgré le peu de succès de ses premières tentatives, Ibrahim ne se découragea point. Le 24 février 1825, il débarqua à Modon et le 18 mai Navarin tombait en son pouvoir. Ibrahim se conduisit avec la plus grande modération ; la garnison put se retirer sur des bâtiments anglais et autrichiens.

Dans la Grèce occidentale, Missolonghi était fortement pressée. Colocotroni, avec les 8,000 hommes qu'il avait rassemblés à Tripolitza, Dikaïos, Mavro-Michali, avec ses Maïnotes, ne purent empêcher Ibrahim et Reschid-Pacha de réunir leurs forces et de venir assiéger cette ville à la tête de 30,000 hommes.

En janvier 1826, une petite flottille grecque de 24 bricks parvint à ravitailler Missolonghi, mais la famine réduisit bientôt les assiégés à la dernière extrémité ; ils résolurent alors de s'ouvrir un passage à main armée au milieu des ennemis. Une faible partie de la garnison, des vieillards, des blessés, des enfants, des femmes, restèrent seuls dans Missolonghi ; même beaucoup de ces dernières ne voulurent point abandonner leurs maris, et partagèrent avec eux les dangers de la sortie. 1,800 Souliotes parvinrent à gagner Salone ; tandis que leurs braves frères d'armes, retranchés dans le bastion avec Botzaris, se faisaient sauter et s'engloutissaient sous ses décombres avec plus de 2,000 musulmans.

XVI

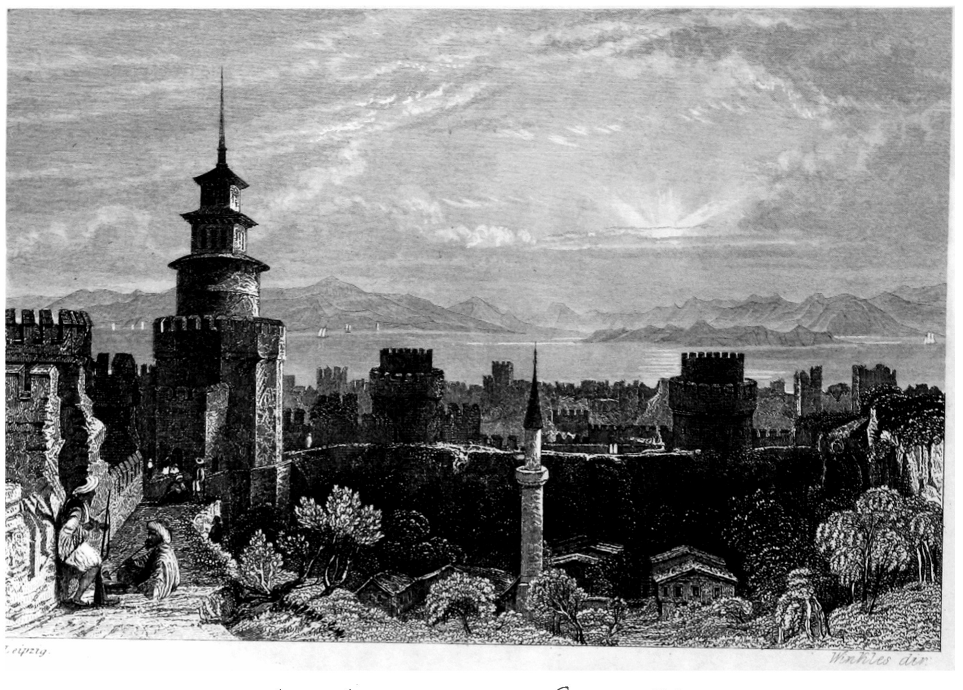
Destruction des janissaires.

(1826.)

La nouvelle du triomphe d'Ibrahim et l'arrivée à Constantinople des têtes et des oreilles des vaincus, furent saluées aux acclamations enthousiastes du peuple. Mais cette victoire était l'œuvre des Egyptiens, dont la valeur disciplinée avait seule pu triompher des Grecs.

Sultan Mahmoud en conçut un secret dépit, et résolut de mettre à exécution le plan de réforme qu'il méditait depuis quinze ans. Il ne s'agissait de rien moins que d'une révolution complète dans le système militaire. Les janissaires, cette troupe indisciplinée et au courage aveugle, plus propres à troubler l'empire qu'à le défendre, allaient être soumis à la tactique européenne et à la stratégie moderne, seul moyen de résister à des voisins puissants dont les forces augmentaient sans cesse, en même temps que déclinaient de plus en plus celles des Osmanlis.

Après s'être assuré du concours des principaux officiers de l'Etat, Mahmoud fit paraître une ordonnance pour la formation d'un



Le Château des Sept-Tours.

corps régulier d'ekindjis (soldats actifs), tirés des janissaires. Le nouveau corps fut bientôt formé, et au mois de juin 1826, les premières leçons d'exercice furent données sur l'Et-Meïdan, aux officiers seulement, par d'habiles instructeurs, venus d'Égypte.

Mais l'innovation ne fut pas goûtée par cette classe d'ennemis de tous progrès, plus nombreuse encore en Turquie que partout ailleurs. Les fanatiques crièrent à la profanation. Quoique le grand vizir eût démontré la nécessité politique et la légalité religieuse de ces mesures, plusieurs chefs de janissaires, de ceux-là même qui avaient pris l'engagement de seconder les vues du gouvernement, se concertèrent pour les faire échouer.

Dès le matin du 15 juin 1826, les kazans furent renversées sur l'Et-Meïdan. Des kara-koulioukdjis (sous-officiers) parcoururent le quartier du château des Sept-Tours, repaire de la canaille de Constantinople, demandant à grands cris la tête du grand vizir et du moufti qui avaient approuvé les réformes impies de Mahmoud.

L'insurrection grossit rapidement ; le palais du grand vizir fut pillé, et l'aga des janissaires obligé de se cacher.

Mais le grand vizir garde tout son sang-froid au milieu de cette confusion et de ce désordre. L'arslan-khaneh (ménagerie) est indiqué comme le rendez-vous général de tous les fidèles sujets du sultan. Bientôt accourent en foule les oulémas, les *danichmends* (docteurs), les *khodjas* (professeurs), les *softas* (étudiants), les *levends* (soldats de marine), les *laghoumdjis* (mineurs), les chefs de l'artillerie, amenant des canons : ils se rallient tous autour du grand vizir.

Le sultan, qui se trouvait à Bechik-Tach, arrive en toute hâte. L'étendard du prophète est déployé ; des crieurs et des huissiers

parcourent les rues de Constantinople, appelant les bons musulmans à la défense de leur souverain et du sandjak-chérif.

La population se lève presque tout entière et accourt sur la place du sérail.

Les rebelles, inquiets de l'apparition du sandjak-chérif, députent alors au grand vizir le kiahïa-ieri (vice-intendant des janissaires). Mais le ministre ne se laisse point fléchir, et donne l'ordre aux soldats de marcher en avant. La foule les suit en poussant le cri de guerre : Allah-Ekber (Dieu est au-dessus de tout)!

Quelques détachements que les janissaires avaient placés aux environs de la mosquée de Sultan Bayezid, et dans toutes les rues conduisant à l'Ahmediyeh, sont promptement dispersés; les rebelles se réunissent en masse sur l'Et-Meïdan, ferment les issues de cette place et s'y barricadent avec de grosses pierres.

Les troupes régulières de Mahmoud occupaient tout le reste de ce quartier, siége constant des rébellions. Avant d'en commencer l'attaque, l'intrépide sultan affrontant mille morts, passa plusieurs fois à cheval devant les bandes insurgées, en les sommant de se disperser.

La situation se prolongeait; un moment d'hésitation pouvait tout perdre.

Un officier dévoué, Kara-Dyehennem, déchargea son pistolet sur l'amorce d'un canon ; le coup partit, et la mitraille ouvrit une trouée sanglante dans les rangs des rebelles. L'action était engagée. L'artillerie tonna de toutes parts sur les masses confuses et pressées des janissaires ; le combat ne fut bientôt plus qu'un massacre. On ne fit point de quartier, et le feu ayant été mis aux étaux de bouchers attenant aux casernes, ces constructions, avec tous les fuyards qui s'y étaient entassés, devinrent la proie des flammes.

On a beaucoup exagéré le nombre des victimes de cette journée. Il ne paraît pas qu'il ait dépassé 5 ou 6,000 hommes tués dans l'action, grillés dans les casernes ou exécutés les jours suivants. En outre, 15,000 janissaires environ furent exilés en Asie, après qu'un hatti-chérif du 16 juin eut prononcé la dissolution de ce grand corps.

La suppression des derviches Bektachis suivit de près celle des janissaires. Cette secte, étroitement liée avec la milice proscrite, était accusée de professer des doctrines contraires à l'esprit du Coran, et de se livrer dans ses couvents aux plus scandaleuses orgies.

Sultan Mahmoud ne s'arrêta point là. Les corps de cavalerie, connus sous le nom de spahis, silihdars, ouloufedjis, qui n'étaient pas moins indisciplinés que les janissaires, et qui souvent avaient été complices de leurs révoltes, furent également abolis, et toutes les autres milices réorganisées à l'européenne. Lui-même, revêtu d'un uniforme égyptien, la cravache à la main, assistait régulièrement aux manœuvres, et chaque soldat eut dans la poche de son pantalon à la cosaque le *Manuel du soldat*, traduit en turc.

Le vigoureux coup d'Etat que Mahmoud venait d'accomplir avec tant de bonheur, fut généralement applaudi par la population paisible de Constantinople, à qui les janissaires étaient en horreur. Cette milice, en effet, n'était composée, dans les derniers temps, que d'un ramas d'individus pris dans la plus basse classe, de *hammals* (portefaix), de *caidjis* (bateliers), etc., qui ne s'enrôlaient qu'afin de pouvoir se livrer impunément à tous les excès et à tous les crimes. On raconte même qu'il leur arrivait souvent de mettre le feu pendant la nuit aux maisons, afin de pouvoir voler et piller à la faveur de l'incendie.

Cependant, les mécontents essayèrent encore deux fois, dans le cours de la même année, de protester contre la réforme ; en juin, ils allumèrent un incendie terrible qui dévora des quartiers entiers de la ville ; en octobre, ils tramèrent une conspiration à la tête de laquelle était un ex-derviche bektachi, nommé Louloudji-Ahmed. Mahmoud se montra impitoyable dans la répression de ces deux tentatives, et sa ténacité assura le succès de ses innovations civiles et militaires.

La destruction des janissaires fut-elle un bien ou un mal pour l'empire ottoman? Sultan Mahmoud, en tuant ce grand corps, presque contemporain de l'empire lui-même, ne détruisit-il point aussi une des forces vives de l'Etat, une des bases fondamentales de la nationalité turque, le principe du prosélytisme armé? Le progrès matériel est-il préférable chez un peuple en décadence, à l'esprit de fanatisme, et à ce qui subsistait encore de l'ancienne énergie barbare? Grave question, qui a longtemps partagé les meilleurs esprits, et que les événements qui se passent, dans ce moment même en Orient, pourront seuls décider.

XVII

Intervention des puissances européennes dans les affaires des Hellènes. —
Bataille de Navarin.

(1826-1827.)

Cependant, la lutte des Grecs contre les Turcs, en se prolongeant, avait fini par attirer l'attention de l'Europe. L'Angleterre craignait de voir la Russie intervenir à la fin, et acquérir une prépondérance décidée. En février 1826, le duc de Wellington se rendit à Saint-Pétersbourg, sous le prétexte de féliciter l'empereur Nicolas sur son avénement au trône ; mais en réalité afin de lui remettre un protocole, par lequel le roi d'Angleterre proposait au czar de faire de la Grèce un État tributaire de la Turquie, et gouverné par des princes indigènes qui seraient confirmés par la Porte. La Russie accueillit ces propositions ainsi que la France, mais l'Autriche et la Prusse s'y refusèrent. Du reste, ce ne fut qu'au printemps de 1827 que s'ouvrirent les conférences qui amenèrent le traité du 6 juillet. Les événements qui se passèrent en Grèce, durant cet intervalle, eurent sur ce traité une influence considérable.

Après la chute de Missolonghi, la guerre avait pris un caractère

effrayant; Ibrahim avait tout mis à feu et à sang sur son passage jusqu'à ce qu'il fut arrêté par les Maïnotes sous les murs de Misthra. A l'automne, la Morée n'était plus qu'un désert. Reschid-Pacha, après avoir soumis l'ouest, se tournait vers l'est de la Grèce et, au commencement de juillet, venait mettre le siége devant Athènes.

On fit, pour sauver la ville, les plus grands efforts, mais en vain; elle fut prise d'assaut et l'Acropolis bloquée. Sa garnison ravitaillée une première fois par Grisiotti, et une seconde par le commandant Fabvier, se défendit avec un grand courage.

L'arrivée, depuis longtemps annoncée, de lord Cochrane et celle de sir Richard Church semblaient devoir relever la cause des Hellènes. Le premier fut nommé grand amiral et le second généralissime des troupes de terre. En même temps, l'Assemblée nationale, convaincue de l'absolue nécessité de choisir un chef étranger à tous les partis qui déchiraient la Grèce, mit à la tête du gouvernement le comte Jean Capodistria, homme d'État distingué et très en faveur à la cour de Russie.

Après une tentative infructueuse de débarquement faite par Cochrane et Church, la capitulation de l'Acropolis fut signée le 5 juin aux conditions les plus honorables.

Toute la Grèce était alors dans une complète désorganisation; l'intervention des puissances pouvait seule la sauver. La Porte ayant refusé d'adopter le protocole des trois puissances et de traiter avec des sujets rebelles, la France, l'Angleterre et la Russie résolurent d'employer la force, pour mettre fin à cette guerre meurtrière.

Le 6 juillet 1827 fut signé, à Londres, ce fameux traité qui assura la nationalité de la Grèce. Les amiraux des trois nations reçurent des instructions à l'effet d'empêcher à l'avenir toute venue de

troupes d'Égypte et de commencer les hostilités, si les Turcs voulaient forcer le passage.

Cependant l'escadre égyptienne, sortie d'Alexandrie, était entrée le 9 septembre à Navarin. Les amiraux des escadres d'Angleterre et de France, sir Edward Codrington et M. de Rigny, communiquèrent à Ibrahim-Pacha les ordres qu'ils avaient reçus de leurs gouvernements. Il en résulta une suspension d'armes provisoire.

Les escadres quittèrent alors leur croisière pour aller s'approvisionner, laissant, toutefois, une frégate de chaque nation pour observer les mouvements de la flotte turque réunie dans la baie. Deux jours après, Ibrahim-Pacha, violant sa parole donnée, mit sa flotte en mouvement et en dirigea deux divisions sur Patras. Elles furent rencontrées, le 4 octobre, devant l'île de Zante par l'amiral Codrington qui avait été averti par la frégate laissée en observation. Tahir-Pacha, qui commandait la flotte turque, dut rebrousser chemin et rentrer dans le port de Navarin.

Le 12 octobre, l'escadre russe, commandée par le comte Heyden, fit sa jonction. Il fut décidé alors que les trois flottes combinées prendraient position devant le port, pour renouveler à Ibrahim les propositions qui lui avaient déjà été faites. Mais la frégate parlementaire ne fut pas admise, et la dépêche fut refusée.

Dès le 19, l'armée navale combinée avait fait son branle-bas de combat. Le commandement ayant été déféré à sir Codrington, le plus ancien des trois amiraux, le lendemain l'escadre anglaise pénétra la première dans le port; elle était suivie par la flotte française; les vaisseaux russes formaient l'arrière-garde

Les forces alliées consistaient en vingt et quelques bâtiments de diverses grandeurs, 1,252 bouches à feu et 8,850 hommes d'équipage; l'armée navale des musulmans, composée de plus de soixante

voiles, comptait 2,158 bouches à feu et environ 19,620 hommes d'équipage ou de garnison. Elle s'était rangée sur le contour de la baie en une triple ligne formant le croissant.

Les Turcs commencèrent le feu en tirant sur une embarcation de la frégate anglaise *le Darmouth;* à trois heures l'action était engagée entre toutes les forces des deux armées. Le combat fut terrible : pendant trois heures et demie, les musulmans opposèrent la plus stoïque intrépidité à l'habileté et au courage des marins chrétiens. Leurs vaisseaux sautaient en l'air tour à tour ou bien coulaient dans l'étroite enceinte qui renfermait les combattants. A six heures et demie du soir, le feu avait cessé sur tous les points. Une vingtaine de bricks et de corvettes abandonnés par leur équipage et qui étaient en feu ou à la côte, voilà tout ce qui restait de la nombreuse escadre égyptienne.

XVIII

Guerre contre la Russie. — Pacification de la Grèce. — Campagnes de 1828-1829.

Ibrahim était absent lorsqu'eut lieu la destruction de sa flotte; de retour à Navarin, il en parut douloureusement affecté; mais il ne songea point à se venger par de cruelles représailles sur les chrétiens.

Quand le divan eut connaissance de cette catastrophe, la consternation fut au comble dans Constantinople. Mais l'interprétation ambiguë que les puissances médiatrices, désireuses de ne pas se brouiller avec la Porte, donnèrent à cet événement, condamna les amiraux à une inaction dont Mahmoud et Ibrahim surent profiter. Le reïs-effendi déclara aux puissances qu'on voulait bien pardonner aux Moréotes, mais à condition qu'ils se soumettraient; les ambassadeurs, qui ne pouvaient accepter ces propositions, quittèrent Constantinople le 8 décembre.

En Grèce cependant, la victoire de Navarin avait produit quelque effet. Grisiotti et Vassos eurent des succès dans le sud; dans l'ouest le général Church et le capitaine Hastings s'emparèrent de quelques places.

Pendant ce temps, la Porte proscrivait les Arméniens pour les punir des sympathies qu'elle leur supposait pour la Russie. Vingt-sept mille d'entre eux qui habitaient Constantinople n'eurent qu'un délai de dix jours pour se mettre en route et quitter le territoire ottoman.

Une amnistie générale que le sultan fit alors offrir aux Grecs par quatre archevêques grecs, porteurs d'un rescrit du patriarche Agathangelos, fut refusée par eux, parce que son acceptation eût fait redescendre leur patrie du rang des nations où venait de la placer la protection de l'Europe. Peu de jours après, on apprit la déclaration de guerre de la Russie aux Ottomans, nouvelle funeste qui promettait à la cause des Hellènes une puissante diversion.

Mahmoud, cependant, ne se laissait point abattre par l'adverse fortune ; les armements étaient repris avec un surcroît d'activité ; on radoubait les vaisseaux échappés au désastre de Navarin ; d'autres, en grand nombre, étaient sur les chantiers.

Bientôt on reçut la nouvelle du passage du Pruth par le feld-maréchal, comte de Wittgenstein. Le divan décida que l'on repousserait la force par la force, et que l'on défendrait jusqu'à la dernière extrémité l'empire et l'islamisme, menacés par les infidèles moscovites.

Ibraïl succomba le 28 juin ; le lieutenant-général Roudzewitch franchit le Danube et s'empara d'Ishaktcheh.

Presque en même temps, les places de la Dobroutscha, Matchin-Toultcha, Hirsowa, Kustendji, ouvrirent leurs portes aux Russes, qui s'emparèrent en outre d'Anapa, dans la Grande-Abasie, et de Bazardjik. Sur le Danube, la forteresse de Silistrie était cernée, ainsi que Roustchouk et Giurgewo ; la petite Valachie était occupée par le baron de Geismar, et Varna dut se rendre à cause

de la défection d'Yousouf-Pacha, qui avait passé au camp moscovite et s'était mis sous la protection du czar.

Mais la mauvaise saison survint alors qui obligea les Russes à battre en retraite ; les siéges de Choumla et de Silistrie furent levés, et l'armée du czar repassa le Danube en abandonnant un immense matériel de guerre.

Du côté de la Grèce, les opérations de la guerre s'étaient bornées à la reprise de Missolonghi par les Hellènes. La France préparait, à Toulon, une expédition destinée à occuper la Morée, si Ibrahim se refusait à l'évacuer de bonne volonté.

Le 29 août, le général Maison débarqua avec 14,000 hommes ; à la fin d'octobre, il s'était emparé de toutes les places de la Morée, presque sans effusion de sang. Déjà il était sur le point de repasser en France, lorsqu'il reçut l'ordre de rester avec un corps d'observation de 5,000 hommes jusqu'à la fin des négociations avec la Porte.

En Asie, les armes russes n'étaient pas moins heureuses qu'en Europe. Le général Paskewitch s'empara successivement de Kars, de Poti, d'Akhalzitké, de Bayezid, de Diadin et de Topvak-Kalé.

Dans les derniers jours de février 1829, le contre-amiral Koumani, sorti de Sébastopol, s'empara du port de Sizèboli, point militaire important, que Hussein-Pacha essaya vainement de reprendre en avril suivant.

Cette perte ne servit qu'à imprimer un nouvel élan aux énergiques efforts de Mahmoud. Un avantage obtenu par la flotte ottomane sur la mer Noire, et la prise de la frégate russe, *le Raphaël*, qui fut remorquée en triomphe à Constantinople, enflèrent d'espérance les cœurs musulmans.

Mais ce succès fut compensé par la perte de plusieurs places

maritimes dont s'emparèrent les amiraux Greigh et Heyden. Sur terre, les chances de la guerre étaient encore davantage en faveur des Russes. Après deux engagements sous les murs de Silistrie et de Pravadi, le général Diebitch défit complétement le grand-vizir, Reschid-Pacha, dans les défilés de Kulewtcha. Puis il revint mettre le siége devant Silistrie, qui capitula le 1er juillet.

C'est alors qu'il conçut le hardi projet de franchir les défilés si redoutés des Balkans. Le grand-vizir s'était renfermé avec ses meilleures troupes dans Choumla, s'attendant à y être attaqué. Diebitch entretint cette erreur en faisant partir, de nuit seulement, les corps destinés à l'expédition qu'il projetait. Ce stratagème réussit à merveille ; la chaîne du Balkan fut franchie sur trois points différents par les généraux Rudiger, de Pahlen et Roth.

Aussitôt, poursuivant ses avantages, le général Diebitch prit d'assaut Selimno et, continuant sa marche, arriva huit jours après sous les murs d'Andrinople. Les Russes y entrèrent sans coup férir, plutôt en alliés qu'en vainqueurs.

Pendant ce temps-là, le comte Paskewitch avait repris l'offensive en Asie, et s'était successivement emparé d'Erzeroum et de Baïbourd.

L'épouvante avait glacé tous les esprits à Constantinople. Le découragement s'empara du sultan lui-même, qui consentit enfin à envoyer des plénipotentiaires au camp du vainqueur. Les négociations traînèrent en longueur, car les Turcs ne pouvaient se décider à subir les dures conditions que leur dictait Diebitch-Sabalkanski (qui a franchi les Balkans).

Enfin, le 14 septembre 1829, la paix fut signée.

La Russie rendit toutes ses conquêtes en Europe, et le Pruth fut, comme par le passé, la limite des deux empires. Mais la suzeraineté

du sultan sur la Moldavie et la Valachie, réduite à de vaines formalités d'investiture de leurs hospodars et à de légers tributs, n'était plus, pour ainsi dire, que nominale. Ces provinces furent placées sous le protectorat du czar.

En Asie, l'empereur Nicolas restitua également la majeure partie du territoire dont il s'était emparé, mais il se réserva les places d'Anapa, de Poti, d'Akhalzitké, d'Atzkour et d'Akhalkalaki, comme compensation des frais de la guerre, et en à-compte des indemnités que la Porte s'engageait à lui payer, et qui furent portées à la somme énorme de 11,500,000 ducats de Hollande. Quant à la Grèce, la Russie renouvelait purement et simplement son adhésion au traité de Londres de 1827 et au protocole de 1829, sans rien stipuler au profit des Hellènes.

XIX

Lutte de Méhémet-Ali et de Mahmoud.

Forcé de reconnaître l'indépendance de la Grèce, Sultan Mahmoud s'en remit, pour les limites du nouvel État et le choix de son souverain, aux décisions de la conférence de Londres.

Malgré le démenti que l'issue de la guerre contre les Russes et contre les Grecs semblait donner à ses innovations, il poursuivait avec une ardeur nouvelle sa pénible tâche de réformateur. Adoptant ouvertement les usages des peuples chrétiens, il donnait des fêtes, des bals, des concerts; il établissait des lazarets contre la peste, au grand scandale des bons musulmans, imbus des dogmes du fatalisme. L'armée voyait augmenter tous les jours ses bataillons réguliers, et la marine, presque détruite, se relevait déjà lorsque, tout à coup, une nouvelle insurrection éclata en Albanie.

Le vice-roi d'Égypte en prit occasion pour ne point payer l'impôt qu'il devait à la Porte, prétextant les frais extraordinaires causés par la guerre contre les Russes.

Mahmoud dissimula sa colère et parut céder aux prétentions du

vice-roi. De même il dévora en silence l'affront que lui fit le cabinet français, en poursuivant l'expédition d'Alger, en dépit de ses réclamations énergiques. Mais il se vengea l'année suivante en dénonçant aux puissances alliées les démarches secrètes du comte Guilleminot, ambassadeur du nouveau roi Louis-Philippe. Dans la prévision d'une guerre générale, M. Guilleminot avait engagé le sultan à faire, le cas échéant, cause commune avec la France. Le gouvernement de Juillet désavoua son agent qui fut rappelé.

Cependant l'opposition aux réformes du sultan prenait chaque jour un caractère plus grave; Mahmoud II put en juger par lui-même, dans un voyage qu'il fit à Andrinople.

De retour dans sa capitale, il fit ou sembla faire quelques pas rétrogrades, mais le parti des vieux Turcs n'en témoigna pas moins son mécontentement par de nouveaux incendies.

Ces effrayantes protestations n'arrêtèrent point Mahmoud dont l'énergie semblait croître avec la résistance qu'il éprouvait. Il créa un ordre civil et militaire, divisé en quatre classes, le *Nichani-Iftikhar* (signe d'honneur), dont la distribution fut inaugurée par une fête à l'Européenne, et il mit le comble à l'exaspération des vrais croyants en faisant publier le *Moniteur ottoman*, journal écrit en turc et en français.

La peste et le choléra, qui ravageaient alors l'empire, furent regardés par le fanatisme musulman comme des signes de la colère d'Allah, irrité de voir les diaboliques inventions des *Ghiaours*, imposées par un prince impie à ses fidèles serviteurs.

Cependant Méhémet-Ali, qui convoitait depuis longtemps la riche province de Syrie, prétexta d'anciens différents avec Abdallah, pacha d'Acre, et demanda au sultan l'autorisation de lui faire la guerre.

Mahmoud, indécis, accorda d'abord, puis après refusa son firman; mais Ibrahim-Pacha n'en partit pas moins du Caire, le 20 octobre, avec une armée de trente mille hommes disciplinés à l'Européenne. Avant la fin du mois suivant, Gaza, Jassa, Kaïffa étaient en son pouvoir et il arrivait sous les murs de Saint-Jean d'Acre.

A la nouvelle de cette marche victorieuse, le sultan ordonna au vice-roi de rappeler son fils; Méhémet ne tint aucun compte de cet ordre, et Saint-Jean d'Acre qui avait résisté à Bonaparte, fut prise d'assaut, le 27 mai 1832, après un siége de six mois.

Mahmoud alors arma en toute hâte, et Hussein-Pacha, décoré du titre inusité de *feld-maréchal*, marcha sur la Syrie. Le 15 juin, Ibrahim entrait à Damas, après avoir battu la veille l'armée ottomane. Puis, marchant de succès en succès, il s'empare d'Alep, culbute les trente-six mille hommes sous les ordres du feld-maréchal Hussein-Pacha, au défilé de Beïlan, entre Alexandrette et Antioche, et termine, par la prise de cette dernière ville, la conquête de toute la Syrie.

Reschid-Pacha, nommé séraskier, ne fut pas plus heureux que son prédécesseur. Ibrahim remporta l'éclatante victoire de Konieh, et le général ottoman se trouva au nombre des prisonniers. Cette rencontre décisive ouvrait aux Égyptiens le chemin de Constantinople.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, le gouvernement français offrait sa médiation aux parties belligérantes : Méhémet-Ali s'engageait à cesser les hostilités, moyennant l'abandon des quatre pachaliks de la Syrie et du district d'Adana. Mais l'arrivée à Constantinople du général Mouravieff qui offrit à Sa Hautesse l'intervention d'une armée russe, fit rompre les négociations

et 25,000 Russes débarquèrent au Bosphore, sur la côte d'Asie, vis-à-vis Thérapia et Buyuk-Déré. Méhémet-Ali dut se contenter de la Syrie; quant au district d'Adana, il fut accordé à Ibrahim-Pacha à titre de *muhacyllik* (c'est-à-dire comme fermier général). Mais les troupes russes demeurèrent en Turquie jusqu'à ce que les Égyptiens eussent repassé le Taurus, ce qui arriva à la fin de juin 1833.

Le résultat de l'intervention russe fut le traité d'Unkiar-Skélessy. Les deux empires contractèrent une alliance offensive et défensive pour huit années; en outre la Porte s'engageait, par un article additionnel, à fermer le détroit des Dardanelles à toute nation en guerre avec le czar.

Aussitôt qu'elles connurent ce traité, la France et l'Angleterre protestèrent; mais l'empereur Nicolas resserra encore son alliance avec le sultan en lui faisant remise d'une partie des contributions de guerre qui lui étaient dues.

Cependant des troubles sérieux agitaient l'Albanie, la Bosnie, la Servie et l'Asie Mineure; le divan, travaillé par la diplomatie étrangère, était partagé en adversaires et en partisans de l'alliance russe; les armements continuaient en Turquie, comme en Égypte : tout enfin faisait présager une rupture nouvelle entre le sultan et son puissant vassal.

Une insurrection qui éclata dans la Palestine et dans la Galilée, fatiguées du joug de fer de Méhémet-Ali, parut à Mahmoud une occasion favorable de prendre sa revanche. Il s'empressa d'envoyer sur le théâtre de la guerre une armée de 60 à 80,000 hommes; mais les puissances européennes intervinrent encore, et la paix ne fut pas troublée pour cette fois. Mahmoud du reste poursuivait toujours ses réformes, construisant des routes, établissant

des postes ; l'armée touchait à sa complète réorganisation ; des ambassadeurs permanents étaient accrédités à Paris, à Londres, à Vienne.

Une expédition contre la régence de Tripoli, en 1835, eut pour résultat de faire rentrer ce petit État sous la domination de la Porte. En même temps la tranquillité se rétablissait, quoique lentement, dans les provinces. Pendant un second voyage que fit le sultan, au nord de ses États européens, un vaste complot s'organisa contre lui. Prévenu à temps, il sévit avec rigueur ; le ministre de l'intérieur, Pertew-Pacha, partisan déclaré des anciens usages, fut condamné à mort. Il but le poison avec l'impassibilité et la résignation d'un vrai croyant.

Ni Mahmoud, ni Méhémet n'avaient sincèrement accepté la paix. De nouvelles prétentions du pacha surgissaient sans cesse et le sultan n'aspirait qu'au moment favorable où il pourrait humilier son vasal rebelle. Pendant toute l'année 1838, les flottes turque et égyptienne, renfermées dans les Dardanelles et dans le port d'Alexandrie, ne furent retenues que par les efforts des puissances. Mais, enfin, au commencement de l'année 1839, Mahmoud étant parvenu à réunir un assez grand nombre de troupes sur les frontières de la Syrie, dévoila hautement son projet de se venger du vice-roi d'Égypte.

Voulant, toutefois, donner un prétexte plausible à son agression, il somma tout à coup Méhémet-Ali de lui payer le tribut arriéré depuis plusieurs années et de retirer ses troupes des frontières pour les faire rentrer dans l'intérieur de la Syrie. Sur le refus du vice-roi, il ordonna à son armée de franchir le Taurus, déclara de nouveau Méhémet-Ali traître à la patrie, et donna l'investiture de ses États au séraskier Haffiz-Pacha.

Ibrahim attendit l'ennemi sur les bords de l'Euphrate. Le 25 juin 1839, les deux armées en vinrent aux mains à Nezib.

Le général égyptien avait divisé ses forces en six colonnes. Un combat d'artillerie très-vif s'engagea tout d'abord et les Égyptiens réussirent au bout d'une heure, à démonter la plupart des canons ottomans. Dans ce moment décisif, Ibrahim fit donner sa cavalerie et bientôt l'armée turque fut en pleine déroute. Les vaincus abandonnèrent plus de cent pièces de canon, leurs bagages, leurs munitions; ils eurent environ quatre mille cinq cents hommes tués et deux mille blessés. La perte des Égyptiens s'éleva à trois mille hommes.

Le sultan n'eut point connaissance de ce dernier malheur; atteint d'une maladie grave, il avait cessé de vivre le 1er juillet.

XX

Mahmoud et son œuvre.

Mahmoud est incontestablement un des plus grands hommes qu'ait produits l'Islamisme au XIXe siècle. Des esprits superficiels se sont hâtés de proclamer à l'avance l'inanité de son œuvre ; les événements leur ont déjà donné un éclatant démenti. D'autres lui ont reproché d'avoir brusqué ses réformes, oubliant que la civilisation est la fille du temps, ou bien encore ils lui ont fait un crime de son despotisme, comme si le despotisme n'était pas le seul régime possible chez les orientaux. Les écrivains qui ont propagé ces idées connaissaient mal la constitution de l'empire ottoman.

Voyez ce que disait à la fin du dernier siècle Mouradgea d'Ohsson, l'homme qui a le mieux connu la Turquie : « Presque tous les maux publics et particuliers qui affligent les Ottomans n'ont pour principe ni la religion, ni la loi, ils dérivent des préjugés populaires, de fausses opinions et de règlements arbitraires dictés par le caprice, la passion, l'intérêt du moment, tous également contraires à l'esprit du Coran... Pour réformer les Ottomans,

il ne faudrait donc qu'un esprit supérieur, qu'un sultan sage, éclairé, entreprenant. Le pouvoir que la religion met entre ses mains, l'aveugle obéissance qu'elle prescrit aux sujets pour tout ce qui émane de son autorité, en rendraient l'entreprise moins hasardeuse et les succès moins incertains. Par la disposition textuelle de la loi, le souverain a le droit, la force, la puissance de changer à son gré les ressorts de l'administration civile et politique de l'empire, et d'adopter les principes que pourraient exiger les temps, les circonstances et l'intérêt de l'État. Tout dépend, comme on voit, d'une seule tête. Qu'un Mohammed II, qu'un Sélim, qu'un Suleyman Ier, montent encore sur le trône ; qu'ils soient secondés par le génie puissant d'un Khaïr'ud-din-Pacha, d'un Sinan-Pacha, d'un Kupruli, etc.; qu'un moufti, animé du même zèle et du même esprit, entre dans leurs vues; que ce chef des oulémas veuille, de concert avec eux, faire tourner au bien de sa nation l'influence que lui donnent et la dignité de sa place et l'opinion des peuples, alors on verrait ces mêmes Ottomans, jusque-là si concentrés dans eux-mêmes et si tyrannisés par l'empire des préjugés populaires, entretenir avec les Européens des relations plus intimes, adopter leur tactique et leur système militaire, se livrer aux découvertes nouvelles, cultiver les sciences et les arts, élever leur administration sur des principes différents, enfin changer absolument la face de l'empire. »

Ces pages prophétiques sont le plus bel éloge de Mahmoud II.

La postérité est juste ; elle tient compte de mille choses qui échappent aux yeux des contemporains, précisément parce qu'ils en sont trop rapprochés pour les voir. Elle dira de Mahmoud qu'il fut grand, aussi grand que le czar Pierre, plus grand peut-être, car elle mesurera son œuvre d'après les difficultés qu'il eut à sur-

monter et non pas suivant ce que des événements étrangers en auront fait cinquante ans plus tard.

Elle montrera en parallèle Pierre accomplissant sa réforme en toute sûreté, sans que l'Europe cherche à l'inquiéter, sans avoir à lutter contre de puissants rivaux et vigoureusement secondé par le fanatisme de son peuple, et Mahmoud poursuivant une tâche autrement difficile, ayant à vaincre la force brutale à la fois et l'idée religieuse, le sabre et l'esprit, sans que les intrigues et le mauvais vouloir des cabinets européens, la révolte des trois quarts de son empire, enfin tous les désastres imaginables aient pu le faire dévier un seul instant de la ligne qu'il s'était tracée.

Qu'importe que la Russie soit devenue formidable et que la dernière heure de la Turquie sonne bientôt peut-être? C'est là le produit du destin qui est aveugle.

Mahmoud n'en aura pas moins la gloire d'avoir mené à bonne fin cette entreprise surhumaine, la régénération de l'empire ottoman. Cette œuvre, il l'a glorieusement signée : quoi qu'il arrive, son nom désormais en est inséparable.

XXI

Règne d'Abdul-Medjid jusqu'à l'ambassade extraordinaire du prince Menchikoff.

(1839-1853.)

Ibrahim tenait une seconde fois dans ses mains le destin de l'empire ottoman. Les puissances européennes intervinrent alors et l'intégrité de la Turquie fut de nouveau garantie.

Un des premiers actes du nouveau sultan Abdul-Medjid, à peine âgé de seize ans, fut de donner l'ordre à l'armée d'Asie et à la flotte de suspendre les hostilités contre Méhémet-Ali. Mais le kapoudan-pacha, ennemi personnel de Khosrew-Pacha en faveur duquel la dignité de grand-vizir, abolie par Mahmoud, venait d'être rétablie, prit une étrange détermination. Le 14 juillet, il entra dans le port d'Alexandrie, et mit la flotte impériale à la disposition du pacha d'Égypte.

Le 3 novembre, le fils de Mahmoud promulgua le hatti-chérif de Gul-hané, dans lequel il annonçait une foule d'institutions nouvelles pour l'empire, des garanties pour la vie, l'honneur, les biens de tous ses sujets, sans distinction de religion, un mode régulier d'asseoir et de prélever les impôts. Des lois devaient déter-

miner le contingent militaire dû par chaque localité et la durée du service; la confiscation était abolie, même sur les biens des criminels; le trafic de la faveur et des charges devait être sévèrement réprimé. Toutes ces réformes, hélas! sont encore loin d'être réalisées, car le bras du jeune prince n'avait pas la même vigueur que celui de son illustre père, et les influences opposées qui se partageaient le divan ont eu trop souvent pour résultat de retarder la régénération de l'empire. Rendons justice pourtant à Abdul-Medjid; il a fait beaucoup déjà, et s'il plaît à Dieu, il fera plus encore.

Au mois de juin 1840, Khosrew-Pacha succomba dans le divan. Accusé de concussion et de participation à des complots, il fut, quelques mois plus tard, condamné à l'exil dans une forteresse.

Mais comme, chez les Turcs, — et c'est là un trait saillant de leur caractère national, — les peines sont afflictives, jamais infamantes, ce même Khosrew-Pacha, gracié par son maître, siége de nouveau aujourd'hui au divan dont il est un des membres les plus considérés et les plus influents.

Sur ces entrefaites fut signé le fameux traité du 15 juillet 1840; l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie, à l'exclusion de la France, décidèrent qu'elles feraient rentrer le vice-roi dans l'obéissance à son suzerain; bientôt les boulets anglais firent crouler les fortifications de Beyrouth et tout le Liban fut en feu. Quant à la France, oublieuse de son influence séculaire dans le Levant, elle recula devant la quadruple alliance; après quelques velléités guerrières qui ne durèrent point, elle laissa faire et contint Ibrahim qui dut se retirer; enfin elle amena Méhémet-Ali à signer un traité qui le dépouillait de la Syrie, moyennant le gouvernement héréditaire de l'Égypte.

En 1843, la loi sur le recrutement fut portée et l'armée entière-

ment réorganisée par Riza-Pacha. Les soldats furent divisés en deux catégories, le service actif et la réserve. Lorsqu'ils ont passé un certain nombre d'années sous les drapeaux, on les renvoie dans leurs foyers, après leur avoir fait prêter le serment de revenir si la patrie se trouve en danger. Cette organisation si simple permet au sultan de doubler presque instantanément son armée. A la même époque le *Tanzimat* (règlement administratif et judiciaire) semait partout des germes de progrès. L'éducation nationale fut réorganisée; des tribunaux mixtes devant lesquels le serment de tous est reçu, prêté par chacun en la forme prescrite par sa religion, furent établis à Constantinople et de proche en proche étendus aux localités importantes d'où ils rayonneront jusque dans le fond des provinces. Aucun arrêt de mort ne fut plus exécuté qu'après que la sentence eût passé sous les yeux du sultan.

Toutes les violences administratives ou judiciaires disparurent de cet empire aux exécutions mystérieuses. Lorsqu'un fonctionnaire, civil ou militaire, s'est écarté de ses devoirs, on ne le voit plus chanceler, puis tomber mort au sortir d'un repas, tandis qu'un des convives lit d'une voix vengeresse, le firman impérial qui a fait verser le poison dans la coupe; le peuple ne trouve plus au matin, sur le seuil de sa porte, son kadi ou son pacha avec un poignard dans le cœur et le fetwa du Cheik-ul-Islam attaché au poignard, on le révoque comme chez nous un préfet ou un commissaire de police, et notre gracieuse formule : « Appelé à d'autres fonctions » y est remplacée par quelque autre équivalente.

La Turquie se ressentit peu de la commotion qui bouleversa l'Europe après la révolution de Février. Elle ne se montra même point hostile au mouvement qui éclata dans les principautés de Valachie et de Moldavie; mais quand le czar intervint pour rétablir

l'ancien ordre de choses, Abdul-Medjid, pour ne laisser aucun prétexte aux Russes, envoya également une armée, et conclut avec Nicolas la convention de Balta-Liman où ce dernier laissait déjà percer ses vues ambitieuses.

En même temps les réfugiés de tous les pays étaient accueillis avec égard à Constantinople, et lorsque l'intervention de la Russie, en 1850, vint mettre fin à la sublime lutte des Hongrois, Kossuth et les siens trouvèrent encore un refuge sur le territoire turc.

C'est alors qu'Abdul-Medjid se montra véritablement grand. Aux insolentes réclamations de l'Autriche et de la Russie qui, au mépris du droit des gens, exigeaient l'extradition des généraux hongrois ou polonais à qui le sort de Batthiany, d'Aulich et de tant de héros était réservé, le sultan répondit par un refus formel. Cette énergique résistance pouvait lui coûter le trône. Il en appela à la France et à l'Angleterre, et les réfugiés, coupables d'avoir défendu deux choses saintes, s'il y en a au monde, la nationalité et la liberté, furent sauvés.

Cependant la diplomatie austro-russe exigea l'internement en Asie ou le renvoi du territoire ottoman de ces braves soldats auxquels le monde civilisé s'intéressait trop à son gré. Elle obtint ce triomphe, grâce aux préoccupations de la France dans le travail de sa dernière révolution. Ceux des réfugiés qui ne consentirent point à embrasser l'islamisme durent quitter ce sol hospitalier.

A peine l'attention de l'Europe venait-elle d'être détournée de l'Orient, après la solution de cette affaire, qu'elle s'y reporta, presque aussitôt, à propos de la question des Lieux-Saints.

Comme elle a servi de prétexte à l'empereur Nicolas pour

entreprendre la guerre actuelle, il convient d'en présenter un résumé historique succinct.

On sait que depuis un temps presque immémorial les Latins et les Grecs se disputent les sanctuaires de Jérusalem, de Bethléhem, de Nazareth et autres lieux consacrés par la présence de Jésus-Christ. Le premier traité conclu entre la France et la Porte, sous les règnes de François I[er] et de Soliman I[er], reconnut aux Latins la possession des lieux d'adoration qu'ils occupaient *ab antiquo*. Cette clause fut ratifiée dans un nouveau traité conclu en 1740 ; mais aucun de ces actes diplomatiques ne détermina d'une manière précise les sanctuaires qui devaient appartenir aux catholiques.

De là de perpétuelles discussions que la Porte Ottomane, par une partialité assez naturelle, réglait presque toujours en faveur de ses sujets du rite grec.

L'origine du dernier débat remonte à 1846. Les Grecs avaient enlevé une étoile d'argent placée par les Latins dans la grotte de Bethléhem. L'ambassadeur français, M. de Bourqueney, réclama et revendiqua, en outre, douze sanctuaires pour les Latins, entre autres la grande coupole du saint sépulcre, la grande église de Bethléhem, le tombeau de la Vierge, une partie du jardin attenant à l'église de Bethléhem.

Les négociations n'avaient encore produit aucun résultat, lorsque la monarchie de juillet fut renversée. A la demande du général Aupick, envoyé extraordinaire de la république française, on chargea d'abord une commission mixte, et, après la réception d'une lettre autographe de l'empereur Nicolas, une seconde composée d'oulémas et de fonctionnaires ottomans, d'examiner les droits respectifs des parties,

Ce n'était pas là ce que voulait le czar, et la décision, toute conciliante, que rendit le gouvernement turc ne pouvait lui convenir; il voulait se faire accepter comme chef de l'Église grecque en Orient. C'est alors qu'il envoya à Constantinople, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, l'amiral prince Menchikoff.

XXII

Refus de la Porte de céder aux exigences du czar. — Occupation des principautés. — La conférence de Vienne. — Déclaration de guerre à la Russie.

(Mars-octobre 1853.)

L'amiral prince Menchikoff débarqua à Top-Hané le 28 février 1853, avec une pompe extraordinaire. Tout le personnel de la légation et sept ou huit mille Grecs, protégés par la Russie, lui firent cortége. On eût dit qu'il venait prendre possession de Constantinople, de *Tzarigrad*, comme l'appellent les Slaves, au nom de l'empereur, son maître.

Le 2 mars, en habit de ville et dans une tenue négligée, il se rendit à la Porte où il eut une conférence avec le grand-vizir. En se retirant il refusa de rendre visite, comme c'est l'usage, au ministre des affaires étrangères, Fuad-Effendi.

Fuad-Effendi, vivement blessé, donna immédiatement sa démission.

Débarrassé de cet homme d'État qui s'était, en toute occasion, montré très-hostile à la Russie, le prince Menchikoff se crut maître de la situation.

Lord John Russell, ministre des relations extérieures, avait dit

à la Chambre des communes : « L'Angleterre est complétement d'accord en Orient avec la France sur toutes les questions, excepté sur celle des Lieux-Saints que nous regrettons d'avoir vu soulever. » Le czar fut convaincu que les deux nations de l'Occident ne parviendraient jamais à s'entendre, d'autant plus que le gouvernement de la France, ayant besoin pour se consolider de l'appui du clergé catholique et du parti religieux, ne pourrait se départir de ses réclamations.

Il fut trompé dans son attente. L'empereur Napoléon III se contenta de la solution de la Porte, terminant ainsi une querelle qui durait depuis plus de six années et menaçait de renouveler pour la France la fâcheuse position de 1840.

Dans une première note remise au ministère des affaires étrangères, le 19 avril 1853, et dans une seconde en date du 5 mai, accompagnée d'un projet de *sened* ou convention diplomatique, l'ambassadeur de Russie demanda à la Porte de revenir sur la solution qu'elle avait donnée à la question des Lieux-Saints et de reconnaître l'empereur de Russie comme protecteur de tous les sujets de l'empire ottoman professant la religion grecque. Un délai de cinq jours était assigné au gouvernement turc pour se prononcer.

C'était demander au sultan de se dépouiller de ses droits de souveraineté sur plusieurs millions de ses sujets.

Le patriarche et le clergé grecs, en effet, exerçant sur leurs coreligionnaires une véritable autorité civile, administrative et même politique sous certains rapports, voulant donner au czar le protectorat des chrétiens du rite grec qu'il ne faut pas confondre avec les Grecs d'origine au nombre de deux millions à peine dans tout l'empire, — c'était, de fait, lui attribuer le gouvernement de ces populations,

C'était le partage de la Turquie, au XIXe siècle, après le partage de la Pologne au XVIIIe.

Dans une telle conjecture le sultan forma un nouveau cabinet dont Reschid-Pacha fit partie.

A la demande d'un nouveau délai de cinq jours, faite par Reschid-Pacha, le prince Menchikoff répondit par un refus péremptoire, annonçant qu'il considérait sa mission comme terminée et qu'il allait quitter Constantinople avec tout le personnel de sa légation.

Le 26 mai, la Porte adressa aux représentants de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Prusse une note explicative de la situation faite au gouvernement turc par les exigences de la Russie.

Cependant le prince Menchikoff ne se pressait pas de partir. Avec une habileté surprenante, il tâchait de mettre à profit la plus petite hésitation, la moindre faiblesse du divan. Ayant échoué dans son projet d'un traité, ainsi que dans celui d'une convention synallagmatique, il se rejeta sur un projet de note, libellé avec beaucoup d'art, qui, paraissant laisser au sultan l'initiative des garanties à accorder aux diverses communions chrétiennes, reproduisait les demandes impossibles du czar.

Le divan refusa de nouveau. Le prince Menchikoff quitta Constantinople après avoir eu une audience du sultan.

Pendant ce temps-là, les cabinets de Londres et de Paris se concertaient sur des éventualités faciles à prévoir. Un article parut dans le *Moniteur* du 2 juin où le gouvernement français déclara que son protectorat sur les catholiques du Levant ne lui avait jamais donné le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures de la Porte. Après cette déclaration, l'entente fut complète entre les deux gouvernements.

Le 4 juin, les flottes anglaise et française recevaient l'ordre de

se rendre dans la baie de Bésika, à l'entrée des châteaux des Dardanelles.

A la même date, le sultan rendit un nouveau firman, confirmatif de leurs priviléges aux chrétiens du rit grec. En même temps la Porte déclinait, en des termes pleins de modération, les outrageuses propositions laissées par le prince Menchikoff, l'adoption sans variantes de sa note, à peine de saisie des Principautés Danubiennes.

Le 3 juillet, les troupes stationnées en Bessarabie passèrent le Pruth, afin d'occuper la Moldavie et la Valachie, « occupation toute temporaire, dit la seconde circulaire du comte de Nesselrode, et qui servira uniquement de gage jusqu'à ce que de meilleurs conseils aient prévalu dans l'esprit du sultan, occupation motivée par la position qu'ont prise la France et l'Angleterre dans les ports et eaux de son empire, en vue même de sa capitale, et qui, dans les circonstances présentes, ne peut être envisagée que comme une occupation maritime. »

M. Drouyn de Lhuys et lord Clarendon répondirent chacun de leur côté à cette circulaire. Les deux gouvernements déclaraient la Russie non fondée dans ses prétentions; ils étaient également d'accord sur ce point que l'entrée des Russes dans les principautés constituait une violation du droit des gens à laquelle le sultan pouvait, s'il le jugeait convenable, répondre par une déclaration de guerre.

Le 24 juillet, un projet de note renfermant toutes les garanties que le sultan pouvait accorder à ses sujets chrétiens, sans porter atteinte à ses droits souverains, fut adressé par la Porte aux ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Prusse, réunis depuis plusieurs mois en conférence à Vienne et qui

venaient d'en rédiger un autre de leur côté. Les deux puissances occidentales s'étaient prêtées à cette transaction, afin d'engager l'Autriche dans leur cause.

Cette note de la conférence de Vienne, note tristement célèbre, fut acceptée par la Russie dont elle comblait les insolents désirs. La Porte demanda plusieurs changements dans sa rédaction. Mais la Russie s'y refusa péremptoirement.

Dans cette occurrence, la France et l'Angleterre déclarèrent qu'il y aurait déloyauté à proposer encore à la Porte des conditions dont elle démontrait si clairement le danger.

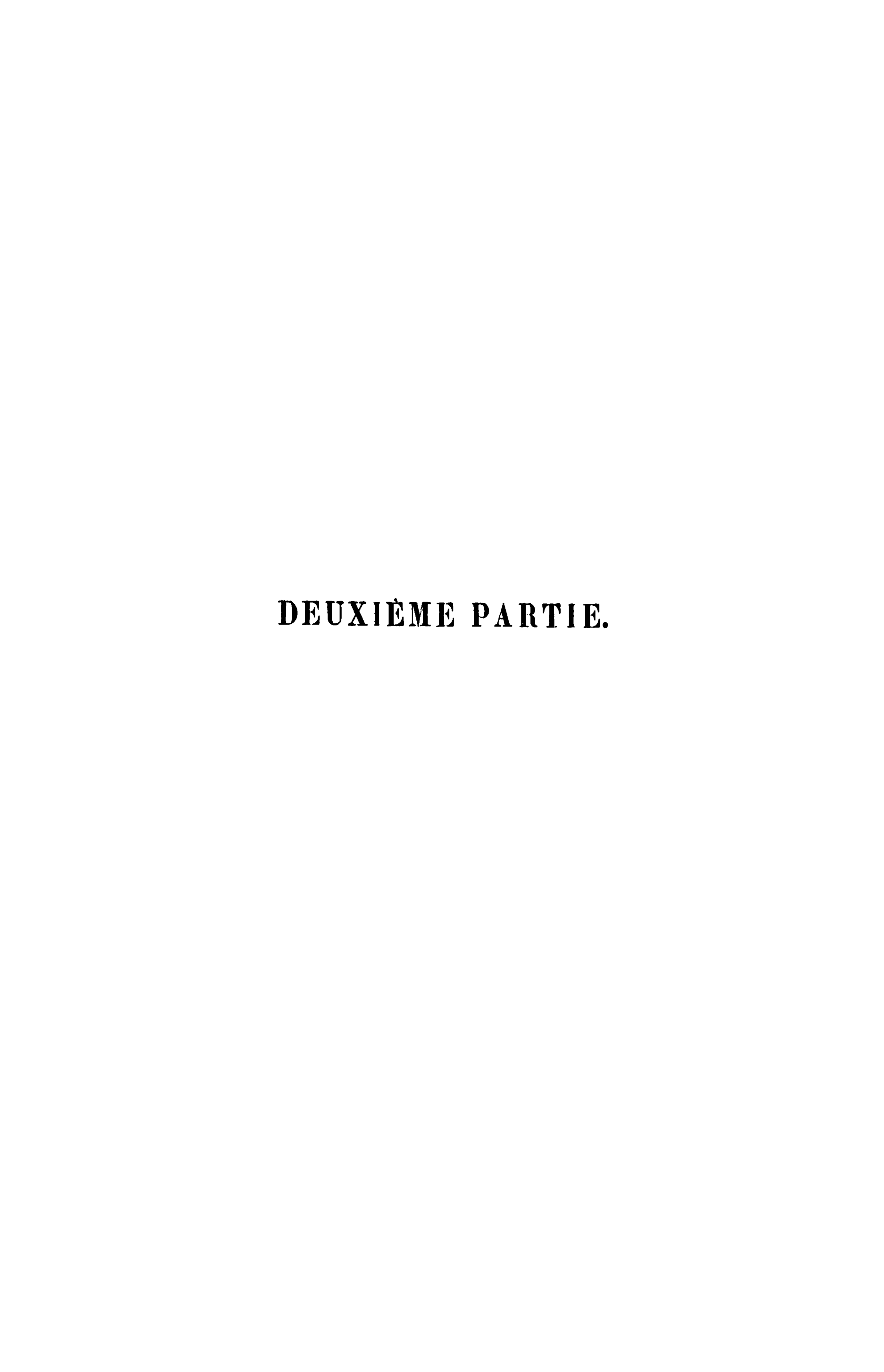
Cependant M. de Bruck, internonce d'Autriche à Constantinople, d'accord avec lord de Redcliffe et M. Delacour qui ne représentaient guère alors les sentiments de leurs gouvernements, insista pour que le sultan adoptât purement et simplement la note de Vienne.

De son côté le sultan, fatigué des entraves de la diplomatie, convoquait un grand conseil de deux cents membres, tant civils que militaires, pour décider de la paix ou de la guerre. A l'unanimité ce conseil se déclara pour le maintien des modifications faites par la Porte à la note de Vienne. A la fin de la seconde séance, le 26 septembre, le Cheik-ul-Islam apposa son fetva sur le procès-verbal, et par cette formalité religieuse, la déclaration de guerre à la Russie, tant que ses troupes n'auraient pas repassé le Pruth, devint sacrée et irrévocable.

Enfin, le 4 octobre, la Sublime-Porte déclara officiellement la guerre à la Russie.

Nous terminons à cette phase décisive ce résumé de l'histoire ottomane. Il nous eût été facile de le conduire jusqu'à l'heure présente et d'enregistrer ici les événements prodigieux qui se sont

accomplis sous nos yeux dans le cours d'une année; mais outre que ces événements même, pour être bien appréciés, doivent être considérés dans leurs résultats et non suivant leur succession chronologique et que les résultats de la lutte engagée sont encore du domaine de l'inconnu, il nous sied de laisser à des plumes plus exercées et plus compétentes le soin de raconter cette gigantesque guerre d'Orient qui embrase aujourd'hui le nord et le midi de l'Europe, et dont nos enfants ne verront peut-être pas la fin.



DEUXIÈME PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

Géographie de l'empire ottoman. — Agriculture, industrie, commerce. — Populations. — Religions et langues diverses.

L'empire ottoman, que les Turcs nomment *Islam*, se compose, dans l'acception la plus générale, des possessions immédiates de l'empire et des territoires qui n'en reconnaissent plus que la suzeraineté ou qui paient encore un tribut quelconque au sultan, mais qui, par le fait, ont une administration indépendante.

Les territoires vassaux de l'empire ottoman sont, en Europe, les principautés de Servie, de Valachie et de Moldavie, et la république de Monténégro ou Tscharna-Gora ; en Asie, l'Arabie ; en Afrique, l'Égypte et ses dépendances, les Beyliks de Tripoli et de Tunis.

Les possessions immédiates se composent de la Turquie proprement dite, divisée géographiquement en Turquie d'Europe et Turquie d'Asie.

Comprises entre 13° et 47° de longitude orientale, 30° et 48° de latitude septentrionale, les limites de la Turquie sont, en Europe, au nord, la Russie, les principautés de Moldavie, Valachie, Servie

et la monarchie autrichienne ; à l'ouest, le Monténégro, la mer Adriatique et la mer Ionienne ; au sud, le royaume de Grèce ; à l'ouest, la mer Noire ; en Asie, au nord, la même mer, à l'est, la Russie transcaucasienne et la Perse ; au sud, l'Arabie. Enfin la Méditerranée borde à l'ouest tout le reste des côtes, ainsi que la mer de Marmara et ses deux issues, le Bosphore et les Dardanelles.

La superficie totale est évaluée à 1,500,000 kilomètres carrés.

A l'exception de Candie et de Chypre, toutes les îles que possède la Porte sont situées dans l'Archipel ; les principales sont : Tasso, Samothraki, Imbro, Stalimène, Mételin, Chio, Samos, Nicaria, Katmos, Stanko, Rhodes et Skarpento.

Une grande chaîne de montagnes parcourt la Turquie d'Europe, de l'ouest à l'est ; l'une de ses branches se prolonge presqu'en ligne droite, vers l'est, sur une longueur d'environ 400 kilomètres, jusqu'à la mer Noire, sous le nom de Balkans, tandis que l'autre, le Despoto-Dagh (Rhodope), descend vers le sud et la Macédoine.

A l'extrémité occidentale de cette dernière se détache la chaîne du Pinde, dont les noms obscurs de Mezzovo et d'Agrafa ne feraient pas soupçonner l'ancienne illustration. Le majestueux Olympe (aujourd'hui Lacha) et les monts fameux de l'Ossa (Kissavos) et du Pélion (Patras) forment la plus importante dérivation de ce système en Thessalie.

La Turquie d'Europe n'a qu'un seul grand fleuve, le Danube. Parmi ses nombreux tributaires nous nous bornerons à citer la Save, grossie des eaux de la Drina, de la Bosna, du Verbas et de la petite rivière d'Unna en Servie ; l'Isker en Bulgarie ; et le Pruth qui forme la frontière orientale de la Moldavie.

Le versant méridional des montagnes de la Turquie d'Europe

n'offre que des cours d'eau de médiocre étendue, dont les plus considérables sont la Marizza, dans la Thrace, le Kara-Sou, le Vardar, en Macédoine, le Pénée (Salambria), en Thessalie qui arrose la délicieuse vallée de Tempé et se jette, comme les précédents, dans l'Archipel, l'Aspropotamo (Acheloüs) et l'Arta qui se rendent dans la mer Ionienne, enfin le Drin, dans la Haute-Albanie.

Les principaux lacs sont ceux de Ramsin, d'Ochrida, Scutari, Janina, (*Acherusia Palus*), Jenigde, etc.; ils se trouvent pour la plupart dans la région marécageuse du Bas-Danube et en Albanie.

La Turquie d'Asie n'est pas moins hérissée de montagnes; diverses chaînes la traversent également de l'ouest à l'est. La plus septentrionale forme le contre-fort du plateau d'Arménie du côté de la mer Noire et se lie par là au système du Caucase. La plus méridionale se rattache par le sud au Liban et à l'ancien Taurus, dont la chaîne principale, courant vers le sud-est, soutient de ce côté le plateau d'Iran, tandis qu'une branche, dirigée vers le nord, se rattachant au Mont Ararat, forme le contre-fort méridional du plateau d'Arménie. Parmi les plateaux de la Turquie d'Asie, il faut surtout mentionner l'immense plaine déserte et nue qui sépare la Syrie de l'Euphrate et qui se confond, au sud, avec les déserts de l'Arabie.

Les cours d'eau que la Turquie d'Asie envoie dans la mer Noire, dans l'Archipel et dans la Méditerranée sont nombreux, mais peu importants. Le Kisil-Irmak (Halys) qui descend de l'Anti-Taurus, et se jette dans la mer Noire, mérite seul d'être distingué sur la côte septentrionale.

Les rivières des deux autres côtés de l'Asie Mineure, ne sont

pour la plupart remarquables que par les souvenirs classiques qui s'y rattachent. A ce titre, nous mentionnerons le faible Mendéré (Simoïs) qui, après avoir reçu le Scamandre, se perd dans les Dardanelles, le Mendres (Méandre), l'Essenide (Xanthe,) le Tarsous (Cydnus), qui versent leurs eaux dans différents golfes de l'Archipel ou de la Méditerranée, enfin celle-ci reçoit sur la côte de Syrie l'Asi (Oronte) qui sort du Liban, tandis que le Jourdain, (Arden), courant en sens opposé, traverse le lac de Tabarié (Génézareth) en Palestine, et se perd ensuite dans le grand lac bitumineux que l'on nomme mer Morte.

Bien que la Turquie d'Asie ne touche au golfe Persique que par l'extrémité sud-est du gouvernement de Bassora, c'est pourtant là, dans la baie profonde de Khour-Allah, que se déchargent les eaux de ses deux plus puissants fleuves, l'Euphrate (Frat) et le Tigre (Didjilet), qui se réunissent à environ trente lieues de leur embouchure commune, sous le nom de Chatt-el-Arab (fleuve des Arabes). Outre les lacs déjà nommés en Palestine, il faut encore citer celui de Vân en Arménie.

Les deux Turquies, depuis les hauteurs majestueuses de leurs vastes chaînes de montagnes jusque dans le fond le plus retiré de leurs vallées, présentent une nature généralement belle, ainsi qu'une merveilleuse fécondité.

Les côtes nues des monts pierreux de l'Albanie, les steppes marécageuses du Danube, et quelques districts sablonneux au cœur de la Macédoine, en Europe ; diverses parties du littoral et les vastes déserts de sable, de la Syrie, de la Mésopotamie, et de l'Irak-Arabi en Asie, sont les seules régions entièrement stériles. Le haut plateau de l'Arménie est également moins propre à l'agriculture qu'à l'éducation du bétail ; mais partout ailleurs le

sol est d'une fertilité inouïe, grâce au ciel le plus beau et le plus doux de la terre.

Quoique située sous la même latitude que l'Italie et l'Espagne, il fait généralement beaucoup moins chaud dans la Turquie d'Europe que dans ces deux contrées. Quant à la Turquie d'Asie, la température y est singulièrement variée, suivant la latitude et l'altitude des lieux : ainsi sur le plateau d'Arménie on trouve encore de la neige au mois de mai, même dans les plaines, tandis que le versant méridional du Taurus, l'un de ses contre-forts, est couvert d'une végétation intertropicale.

Cependant ce pays, si admirablement favorisé, est désolé par de terribles fléaux. Dans tout le midi de l'Asie turque, le *simoun* vient des déserts de l'Arabie mêler son souffle brûlant et quelquefois mortel, aux chaleurs excessives de l'été. Des fièvres malignes, la petite vérole et surtout la peste dont l'Égypte paraît être le foyer, y exercent aussi des ravages affreux.

La végétation de la Turquie n'étonne pas moins par sa variété que par sa richesse. Les versants des montagnes de la Croatie et de la Bosnie sont couverts de forêts d'aunes et de chênes, au sud des Balkans on trouve le sycomore, le caroubier, le platane, le cyprès qui y atteint des proportions inconnues dans nos froids pays du nord, le marronnier, l'érable, le térébinthe, l'olivier, l'oranger, le figuier, le cèdre ; enfin au sud du Taurus, le palmier, le dattier, le bananier, le pistachier, la canne à sucre et toutes les plantes des pays chauds.

L'agriculture est extrêmement arriérée dans tout l'empire. Cependant, grâce à la fertilité du sol, les produits dépassent encore la consommation. En Asie de vastes territoires productifs sont incultes par le manque d'industrie des habitants, et encore plutôt par

suite des déprédations et de la mauvaise administration des pachas.

Les meilleurs vins de la Turquie d'Europe sont forts et foncés comme nos vins du midi. On les récolte principalement en Macédoine, et dans quelques confins de l'Albanie, de l'Herzégovine, de la Bulgarie et de la Thessalie. Ceux que produisent les îles grecques jouissent d'ailleurs d'une antique réputation.

Diverses parties de l'empire offrent de belles prairies et de vastes pâturages; tels sont ceux des provinces danubiennes, d'Arménie et du Liban.

Cependant dans la Turquie européenne, le gros bétail est proportionnellement moins nombreux que dans tous les autres pays; il est principalement employé à la culture.

Il se fait une élève considérable de moutons et de chèvres, qui fournissent la viande de prédilection des habitants, et dont la laine et le duvet font un article important de commerce. Les chèvres d'Angora sont particulièrement renommées pour la longueur et la finesse de leur poil.

Les chevaux sont pour la plupart de race arabe, mais le plus grand nombre a dégénéré.

Le chameau est un animal précieux pour les nomades de l'Asie; même en Europe où il est moins nécessaire, on le trouve aux environs de Constantinople et dans la Bulgarie.

L'empire ottoman renferme de grandes richesses minérales dont on ne tire pourtant qu'un médiocre parti. On y trouve les marbres les plus beaux et les plus variés, du jaspe, de l'albâtre, du gypse, de l'ardoise, de l'asbeste, de la houille, des terres de couleur, du pétrole, de la naphte, du salpêtre, du sel, et même des pierres précieuses telles que la cornaline, l'améthiste, la topaze, du cuivre, du plomb argentifère et de l'argent.

Autrefois l'Europe tirait de la Turquie une grande quantité de riches tissus, mais aujourd'hui c'est l'Occident qui en importe de meilleurs et à meilleur marché. Les branches de l'industrie les moins négligées, quoique les Turcs, en Europe du moins, y restent complétement étrangers, sont la filature et le tissage de la soie, du coton et de la laine; la fabrication des tapis, la teinture, les impressions d'indiennes; les ouvrages et ustensiles en cuivre, fer et acier ; les tanneries, la poterie dans les îles; la fabrication du salpêtre et les savonneries. Parmi les produits de l'industrie asiatique, on estime encore les camelots d'Angora, les satins de Damas, les brocards d'Alep et les velours de Bagdad; les toiles peintes de Trébizonde, le feutre noir de Kaldestag, le maroquin azur de Konieh, la faïence d'Isnik et les fourneaux de pipe de Kutayeh; mais le procédé de fabrication des armes blanches, jadis si célèbres, de Damas s'est entièrement perdu.

Le commerce, en Turquie, jouit d'une protection et d'une liberté très-grandes. Presque tous les produits étrangers sont admis à l'importation et ne paient qu'un droit d'entrée de 3 p. 100 *ad valorem*. Les produits indigènes, exportés de port à port turc, sont admis en franchise.

Le commerce est presque entièrement aux mains des Grecs, des Arméniens, des Arnautes et des Juifs. Sauf ceux des caravanes, qui ne font qu'une espèce de colportage sur une grande échelle, la masse des commerçants turcs ne trafique qu'au détail et en boutique.

Le commerce intérieur est entravé par le mauvais état, le peu de sûreté ou plutôt l'absence presque complète de routes. En Asie, l'hiver interrompt d'une manière absolue toutes les communications. Par ces motifs les transports s'y font principalement à

dos de bêtes. Constantinople, Andrinople et Salonique, en Europe, Smyrne, Alep, en Asie, sont les principales places de commerce de l'Empire.

Presque toutes les nations de l'Europe participent aux profits du commerce du Levant. Elles y envoient les produits de leur industrie, des denrées coloniales et jusqu'au café des Antilles, malgré le voisinage de l'Arabie, et en retirent des fruits du sud, dont l'exportation annuelle s'élève à plus de 100,000 quintaux, du coton, de la soie, de la gomme, des drogueries, des parfumeries, des noix de galle, de la cire, du bois de construction, du poil de chèvre et de chameau, et quelques produits de l'industrie. L'Angleterre, la France, la Russie et l'Autriche ont les plus fortes parts dans ce commerce.

Il n'existe aucun recensement officiel de la population de l'empire ottoman. Aussi les estimations qui en ont été faites varient singulièrement. Cependant les calculs les plus probables l'évaluent à 22 ou 23 millions d'âmes pour les Turquies d'Europe et d'Asie réunies.

Sur ce nombre la Turquie européenne entrerait à elle seule pour 13 ou 14 millions. Dans la Turquie d'Asie autrefois beaucoup plus florissante, la dépopulation a fait d'effrayants progrès. C'est à l'anarchie qui a si longtemps désolé ces contrées et aux émigrations continuelles des Grecs et des Arméniens en Europe et dans les provinces russes du Caucase qu'il faut principalement l'attribuer. Les campagnes y sont désertes et presque tous les habitants sédentaires groupés autour des villes, sans que pourtant celles-ci aient pu se maintenir au niveau de leur ancienne importance. De toutes ces cités d'Orient, jadis si commerçantes et si populeuses, aucune ne paraît avoir conservé 100,000 âmes.

Cette population est un amalgame d'une foule de peuples très-différents d'origine, de mœurs et de langage, et, il faut le dire, vivant entre eux dans des rapports fort inégaux, malgré les généreux efforts du sultan Abdul-Medjid pour leur donner à tous les mêmes droits et les mêmes devoirs.

On peut les ranger en neuf races principales : Turcs, Grecs, Slaves, Valaques, Albanais, Arméniens, Juifs, Arabes et Kourdes, et en plusieurs autres secondaires.

Les Turcs ottomans qui s'appellent eux-mêmes *Osmanlis*, forment le peuple dominant. Répandus dans tout l'empire, c'est dans les provinces rapprochées de la capitale et dans l'Anatolie qu'ils sont le plus nombreux.

Ils sont mahométans sunnites ou orthodoxes, ainsi qu'une partie des Bosniaques et des Arnautes, un petit nombre de Bulgares, les Tartares, les Turcomans, les Lazes et beaucoup de tribus arabes et kourdes. Quant à la croyance dissidente des Chyites, elle compte parmi ses partisans en Turquie les Moutoualis, quelques tribus arabes et kourdes, et même plusieurs peuplades de l'Albanie.

Les Grecs, sujets de l'empire ottoman, sont au nombre d'environ 2 millions, dont les cinq huitièmes sont fixés en Europe. C'est, de tous les peuples soumis aux Turcs, le moins arriéré et le plus civilisé. Négociants habiles ou cultivateurs, peu de Grecs possèdent des terres hors des provinces où, comme en Thessalie et dans les îles, ils dominent absolument par le nombre.

La race slave, composée de différentes branches, occupe dans la partie septentrionale de la Turquie d'Europe, tout le pays compris entre le Danube, le Balkan et l'Albanie, et compte près de 4 millions d'individus. Ce sont des Serbes ou Rasciens, des

Bulgares, des Bosniaques, des Croates, des Morlaques et des Monténégrins.

Les premiers sont gouvernés par un prince particulier, vassal de la Porte, et les derniers vivent dans une indépendance parfaite, sous une forme de gouvernement à la fois théocratique et républicaine.

Les Valaques, qui au nombre de 3 millions forment le noyau principal de la population des deux principautés transdanubiennes, Valachie et Moldavie, mais qu'on retrouve aussi disséminés au loin jusqu'en Thessalie, ne sont autres que les descendants des anciens Daces, fortement mélangés de Slaves.

Tous ces peuples appartiennent en majeure partie à l'Église grecque. L'Église latine ne compte des adhérents que parmi les Croates, les Morlaques, les Bosniaques, les Albanais dépendant autrefois de Venise, et les Francs.

Les Albanais ou Arnautes qui s'appellent *Skypétars* dans leur langue, sont un peuple dont l'origine est à peu près inconnue. Ils se considèrent eux-mêmes comme autochtones ; mais une opinion qui a pour elle des arguments assez puissants, voit en eux les descendants des anciens peuples de l'Illyrie et de l'Épire.

Cette singulière nation a pour caractère saillant, son énergique amour de l'indépendance et de la liberté, grâce auquel elle est demeurée, dans des âpres montagnes, à peu près ce qu'elle était du temps de Philippe et d'Alexandre le Grand, à travers tant d'invasions de peuples si divers.

Elle est partagée, sous le rapport de la religion, d'une manière non moins étrange. Un cinquième à peu près professe la foi catholique romaine et le reste se partage par moitié en chrétiens grecs et en musulmans. Encore ces derniers ne le sont-ils pas

depuis bien longtemps ; dans chaque famille, on garde encore le souvenir de l'abjuration. Contrairement aux autres races de l'empire ottoman qui ont accepté la servitude et ont gardé leur foi, ces indomptables montagnards ont abandonné la leur pour garder leur indépendance. Quelques-unes de leurs tribus, d'ailleurs, n'ont jamais été soumises, par exemple, les Myrdites, les Chimariotes, les Souliotes.

Soldats fameux, ils ont pendant longtemps été à la solde de diverses puissances de l'Europe ; ils ont formé une colonie dans l'Italie méridionale et, depuis plus de deux cents ans, ils y sont demeurés tels qu'ils y étaient venus, sans se fondre le moins du monde avec les populations environnantes.

Chose surprenante, et qui vient à l'appui de l'opinion citée plus haut, ce peuple indomptable qui garde partout son caractère propre et sa physionomie tranchée, se mêle aux Grecs avec la plus grande facilité, au point même d'adopter leur langue. Ainsi les Souliotes, ces héroïques habitants de l'Épire sur qui l'Europe, frappée d'admiration, eut un instant les yeux fixés, étaient de race albanaise et non hellénique. Ajoutons cependant que ce peuple qui montre de si grandes qualités lorsqu'il s'est fusionné avec l'élément grec, en est encore sur tous les autres points à l'état de barbarie. C'est à des Albanais que s'adressait récemment Omer-Pacha, lorsqu'il défendait à ses troupes de mutiler le corps des ennemis morts et de leur couper la tête. Quand les Albanais seront gagnés à la civilisation, et le jour ne peut pas en être loin, ce sera assurément un des peuples les plus remarquables du territoire ottoman, car il est doué des plus grandes qualités, le courage, l'amour du travail, la sobriété, l'industrie même. Tous les ans un grand nombre d'entre eux quittent leur

pays et s'en vont parcourir les villes et les campagnes de la Turquie, et amassent en exerçant leur métier un pécule qu'ils rapportent ensuite à la montagne natale. Presque tous les charpentiers et maçons (en Orient c'est un seul et même état), de l'empire ottoman, les chaufourniers, les bateliers etc., sont des Albanais.

Les Arméniens, de tous les peuples de l'empire le plus disséminés, sont au nombre d'environ 700,000 individus, dont un tiers établis en Europe. Gens paisibles et uniquement occupés du négoce, dans lequel ils passent néanmoins pour être plus rusés encore que les Juifs et les Grecs; du reste actifs, parcimonieux, et sachant se rendre utiles aux autorités turques qui, en Asie les emploient ordinairement à la perception des impôts, ils ont été appelés par les oulémas *la Perle des Infidèles.* Une partie d'entre eux a reconnu l'autorité du Saint-Siége.

Les Juifs, dont on évalue le nombre à 800,000, que le mépris des musulmans poursuit encore plus vivement que les chrétiens, sont nombreux en Palestine et dans toutes les villes de commerce.

Les Arabes sédentaires forment une grande partie de la population de la Syrie; les tribus nomades (Bedaouis ou Bédouins) sont simplement tributaires de la Porte et parcourent les contrées voisines du golfe Persique.

Ainsi que ces derniers, les Kourdes, brigands cruels et indomptés dans leurs montagnes (surtout les terribles Yezides) n'obéissent qu'à des chefs de leur nation, faiblement dépendants du pouvoir impérial.

Parmi les peuplades moins importantes celles qui méritent le plus d'être citées sont les montagnards du Liban, Druses, Maronites, Moutoualis, Nossaïris ou Ansariés. Les Maronites sont chrétiens, une partie d'entre eux reconnaît l'autorité du Pape.

Quant aux Druses, leur religion a cela de particulier qu'elle est une des dernières qui ait été révélée au monde. Son Messie, en effet, apparut vers l'an 1000, près de quatre cents ans après Mahomet, c'est le khalife Hakem que les historiens orientaux peignent comme un fou furieux, mi-partie de Néron et d'Héliogabale.

Les Druses adorent Hakem comme le seul et vrai Dieu qui s'est à différentes reprises incarné pour le salut des hommes ; mais au fond leur doctrine ne repose que sur une interprétation particulière des livres chrétiens et musulmans, c'est ce qui explique qu'ils ont tour à tour été regardés comme des sectateurs de Jésus et de Mahomet.

Les Druses, dans la pratique de leur culte, emploient diverses initiations, mais seulement pour ceux d'entre eux qui s'élèvent par l'étude et par la vertu et non pour les étrangers qu'ils n'admettent jamais dans leur communion : aussi ont-ils encore été comparés successivement aux Pythagoriciens, aux Esséniens, aux Gnostiques, et il semble aussi que les Templiers, les Rose-Croix et les Francs-Maçons modernes leur aient emprunté beaucoup d'idées. On se rappelle que le grand émir Facardin (Fakhr-ul-Eddin) déclarait à la cour de Médicis que son peuple descendait de chevaliers croisés.

Les Turcomans, agriculteurs ou nomades hospitaliers, parcourent, avec leurs tentes, leurs chevaux et leurs chameaux, la Syrie septentrionale et l'intérieur de l'Anatolie. Une de leurs hordes, les Yeuruks, a été transplantée dans les montagnes de la Macédoine, et il en existe également quelques autres dans celles de la Bulgarie.

Les Lazes, d'origine géorgienne, établis sur la mer Noire, dans

le gouvernement de Trébizonde, suivent aussi leurs propres chefs et se font craindre par leurs rapines.

Des Tartares venus de la Crimée habitentla Dobroutcha, c'est-à-dire le littoral au nord du Balkan, jusqu'à l'embouchure du Danube; c'est dans cette tribu fidèle, brave et très-attachée au Coran, que le gouvernement turc choisit ses courriers.

Les Bohémiens ou Tsiganes errent dans toute la Turquie d'Europe, en bandes plus nombreuses que partout ailleurs; on les rencontre aussi dans l'Anatolie et dans la Syrie.

Enfin l'on comprend sous le nom général de *Francs*, les chrétiens non sujets qui résident dans l'empire.

La multiplicité des races explique la diversité des langues qui se parlent dans ces vastes contrées. Le turc, comme langue de la nation dominante, est aussi celle de la cour et de l'État. L'arabe qui domine, de son côté, au sud du Taurus jusqu'en Égypte, et le Persan sont les langues de la religion et des savants, et que tout Ottoman de distinction connaît en général. Le syriaque s'est conservé chez les Maronites et chez les Ansariés, mais comme langue du culte seulement. Le grec moderne, l'arménien et l'hébreu sont parlés par les peuples de ces différentes races. Le slavon, plus ou moins altéré, se parle en plusieurs dialectes, dont les trois principaux sont le serbe et les idiomes grossiers des Bosniaques et des Bulgares; l'illyrien tient à la même famille. Le skype, la langue des Albanais, n'offre pas moins de variétés. Les Valaques parlent un dialecte roman; les idiomes des Tartares et des Turcomans, peuples de même origine que les Turcs, ont beaucoup de ressemblance avec la langue de ces derniers. Quant à la *lingua-franca*, c'est un italien corrompu, usité parmi les chrétiens établis en Orient.



Leipzig. Frommel & Winkles direx.

Constantinople
(la Corne d'or)

II

Constantinople. — Sa position géographique. — Son climat.
— Vue générale de la ville et du port. — Aspect de la population. —
Incendies.

Constantinople est située par 41° 1′ 27″ de latitude septentrionale, et 26° 35′ de longitude.

Son climat est plus tempéré que sa latitude ne le ferait présumer. Cela tient à ce que les vents du nord qui y règnent pendant plus des deux tiers de l'année, modèrent les chaleurs de l'été, et que le vent du sud, au contraire, adoucit les froids de l'hiver. Cependant quand le vent du nord-ouest souffle dans cette saison, ce qui est assez commun, il fait succéder en un clin d'œil à un temps doux et presque chaud les frimats et les neiges.

Le nom donné à Constantinople par les Turcs est *Stamboul*.

L'étymologie de ce nom est assez curieuse. Avant la conquête de Mahomet, les farouches Osmanlis qui, depuis longtemps, serraient de près cette proie opulente, ne manquaient jamais d'interroger, plus ou moins gracieusement, les paysans de sa banlieue qui se rendaient aux marchés, et à force de leur entendre invariablement répondre qu'ils allaient εἰς τὴν πόλιν, *is tin bolin*, suivant

leur prononciation qui n'est pas celle de l'Université, ils en firent le nom de l'antique Byzance. Du reste, ils l'appellent encore *Islamboul*, ville de l'Islam.

Elle est située sur un promontoire, baignée au sud-est par la mer de Marmara, et au nord par les eaux de son port que l'on nomme la Corne-d'Or, et qui la sépare des faubourgs de Top-Hané, Péra, Galata et Kacim-Pacha. La ville, de forme triangulaire, se déploie en amphithéâtre sur deux versants, l'un du côté de la Propontide, l'autre du côté du port qui, par son étendue et sa position unique entre la Méditerranée et la mer Noire, est un des premiers du monde.

Ainsi que Rome, elle est bâtie sur sept collines que recouvrent les masses de ses maisons peintes, entrecoupées de touffes d'arbres, et d'où s'élancent vers le ciel, semblables à des mâts d'argent, les minarets blancs des mosquées dont les dômes étincellent au soleil. Aucune plume n'est capable de rendre, aucune imagination, si puissante qu'elle soit, ne peut se figurer le panorama réellement féerique de la ville de Constantin et de Mahomet II.

Ses faubourgs, de l'autre côté du port, et Scutari qui lui fait face sur la rive d'Asie, sont construits également sur des collines aux pentes escarpées, et s'encadrent, comme la métropole, de vastes rideaux de cyprès au feuillage sombre qui font ressortir plus vivement les mosquées et les maisons peintes de mille couleurs. Puis à leur pied, sous un ciel toujours bleu, les flots transparents de la Corne-d'Or et du Bosphore, immenses nappes d'eau surchargées de navires à voile de toute grandeur, de bateaux à vapeur, et sillonnées par des milliers de canots ou *caïques*, frêles embarcations sans gouvernail, d'une exquise élégance, que les rameurs ou *caïdjis* manœuvrent avec une incomparable adresse.

Ce spectacle est tellement grandiose, que Constantinople semble être une de ces fantastiques cités qu'on ne voit qu'en rêve.

Mais c'est surtout lors d'une nuit de fête, au Ramadan et au Beïram, par exemple, que le coup d'œil, présenté par la métropole de l'Islam, est vraiment magique. Les minarets, resplendissant de lampions, semblent des phares au milieu d'un immense océan de paillettes lumineuses qui scintillent de toutes parts, sur les rives de la Corne-d'Or comme sur la vieille terre d'Asie ; et les vaisseaux à trois ponts, dont tous les contours, mâts, vergues et bordages, sont illuminés de lanternes vertes, bleues, jaunes et rouges, apparaissent comme ces nefs de pierreries, voguant au sein d'une mer phosphorescente que nous dépeint l'imagination des conteurs arabes.

Cependant, il faut reconnaître que la plupart de ces merveilles ne doivent être vues que de loin ; si vous approchez, le prestige s'évanouit. Ces maisons pittoresques ne sont que d'ignobles cahutes enfumées et hors d'aplomb, et les rues de la ville d'abominables ruelles, tortueuses, infectes, pleines de trous, encombrées d'immondices. Et pourtant, l'artiste préférera toujours le désordre pittoresque des cités orientales à la régularité monotone de nos villes modernes d'Europe et d'Amérique.

La physionomie de la population constantinopolitaine n'est pas un tableau moins curieux ; pour l'étranger, c'est un carnaval perpétuel. A côté du vieux Osmanli, en large turban et en caftan rose, vert ou jaune, passe le Turc de la réforme en redingote boutonnée, fez rouge, bottes vernies et gants blancs. Là, c'est le Juif, à la robe fendue sur les côtés et au turban bleu, moucheté de noir ; plus loin, le Grec, sujet de la Porte (*raya*), en fustanelle blanche, avec la calotte rouge et la veste soutachée ; le Bulgare,

au sayon grossier, au bonnet entouré d'une énorme couronne de fourrure; les Albanais, qui n'ont qu'une veste sans manche sur leur torse nu; les Kurdes, au manteau zébré; les Circassiens, vêtus d'un jupon de poil de chèvre serré par une ceinture de métal, les jambes entourées de linges retenus par des cordelettes, la poitrine revêtue d'étuis à cartouches, avec une fourrure d'Astrakhan au collet et un bonnet de peau garni de longs poils épais qui leur fait comme un turban; les Persans, au grand bonnet d'agneau noir; les Syriens, les Géorgiens, les Éthiopiens à la tête crépue; enfin des hommes de toutes les religions et de tous les pays, sans compter les Tsiganes ou Bohémiens, au teint jaune, aux cheveux noirs, race proscrite, qui joue, là comme partout, du violon et du tambour de basque, pour amuser toutes les autres.

Les femmes ne sont pas les personnages les moins intéressants dans ce pêle-mêle perpétuel de tant de nationalités diverses.

Les femmes turques sont masquées d'un *yachmak*, ample pièce de mousseline ou de mérinos blanc, qui laisse voir de grands yeux noirs ou d'un bleu sombre, avivés par le henné noir dont elles se teignent les paupières et surmontés de sourcils rejoints par le surmeh; elles sont drapées d'un féredjé de couleur tendre, rose, jaune, vert ou bleu, portent des caleçons de taffetas et des bottines de maroquin jaune. Le costume des Arméniennes a le plus grand rapport avec le leur; elles sont presque aussi sévèrement voilées, mais elles se vêtissent en général de violet et sont toujours chaussées de noir. Les Juives se coiffent d'une espèce de bourrelet disgracieux (kalpak) qui descend jusqu'aux oreilles et cache leurs cheveux. Leur corps s'enveloppe d'une tunique blanche à plis nombreux et pressés, et leurs épaules soutiennent une chasuble de soie miroitante qui retombe jusqu'à leurs genoux. Les Grecques

se coiffent d'une façon charmante; leurs cheveux, partagés en bandeaux ondulés, sont ramenés en grosse natte sur le devant de la tête, ainsi que dans les statues antiques de Cérès, et un léger voile de gaze bleue protége le derrière de la tête. Mais elles ont, en général, abandonné leur ancien costume national, si élégant pourtant, pour les robes à la française; elles ont cependant conservé la veste de soie brodée qui leur donne encore un caractère assez pittoresque.

Pour achever ce rapide tableau de la physionomie de Constantinople, il convient de parler ici des incendies si terribles et si fréquents qui renouvellent la ville, on peut le dire, tous les cinquante ans.

Excepté les mosquées, les aqueducs, les fontaines, quelques maisons du Phanar, les constructions génoises de Galata et celles toutes modernes de Péra, Stamboul et ses dépendances sont entièrement construits en bois, parce que les musulmans réservent la pierre et le marbre, les matériaux solides et précieux, à l'habitation de Dieu, et ne laissent à l'homme que des maisons de bois aussi peu durables que lui. Si l'on connaît d'ailleurs la négligence et le fatalisme des Orientaux, on concevra sans peine que l'incendie soit un fait normal à Constantinople.

Une fois le feu éteint, les maisons se rebâtissent promptement et les rues se rétablissent comme elles étaient, sans qu'on mette à profit l'accident arrivé pour faire la moindre amélioration.

On avertit les habitants que l'incendie a éclaté dans une partie de la ville, en suspendant, au sommet de la tour du Séraskier qui se dresse à une hauteur prodigieuse derrière la mosquée de Bayezid, ainsi qu'à celle de Galata, de l'autre côté de la Corne-d'Or, un panier d'osier, si c'est le jour, une lanterne, si

c'est la nuit, avec une certaine combinaison de signaux pour indiquer le quartier; une vigie est en permanence sur chacun de ces points, guettant dans l'immense panorama qui se déroule à ses yeux, si quelque fumée noire ou quelque langue de flamme ne jaillit pas d'entre les toits. En même temps le canon tonne et les rues retentissent de ce cri lugubre : « *Stamboul yanghin var* (Il y a le feu à Stamboul)! » Les saccas (porteurs d'eau), qui sont en même temps les pompiers, accourent, leurs pompes sur l'épaule, et déploient ordinairement beaucoup d'adresse et de courage.

Le sultan est averti par trois fois, et quand l'incendie a duré une heure, il est obligé de se rendre en personne sur le lieu du désastre.

Le musulman, dont la maison vient d'être brûlée et qui, en un moment, est passé de l'aisance à la pauvreté, ne montre aucune émotion, il s'écrie : Allah kerim (Dieu est miséricordieux)! et le lendemain vous le trouvez fumant imperturbablement sa pipe sur les décombres encore chauds de sa demeure.

Les chrétiens n'ont pas la même philosophie, et dans les quartiers qu'ils occupent, comme dans nos villes de l'occident, un incendie est toujours signalé par les clameurs confuses des hommes, les cris perçants et désespérés des femmes et des enfants, et ce pêle-mêle affreux des objets qu'on jette par les fenêtres pour les sauver des flammes et que l'on entasse à demi brisés dans les rues.

L'extrême combustibilité des matériaux, car toutes ces maisons de bois s'allument comme de l'amadou à la moindre étincelle, a pour effet de donner à la flamme une ardeur et une intensité incroyables, parce qu'il ne se produit que peu ou point de fumée;



Frommel & Winkles direxit

Tour de Léandre

aussi à cet immense flamboiement, tous les monuments de la ville s'illuminent de reflets rougeâtres d'un effet saisissant qui rappellent, autant que l'infiniment petit peut rappeler l'infiniment grand, les feux de bengale de nos apothéoses scéniques ; et les gerbes d'étincelles qui s'élancent vers le ciel et retombent en pluie d'or ressemblent à un feu d'artifice colossal. On conçoit alors, on excuse presque Néron, ce malfaiteur couronné qui avait l'âme d'un artiste, d'avoir mis lui-même le feu à Rome pour la voir brûler.

III

Principaux édifices de Constantinople. — Le sérail.
— Les mosquées. — L'Atmeïdan. — Monuments antiques. — L'Elbiceï-Atika. —
Château des Sept-Tours. — Le Phanar. — Balata.

Le sérail, ou plus régulièrement seraï, occupe la pointe du promontoire sur lequel Constantinople est bâtie. Du temps du Bas-Empire, cet emplacement appartenait aux prêtres de Sainte-Sophie qui y avaient leurs habitations; mais lorsque la guerre eut donné à Mahomet la ville des Césars, il choisit très-judicieusement ce terrain pour y élever son palais.

En 1478, il acheva de l'enclore de hautes murailles de quatre milles anglais de circuit, percées de huit portes.

Vu du côté de la mer, le sérail ne présente qu'une longue suite de murs crénelés dont le pied baigne dans l'eau bleue; on aperçoit çà et là, des kiosques aux toits en saillie dans le goût chinois, des bâtiments détachés dont les fenêtres sont hermétiquement closes par des grillages serrés, sans aucune symétrie, entrecoupés par la verdure des térébinthes, des platanes et des cyprès.

On pénètre ordinairement dans le sérail par la porte appelée *Top Kapou* (Porte du Canon); après avoir traversé un jardin

montueux on pénètre dans les appartements du premier corps de logis. Ce sont de vastes salles très-peu meublées par des divans en étoffe commune de Perse et des nattes en jonc.

Partout la même simplicité, l'ornementation des plafonds varie seule ; on voit çà et là quelques glaces et dans le sérail tout entier deux paysages, sans personnages, bien entendu, car la loi de Mahomet interdit sévèrement la reproduction des êtres animés.

M. Théophile Gautier a vu dans une de ces pièces une pendule à tableau mécanique représentant la pointe du sérail avec des caïques et des vaisseaux qu'un rouage fait rouler et tanguer : « Elle excite, dit-il, l'admiration des Turcs débonnaires et le sourire des ghiaours, car elle serait mieux à sa place dans la salle à manger d'un épicier enrichi que dans le mystérieux séjour du padichah. »

La même salle renferme dans de simples armoires vitrées les legs que les sultans ont faits au sérail ; ce sont des objets qui leur ont servi pendant leur vie. Tous ils ont donné des armes, sabres, yatagans, poignards, pistolets étincelants de perles et de rubis, à l'exception de Mahmoud II, calligraphe et poëte, qui a fait don de son encrier en or tout couvert de pierreries.

Tout à côté s'allonge une galerie où les sultanes jouent et prennent de l'exercice sous la surveillance des eunuques noirs.

Plus loin sont les bains de marbre et de porcelaine, où M. Maxime Ducamp a été assez heureux pour pénétrer, les kiosques des femmes, le harem enfin que nul regard profane n'a jamais profané. C'est pour cette partie mystérieuse du palais du Grand Seigneur qu'est réservée toute la magnificence du luxe impérial ; mais on n'en peut guère parler que par ouï dire.

On arrive ensuite à une cour carrée où se trouve le médressé (collége) des icht-oglans (jeunes pages destinés au service particulier du Grand Seigneur). Au milieu se trouve un kiosque dans le style arabe. C'est la bibliothèque où pendant longtemps les chrétiens n'ont pu pénétrer; sa porte de bronze est une merveille d'ornementation; à l'intérieur les manuscrits sont rangés dans des casiers de cèdre.

On traverse encore nombre de corps de logis insignifiants et des jardins pleins de fleurs et de grands arbres et l'on est introduit dans un pavillon dont le toit à saillie est fortement projeté et que soutiennent des colonnes de vert antique; ses murs sont incrustés de marbre. C'est la salle du trône du sultan.

La plus grande partie de la pièce qui est petite et peu éclairée est occupée par le trône en forme de divan avec un baldaquin soutenu par quatre colonnettes, hexagones en vermeil, semées d'une innombrable quantité de pierres précieuses non taillées et surmontées par des boules d'or et des croissants d'où pendent quatre queues de cheval.

En face du trône s'ouvre une fenêtre grillée d'épais barreaux dorés. C'étaient là que se tenaient jadis, en dehors, les pachas et les ambassadeurs dont les paroles étaient transmises par des intermédiaires au padichah impassible comme une idole dans une châsse de pierreries.

Les murailles sont revêtues de carreaux de faïence verte et le plafond est orné de baguettes de vermeil qui se découpent en capricieuses rosaces. Dans un coin est fixée une singulière cheminée turque en forme de niche à sept pans. Elle est en cuivre ciselé et découpé.

Tout à côté, au milieu d'une touffe d'arbres, se dresse une

colonne composée d'un fût léger et d'un chapiteau corinthien, avec une inscription sur sa base. Elle est bien conservée et remonte au temps de Théodose.

Au delà est située l'antique église de Sainte-Irène; elle ressemble à Sainte-Sophie sur une plus petite échelle, et elle est ornée de marbres et de mosaïques. Les Turcs l'ont transformée en arsenal. A côté d'une belle collection d'armes modernes disposées avec goût, on voit le sabre de Mahomet II, un brassard qui a servi à Tamerlan, l'épée de Scanderberg, les fameuses marmites des janissaires, des canons et des bombardes de formes étranges, des faisceaux de piques et de vieilles hallebardes, ainsi qu'un grand nombre d'autres pièces fort curieuses.

Enfin on sort du sérail par la porte appelée Baba Houmayoun ou Sublime Porte. Malgré ce nom pompeux, ce n'est qu'une lourde masse semblable à un bastion. C'est là qu'on exposait pendant trois jours sur un plat de bois ou d'argent la tête des criminels d'État.

Le nombre des habitants du sérail passe six mille parmi lesquels on compte environ cinq cents femmes. En outre un grand nombre de personnes sont employées au sérail pendant la journée, et ont leur maison et leur famille dans la ville.

Le sultan a de droit six femmes en titre qui portent le titre de *cadines*, quoiqu'elles ne soient pas ses épouses légitimes. La première d'entre elles qui donne un héritier à l'empire devient sultane favorite et a le titre d'*hasséki*. Si l'enfant de l'hasséki meurt, elle perd son rang. Il faut ranger au nombre des vieux contes ridicules la croyance populaire qui représente les femmes du sultan rangées en file, attendant que le maître jette le mouchoir à celle qu'il préfère.

Les femmes du sérail sont principalement des Géorgiennes et des Circassiennes, les deux plus belles races du monde ; aussi il est certain qu'il n'existe nulle part un aussi grand nombre de beautés exquises. Elles ont toutes reçu une très-bonne éducation, elles savent lire, écrire, faire des vers, de la musique et danser avec plus de volupté que de grâce. Leur vie s'écoule dans une suite non interrompue d'amusements compatibles avec la vie sédentaire, par exemple à changer fréquemment de toilette, à se visiter en cérémonie les unes les autres, à recevoir les hommages sans cesse renouvelés de leurs compagnes d'un rang inférieur, à voir des esclaves de leur sexe danser et jouer la comédie, enfin à rassasier leur âme de cette félicité passive et sans action qui est le but unique auquel les femmes turques aspirent, et le seul qu'elles soient capables de goûter.

Quelquefois, et c'est une faveur, on leur permet d'aller dans les différents palais et kiosques que le sultan possède sur les bords du Bosphore, toujours sous la surveillance des eunuques noirs (les blancs ayant été supprimés récemment) ; et alors les officiers de police sont chargés d'empêcher toute espèce de bâtiment de passer près du caïque impérial.

Lorsqu'elles ont atteint l'âge de trente ans, le sultan donne la liberté à quelques-unes de ses esclaves et elles trouvent à se marier avantageusement à cause de leur crédit et de leurs relations. Il n'est pas besoin d'ajouter que la majeure partie de ces femmes n'est jamais connue du sultan ; son harem n'est, à dire vrai, que le luxe de son suprême rang.

En sortant du sérail, on laisse derrière soi la fontaine d'Achmet III, une des plus jolies de Constantinople, avec son toit chinois, ses sculptures délicates et ses gracieuses colonnettes, et l'on a

devant les yeux Sainte-Sophie, Agia Sofia, ce qui, par parenthèse, n'est pas le nom d'une sainte et veut dire « la sagesse divine. » Les Turcs n'ont pas changé le nom de la vieille basilique chrétienne en la convertissant en mosquée.

Au premier aspect, Sainte-Sophie ne répond pas à l'idée grandiose qu'on s'en est faite. Entourée de bains, d'écoles, de tombeaux, d'échoppes qui y ont été ajoutés après coup, elle ne présente d'abord qu'une masse incohérente de constructions hétérogènes, du milieu desquelles s'élancent ses quatre minarets et s'élève son dôme aplati qui, dans la pensée de l'architecte, devait imiter la voûte des cieux.

Mais à l'intérieur, rien n'interrompt la vue, et quoique la majeure partie des ornements, frisures et mosaïques à fond d'or, ait disparu sous une épaisse couche de chaux, car le mahométisme est encore plus sévère sur ce point que le protestantisme même, c'est encore un des plus magnifiques temples que la main de l'homme ait jamais élevés à Dieu.

Du haut des tribunes on embrasse admirablement l'ensemble de cet immense édifice. La coupole, éclairée de fenêtres, placées très-près les unes des autres, et au nombre de vingt-quatre, porte sur quatre grandes arcades, liées à autant de demi-dômes.

Les tribunes reposent sur de nombreuses colonnes de porphyre et de jaspe; des tables de porphyre incrustées dans la muraille portent gravés en caractères arabes les noms de Dieu, de Mahomet et des quatre premiers khalifes. Du grand dôme sont suspendues une infinité de lampes en verre de diverses couleurs, entremêlées de globes de cristal et soutenues par des cercles de fils de fer de manière à former lustre, des houppes de soie, des œufs d'autruche, des cassolettes d'or et d'argent.

L'islamisme a utilisé, comme il l'a pu, les anciennes chapelles de la basilique chrétienne. Elles servent de lieu de dépôt. Les musulmans y apportent leurs richesses dans des coffres à peine fermés et sous la garde de Dieu. Il n'y a pas d'exemple que le moindre objet ait jamais été dérobé.

Sainte-Sophie a été bâtie par Anthemius de Tralles et Isidore de Milet, sous le règne de Justinien, sur l'emplacement d'une première église, dédiée par Constantin à la Sagesse inspirée, et qui venait d'être réduite en cendres dans une sédition.

Pour enrichir la nouvelle église, on dépouilla les vieux temples païens, celui du Soleil, à Rome, celui de Diane, à Éphèse. Mais elle eut beaucoup à souffrir des tremblements de terre. En 1317, Andronicus la fit étayer par deux contre-forts de forme pyramidale. En 1345, la demi-coupole de l'est tomba ; elle fut réparée par Sélim, qui ajouta trois minarets à celui qu'avait déjà élevé Mohammed-el-Fatyh. Amurat III la fit encore soutenir par d'énormes arcs-boutants.

Malgré ces réparations successives, le vieil édifice, debout depuis treize cents ans, menaçait ruine, quand il a été tout récemment restauré avec une rare habileté, par un architecte italien, M. Fossati.

La *Mohammediyeh*, ou mosquée de Mahomet II, couronne l'une des sept collines que renferme Constantinople. Elle fut bâtie par l'architecte grec Christodolus sur l'emplacement et avec les matériaux de la célèbre église des Apôtres. Elle eut tant à souffrir du tremblement de terre de 1768, que Mustapha III la rebâtit presque en entier.

Sultan Bayezid, ou la mosquée de Bajazet (car les mosquées sont appelées du nom de leur fondateur), est célèbre par ses

marbres, tirés de tous les édifices de Constantinople. On y admire vingt colonnes de vert antique, de jaspe et de granit égyptien.

La mosquée de Sélim Ier forme un carré parfait de soixante et quinze pieds de côté ; les marbres en ont été apportés d'Alexandrie de la Troade.

La mosquée de Sultan-Achmet est située sur l'un des côtés de l'Atmeïdan. Elle a coûté des sommes inouïes, au point que chaque pierre, dit-on, revient à trois aspres. Achmet apportait un si grand zèle à sa construction, que, tous les vendredis, il travaillait lui-même avec les ouvriers, et leur payait ensuite leurs salaires.

La mosquée est entourée de six minarets d'une extrême hauteur et d'une grande beauté ; ils sont garnis de trois galeries dans le pur style arabe et se terminent en aiguilles. Cet édifice, aussi bien que toutes les autres mosquées, est précédé par une grande cour, entourée d'une colonnade en marbre et en porphyre formant une magnifique galerie dont le toit est décoré par trente petites coupoles et quatre minarets dans les angles. Au milieu est une fontaine de marbre très-ornée, destinée aux ablutions des fidèles. Les portes sont de cuivre travaillé avec un goût merveilleux, mais sans aucune figure.

Quant aux ornements intérieurs de la mosquée, les murailles sont revêtues de plaques de faïence et de lames de marbre ; des versets du Coran en caractères arabes, tracés sur des tables dorées, décorent les dômes, les coupoles, les corniches. Le pavé est entièrement recouvert de nattes. Le dôme est supporté par quatre grands pilastres cannelés et partagés dans leur milieu par un astragale. Les fenêtres, faites de verres colorés en petits compartiments, sont d'une richesse singulière.

La *Solymanieh* a été construite avec les matériaux de la grande

église de Sainte-Euphémie de Chalcédoine. Cette mosquée l'emporte sur toutes les autres par la symétrie et l'élégance de son architecture. Vue de profil, elle offre un coup d'œil magnifique avec ses galeries superposées, ses hauts minarets et ses dômes polis.

L'*Osmanieh*, commencée par Mahomet IV et achevée par son frère Osman III, est remarquable par son dôme d'une grande élévation et d'une extrême légèreté qui couvre et forme la mosquée tout entière sans pilastres, ni colonnes.

Non loin de cette mosquée gît un sarcophage de porphyre, qu'on dit être celui de Constantin. Il est la plupart du temps rempli de l'eau du ciel et les petits oiseaux viennent boire dans le cercueil inpérial.

On remarque encore une petite mais très-élégante mosquée, appelée Laleli, bâtie par Mahmoud Ier en 1753. Les murs en sont incrustés de marbre ; on y voit deux grands tableaux en broderie, représentant les cités de la Mecque et de Médine.

Auprès de chaque mosquée est le turbeh ou chapelle sépulcrale de son fondateur, fermée par des grilles de fer qui laissent voir distinctement le cercueil, couvert d'un velours cramoisi brodé en or. A la tête du cercueil est placé le turban du monarque, à ses pieds un haut chandelier d'argent et au-dessus un cercle de lampes.

Outre les mosquées impériales, il y en a plusieurs élevées par la piété des sultanes validés. Les principales de celles-là sont Yeni-Djami et celle de la porte d'Andrinople, bâtie du prix des pantoufles de sa fondatrice, à ce que disent les Turcs.

Tous les sultans fondateurs de mosquées ont attaché à ces fondations des académies ou écoles avec leurs professeurs et un grand nombre d'étudiants fort bien entretenus, des hôpitaux et des khans.



Leipzig.　　　　Frommel & Winkles sc.



C. Atmeidan

Derrière les murs du sérail se trouve une vaste place qu'on appelle l'Atmeïdan. C'est l'ancien Hippodrome des Grecs. C'est en cet endroit que se donnaient les spectacles publics, les courses, les combats d'athlètes, que la foule du Bas-Empire se passionnait pour les *verts* et les *bleus*, ces factions rivales des cochers, dont les luttes continuelles dégénérèrent bientôt en querelles politiques et causèrent des séditions terribles.

L'Atmeïdan est aujourd'hui réduit à deux cent cinquante pas de long sur cent cinquante de large. Il a d'un côté la mosquée du sultan Achmet et de l'autre un grand édifice à moitié ruiné qu'on dit avoir été autrefois le palais du questeur et qui est aujourd'hui un *Timar Khanè* ou hôpital de fous.

Il reste dans l'Atmeïdan trois monuments remarquables des Grecs : l'obélisque de Théodose, la colonne serpentine et celle de Constantin Porphyrogénète, faibles vestiges des merveilles que contenait jadis cette enceinte. Les empereurs byzantins s'étaient complus, en effet, à orner l'Hippodrome des dépouilles de l'antiquité. On y voyait entre autres chefs-d'œuvre ces fameux chevaux en métal de Corinthe qui surmontent aujourd'hui la porte de Saint-Marc à Venise, après avoir orné, sous Napoléon Ier, l'arc de triomphe de la place du Carrousel à Paris.

L'obélisque, monolithe de granit rose haut de soixante pieds et chargé d'hiéroglyphes sur ses quatre faces, a été apporté de Thèbes en Égypte et élevé sur cette place à l'aide d'un mécanisme très-curieux, en trente-deux jours, sous la direction de Proculus, préteur de la ville, et sous le règne de Théodose l'Ancien. Son piédestal assez dégradé a sept pieds de haut et est sculpté en bas-reliefs d'un style barbare qui témoigne de la décadence des arts dans ce siècle. Sur la frise du piédestal, aujourd'hui caché par l'exhausse-

ment successif du terrain, se trouve, au rapport des écrivains antérieurs, une représentation du mécanisme employé pour l'érection de l'énorme monolithe, absolument comme sur le socle de l'obélisque de Louqsor, place de la Concorde, à Paris, *Ludovico-Philippo regnante...*

La colonne serpentine n'a guère plus de neuf pieds d'élévation, il est vrai que sa base est enfouie ; elle est formée de trois serpents entrelacés dont les têtes faisaient chapiteau. On croit qu'ils proviennent du temple de Delphes où ils soutenaient le trépied d'or que la Grèce avait voué à Apollon, après la défaite de Xerxès à Platée : mais cette opinion n'est rien moins que fondée. S'il faut en croire la tradition, Mahomet II, pour donner une preuve de sa force, aurait abattu la tête de l'un d'eux d'un coup de hache d'armes. Les deux autres ont été enlevées en 1700 sans que les Turcs aient fait aucune recherche pour les retrouver.

La pyramide de Constantin Porphyrogénète n'est plus qu'une abominable masse de pierres, un bloc de maçonnerie fendu de tous côtés et qui ne subsistera pas longtemps. Elle était autrefois recouverte entièrement de bronze doré ; mais cette riche armature tenta la cupidité du vainqueur et ne tarda pas à disparaître.

Autrefois les Turcs faisaient courir les chevaux dans l'Atmeïdan et s'y livraient à un exercice militaire appelé *djerid*. Voici en quoi il consiste. Deux ou plusieurs combattants, montés sur des chevaux très-vifs, sont armés d'une baguette blanche en forme de javelot qu'ils se lancent l'un à l'autre avec une grande violence. L'adresse consiste à éviter le coup et à poursuivre l'antagoniste dans sa retraite, à arrêter son cheval au galop, et à se baisser assez, sans quitter la selle, pour ramasser le djérid à terre. Depuis l'introduction de la tactique européenne ce jeu est abandonné.

Le palais de Constantin tenait à l'Hippodrome et était vraisemblablement situé à la place qu'occupe aujourd'hui la mosquée du sultan Achmet.

Sur l'Atmeïdan même, en face de la mosquée d'Achmet, se trouve l'*Elbiceï-Atika* ou musée des anciens costumes ottomans. Notre ancien camarade, Georges Noguès, fils du rédacteur en chef du *Journal de Constantinople*, a donné de ce curieux musée une description aussi brillante qu'exacte.

Il est situé dans une maison turque de belle apparence, précédée d'une cour, où une fontaine laisse retomber son mince filet d'eau dans une vasque de marbre au milieu d'un frais gazon, et se compose de cent quarante figures, en bois sculpté et colorié, reproduisant principalement les costumes de l'ancienne maison du Grand Seigneur, ceux des janissaires et aussi divers habillements d'artisans; elles sont placées, derrière des vitrages, aux deux étages de l'Elbiceï-Atika. On retrouve dans cette exhibition d'un monde évanoui la vieille Turquie tout entière avec les gros turbans, les hauts bonnets coniques, les dolimans bordés de fourrures, les pelisses de brocard, les ceintures de cachemire, les armes barbares. L'archéologue y peut contempler à son aise dans leurs splendides costumes d'avant la réforme le kyzlar-agaci, le grand vizir, le cheik-ul-islam, le kapoudan-pacha, le seliktar-agaci ou chef des porte-glaives, le *bach-tchokadar*, qui portait les pelisses du sultan dans ses promenades, le *tchaouch-agaci*, chef des huissiers, l'aga du sérail, les muets (*dilciz*), les *scrikdji-bachi* à qui était commise la garde des turbans, les cuisiniers, les jardiniers, les *baltadjis*, les *soulak* et les *peyik* (gardes particuliers du sultan), les nains et les fous dont l'emploi n'est pas tombé en désuétude à la Sublime Porte, tous les officiers des *yeni-tcheri* avec

leurs vêtements et leurs armes bizarres, et le santon Hadji-Bektach, leur patron ; on y voit même, comme contraste, un spécimen des *Nizam-djedid* qui les ont remplacés.

Ce musée de la vieille nationalité ottomane témoigne hautement de l'affaiblissement des préjugés en Turquie ; malgré l'usage musulman qui interdit toute reproduction de la figure humaine, l'ouverture de l'Elbiceï-Atika n'a pas soulevé la moindre émeute et les Turcs n'ensont pas les visiteurs les moins assidus.

Au bout de l'Atmeïdan se trouve l'Etmeïdan (marché aux viandes), que le massacre des janissaires en 1828 a rendu célèbre. A quelque distance enfin on voit la citerne, aujourd'hui tarie, de Bin-Bir-Derek ou les Mille et Une Colonnes, construite sous les empereurs grecs. L'emphase asiatique lui a donné ce nom, quoique les colonnes ne soient, en réalité, qu'au nombre de deux cent douze ; mais elles sont toutes de beau marbre blanc et d'une proportion élégante. Elle est occupée maintenant par des filatures de soie, dirigées par des ouvriers arméniens.

Il en existe encore une autre, appelée Yéré-Batan-Seraï (palais souterrain) : celle-ci est pleine d'eau ; on y arrive par un passage voûté et soutenu par trois cent trente-six colonnes de marbre. Les Turcs ne la découvrirent que trois siècles après la conquête de Constantinople. Aujourd'hui, une portion des murs s'est écroulée et laisse pénétrer le jour dans l'intérieur que l'on pouvait visiter autrefois en bateau. Les musulmans racontent à ce propos des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, et plus d'une barque imprudente qui s'était engagée dans ce repaire des djims, des goules et des afrites, n'a jamais reparu.

A l'extrémité méridionale de la ville, sur la mer de Marmara, se trouve le château des Sept-Tours, en turc *Yedi-Koulé*, en grec


Leipzig. Frommel & Winkles dir.

Les anciens murs.

Hepta-Purgon. Le château des Sept-Tours n'en compte plus que quatre depuis le tremblement de terre de 1768, et celles qui subsistent menacent ruine. Pourtant ces lourdes masses reliées entre elles par des murs crénelés produisent un bel effet. Il fut commencé par Zénon et fini par Emmanuel Comnène; Mahomet II le rebâtit presque entièrement. C'était autrefois une prison d'État, où l'on enfermait les ambassadeurs dès que la guerre éclatait entre le sultan et le souverain qu'ils représentaient.

Les remparts de Constantinople sont composés de deux rangs de murailles, flanqués de tours carrées et entourées d'un large fossé qui était revêtu lui-même d'un parapet de pierre, ce qui formait trois enceintes à franchir. Aujourd'hui les murs sont à moitié écroulés, mais ils sont encore superbes à voir avec ces mille plantes pariétaires et cette luxuriante végétation des ruines qui les ont envahis; les fossés, arrosés jadis de tant de sang humain, nourrissent aujourd'hui des cressons et des laitues. En face des murailles, depuis le château des Sept-Tours jusqu'au village d'Eyoub, s'étend un vaste cimetière, longue forêt de cyprès, parsemé de sépulcres avec quelques échappées de prairies, çà et là, verdissant sous les grands arbres.

Parmi les différents quartiers de Constantinople, qui tous ont leur physionomie propre et semblent une ville à part dans la grande, nous citerons, en première ligne, le Phanar, où habitent les Grecs de distinction. C'est là que vivent en famille les descendants des Comnène, des Ducas, des Paléologues; leurs serviteurs les traitent de princes et ils se conservent purs de tout contact avec les autres habitants de la ville.

Les rues du Phanar sont les plus larges de Stamboul et bordées par de fortes maisons en pierre-taille avec créneaux et machi-

coulis, innocent appareil guerrier qui ne sert que contre l'incendie.

Au Phanar est située l'église principale des Grecs. On y voit quelques beaux retables à colonne dorée et des tableaux anciens très-remarquables.

Les Phanariotes ont longtemps été célèbres par leur habileté diplomatique; ils dirigeaient toutes les affaires extérieures de la Porte, qui choisissait parmi eux ses drogmans et les hospodars des principautés tributaires. Nombre d'ambassadeurs du sultan sont encore aujourd'hui des gens du Phanar, par exemple M. Mussurus et le prince Callimachi.

Plus loin, c'est Balata, le quartier juif, le plus sale et le plus immonde de tous les quartiers de Constantinople, où vivent dans la fange et le mépris les fils maudits d'Abraham et de Moïse, les enfants de cette grande race hébraïque, qui a vu passer les Pharaons d'Égypte, les rois d'Assyrie, le monde grec, le monde romain, le moyen âge et l'âge moderne. Il est impossible de se figurer le degré d'abjection où sont réduits les Juifs de Constantinople, quoique les Turcs leur aient, de tous temps, permis de se gouverner d'après leurs lois, que leurs biens soient aujourd'hui à l'abri des extorsions et qu'on ne les maltraite plus comme autrefois.

IV

La Corne-d'Or. — Galata. — Le Grand et le Petit Champ-des-Morts. — Derviches Tourneurs. — Top-Hané. — Sa fontaine. — Mosquée de Mahmoud II. — Eyoub. — Scutari. — Champ des morts de Scutari. — Derviches Hurleurs.

Trois ponts de bateaux unissent Constantinople à ses faubourgs aux populations bigarrées, en enjambant la Corne-d'Or. Le premier de ces ponts aboutit à la principale rue de Galata ; c'est le pont de Sultan Mahmoud, il est large et bordé de trottoirs. C'est de cet endroit qu'on se rend le mieux compte de l'étendue du port.

La Corne-d'Or, véritable corne d'abondance par sa forme et par les richesses qu'elle vaut à la ville, est un golfe dont la pointe du sérail (*Seraï-Bournou*), littéralement le Nez du Sérail, et les fonderies-casernes de Top-Hané, forment ses deux caps. De même qu'à Londres, il n'y a pas de quais à Constantinople et la ville plonge partout ses pieds dans la mer ; enfin, après avoir arrondi sa courbe gracieuse, la Corne-d'Or se perd dans les Eaux-Douces d'Europe, à travers des prairies bordées de saules.

Galata est le quartier du commerce franc et levantin, et la foule est toujours bruyante et compacte dans ses rues étroites. La tour

de Galata s'élève du milieu de maisonnettes basses et derrière les anciennes murailles génoises tombant en ruine à ses pieds. C'est un véritable donjon gothique avec machicoulis et un toit pointu en cuivre. Sa construction remonte aux Génois ; elle s'appelait, de leur temps, la tour du Christ. Ces marchands soldats avaient fait de leurs comptoirs autant de forteresses, qui soutinrent plus d'un siége dans leurs querelles incessantes avec les Grecs.

Péra, la résidence des Européens et de la société diplomatique, étage, au sommet de la colline, ses belles maisons de pierre qui ne seraient pas déplacées à Marseille et même à Paris.

Parmi les palais des différentes ambassades, celui de la légation russe est incomparablement le plus beau et le plus grandiose.

Péra possède même un théâtre français. Il est construit en bois et ne donne des représentations que pendant trois mois de l'année. Les Francs seuls le fréquentent.

La promenade de Péra, où se réunit le soir la société élégante pour prendre des glaces, du café et entendre de la musique, est une terrasse située sur la crête de la colline, occupée par un cimetière que l'on nomme le Petit-Champ-des-Morts, ou, pour écarter cette image funèbre, simplement le Petit-Champ.—C'est une singulière ville, en effet, que Constantinople ; la moitié en appartient aux vivants, l'autre moitié aux morts ; outre les petits cimetières qui s'intercalent entre les maisons, on compte quatre grands champs de sépulture dans la ville ou à ses portes.— Cette terrasse se contourne et va joindre le Grand-Champ-des-Morts derrière le haut Péra. Celui-ci se déploie sur une sorte de terrain planté de cyprès, entre le Bosphore et la Corne-d'Or. Toutes les tombes sont d'une uniformité presque complète et consistent en cippes de marbre coiffés de turbans coloriés de différentes formes, avec

quelques inscriptions ; une pierre ornée d'une tige de lotus ou d'un cep de vigne avec pampres et grappes sculptés en relief et peints, indiquent la tombe des femmes. Au pied de ces cippes est ordinairement une dalle creusée d'un petit bassin, où les parents et amis du défunt apportent des fleurs et versent du lait et des parfums.

L'ouverture est ménagée de manière à correspondre à l'oreille du mort, afin qu'il puisse entendre les gémissements de ceux qui le pleurent sur la terre. Toutes ces tombes sont confusément jetées çà et là, beaucoup sont renversées et brisées en morceaux. On prétend que les cippes décapités recouvrent les corps des janissaires, que la mort n'a pu mettre à l'abri de la vengeance de Mahmoud. En quelques endroits, des terre-pleins entourés de balustrades ou de petits murs, forment des lieux réservés de sépulture pour des familles de distinction.

Les cimetières turcs sont des lieux de promenade et de réunion ; les oisifs y viennent fumer leurs pipes, les femmes, accoudées aux cippes funéraires ou assises sur l'herbe, y passent souvent la journée entière, les enfants y jouent, les marchands de gâteaux et de rafraîchissements parcourent continuellement les nombreux sillons qui les coupent en tous sens.

Le Grand-Champ-des-Morts rejoint devant les quartiers francs le Petit-Champ, qui descend jusqu'aux premières maisons de Galata et s'avance, par une pointe de cyprès et de tombeaux, jusqu'au *Tekhé* ou monastère des Derviches-Tourneurs. Tout à côté se trouve le tombeau du comte de Bonneval, le célèbre renégat, qui mourut Achmet-Pacha et chef des bombardiers.

Les derviches tourneurs (*mewlewis*), sont des religieux musulmans qui vivent en communauté, et valsent par dévotion.

Contrairement aux autres mahométans, ils laissent volontiers les ghiaours assister en curieux à leurs exercices de piété.

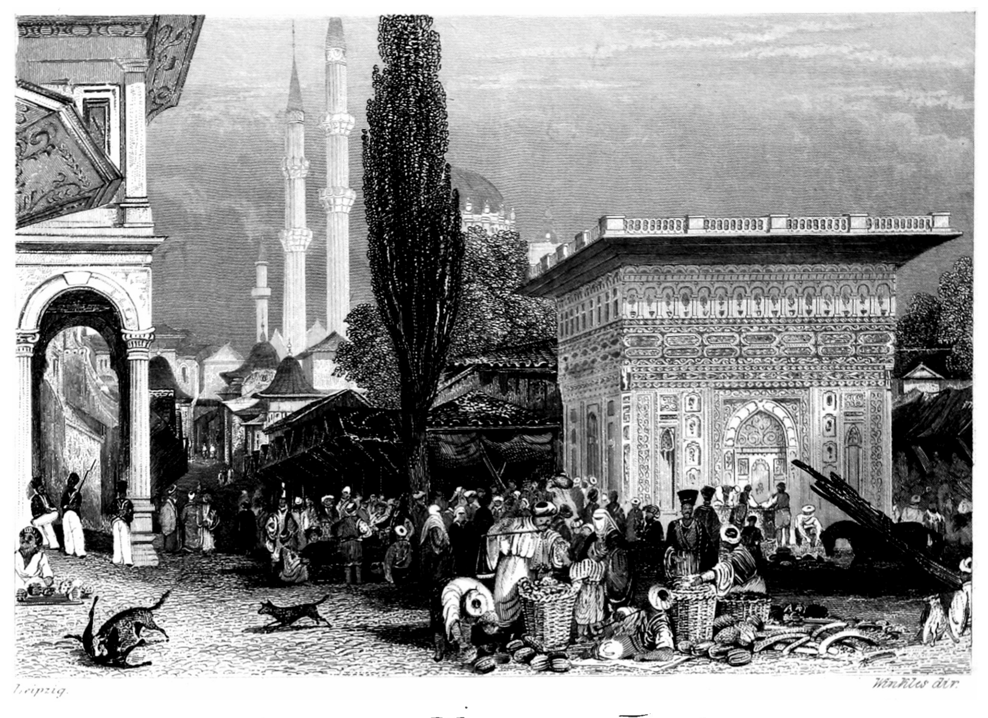
Ceux de Péra habitent un couvent dont l'aspect n'a rien des tristes monastères des chrétiens ; la salle où ils exécutent leurs valses religieuses, est parquetée et cirée, construite en rotonde, éclairée par de larges fenêtres et entourée par une balustrade circulaire à hauteur d'appui. L'orchestre est placé dans une tribune ; il se compose de six musiciens qui jouent de la flûte et du *tarbouka* (espèce de tambour fait avec une peau d'onagre). Après avoir accompli diverses génuflexions et divers rites liturgiques, ils étendent les bras en croix, inclinent légèrement la tête sur l'épaule, ferment à demi les yeux et se mettent à tourner par un mouvement de rotation calme, régulier, lent d'abord et qui augmente graduellement de vitesse.

Ils sont là vingt ou trente dans un espace très-resserré, et jamais ils ne se heurtent, jamais ils ne se rencontrent. Leur large jupe blanche se gonfle soulevée et ballonnée par l'air qui s'y engouffre,leur visage s'illumine d'une expression de volupté mystique et d'enivrante béatitude, leurs lèvres entr'ouvertes se mouillent d'une légère écume, leurs pieds semblent ne plus toucher la terre.

Ce spectacle donne le vertige et l'on se sent, malgré soi, entraîné à les imiter et à obéir à l'impulsion de ce rhythme monotone, étrange, d'une douceur infinie.

Quand ils tombent, épuisés de fatigue et succombant à l'extase, des serviteurs viennent les recouvrir d'un ample manteau, puis, quand ils ont repris leurs esprits, ils se relèvent, défilent en ordre devant leur iman et se retirent.

On descend de Péra à Top-Hané, par une ruelle escarpée qu'on prendrait pour le lit d'un torrent à sec, et l'on débouche sur une



Leipzig. Winkles dir.

Marché & Fontaine à Top-Hané

place toujours encombrée et tumultueuse. C'est un marché, une foire continuelle. On y loue des chevaux, on y vend des confiseries et des sorbets, du lait caillé et de la crème bouillie, du tabac et des pipes, des concombres, des courges, des melons, du raisin; quelques soldats montent la garde à la porte d'une caserne. En face se trouve la charmante fontaine de Top-Hané en marbre blanc et de style arabe. Elle était autrefois coiffée d'un toit de plomb aux bords relevés : on l'a remplacée par une balustrade en fer, qui produit un singulier effet sur ce bijou moresque.

La mosquée de Mahmoud II est voisine de cette place. Bâtie sur le bord de l'eau, elle diffère par sa construction dans le goût moderne de toutes les autres mosquées auxquelles Sainte-Sophie a servi de type. Elle n'a qu'une seule coupole entourée à sa base de fenêtres et de consoles à volutes, et qui s'élève entre quatre façades arrondies et flanquées aux angles par des piliers surmontés de pyramidions. L'emblème de l'Islam, le croissant, décore le sommet du dôme central et des quatre contre-forts extérieurs. Les minarets sont d'une grande élégance; ce sont des colonnes cannelées, cerclées de deux balcons et qui se rétrécissent toujours en s'élevant; ils se terminent par une flèche conique d'une grande hardiesse.

Autour de la mosquée sont situés le parc d'artillerie et les fonderies de canons, et s'étend une plate-forme baignée par la mer et terminée par deux jolis pavillons.

Mentionnons encore sur ce côté de la Corne-d'Or le quartier de Kassim-Pacha, aux maisons rougeâtres et aux toits recouverts de tuiles brunes; l'arsenal, vastes bâtiments blancs, construits dans le goût européen, Piali-Pacha, le faubourg grec de Saint-Dimitri avec sa fontaine merveilleuse qui guérit tous les maux et fait

retrouver l'argent perdu, l'immense caserne du Grand-Champ-des-Morts de Péra, et le vaste collége de Galata-Seraï. N'oublions pas surtout le cimetière des Juifs sur le versant d'une colline aride; il semble que le mépris des Turcs les poursuive encore après leur mort; rien n'est d'un aspect plus misérable que ce cimetière sans arbres et sansverdure.

Le faubourg d'Eyoub est ainsi appelé du nom d'un compagnon du prophète qui y fut tué, lors du premier siége de Constantinople par les musulmans, l'an 668 de notre ère. Les Turcs y construisirent une mosquée où les sultans allaient ceindre le sabre à leur avénement.

Transportons-nous maintenant de l'autre côté du Bosphore, en passant devant un îlot de rochers surmonté d'une tourelle blanche, que les Turcs appellent Kiss-Koulessi (tour de la Jeune Fille) et les Francs tour de Léandre, bien que ce fût l'Hellespont et non le Bosphore que traversait ce jeune amant chanté par Musée, pour aller rejoindre Héro, la belle prêtresse de Vénus, — et jetons un coup d'œil sur Scutari, la ville turque par excellence, où les fidèles musulmans se font enterrer afin que leurs cendres ne soient point profanées par le contact impur des ghiaours.

Scutari est située sur l'emplacement de l'ancienne Chrysopolis dont il ne reste aucun vestige. Son débarcadère se présente sous l'aspect le plus pittoresque. Les murailles blanches de la mosquée de Bouyouk-Djami apparaissent au second plan. Cette mosquée produit un très-bel effet, avec sa coupole, son minaret, ses terrasses surmontées de petits dômes de plomb, ses arcades arabes, ses escaliers et ses masses de maçonnerie, entremêlées de touffes d'arbres.

Sur une petite place à laquelle aboutit la principale rue de Scutari, on voit une jolie fontaine avec un toit chinois, toute bro-

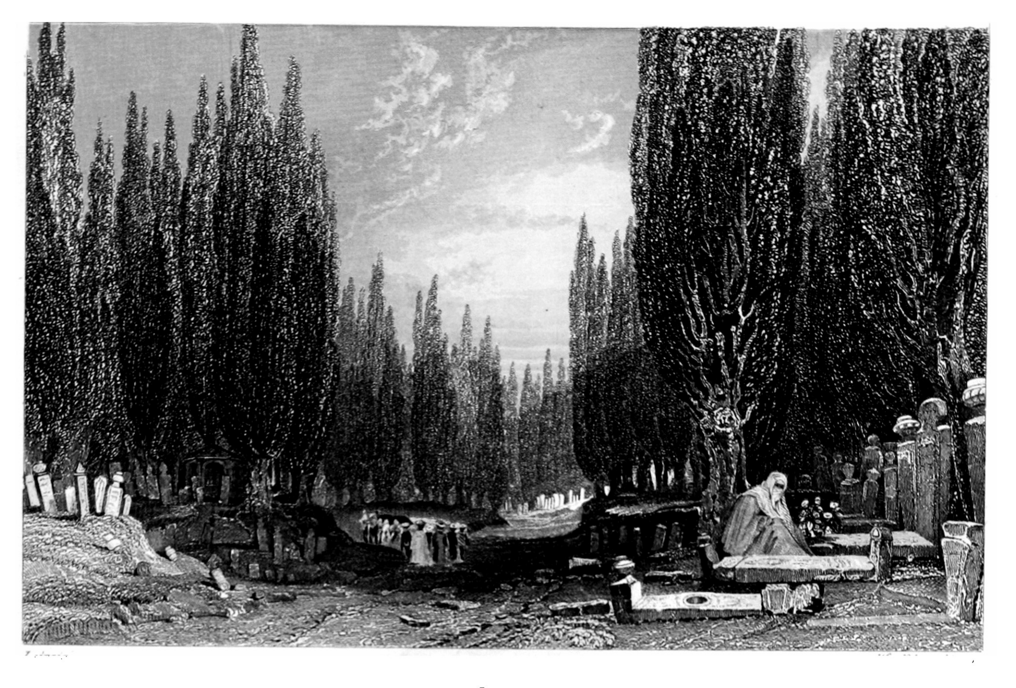
dée d'arabesques. La Grande-Rue monte en pente douce entre des maisons voilées de chèvrefeuilles et de pampres, et la mosquée de Sultan Selim, avec ses deux petits portails moresques, ses balustrades dentelées et son dôme évasé que supportent des consoles renversées.

Le grand champ des morts de Scutari est peut-être le plus vaste de tout l'Orient. Il commence avec les dernières maisons du faubourg, longe la plaine sinueuse d'Haïder-Pacha et descend par une pente insensible jusqu'au golfe de Nicomédie. C'est un immense bois de cyprès, couvrant un terrain accidenté et coupé de larges allées. Une route le traverse dans toute sa longueur et passe devant une immense caserne qui contient huit mille soldats.

Comme tous les autres, c'est un lieu de promenade et la foule s'y presse le lundi et le jeudi, spectacle toujours varié et offrant les contrastes les plus saisissants. A côté de la calèche et du coupé parisien qui emporte dans son vol rapide la femme de quelque pacha de la réforme, hermétiquement voilée de mousseline, l'*araba* doré et recouvert d'une bâche en toile, et le *talika* peint, l'ancienne voiture nationale dont la forme se rapproche de nos vieux carrosses du temps de Louis XIV, attelés de buffles noirs, cheminent à pas mesurés, en même temps que les fashionables européens et les *tchélébis* ottomans déploient à l'envi leurs grâces de cavaliers, ceux-ci sur leurs chevaux anglais, ceux-là sur des pur-sang arabes et kurdes qui les valent bien.

Le *tekké* des Derviches-Hurleurs est situé dans le haut Scutari, sur la lisière du Champ-des-Morts. Aux murailles de la salle où ils se réunissent sont suspendus de singuliers instruments de torture; ce sont des espèces de broches, terminées par des masses de plomb ; il s'en servent dans les occasions solennelles pour se mar-

tyriser. Mais leur exercice ordinaire consiste à se balancer d'arrière en avant, en se tenant sur une file par la main et en poussant à chaque fois une clameur profonde et prolongée d'une sonorité incroyable et surhumaine ; puis leur frénésie augmente peu à peu, leurs mouvements se saccadent de plus en plus, leur visage se décompose, les artères de leur cou se gonflent à éclater et ils continuent à tirer de leur poitrine avec une énergie croissante des cris, des hurlements comparables à ceux du lion des déserts, jusqu'à ce qu'ils tombent à terre sans souffle et les membres roides comme s'ils avaient le tétanos.



Le Grand Champ-des-Morts
à Scutari

V

Les bazars. — Le Bezestan. — Le bazar des esclaves. — Khans et caravansérails. — Boutiques. — Cafés. — Bains. — Intérieur des maisons. — Les harems. — Condition des femmes.

Les bazars sont centralisés à Constantinople et forment comme une ville à part dans la grande cité.

C'est d'abord le *bazar Egyptien* ou *bazar des parfumeurs*, grande halle traversée par une ruelle où circule le public. Là se vendent les essences de jasmin et de bergamote, le henné, le santal, l'ambre gris, le benjoin, les fameuses pastilles du sérail, qui ne ressemblent guère aux drogues infectes qu'on connaît sous ce nom à Paris, les chapelets de coco et d'ébène, le mastic, les pistaches, l'opium, le hachich, la noix muscade, le gingembre, sous la garde de marchands accroupis et qui fument leurs pipes.

Plus loin c'est le *bazar aux babouches;* les étalages sont encombrés de bottines de maroquin noir ou jaune, de chaussures découvertes, à quartiers rabattus, relevées en pointe, en cuir, en drap, en velours, ornées d'or et d'argent, voire même de perles fines.

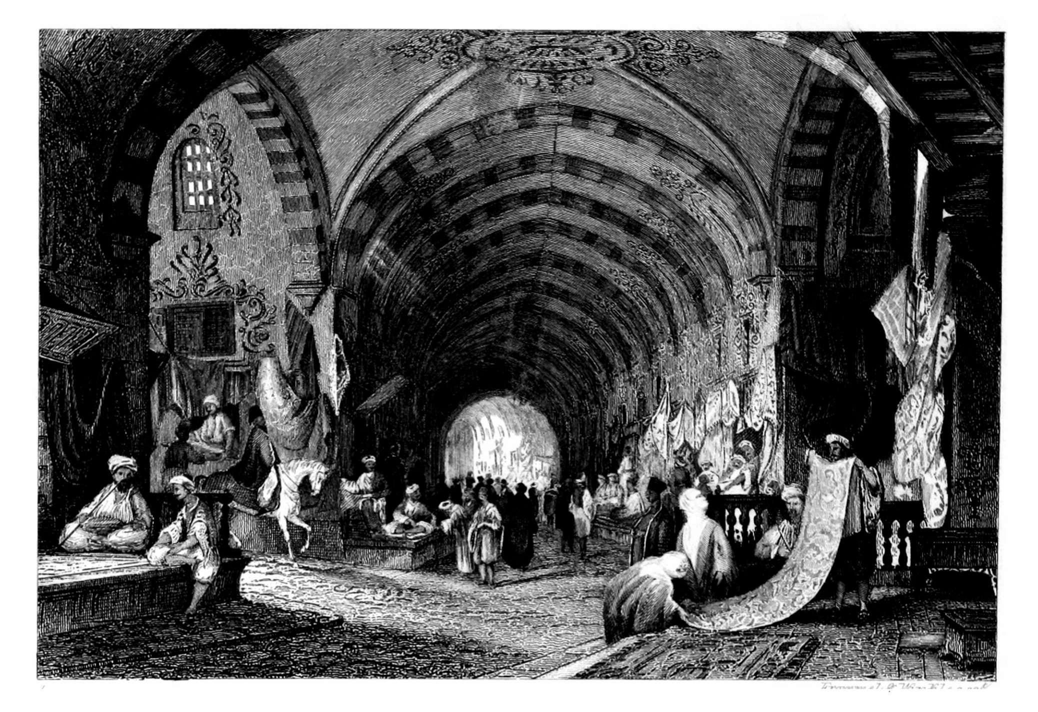
Le *bazar des joailliers* ne présente rien de curieux à l'exté-

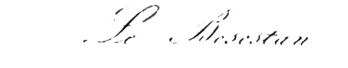
rieur; car les bijoux sont renfermés dans des coffres qui ne s'ouvrent que pour l'acheteur; mais si l'on pénètre dans ces humbles échoppes, on peut voir d'incomparables richesses, diamants de Visapour et de Golconde, rubis, saphirs, perles d'Ophir, topazes, opales, turquoises, non taillés pour la plupart et qui semblent des grains de sable dans les sébilles de bois où ils sont jetés à poignée.

Ici c'est le *bazar des pipes ;* les chibouks de cerisier, de jasmin, de rosier, d'érable, sont liés par faisceaux à côté des *lulés* (fourneaux de pipe) en terre rouge et des bouquins d'ambre cerclés d'or et quelquefois enrichis de pierres précieuses. La pipe, voilà le vrai luxe de l'Orient; on en voit qui se paient jusqu'à huit et dix mille piastres.

Là vous trouvez le *bazar des selliers*, celui des marchands de soieries, des marchands de caftans, de vestes brodées d'or et d'argent, de tarbouches, de dolmans.

Puis, on arrive au Grand-Bazar, au *Bezestan* ou mieux au *Bezzazistan*, le plus beau et le plus vaste de tous, où débouchent tous les autres. C'est un immense espace voûté, à demi éclairé; M. Théophile Gautier qui est un poëte, mais qui ne se laisse pas toujours entraîner par son imagination, le compare au Temple de Paris. Les richesses qu'il renferme sont incalculables, à ce point qu'il est défendu d'y fumer, chose inouïe en Orient. C'est l'endroit consacré à la vente des armes et des objets de prix. On trouve là les vieux fusils à rouet et à mèches des janissaires, à la crosse ornée de corail, au canon ciselé d'argent, les lances de Damas, les kandjars d'acier bleuâtre, les pistolets albanais, les yatagans, les haches d'armes, les cottes de mailles circassiennes, les carquois mongols, les boucliers d'écaille de tortue, les poignards





Le Bezestan

dans leurs gaines de velours ou de chagrin, les riches cassolettes d'or, les coffrets, les miroirs et les tapis de la Perse, dont la broderie imite si bien les palmes du cachemire, les belles écharpes rayées de Tunis, les peaux de lion ou de tigre, les mousselines, les fines chemises de soie crépelées, toutes les magnificences de ces riches pays du soleil.

Les marchands du Bésestan sont tous musulmans et très-attachés aux anciennes idées, ils ont gardé le vieux costume national et sont excessivement riches. Ils se retirent à midi et l'on ferme alors les portes de fer du bazar. En général, ils se montrent peu pressés de vendre; ils ne vantent pas leur marchandise et c'est à grande peine qu'ils répondent même aux interrogations les plus pressantes. S'ils n'acceptent pas les prix qu'on leur offre, ils se contentent de renverser la tête en arrière et de lever les yeux vers la voûte, comme pour prendre le ciel à témoin de l'injustice qu'on leur fait. Si l'acheteur s'éloigne, ils se gardent bien de le rappeler. Il y en a qui ont des procédés magnifiques et qui, dès les premiers pourparlers, vous offrent la pipe et le café. M. Alexis de Valon raconte que, marchandant un jour une écritoire, comme il n'en offrait que la moitié du prix qu'en demandait le marchand, celui-ci lui répondit qu'il ne pourrait s'en dessaisir pour si peu, mais que si l'étranger en avait envie, il se ferait un plaisir de lui en faire cadeau.

Si l'on veut se faire une idée de l'extraordinaire bigarrure de la population de Constantinople, c'est aux bazars qu'il faut surtout se rendre.

Les femmes turques circulent en toute liberté au milieu de ces bazars, accompagnées de leurs négresses ou de leurs eunuques noirs; elles prennent même un vif plaisir à marchander et à

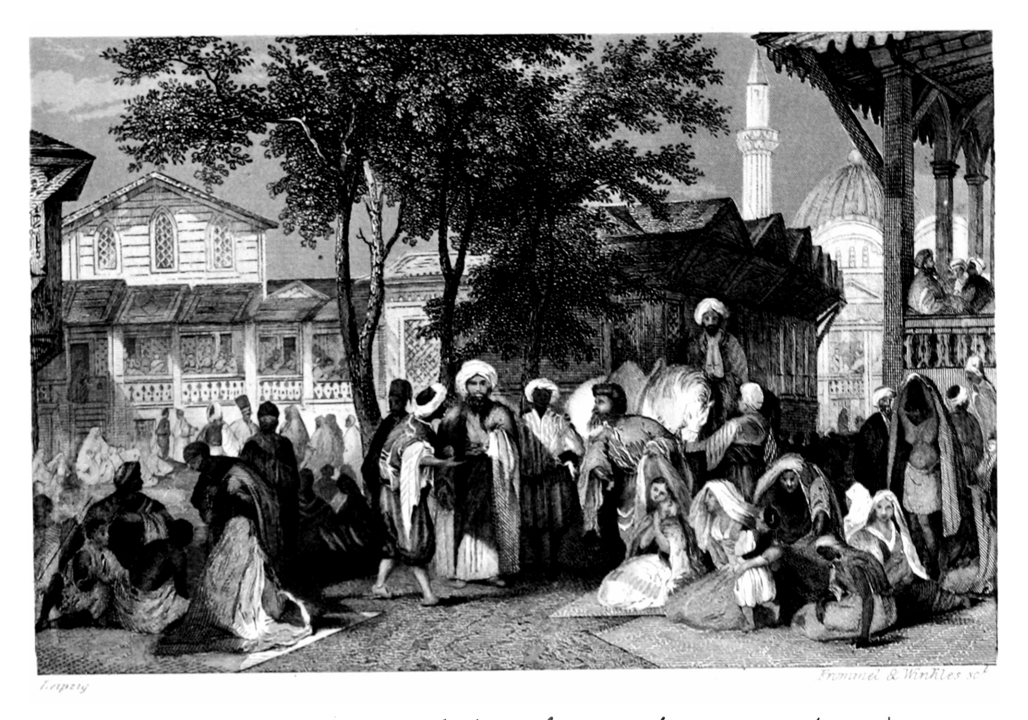
remuer sens dessus dessous les étalages, souvent sans rien acheter.

Il ne faut pas omettre dans cette courte description le *bazar des poux ;* c'est le marché aux guenilles, un incroyable fouillis de loques et de haillons et qui n'en constitue pas moins un très-florissant commerce.

Tout auprès du Besestan on voyait naguère encore le marché aux esclaves, l'*Awret-Bazar;* Abdul-Medjid le supprima en 1847. C'était une large cour, plantée de sycomores, autour de laquelle régnait un portique, donnant accès dans des chambres où l'on tenait renfermés les esclaves de choix parmi cette marchandise humaine.

Outre les bazars proprement dits, il y a des *khans*, espèces d'hôtels réservés aux gros commerçants qui y suivent le cours de leurs affaires, et des *caravansérails*, c'est-à-dire séjour des caravanes, espèces de halles où descendent les voyageurs et les marchands avec leurs bagages. On sait en effet que dans toutes les villes musulmanes, particulièrement en Asie, et d'espace en espace sur toutes les routes, le gouvernement ou des personnes charitables font construire de ces édifices où les voyageurs et leur escorte trouvent un abri assuré.

Passons maintenant aux boutiques. La boutique orientale diffère du tout au tout d'avec la boutique européenne : en général c'est un réduit de très-petite dimension pratiqué dans la muraille et qui se ferme le soir avec des volets ; le marchand s'y tient accroupi fumant son chibouk et roulant nonchalamment son chapelet dans ses doigts, pendant que l'acheteur examine en dehors les marchandises exposées ou plutôt entassées sur la devanture, sans le moindre souci de l'art de l'étalage. Les femmes ne vendent pas



Leipzig Frommel & Winkles sc.

Avret-Bazar (Marché des femmes esclaves.)

à Constantinople, car la jalousie musulmane ne s'accommoderait guère des mille rapports que le commerce nécessite.

Les boutiques des marchands de tabac sont les plus nombreuses de toutes ; on y vend cinq sortes de tabac : l'*iarach*, l'*orta*, le *doklan akleu*, le *sert*, hachés très-fin en longues touffes soyeuses et blondes, et le *tombeki*, exclusivement destiné au narguileh et qui, rompu en petits morceaux, se conserve dans des bocaux de verre. Les marchands sont pour la plupart Grecs ou Arméniens, et des pachas et autres grands dignitaires viennent souvent s'asseoir sans façon dans leurs boutiques pour fumer, causer et apprendre les nouvelles.

Mais ce sont les boutiques des barbiers surtout qui ont le privilége d'être des bureaux d'esprit et de nouvelles. En savonnant leurs pratiques et en leur rasant la tête, ces honnêtes industriels ne manquent pas de leur faire part, à charge de revanche, de ce qu'ils savent et même de ce qu'ils ne savent pas. Cette loquacité du barbier tient évidemment à sa profession, car elle est la même chez tous les peuples, à toutes les latitudes; et celui qui écrivit sur sa devanture Κείρω τάχιστα καὶ σιωπῶ (je rase très-vite et je me tais), n'était évidemment qu'un insigne charlatan.

On trouve, en général, dans les boutiques des barbiers, comme du reste en tous les endroits où l'on séjourne un tant soit peu, la pipe et le café ; par contre, il y a beaucoup de cafés où l'on peut se faire raser. Les barbiers turcs sont en même temps chirurgiens: comme chez nous au moyen âge, ils saignent, posent des ventouses et font même quelquefois des opérations plus graves.

A la devanture des boutiques de confiseur s'étalent des bocaux de dragées roses et blanches, de pistaches et de pâtes de diverses couleurs, des pots de conserve de roses. Il y en a dont la montre

est des plus originales, et qui offrent à l'admiration du passant des petits bateaux à vapeur en sucre, des derviches qui ressemblent à des bonshommes de pain d'épice, des oiseaux coloriés en bleu et en rouge.

Citons encore les pâtissiers qui cuisent des galettes de baklava ; les rôtisseries, où le mouton, coupé par petits morceaux enfilés dans des brochettes, grille devant un feu clair ; les boucheries, aux étaux desquelles pendent des quartiers de viande et qu'entourent continuellement des chiens affamés ; les poissonneries, toutes pleines de poissons aux formes bizarres, seiches, poulpes, vieilles, scorpions de mer, et narvals à l'œil rond, vitré et sanglant avec un dard formidable et bleuâtre comme de l'acier ; les marchands de comestibles qui, de tous côtés, étalent des pyramides de pastèques, de concombres, d'aubergines, de tomates, de barils d'olives noires, des tonneaux de fromage blanchâtre dont les Turcs se servent en guise de beurre, des caques de caviar de Russie. Parlons aussi d'une autre classe d'industriels, les écrivains publics qui tracent au plus juste prix toute espèce de suppliques dans leurs échoppes placardées de tableaux calligraphiques, et des marbriers qui sont très-nombreux à Constantinople, car un musulman, si pauvre qu'il soit, croirait sa mémoire déshonorée, s'il n'avait pas, après sa mort, sur son cadavre un cippe coiffé d'un turban.

Quant aux cafés, la plupart consistent en une salle assez petite, voûtée et peinte à la chaux, avec un divan tout à l'entour et une fontaine de marbre blanc au milieu, dont le mince filet d'eau qui retombe dans plusieurs vasques superposées, rafraîchit l'atmosphère échauffée encore par la flamme du fourneau où l'on fait le café. On le sert dans de petites tasses à peu près grandes comme un coquetier. Les consommateurs apportent leur tabac, l'établis-

sement ne fournissant que le chibouck et le narguileh. Chaque tasse de ce café trouble, mais délicieusement parfumé, se paie vingt paras (12 centimes).

Il y a loin, on le voit, de cette simplicité à la splendeur des *Cafés Turcs* de Paris ou de Marseille ; point d'arcs en cœur, de fenêtres à trèfles, de colonnettes, de miroirs, d'œufs d'autruche, point de carreaux de faïence vernissée, de guipure de stuc, de voûtes en ruches d'abeilles, point de coloriage en vert, en rouge et en or, et comme le remarque encore l'humoristique Théophile Gautier, beaucoup d'établissements où l'on vend du bouillon hollandais, à Paris, ont des magnificences équivalentes.

Cependant les cafés que fréquentent les Francs et les Arméniens sont ornés avec plus de richesse, sinon avec plus de goût.

Ajoutons qu'en Turquie, le dernier homme du peuple, en haillons, ira s'asseoir au café à côté du grand seigneur le plus somptueusement vêtu, sans que celui-ci songe le moins du monde à s'en formaliser. Il est vrai que les Orientaux ont une dignité naturelle, inconnue chez nous autres civilisés, et que l'absence d'ivrognerie rend praticables les dernières classes de la société.

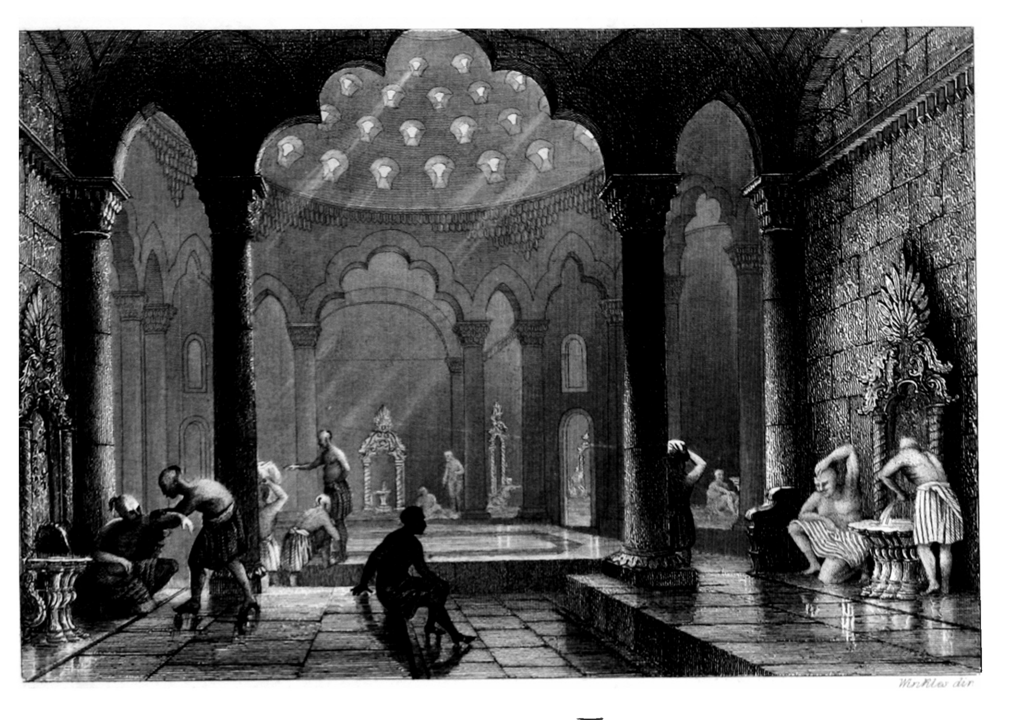
Les cafés de Constantinople sont assez souvent égayés par des troupes de musiciens qui chantent et jouent sur des instruments des airs nationaux d'un caractère étrange pour des oreilles européennes, mais que les Turcs entendent sans se lasser des heures entières, avec tous les signes de la plus vive satisfaction.

Les bains sont très-nombreux à Constantinople, car se baigner est un des premiers besoins de la vie pour les Orientaux ; les mendiants même se passeront de manger, mais ils auront leur pipe et ils se baigneront. Cela tient au climat et à la religion, qui fait de la propreté plus qu'une vertu, un devoir sacré. Les musulmans pieux

fondent des bains perpétuels pour les malheureux, de même que chez nous les riches charitables fondent des lits dans les hospices; et chaque établissement a par semaine un jour d'entrée gratuite.

Aussi les bains ont-ils gardé toute la somptuosité des thermes antiques ; ce sont de grands édifices d'apparence architecturale à l'extérieur, et qui se divisent intérieurement en plusieurs salles et étuves chauffées à différents degrés. On pénètre d'abord dans une pièce assez vaste, autour de laquelle règnent des galeries supportées par de sveltes colonnettes ; là se trouvent les cabinets où les baigneurs déposent leurs vêtements et viennent, après le bain, se reposer sur un lit, fumer, boire du café, prendre des sorbets, faire leur *kief* enfin, ce doux *far-niente* des Turcs auquel ils s'abandonnent partout où ils se trouvent, perdus dans d'absorbantes rêveries.

Les *tellaks* (garçons de bain) font passer successivement les baigneurs dans deux étuves sèches, et chauffées par des souterrains construits en briques ; des fontaines y coulent sans cesse et l'eau qu'elles répandent se volatilise aussitôt et charge l'atmosphère d'un épais nuage blanc. La température de la seconde étuve est poussée jusqu'à trente-cinq ou quarante degrés. Aussitôt que la transpiration s'est établie et que les membres se couvrent de sueur, commence l'opération du massage. Après avoir étendu leurs pratiques sur une table de marbre, ils leur pétrissent les muscles et la chair et font craquer toutes les jointures, puis avec un gantelet en poil de chameau ils leur étrillent le corps entier, jusqu'à ce que l'épiderme devienne rouge ; un déluge d'eau tiède est alors versé sur les patients que l'on savonne ensuite avec de longs flocons d'étoupe. Rien ne délasse autant que ces bains. Les plus beaux de Constantinople sont ceux de Mahmoud et des Archers.



Bains Turcs.

Parlons maintenant de l'intérieur des maisons. Riches ou pauvres, grandes ou petites, les maisons turques sont toujours séparées en deux parties bien distinctes, le *selamlik* (appartement des hommes) et l'*odalik* ou harem (appartement des femmes). Le selamlik est, en général, meublé très-simplement et tout le luxe est réservé pour le harem, asile mystérieux où nul ami, nul parent même ne pénètre.

Toutes les Européennes qui ont vu les harems des Orientaux, s'accordent à vanter le bonheur des femmes musulmanes. « Je suis persuadée, dit lady Montague, que les femmes seules sont libres en Turquie. » Ceci, bien entendu, ne doit pas s'entendre des femmes esclaves, mais seulement des femmes libres, de celles qui ont le titre d'épouses (*Kadines*). Elles sortent quand elles veulent, vont aux bazars, aux promenades, aux bains, aux cimetières, où elles restent souvent tout le jour et se font même apporter leurs repas ; elles peuvent recevoir quand il leur plaît les visites de leurs amies. Ces visites occupent souvent presque une journée. Les femmes ainsi réunies mangent, fument, boivent du café ou des sorbets ; elles babillent, se montrent leurs atours et leurs parures et cela suffit à leur amusement. Le maître du logis lui-même ne peut alors entrer dans l'odalik, à moins d'une affaire très-pressante et dans ce cas, il doit se faire annoncer afin que les étrangères aient le temps de se voiler.

Ce voile des musulmanes, qui contrarie si fort la curiosité des Européens, n'est du reste obligatoire que dans les grandes villes, où beaucoup de femmes chrétiennes le portent également. Les femmes de la campagne, en général, se montrent à visage découvert.

La nourriture des femmes, quoique semblable à celle des

hommes, est plus frugale; elles font un grand usage du musc et des parfums, souvent aussi elles prennent des opiats dans le but d'acquérir un certain degré d'embonpoint; l'habitude des ablutions rend leur corps d'un poli et d'une propreté extrêmes. Elles s'occupent beaucoup de leurs enfants; elles ont aussi la surintendance des affaires domestiques; mais, la plupart du temps, c'est le mari seul qui tient la bourse et qui règle les dépenses.

Quoique la loi autorise les musulmans à prendre quatre épouses et autant de concubines esclaves qu'ils en veulent, on les voit assez ordinairement se contenter d'une seule femme, légitime ou non. Même la fille qu'ils épousent peut les obliger par son contrat à vivre en état de monogamie. Il est vrai qu'ils ont la liberté de divorcer à peu près aussi souvent qu'il leur plaît; mais ils n'abusent pas de cette latitude.

C'est donc une grande erreur de s'imaginer que l'islamisme place la femme dans une position très-inférieure à celle de l'homme, et de penser que les musulmans croient que les femmes n'ont point d'âme.

Au contraire, Mahomet a rendu la condition des femmes beaucoup meilleure qu'elle n'était avant lui. Il admit la polygamie, qui de toute antiquité existait en Orient; mais, s'il accorda à l'homme une autorité sur la femme, il l'obligea à la nourrir et à lui constituer un douaire, à la différence de l'Européen qui exige une dot de la femme qu'il épouse. D'ailleurs, comme le remarque très-bien M. Gérard de Nerval, « les principes de l'islamisme s'opposent si peu même à la domination de la femme, que l'on peut citer dans l'histoire des Sarrasins un grand nombre de sultanes, souveraines absolues, sans parler de la domination réelle qu'exercent du fond du sérail les sultanes mères et les favorites. »

VI

Eaux-Douces d'Europe et d'Asie. — Environs de Constantinople. — Rives du Bosphore. — Villages et palais.

Les Eaux-Douces d'Europe sont situées au fond de la Corne-d'Or, près de l'embouchure des petites rivières de Kiat-Hané et d'Ali-Bey-Keuï, que les Grecs, dans leur harmonieux langage, nomment Cydaris et Barbysès. Ce sont de belles prairies, traversées par un filet d'eau qu'on prendrait pour une rivière artificielle de nos parcs anglais. Ces paisibles solitudes se peuplent aux jours de fête d'une foule de promeneurs; mais elles sont surtout fréquentées pendant l'hiver. Le sultan y possède un kiosque et des pavillons avec des jets d'eau et des cascades. Cette résidence a été bâtie par Mahmoud II; aujourd'hui qu'elle est pour ainsi dire abandonnée, elle tombe en ruine.

A deux lieues des Eaux-Douces s'étendent les vastes forêts de Belgrade; on y voit les beaux réservoirs qu'on nomme les bains de Diane et d'où partent de grands aqueducs qui conduisent l'eau à Péra.

Les Eaux-Douces d'Asie (Gueuk-Sou), sont situées de l'autre

côté du Bosphore. Cette promenade favorite des habitants de Constantinople n'est qu'une vaste pelouse qui s'étend jusqu'à la mer, ombragée de magnifiques platanes, de sycomores, avec une belle fontaine en marbre blanc, couverte d'or et d'arabesques et surmontée d'un joli toit pointu.

L'aspect de la campagne aux alentours de Constantinople est généralement aride ; en revanche il n'est point de spectacle comparable à celui qu'offrent les rives du Bosphore, qui semble un fleuve gigantesque coulant entre une ligne de palais, de kiosques, de villages, de jardins, de collines.

En quittant Top-Hané et en remontant vers la mer Noire, on aperçoit d'abord, sur la rive d'Europe, Tchiragan, un palais bâti par Mahmoud II, dans les idées européennes et composé d'un corps de logis à fronton triangulaire et à colonnes grêles, dans le genre de la Chambre des députés de Paris, et de deux ailes ; construction grandiose, du reste, et qui produit un bel effet avec sonlarge escalier en marbre blanc qui descend jusqu'à la mer.

En face, au delà de Scutari, se prolonge une ligne de villas turques peintes en vert, baignant leur pied dans l'eau et ombragées de platanes, de frênes et d'arbousiers.

Entre Dolma-Baktché et Bechik-Tach s'élève un immense palais en marbre, dans le goût de la renaissance que vient de faire construire le sultan Abdul-Medjid.

Il est impossible de rencontrer un édifice d'une élégance aussi parfaite et d'une ornementation plus riche ; il fait le plus grand honneur à l'architecte qui l'a construit et qui est un Arménien, nommé Balyan. M. Gautier, qui a eu la bonne fortune d'en visiter l'intérieur, en a fait une description splendide.

Le long de ce palais règne un terre-plein bordé du côté du

Bosphore de piliers monumentaux reliés entre eux par une grille dorée formant une balustrade d'une extrême richesse.

Après avoir dépassé Orta-Keuï, Kourou-Tchesmé, deux villages que réunit une file non interrompue de palais et de résidences d'été, tous en bois peint avec leurs étages en surplomb, leurs pavillons treillissés et leurs terrasses, on arrive à Arnaut-Keuï après avoir traversé un de ces rapides courants si nombreux et si variés dans le Bosphore.

Sur la côte d'Asie, plus boisée et plus ombreuse, les villages, les kiosques, les palais se succèdent à des intervalles un peu moins rapprochés. C'est Kous-Koundjouk, Istavros, Beylerbey où Mahmoud se fit bâtir une résidence d'été, Tchenguel-Keui, Vani-Keui , Kandelly et en face de Bebek, les Eaux-Douces d'Asie (Gueuk-Sou). Tous ces villages se détachent sur un rideau de verdure éclatante, harmonieusement encadrés par des collines aux pentes douces et ménagées.

A cet endroit, les deux rives du Bosphore se resserrent d'une façon notable. C'est la place où Darius, allant combattre les Scythes, fit passer son armée. Toutes les invasions postérieures, qu'elles vinssent de l'Asie ou de l'Europe, suivirent la même route; les Perses, les Romains, les Goths, les Turcs, ont traversé le Bosphore, à ce point où il n'a que quatre cents toises de largeur.

Ce détroit est défendu par deux châteaux forts crénelés, flanqués de tours, Roumili-Hissar, le château d'Europe, Anadoli-Hissar, le château d'Asie.

On passe ensuite devant Balta-Liman, Istenia, Yeni-Keuï, Kalender, sur la côte d'Europe, et sur celle d'Asie, Kanlidja, Tchiboukli, Iadjir-Keui, Sultanieh, remarquable par sa belle

terrasse, située à l'entrée d'une vallée où l'on voit une fontaine en forme d'obélisque égyptien, et l'on arrive à la baie de Beïkos, devenue fameuse par le séjour que les flottes anglaises et françaises y firent en 1853. A l'extrémité de cette baie, comme dans beaucoup d'autres endroits du Bosphore et de la mer Noire où se trouvent des pêcheries turques, on voit un grand nombre de *dalian*, espèces d'échafaudage de perches surmonté d'une hutte en natte où se tient le pêcheur qui guette le passage du poisson. Un peu plus loin se trouve Yali-Keui, le grand village de Beïkos.

Vis-à-vis se déploie le bourg de Thérapia, un des plus charmants des environs de Constantinople. L'ambassade de France y a son palais d'été.

La vallée du Grand-Seigneur qui lui fait face sur la côte d'Asie est d'un aspect enchanteur; Mahomet II y fit construire un kiosque et Soliman le Grand un palais d'été. Un escalier ou débarcadère pour le service du sultan existe dans la baie sur laquelle s'ouvre cette vallée, qui a pris même le nom de Chunkar-Iskelessy, lieu de débarquement de l'Empereur. Sultan Selim III, ce monarque éclairé, établit une fabrique de papier dans la résidence impériale. Cet établissement, dans tous les détails de son organisation, était digne de son auguste fondateur, jusqu'aux réservoirs qui étaient en marbre sculpté. Soit dit en passant, les Turcs ont un respect tout particulier pour le papier, parce que le saint nom d'Allah s'y trouve tracé en filigrane; aussi, ne souffrent-ils pas qu'on l'emploie devant eux à d'indignes usages. Trouvent-ils un chiffon de papier à terre, ils le ramassent et le cachent dans quelque lieu convenable, par exemple, la crevasse d'une muraille proche, le creux d'un arbre, afin d'empêcher qu'il ne soit foulé aux pieds par les passants.

Dans ces derniers temps, la baie de Chunkar-Iskelessy a acquis, à diverses reprises, de la réputation historique par le camp qu'au printemps de 1833 les Russes, au nombre de 16,000 hommes, y établirent, et par le traité d'alliance qui y fut conclu, au mois de juillet de la même année, entre la Porte et la Russie.

En remontant toujours la côte d'Anatolie sur la mer Noire on atteint bientôt le *Mont-du-Géant* ou dans la langue du pays Youcha-Daghi, montagne de Josué, haute de 186 mètres et de formation calcaire. A son sommet, à l'ombre d'un groupe d'arbres, se trouve le prétendu tombeau d'un géant, qui passe, chez les Turcs, pour celui de Josué; on l'appelait jadis le *Lit d'Hercule*, et, suivant la tradition grecque, ce héros aurait été enterré en cet endroit. La légende turque attribue à Josué une grandeur énorme, et le fait s'asseoir sur le Mont-Géant, tandis que ses pieds baignent dans le Bosphore. On dit aussi qu'après sa mort, ne trouvant pas d'emplacement assez grand pour son tombeau, on n'y a enterré qu'un de ses pieds. Le fort Yooucha est situé au pied du Mont-Géant.

De l'autre côté du Bosphore, Bouyouk-Déré arrondit sa courbe gracieuse, Bouyouk-Déré avec ses maisons de campagne où les négociants de Constantinople viennent tous les soirs par le bateau à vapeur goûter le repos et humer l'air frais, ses villas élégantes, ses palais, parmi lesquels on remarque la résidence d'été de l'ambassadeur de Russie, ses cafés, ses concerts et sa plage où se promènent après le coucher du soleil de belles dames grecques ou arméniennes en grande toilette, et des jeunes gens mis comme des gravures de modes parisiennes.

Près de Bouyouk-Déré, on voit un platane millénaire que l'on

appelle l'arbre de Godefroy de Bouillon, parce que ce chef de la première croisade campa, dit-on, sous son ombrage.

Quoi qu'il en soit, c'est incontestablement une des masses végétales les plus considérables qu'il y ait au monde; son tronc ressemble à une tour, les pâtres s'y abritent comme dans une grotte et y allument du feu; de loin on dirait plutôt un bouquet de bois qu'un seul arbre.

En quittant Bouyouk-Déré, le chenal se resserre encore considérablement: c'est l'endroit où sont situés Roumili-Kawak et Anadoli-Kawak, deux châteaux forts dont les batteries dominent le détroit. De l'avis du maréchal Marmont, il serait presque impossible à une flotte de forcer le passage. Non loin de là, sur la côte d'Asie, on voit les restes encore assez bien conservés d'une vieille forteresse génoise. Plus au nord se trouvent encore d'autres batteries et notamment sur les côtes d'Asie les forts Phil-Bournou et Poiras, Bouyouk-Liman et Kabitche sur celles d'Asie. Enfin le Bosphore s'évase jusqu'aux îles Cyanées et se perd dans la mer Noire.

La nuit, un phare placé de chaque côté sert de guide aux navigateurs pour entrer ou sortir, et les deux caps les plus extrêmes, de même que les forts qui s'y élèvent, sont nommés en raison de cela, cap ou fort du Phare (*Phanaraki*), en Asie comme en Europe.

Pour terminer cette description des environs de Constantinople, il nous faut revenir sur nos pas et dire quelques mots de la mer de Marmara.

Kadi-Keui (village des Juges) est un petit bourg de la rive d'Asie, bâti sur les ruines très-apparentes encore de l'antique Chalcédoine; c'est un lieu de promenade très-fréquenté. A quelque

distance de là, un peu en arrière de Scutari, s'élève le mont Bougourlou, du haut duquel l'œil embrasse, comme dans un magnifique panorama, tout l'ensemble de la grande cité, la mer de Marmara qui s'évase comme une coupe de nacre étincelante aux rayons du soleil; le Bosphore, semblable à un immense serpent à sept replis; au sud, le mont Olympe de Bithynie. Ce site pittoresque, ce merveilleux spectacle attirent aux jours de repos une foule considérable; les femmes surtout s'y rendent en grand nombre, et rien n'est plus gracieux que de les voir assises à l'ombre de quelques arbres, par groupes étagés de distance en distance, le long des flancs verdoyants de la montagne.

Un dernier mot pour les îles des Princes, petit archipel semé dans la mer de Marmara à l'entrée du Bosphore, et composé de sept îles : Proti, Antigona, Kalki, Prinkipo, Nikandro, Oxeia, Plata, séjour très-salubre et en grande faveur auprès de la fashion constantinopolitaine.

VII

Diverses provinces de la Turquie d'Europe et principales villes. — Roumilie, Andrinople, Gallipoli. — Macédoine, Salonique, le mont Athos. — Thessalie. — Epire. — Bulgarie, les Bulgares, les Balkans, le Danube, Widdin, Routschouk, Silistrie. — La Dobroutcha, le mur de Trajan. — Albanie, Janina. — Bosnie, les Bosniaques.

La Roumilie est la plus belle province de l'Empire. Le nom qu'elle porte signifie pays des Romains, et les Turcs désignaient ainsi d'abord toutes les possessions des empereurs grecs, successeurs des empereurs romains.

Andrinople, en turc Edreneh, est la seconde ville de la Turquie d'Europe dont elle fut jadis la capitale avant la prise de Constantinople. Elle n'a guère moins d'étendue ; parmi ses 100,000 habitants on compte 30,000 Grecs placés sous l'autorité d'un archevêque. Elle contient deux sérails, quarante mosquées dont les plus magnifiques sont celles de Selim II et d'Amurat II, vingt-quatre médressés ou colléges, un aqueduc et vingt-deux bains ; quatre cent cinquante beaux jardins bordent les rives de la Maritza, et le village de *Kisekel*, situé à peu de distance de là, est un véritable jardin de roses.

Gallipoli, sur la mer de Marmara, offre le meilleur mouillage des Dardanelles. M. Turner lui accordait 80,000 habitants en 1815. Les troupes anglo-françaises qui y ont débarquées en 1854 ont singulièrement nivelé et régularisé les rues inextricables de cette ville qui est du reste d'un aspect très-pittoresque.

Bourgas, sur la mer Noire, n'est, au dire de M. Alexander, qu'une petite ville de 4 à 5,000 âmes, mais elle a de l'importance comme station navale.

Salonique est la principale ville de la Macédoine. C'est l'ancienne Thessalonique. Siége d'un pacha et d'un archevêque grec et, après Constantinople, la ville de commerce et d'industrie la plus importante qu'il y ait dans la Turquie d'Europe, elle est très-heureusement située à l'extrémité du golfe Thermaïque, que de nombreux alluvions ont rendu très-peu profond, entre deux promontoires, au pied du mont Hortach. Elle est entourée de murailles et de fortifications et bâtie à la turque; mais elle se distingue des autres villes de l'Empire par sa propreté, et possède 70,000 habitants, dont 12,000 Grecs, 20,000 Juifs et beaucoup de Francs.

Parmi les douze grandes mosquées qu'on y compte, les plus remarquables sont deux anciennes églises grecques, placées autrefois sous l'invocation, l'une de la Sagesse divine, l'autre de saint Démétrius. Son port qui est très-sûr peut contenir trois cents bâtiments. Depuis le XVIII[e] siècle, les Italiens, les Anglais, les Allemands et les Français sont en possession de faire à Salonique d'importantes affaires de commerce et de change sur Vienne et sur Smyrne. Cette ville était aussi autrefois le siége d'une florissante fabrication de tapis, de draps, d'étoffes de coton et de soie, et on y trouvait d'importantes teintureries. Mais dans ces derniers

temps, la concurrence du commerce européen a complétement anéanti l'industrie en Macédoine et a porté un coup fatal à la prospérité de sa capitale. Salonique et ses environs abondent en débris de l'antiquité et en inscriptions. La plupart des nations commerçantes y ont des consuls.

Sères est une assez grande ville située au pied des montagnes, florissante par ses manufactures de coton, de laine, de tabac. On lui accorde une population de 30,000 âmes en hiver. Ce nombre diminue de moitié pendant l'été, à cause du mauvais air qui oblige les habitants les plus riches à se retirer sur la montagne voisine, nommé Égrisou, où il s'est formé une nouvelle ville. Sères est le siége d'un archevêché grec. On y trouve quelques antiquités.

Drama n'a point d'importance, mais on voit dans ses environs les ruines de Philippes, où se joua entre Octave et Brutus le destin de Rome.

Dans le même rayon se trouve le célèbre mont Athos, que l'on appelle aujourd'hui Ἅγιον ὄρος (Mont-Sacré). L'Athos est habité en grande partie par des Grecs. Ses flancs sont couverts d'une vingtaine de couvents grecs, russes, moldaves, serbes, bulgares, bâtis comme autant de petites forteresses dans les situations les plus pittoresques, les plus délicieuses et peuplées, avec les cultivateurs qui en dépendent, d'environ 3,000 âmes. On y trouve surtout des moines russes de l'ordre de Saint-Basile. Ces religieux vivent en pleine retraite et ne souffrent autour d'eux aucune femme, ni même aucune femelle d'animal. Il sont très-industrieux, taillent des images de saints, des *agnus Dei* et des rosaires, qu'ils débitent dans le bourg Kareis, situé sur la montagne, où l'on tient des marchés toutes les semaines, ainsi que dans toutes les autres parties de l'Europe et spécialement en Russie. Avec les sommes

qu'ils en tirent, ajoutées aux aumônes qu'ils recueillent, ils paient des impôts considérables au pacha et à la Porte, et entretiennent plusieurs écoles.

Le Mont-Sacré est considéré comme un des meilleurs séminaires de la Grèce, et les bibliothèques qu'il renferme sont riches en trésors littéraires et surtout en manuscrits, que les moines studieux ont en partie tirés de Constantinople avant la conquête, qu'ils doivent à des donations ou qu'ils ont composés eux-mêmes. Plusieurs de ces manuscrits ont passé dans les grandes bibliothèques de Paris et de Vienne.

Les couvents et les églises des moines de l'Athos sont les seuls dans l'empire ottoman qui aient des cloches. La montagne est couverte de forêts, et dans les vallées les plus basses, de vignobles et de bosquets d'orangers et de figuiers.

Au sud de Salonique, mais un peu vers l'ouest, s'élève le majestueux Olympe (Mont-Lacha), où Homère plaçait le séjour des dieux.

Larisse est la plus grande, la plus peuplée et la plus riche des villes de la Thessalie. Elle est située sur la rive méridionale du Pénée; les Turcs l'appellent Yeni-Cher. Elle est le siége d'un archevêché grec, et compte 25,000 habitants, dont 15,000 musulmans, vingt-deux mosquées, de nombreuses églises, d'importantes teintureries et fabriques de maroquin. Elle est le centre d'un commerce actif.

Dans un rayon de vingt-sept milles, on trouve Tricala, ville de médiocre étendue, importante par son château, par sa population estimée à 12,000 hommes, et parce qu'elle est la résidence du pacha qui gouverne cette province et d'un archevêque grec. Dans ses environs sont situés les défilés du canton d'Agrafa, susceptibles

d'une longue défense; ils conduisent dans la Basse-Albanie ou Épire, et les *Meteora* (les Hauts-Lieux), série de monastères taillés dans le roc, situés sur des pics escarpés et isolés, où l'on ne monte que dans des corbeilles suspendues à des cordes. Ici, c'est la délicieuse vallée de Tempé, nom cher aux poëtes classiques; là, un obscur village turc du nom de Saltadjé et qui s'appelait autrefois Pharsale[1].

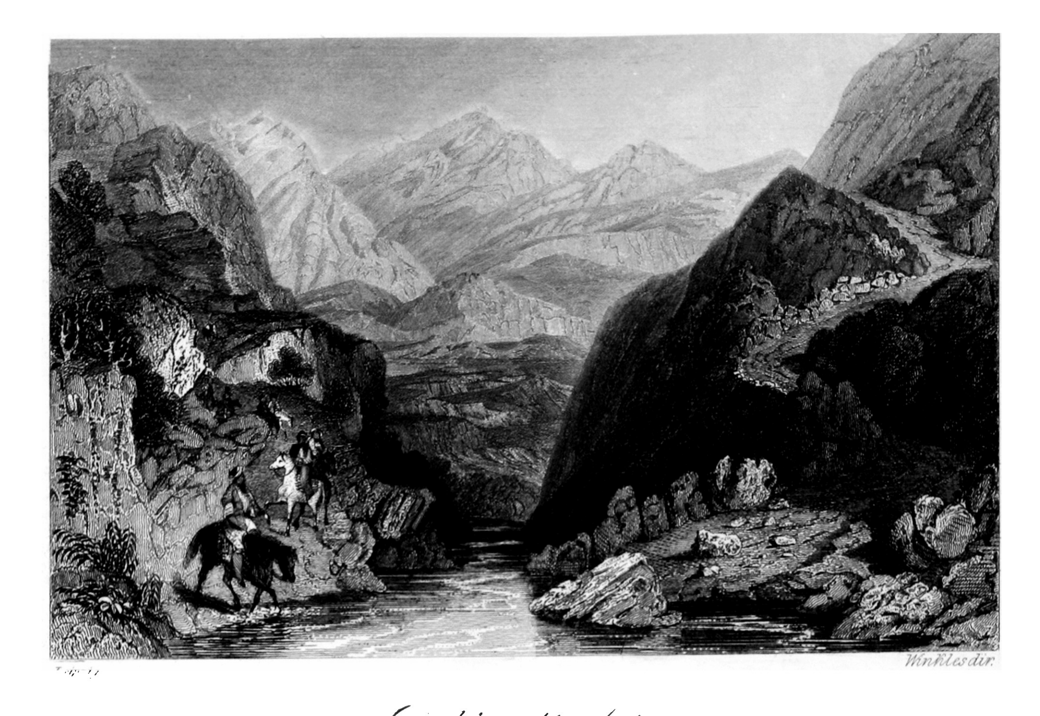
Mais passons à la Bulgarie.

La Bulgarie était autrefois habitée par les Mœsiens qui lui donnèrent son ancien nom de Mœsie. Longtemps ils luttèrent avec succès contre les Romains et plus tard, ligués avec les Goths et les Slaves, ils défendirent leur liberté contre les empereurs grecs. Pour garantir ses États contre leurs incursions qu'ils poussaient jusqu'à Constantinople, l'empereur Anastase fit élever une grande muraille en 507.

A leur tour, les Mœsiens durent fuir devant les Bulgares au VIIe siècle. Ces derniers, d'origine finnoise, s'avancèrent des bords du Volga où ils s'étaient établis sur l'occident, tombèrent sous la domination des Avares, secouèrent leur joug en 635 et fondèrent le royaume de Bulgarie qui s'étendait du Don et du Dnieper jusqu'au Danube.

Les Bulgares finnois se mêlèrent peu à peu aux peuplades slaves établies dans la Mœsie et dans la Dacie depuis la grande migration des peuples. Dès l'an 800, ils avaient perdu leur nationalité et adopté la langue et les mœurs des Slaves, ne conservant que leur nom.

Gouvernés par leurs propres rois, sous la protection des empereurs grecs depuis 1018, ils s'aperçurent bientôt que l'empire avait plus besoin de protection que la Bulgarie, et dès 1185, leur



Défilé d'Aüdes.

roi, Asan, rompit toute relation avec Constantinople. Ce fut un malheur pour le pays, car les rois de Hongrie prétendirent alors en être les suzerains. Une longue guerre dépeupla la Bulgarie, qui ne put résister aux Turcs et perdit son indépendance en 1392. Quoique des guerres continuelles aient fort diminué la population, on y compte encore de quatre à cinq millions d'habitants.

La Bulgarie est séparée de la Roumélie et de la Macédoine par la chaîne des Balkans, l'Hœmus des anciens et que les Turcs appellent *Emineh Dagh* (le bouclier). La chaîne centrale des Balkans isole presque complétement le pays qu'elle domine. A part l'unique route qui la traverse, celle de la *Porte-Trajane*, du nom de l'empereur romain qui la fit ouvrir, ou de *Soulou-Derbend* qui relie Sofia à Philippopolis, Vienne à Constantinople, on n'y rencontre que des déchirures profondes et étroites formant des sentiers à peine praticables pour les bêtes de somme. Les plus importants de ces défilés sont ceux de la Porte de Fer, d'Aïdos, de Nadir-Derbend, etc. Les forteresses de Choumla et de Pravadi, couronnent ses hauteurs septentrionales.

Les anciens géographes prétendaient que des cimes les plus élevées de l'Hœmus on découvrait d'une part l'Adriatique, de l'autre le Pont-Euxin. Philippe, roi de Macédoine, voulut s'assurer de ce fait par ses propres yeux ; malheureusement, le jour où il entreprit cette pénible ascension, des nuages épais voilèrent subitement l'atmosphère. Il est à supposer d'ailleurs qu'il en eût été pour sa peine, car une distance de 400 kilomètres sépare les deux mers et les montagnes de l'Albanie bornent au loin l'horizon et interceptent la vue des flots d'Adria.

Les pics glacés des Balkans qui resplendissent aux rayons du

soleil comme du cristal ou de l'argent lui ont fait donner par les Italiens le nom d'Argentara.

Si la Bulgarie est fermée au sud par les Balkans, sa frontière septentrionale est défendue par un des plus grands fleuves de l'Europe, le Danube, qui la sépare de la Valachie, de la Moldavie et de la Russie.

C'est près d'Orsova que le Danube entre sur le territoire ottoman ; non loin de là se trouve un passage très-étroit et très-dangereux, qu'on appelle la Porte-de-Fer (*Demir Kapi*). A Kladova, le Danube abandonne cette voie rétrécie, pleine de sinuosités et encaissée entre des rochers.

C'est là que commence son cours inférieur, et à partir de Widdin jusqu'à Rassova, il coule vers l'est à travers les plaines de la Valachie; son cours est très-lent au milieu de bas-fonds marécageux et recouverts de joncs et de roseaux qui s'étendent souvent sur plusieurs myriamètres de largeur, entrecoupés qu'ils sont par de nombreux bras du fleuve, formant en mille endroits de grandes flaques d'eau stagnante.

A Rassova, lorsqu'il n'est plus séparé de la mer que par neuf myriamètres environ, il change tout à coup de direction et coule alors au nord jusqu'au point où le Seretz vient s'y déverser.

Il reprend ensuite son inclinaison première en se grossissant en route des nombreux cours d'eau qui viennent s'y jeter. Enfin, à Toultcha, commence le Delta du Danube qui se divise en trois bras principaux, larges chacun de cent à deux cents mètres, sans compter plusieurs petits bras. Les trois principaux se nomment Kilia, Soulina et Georgiewskoi; ils se jettent dans la mer Noire.

La seule de ces embouchures qui soit encore praticable, la Soulina, est dans un état déplorable. Comme les autres bouches

du Danube, elle se trouvait placée, depuis la paix d'Andrinople, sous la domination russe. Une convention intervenue, en 1840, entre la Russie et l'Autriche, stipula que la première de ces puissances exécuterait les travaux d'art nécessaires pour faire disparaître les obstacles qu'y rencontre la navigation; mais rien ne fut entrepris dans ce but. Tout au contraire, les obstacles se sont accrus. En effet, au temps de la domination turque, cette embouchure présentait encore quatorze pieds de profondeur, tandis qu'elle n'en a plus aujourd'hui que neuf. On accuse les Russes d'y avoir coulé des bâtiments chargés de pierre. La mauvaise foi moscovite autorise toute supposition.

L'importance stratégique du Danube est prouvée par le grand nombre de places fortes qui s'élèvent sur ses bords. Widdin, Roustchouk et Silistrie sont les trois plus importantes.

La capitale de la Bulgarie est Sofia.

Choumla est une ville de 30,000 âmes et l'une des plus fortes positions de l'Europe. La vaste enceinte de ses fortifications, les vallées qui coupent le terrain et l'escarpement des pentes, rendent très-difficiles l'attaque et le bloous. Il est presque impossible de lui faire le moindre mal par un bombardement, et son territoire est assez étendu pour nourrir sa garnison, fût-elle très-considérable. En outre, c'est la position militaire la plus importante de la Turquie orientale, parce que c'est le centre commun où viennent aboutir toutes les routes des forteresses du Danube et d'où partent celles qui se dirigent vers la mer Noire et la Thrace.

Dans ses environs est situé le village de Madara, habité par environ deux mille femmes. C'est le quartier général de toutes les aventurières de la Turquie européenne; ces dames exercent à

l'égard des voyageurs une hospitalité qui n'est pas complétement désintéressée. C'est dans cette singulière colonie, qu'autrefois les *Déré-Beys* choisissaient leurs *guvendés*, qui, en temps de guerre, armées de pied en cap, les suivaient à cheval dans leurs expéditions.

Roustchouk est située sur la rive droite du Danube presqu'en face de Giurgewo qui appartient à la Valachie. Elle occupe un plateau à trente ou quarante pieds au-dessus du cours du fleuve, et était protégée jadis par un château très-fort. Les rues sont sales, les maisons basses et bâties en bois; mais presque toutes ont des jardins. Le palais du pacha qui a quelque apparence extérieure et plusieurs mosquées surmontées de minarets d'un style élégant, offrent de loin un aspect assez agréable. On y fait un commerce d'entrepôt assez considérable.

Silistrie sur le Danube, au débouché de la route des Balkans, par Choumla, est une place forte d'une grande importance. Elle compte à peu près 20,000 habitants. La guerre actuelle a rendu le nom de cette ville européen.

Varna est située sur la côte occidentale de la mer Noire, dans le golfe qui porte son nom, et où vient se déverser un lac fangeux. Elle est défendue par des forts et une citadelle. C'est le siége d'un métropolitain grec, et on y compte plus de 20,000 habitants. Sa situation, comme le seul bon port militaire que possède la Turquie vers le nord de la mer Noire, et le voisinage des dernières ramifications des Balkans, lui donnent une importance toute particulière au point de vue de la stratégie.

Widdin sur le Danube, une des trois grandes places fortes de cette ligne militaire, est entourée de murs et défendue par une citadelle, sans compter des ouvrages détachés dans les îles du

fleuve, et une ceinture de marais qui lui forme une fortification naturelle. Cette place forte couvre les abords de la Servie, observe la petite Valachie et les défilés de la Transylvanie, et commande la route d'Andrinople. Elle a pour vis-à-vis et pour tête de pont, dans la petite Valachie, la ville de Kalafat.

Nicopoli, ville fortifiée sur le Danube et assez commerçante, est le siége d'un archevêché grec, d'un évêché catholique, et compte environ 10,000 habitants.

Sistova est importante par ses fabriques de coton et ses tanneries; Rassova et Hirsova par leurs fortifications; Matchin, Isatchi, Toultcha, sont trois places fortes destinées à défendre la rive droite du Danube; elles ont acquis une grande importance depuis que les Turcs ont été contraints de céder les forteresses de la rive gauche, Ibraïl, Giurgewo, etc.

Dans la Dobroutcha, nous citerons Babadagh, assez jolie ville et position militaire importante. On y remarque un bel aqueduc.

Vers le sud, on trouve les traces d'un ancien lit du Danube et les vestiges du fossé et de la muraille de Trajan qui en suivait le cours. Cette ligne de défense a été remise en état par les Ottomans en 1853.

La principale ville de l'Albanie est Janina, située sur le lac du même nom et défendue par plusieurs châteaux forts, dont l'un est bâti dans une île du lac. Elle est la résidence d'un pacha, et compte environ 40,000 habitants, presque tous Grecs, soumis à un archevêque, et fait un commerce encore assez important, quoique bien déchu. On y compte seize mosquées, huit églises grecques, deux écoles supérieures très-anciennes et qui possèdent des bibliothèques. Janina est surtout célèbre pour avoir été la résidence d'Ali-Pacha.

Nous mentionnerons encore dans la même province Mezzovo, ville très-commerçante, Argyro-Castro, Delvino, Souli, Arta, qui naguère avait pris un grand essor; Prevesa, Parga, aujourd'hui presque désertes, Chimara, chef-lieu des sauvages Chimariotes, qui ne reconnaissent que de nom l'autorité du sultan; Valona qui a un beau port, Durazzo, Ochrida, Croïa (Ak-Seraï), capitale des Myrdites, jadis résidence de Scanderberg; Scutari aujourd'hui bien déchue; et Dulcigno, jadis nid de pirates redoutables.

La Bosnie est peut-être une des provinces les moins connues de la Turquie d'Europe. Les Bosniens ou Bosniaques, au nombre de 370,000, professent, les uns l'islamisme, les autres la religion grecque et le catholicisme. C'est un peuple grossier, rude, opiniâtre, malveillant envers les étrangers, brave, hardi, voleur et cruel; mais pacifique et droit dans ses relations domestiques, laborieux, simple, sobre. Comme les hommes, les femmes sont fortes et bien faites, la plupart sont jolies. Celles qui suivent la loi de Mahomet vivent beaucoup moins retirées que dans les autres provinces de l'empire, et depuis longtemps elles y jouissent de la liberté de se montrer au public plus ou moins voilées.

La capitale de cette province est Bosna-Seraï ou Sarajevo, au confluent de la Migliazza et de la Bosna. On y compte 15,000 maisons de bois, construites presque toutes à la mode turque, et 50,000 habitants, en majorité musulmans.

C'est une ville ouverte, entourée de montagnes, défendue par un château assez fort bâti dans le voisinage. Les minarets de ses cent mosquées et les tours de ses nombreuses églises lui donnent un charme tout particulier. Ses fabriques d'armes, d'ustensiles de tôle, de fer et de cuivre, de bijouterie, de coton, de laine et de cuir, en font une des villes les plus importantes de l'empire

ottoman et le centre non-seulement du commerce de la province, mais d'un mouvement de caravanes très-considérable entre Janina et Salonique. Trawnik, Zwornik, Banjalouka et Gradiska-Turque, sont d'autres places fortes considérables de cette contrée.

Dans le xiiᵉ et le xiiiᵉ siècle, la Bosnie appartenait à la Hongrie. En 1339 elle passa sous le sceptre du roi serbe Étienne, à la mort duquel elle recouvra pour quelque temps son indépendance. Le ban Twartko prit le titre de roi en 1370. En 1401, le pays devint tributaire des Turcs et, depuis 1528, il a été réuni à leur empire. Depuis l'introduction des réformes qui ont enlevé aux chefs héréditaires leurs priviléges et une grande partie de leurs revenus, la Bosnie n'a pas cessé, notamment en 1851, d'être agitée par des révoltes dangereuses.

VIII

Turquie d'Asie; provinces et villes principales. — *Anatolie* : Brousse, Smyrne, Angora, Sinope. — *Caramanie* : Konieh, Kaisarieh. — Trébizonde. — *Arménie* : Erzeroum, Van, Kars. — *Kurdistan, Mésopotamie* et *Irak-Arabi* : Bagdad, Bassora, Diarbekir, Mossoul. — *Syrie* : Alep, Alexandrette, Antioche, Damas, Tadmor ou Palmyre, Jérusalem, Jaffa, Acre, Beyrouth, Sour ou Tyr, Baalbek, Tripoli. — *Les îles* : Candie, l'Archipel, Chypre.

L'Anatolie est la province que nous appelons Asie Mineure. Ce nom est dérivé du grec Ἀνατολή qui signifie levant et que les Turcs prononcent Anadoli.

Ce beau pays s'étend à l'ouest, depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Méditerranée et à la mer de Marmara, en face de Constantinople, s'abaissant toujours depuis le versant méridional du Taurus; et au sud, depuis la mer Noire jusqu'aux défilés de la Cilicie, portes de la Cyrie.

Magnifique et fertile contrée qui fut le théâtre de l'épopée troyenne, le foyer le plus vif de la civilisation grecque et pour la possession de laquelle, depuis l'obscure époque de Sémiramis jusqu'au temps d'Osman, c'est-à-dire depuis l'an 2000 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 1300 de notre ère, ont successivement lutté les conquérants les plus fameux et les plus puissantes nations,

les Mèdes, les Perses, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Parthes, les Arabes, les Turcs Selkjoucides, les Mongols, les Croisés et les Turcs Osmanlis.

Pendant cet espace de trois mille ans, ont tour à tour grandi, fleuri et disparu de la scène du monde des nations célèbres, des États puissants, de riches et magnifiques villes qui s'enorgueillissaient des plus superbes monuments de l'antiquité. L'histoire nous a conservé avec les traditions phrygiennes, les annales des Lyciens, des Cariens, des Paphlagoniens et des Bithyniens; elle nous rappelle la puissance et la richesse des Lydiens, la bravoure des Pamphiliens, des Isauriens et des Ciliciens, les hauts faits de Mithridate, les trésors que les Attales avaient entassés à Pergame, ainsi que les gracieuses et ingénieuses fables de Milet, de cette ville qu'on peut considérer comme le berceau du conte et du roman.

Quoique cette riche contrée semble n'avoir été destinée qu'à servir de champ de bataille aux nations anciennes qui y portèrent chacune à leur tour le fer et le feu, il ne fut pas facile d'en extirper la civilisation. Encore pour y parvenir fallut-il que les Turcs eussent soumis ce noble pays pendant cinq cents ans au régime du plus dégradant despotisme militaire, et que leur fanatisme religieux leur eût fait commettre partout les plus horribles dévastations.

Koutayeh, capitale de l'Anatolie, est une grande ville, bâtie dans une situation pittoresque sur le penchant du Poursak-Dagh et baignée par le Poursak. Parmi ses édifices, on remarque une grande et vieille mosquée d'une architecture singulière.

Non loin de Koutayeh se trouve Kara-Hissar, patrimoine féodal d'Osman.

Brousse est l'ancienne Pruse, capitale de la Bithynie. Elle est située au pied de l'Olympe ou Kechich, montagne boisée, haute de 1,500 mètres, dans une ravissante situation sur les bords de la mer de Marmara, et compte 60,000 habitants dont 6,000 Arméniens, 4,000 Grecs et 2,000 Juifs.

La ville, proprement dite, est en partie construite sur des rochers coupés à angles droits et entre lesquels s'élèvent de grands arbres. Elle est entourée de remparts et de fortes murailles; un château fort, bâti sur un autre rocher, et dont les murs, d'origine cyclopéenne, attestent la haute antiquité, la domine. On y voit deux palais impériaux, un nombre infini de mosquées, entre autres celles des trois sultans Amurat Ier, Bajazet Ier et Mahomet Ier; la mosquée du sultan Orkhan et celle d'Amurat qui se distinguent par leur architecture et leurs proportions grandioses; trois églises grecques et une église arménienne, plusieurs synagogues, de magnifiques promenades, des jardins admirablement dessinés et riches en ombrages, d'excellentes sources thermales, une foule de fontaines et de nombreux caravansérails.

Les Grecs et les Arméniens vivent très-rigoureusement séparés les uns des autres dans les deux petits faubourgs situés au bas de la ville et entourés chacun de fossés et de ponts-levis. Le monument d'Osman Ier, orné de marbre et de jaspe, est situé en dehors de la ville, dans le voisinage de laquelle on trouve aussi les bains de Jenni et d'Eski-Kaplizza. Dans ces derniers temps, Brousse est singulièrement déchue de son antique prospérité.

Dans un rayon très-rapproché on trouve *Isnik*, misérable amas de huttes qui occupent la place de la célèbre ville de Nicée, où se tint le premier concile œcuménique des chrétiens en 325. On y voit encore une église assez remarquable, un aqueduc et

un vaste édifice avec des souterrains immenses que M. Kinneir croit être un amphithéâtre.

Isnik-mid (jadis Nicomédie) a plus d'importance. Apollonie s'appelle aujourd'hui *Aboulioun* et n'est habitée que par des pêcheurs.

Smyrne, patrie d'Homère, rebâtie par Alexandre au bord de la mer, s'élevait d'abord sur les bords du Melès à l'endroit où se trouvent aujourd'hui les maisons de campagne et les villas des Européens établis à Smyrne. Ce lieu, qu'on nomme *Bouroun-abat* (nez du vent) et par corruption *Bournabat*, est rempli de vieilles colonnes brisées et autres ruines de l'antiquité grecque.

Smyrne, tour à tour grecque, génoise et turque, s'est rendue dominante dans toute l'Asie Mineure par sa situation et ses richesses. Elle reçoit dans ses murs les caravanes de l'Asie et dans son port les vaisseaux de l'Europe; sa population est comme un abrégé de l'univers : les Turcs et les Grecs y sont les plus nombreux; et parmi les musulmans, il faut compter les Africains, les Arabes, les Persans, les Candiotes, qui se fondent dans cette masse dominante, puis viennent les Arméniens et les Juifs.

Tous les Orientaux habitent la vieille ville, bâtie en amphithéâtre sur la croupe du Pagus. Au pied de ce mont s'étend dans la plaine jusqu'au bord de la mer, le quartier franc.

A part le grand bazar (bezestan) et le Vizir Khan construit avec le marbre blanc de l'ancien théâtre, il n'y a pas d'édifices remarquables à Smyrne, pas même une belle mosquée.

Les hommes ne s'y occupent que de commerce et les femmes de volupté. Elles sont pour la plupart fort belles.

Qui reconnaîtrait Magnésie dans Manissa, et l'antique Phocée

dans Fokia, deux petites villes sans importance, ainsi que Vourla, bâtie sur l'emplacement de Clazomène ?

Ayasalouk est un misérable village turc que l'on voit aux environs ; cette bourgade était autrefois une grande ville et s'appelait Ephèse. On y voit encore les ruines de son stade, les vestiges d'un théâtre et les débris de son fameux temple de Diane.

Palatha, c'est Milet ; Guzel-Hissar, c'est Tralles, Sart, c'est Sardes, la magnifique résidence des opulents rois lydiens, la plus riche des villes de l'Asie, celle que Florus appelait la seconde Rome. Plusieurs ruines, les restes d'une grande église, les débris du magnifique temple de Cybèle et dans les environs le tumulus colossal d'Alyattes, père de Crésus, rappellent encore son ancienne splendeur. Cockerell, en 1812, vit encore debout trois colonnes du temple que Leake croit avoir été construit entre 715 et 545 avant Jésus-Christ.

Le monument d'Alyattes, que ce dernier voyageur a visité, remonte à la même époque.

C'est un cône en terre de 200 pieds de haut, dont la base formée, selon Hérodote, de grandes pierres de taille, a six stades de circonférence. Le même historien ne connaissait que les pyramides d'Égypte et les monuments de Babylone qui le surpassassent en grandeur. Le temps et l'exhaussement du sol ont entièrement recouvert la base de ce tombeau extraordinaire qui a toute l'apparence d'une colline.

Pergame existe encore, mais ce n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle était jadis ; on prétend qu'on y trouve d'importantes antiquités.

Konieh est l'ancien Iconium. Parmi ses nombreuses mosquées on y remarque celle de Selim, bâtie sur le modèle de Sainte-

Sophie. On doit encore citer le couvent de Mevlevis, fondé par le célèbre Djelaleddin-Roumi, dans le XIIIe siècle de notre ère. Ce couvent, qui a plus d'une lieue de circuit, est le chef d'ordre de tous les établissements du même genre, répandus sur la surface de l'empire, et il jouit d'immenses richesses. Près de la porte de Ladik on voit une sculpture que M. Kinneir regarde comme un des plus beaux morceaux que l'antiquité nous ait légués, et une statue colossale d'Hercule ; elles ont été grossièrement restaurées par les Turcs. Malgré sa décadence, Konieh est encore importante par ses manufactures, son commerce et ses nombreux médressés.

C'est la capitale de la Caramanie, contrée qui tire son nom de la tribu turcomane appelée *Karaman* qui y dominait autrefois et qui, en 1466, fut subjuguée par les Turcs.

Kaisarieh est l'ancienne Césarée, capitale de la Cappadoce. Ses environs abondent en débris de monuments semblables à ceux de Babylone, de Van ; des briques couvertes d'inscriptions cunéiformes ont été retrouvées dans des fouilles, ainsi que des objets qui rappellent l'ancien culte de Mithra.

Trébizonde est bâtie sur la mer Noire, au revers d'une colline, dans l'une des plus belles expositions qu'on puisse voir. Elle est pourvue d'une assez mauvaise citadelle et entourée de remparts en pierre fort élevés, mais tombant en ruines. Elle a six portes ; à l'exception des quartiers qui bordent la mer, le reste de la ville se réduit à de grands jardins entourés de murs. Les rues étroites sont pourvues de trottoirs pavés. On y compte dix-huit mosquées, huit khans, cinq bains publics, un aqueduc, dix églises grecques et une catholique. Le vieux palais (Eski-Seraï), quoique en ruines, est encore digne d'attention. Le port de Trébizonde est

à Islatona, distant d'une lieue et demie à l'ouest, et dont la rade est bonne et l'ancrage sûr. La population, composée de Grecs, de Turcs, d'Arméniens, de Circassiens, de Juifs, de Géorgiens et de Tartares, s'élève à 15,000 âmes.

Sinoub est l'ancienne Sinope, colonie de Milet, patrie de Diogène et capitale du royaume de Pont. C'est une ville très-déchue depuis plusieurs années, mais à laquelle son port, ses chantiers de construction et son commerce donnent encore une certaine importance. La destruction de l'escadre ottomane par la flotte russe, au début de la guerre actuelle, a rendu la rade de Sinope tristement célèbre.

Angora, autrefois Ancyre, fut primitivement la capitale des Tectosages, une des trois grandes tribus gauloises de la Galatie. C'est près d'Angora que Bajazet Ier fut vaincu par Tamerlan. On retrouve de nos jours, dans cette ville ou aux environs, bon nombre de ruines, entre autres, du côté de la porte de Smyrne, celles d'un temple d'Auguste, dans lequel on lit le testament de ce prince sur six colonnes, inscription connue sous le nom de monument d'Ancyre. Aux environs d'Angora, les chèvres, les lapins et les chats ont ce poil long et soyeux qui les distingue des autres individus de leur espèce.

Peramo est une abominable bourgade qui tient la place de la belle et florissante Cyzique, et on croit généralement que c'est à Bournar-Bachi, autre village insignifiant, que se trouvait la capitale de Priam : *campos ubi Troja fuit!* Il ne reste aucun vestige de l'ancienne Ilion ; mais sur un rocher voisin et que l'on croit être le Pergama, on trouve des débris de constructions en polygones irréguliers, une citerne taillée dans le roc et trois tombeaux héroïques.



Défilé dans les Balkans.

Quelques colonnes en marbre et d'autres débris indiquent, près de Tchiblak, la position de la nouvelle ville, bâtie par Alexandre, ruinée par Sylla et reconstruite par Jules César.

Aux environs de Chemale, le docteur Clarke a vu une immense colonne de granit, dont le fût, quoique d'un seul bloc, a trente-sept pieds et huit pouces anglais de long, et l'on trouve les ruines d'Alexandria Troas qui attestent l'ancienne magnificence de cette ville ; on y voit encore une partie de la porte du côté de l'Est, et surtout le prétendu palais de Priam, vaste édifice dont les débris s'aperçoivent à une grande distance en mer et qui paraît avoir été le gymnase de cette ville. Ces ruines ont servi à la construction d'une foule de bâtiments à Constantinople.

Sur cette même côte, mais au sud du rayon de Smyrne, on trouve Boudroun (Halycarnasse). En examinant la citadelle de cette ville, M. Beaufort découvrit, encastrées dans ses murs, plusieurs sculptures d'un travail exquis représentant des processions funéraires et des combats, ce qui lui fit supposer qu'elle avait été construite avec des matériaux provenant du fameux mausolée que l'inconsolable Artémise avait fait ériger à Mausole, son époux. Ce magnifique monument, l'une des merveilles du monde, exista, dit-on, jusqu'au moyen âge.

Selefkeh est remarquable par les ruines de l'ancienne Séleucie, parmi lesquelles on distingue d'immenses citernes, des catacombes, un théâtre, etc. Celles de Soli ou Pompéïopolis rappellent Antinoé en Égypte et Djerach en Syrie ; la magnifique colonnade à l'entrée de son port artificiel offre encore quarante-quatre colonnes debout.

Tarsous, jadis la ville la plus peuplée, la plus puissante et la plus belle de la Cilicie, la docte rivale d'Athènes et d'Alexandrie,

dont l'académie était, de l'avis de Strabon, la première du monde, est encore une ville de quelque importance, ainsi qu'Adana qui se trouve à dix milles au nord-est.

L'Arménie, aujourd'hui partagée entre la Russie, la Turquie et la Perse, est un des pays les plus anciennement civilisés. Les Arméniens, comme leur langue le prouve, appartiennent à la famille indo-germanique.

Les principales villes de l'Arménie turque sont : Erzeroum, qui est située non loin du bras septentrional de l'Euphrate, à 1,900 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, dans une contrée très-froide en hiver, très-aride en été et néanmoins assez soigneusement cultivée. On y compte aujourd'hui une population de 35,000 âmes, composée de Turcs, d'Arméniens et de Persans, qui se distinguent par leurs habitudes industrieuses, par le commerce actif qu'ils entretiennent, enfin par l'aisance peu commune dont ils jouissent. Les célèbres mines de cuivre et de fer, situées dans les environs, méritent une mention particulière. Située dans un endroit où venaient aboutir des grandes routes de première ordre, telles que celles de Trébizonde, de la Transcaucasie, de la Perse, du Kurdistan, de la Mésopotamie et de l'Anatolie, Erzeroum forme l'une des principales étapes du commerce, entre l'Europe et le port de Trébizonde d'une part, et l'Asie centrale, la Perse surtout de l'autre. Les consuls qu'y entretiennent diverses puissances étrangères, et dont la plupart, autorisés à faire du commerce pour leur propre compte, possèdent des capitaux importants, à l'aide desquels ils concentrent entre leurs mains presque tout le commerce en gros, contribuent beaucoup à la prospérité générale de cette place, de même qu'à la sécurité dont y jouissent les chrétiens.

Les rues d'Erzeroum sont étroites, tortueuses, sales. On y

trouve les ruines d'un grand nombre d'édifices, aux plus larges proportions, et attestant encore aujourd'hui sa grandeur passée, des maisons et des constructions abandonnées. La ville se compose de la forteresse ou ville proprement dite et de quatre faubourgs dont la séparent de hautes murailles. Elle est dominée à l'ouest par une citadelle appelée Itschkaleh (château fort intérieur) et renfermant beaucoup de monuments remarquables, ainsi qu'une mosquée qui, à l'origine, fut une église chrétienne. On remarque en outre dans la ville quinze autres mosquées, le sérail du gouverneur général, plusieurs caravansérails et quelques habitations élégantes appartenant à de hauts fonctionnaires ou à de riches négociants musulmans. Il existe dans les faubourgs vingt-quatre marchés, diverses églises arméniennes, et plusieurs grands bazars et caravansérails.

Kars est une ville située sur un plateau inculte élevé de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle compte environ 10,000 habitants qui font un commerce des plus actifs avec la Perse. Elle est le siége d'un évêché arménien, et célèbre aussi parmi les musulmans comme lieu de pèlerinage parce qu'on y trouve les tombeaux de plusieurs derviches et santons, ainsi que de nombreuses mosquées. Kars fut en 1828 le théâtre d'une lutte terrible entre les Turcs et les Russes qui finirent par emporter la ville d'assaut.

Van est bâtie sur les bords du lac du même nom et compte une population de 15,000 habitants dont la principale industrie consiste dans l'exploitation des salines voisines. On rencontre aussi aux environs de Van une foule de débris de monuments anciens avec des inscriptions que Moïse de Khorène décrivait déjà au v[e] siècle et qui ont été l'objet de nouvelles recherches de la part

du professeur Schulze de Giessen en 1827. Tous les monuments, ainsi que les documents rapportés par Moïse de Khorène et diverses traditions mythiques, prouvent que, dans les temps les plus reculés de l'antiquité, Van était déjà une ville très-considérable qui servit souvent de résidence aux rois d'Assyrie et plus tard aux rois de Perse. Aussi les Arméniens appellent-ils Van la ville de Sémiramis.

Le Kurdistan est un pays montagneux situé à l'est du Tigre. Le Kurde à la taille élevée, au teint blanc, aux grands et beaux yeux, au nez aquilin, dément de lui-même l'origine qu'il se donne, car il prétend descendre du Mongol, tandis qu'on retrouve chez lui tous les caractères qui distinguent les races caucasiques. Le fond de sa langue d'ailleurs est persan.

« Les plus anciennes traditions et histoires de l'Orient, dit Volney, ont fait mention du Kurdistan et y ont placé le théâtre de plusieurs événements mythologiques. Le Chaldéen Berose et l'Arménien Mariaba, cités par Moïse de Khorène, rapportent que ce fut dans les monts Gordiées (les *Gordiæi* de Strabon) qu'aborda Xisuthrus, échappé du déluge; et les circonstances de position qu'ils ajoutent prouvent l'identité, d'ailleurs sensible, de *Gord* et *Kourd*. Ce sont ces mêmes Kurdes, que Xénophon cite sous le nom de Karduques, qui s'opposèrent à la retraite des Dix-Mille. Cet historien observe que, quoique enclavés de toutes parts dans l'empire des Perses, ils avaient toujours bravé la puissance du grand roi et les armes de ses satrapes. Ils ont peu changé dans leur état moderne, et, quoiqu'en apparence tributaires des Ottomans, ils portent peu de respect aux ordres du Grand Seigneur et de ses pachas. Niebuhr, qui passa en 1769 dans ces cantons, rapporte qu'ils observent dans leurs montagnes une espèce de gouver-

nement féodal qui me paraît semblable à celui que nous voyons chez les Druses... Chaque village a son chef... Les brouilleries, naturelles à cet état d'anarchie, ont séparé de la nation un grand nombre de tribus et de familles qui ont pris la vie errante des Turcomans et des Arabes... Les Kurdes passent presque partout pour des brigands. »

La Mésopotamie est le pays qui s'étend entre l'Euphrate et le cours supérieur du Tigre jusqu'à l'endroit où les deux fleuves se rapprochent le plus l'un de l'autre, au-dessus de Bagdad. Son nom lui vient de deux mots grecs qui signifient *entre les fleuves*. Les Arabes, qui ont presque toujours substitué aux noms anciens des noms à peu près équivalents, l'appellent Al-Djézireh.

La Mésopotamie, dont le nom revient à chaque page dans la Bible, est la patrie d'Abraham. C'est peut-être là que se fondèrent les premiers royaumes de la terre. Elle vit tour à tour la grandeur de Nemrod, de Sémiramis, d'Alexandre; puis le Parthe intrépide luttant contre l'aigle de Rome; puis les Arabes, les Tartares; puis les Turcs.

Diarbekir, appelée aussi Kara-Amid, est entourée de murailles élevées et flanquées de tours. A l'extrémité nord de la ville, sur une hauteur, se trouve la citadelle où réside le pacha. Siége d'un patriarche chaldéen, d'un évêque et d'un patriarche jacobites, on y compte plusieurs grandes mosquées, une cathédrale arménienne, un grand nombre d'églises, de caravansérails, de bains, de fontaines jaillissantes et de tombeaux en grande vénération. Sa population peut être évaluée à 60 ou 70,000 âmes. Elle est le centre d'un commerce fort actif, et tous les jours il en part des caravanes dans toutes les directions.

Mossoul est située dans une plaine sur le Tigre, qu'on y passe

sur un pont, moitié de bateaux et moitié en pierre. Cette ville, dont l'intérieur est mal bâti, les rues étroites et mal pavées, a plusieurs mosquées, parmi lesquelles on remarque celle dont un des minarets est incliné comme la tour de Pise. Mossoul a donné son nom à la mousseline ; mais ses manufactures ont beaucoup décliné ; pourtant son commerce est encore florissant et c'est toujours :

Mossoul où trafique le monde !

Sa population ne semble pas dépasser 30 à 40,000 âmes.

Dans les environs, on trouve Nounia et Khorsabad, où MM. Botta et Layard ont entrepris récemment des fouilles qui ont produit les résultats les plus satisfaisants et donné lieu aux controverses les plus passionnées. Il est à peu près démontré aujourd'hui qu'on avait tort d'y voir les débris de Ninive, la ville biblique, l'ancienne capitale des Assyriens, et que ce sont ceux de quelque ville mède ou perse de l'époque postérieure.

Dans l'Irak-Arabi on trouve Bagdad. Elle est située pour les deux tiers sur la rive orientale du Tigre qu'on y passe sur un pont long de 207 mètres, tandis que l'ancienne Bagdad, la capitale des Califes, et autrefois la plus grande des villes musulmanes, était bâtie sur la rive occidentale. Elle est entourée d'une muraille en briques, flanquée de tours fortifiées, s'étendant sur un circuit d'environ 8 kilomètres, et que protége un fossé qu'on remplit à volonté avec l'eau du Tigre. La citadelle, construite à l'extrémité nord-ouest de la ville, est très-importante. Les maisons, pour la plupart, bâties en briques, n'ont guère qu'un étage ; les rues sont étroites, sales et non pavées. Le palais du gouverneur est l'édifice le plus remarquable de la ville. Les bains

publics et les cafés sont, pour la plupart, dans un état misérable; et cependant, vue de loin, avec ses nombreuses mosquées, Bagdad offre un aspect vraiment enchanteur.

En été, la chaleur y est si accablante que les habitants sont réduits à chercher un peu de fraîcheur dans des appartements souterrains; en revanche, l'hiver y est assez froid pour rendre le feu nécessaire.

Le nombre des habitants de Bagdad, en y comprenant environ 20,000 Arabes, Hindous, Afghans et Égyptiens qui viennent s'y fixer pour s'y livrer au commerce, peut s'élever aujourd'hui à 65,000. Avant 1831, époque où la peste y exerça d'effrayants ravages, de concert avec des inondations dévastatrices, la population atteignait 100,000 âmes. On y trouve, en outre, des Persans et un petit nombre de chrétiens arméniens. Les Juifs sont tenus d'habiter un quartier séparé et soumis en général à la plus dure oppression. Les classes supérieures de la population se montrent dans leurs rapports avec les étrangers plus polies et plus hospitalières que ne le sont en général les enfants d'*Ahmed aux yeux noirs;* les classes inférieures, au contraire, ont tous les vices particuliers à l'Orient.

Jadis foyer de lumière et de civilisation, Bagdad n'est plus qu'un grand centre commercial; et le fameux medressé, construit en 1233 par le calife Mostansir, est depuis longtemps transformé en caravansérail. Le commerce n'est d'ailleurs pas le seul mobile qui attire un grand nombre d'étrangers à Bagdad; la religion y contribue tout autant, et chaque année les tombeaux des saints, entre autres celui du prophète Ézéchiel et celui d'un iman sunnite, patron de la ville, y attirent la foule des fidèles.

Bagdad est un des grands entrepôts des denrées de l'Arabie, de

l'Inde et de la Perse, ainsi que des articles des manufactures européennes. C'est elle qui fournit à l'Asie Mineure, à la Syrie et à une partie de l'Europe les produits de l'Inde qui entrent dans leur consommation. Introduits par la voie de Bassora, ils remontent le Tigre à l'aide de barques, puis sont transportés par caravanes à Tokat, Constantinople, Alep, Damas, et dans les parties occidentables de la Perse. On y fait aussi un commerce assez important en joaillerie et en bijouterie. Rien de plus brillant que l'aspect du bazar, bâti par Daoud-Pacha, et justement célèbre en Orient, avec ses douze cents boutiques remplies de tous les produits de cet autre hémisphère.

Les principaux objets qu'on fabrique à Bagdad consistent en cuirs rouges et jaunes, qui jouissent à bon droit d'une grande réputation ; étoffes de soie, de laine, de coton, notamment mousselines, taffetas, tapis et châles. Un bâtiment de poste anglais fait le service entre Bagdad et Bassora.

Les environs de Bagdad sont jonchés de débris de villes grecques, romaines, persanes et arabes, confondues ensemble dans le même néant. C'est là que les livres saints placent le berceau du genre humain. C'est là qu'était située Babylone, l'une des villes les plus anciennes et les plus célèbres du globe. Hérodote, qui vraisemblablement l'avait vue de ses yeux, en a laissé une description extrêmement curieuse.

Elle s'étendait sur les bords de l'Euphrate en formant un carré dont chaque côté avait 120 stades, ce qui donnerait pour la totalité 88 kilomètres. Elle était entourée d'une muraille haute de deux cents coudées, large de cinquante, et pourvue de cinquante portes d'airain, nombre que Diodore porte même à deux cent cinquante. Les deux parties de la ville, qui étaient construites avec

une extrême régularité et coupées à angle droit par des rues larges et droites, étaient unies par un pont en pierres de tailles rattachées par des crampons de fer et surmonté d'une toiture ; il n'en existe plus aujourd'hui le moindre vestige.

La partie occidentale de la ville en était incontestablement la plus ancienne, la seule qui remontait à la dynastie babylonienne. C'est là qu'était situé, dit-on, le fameux temple de Belus ou de Baal qui n'est autre chose que la tour de Babel de la Bible. C'était un édifice carré de huit stades de circuit, qui, au rapport de Strabon, atteignait une élévation de 625 pieds. Un grand escalier circulaire permettait d'en atteindre le faîte, où se trouvait placé le sanctuaire de la divinité, à laquelle, toutefois, une statue d'or était consacrée à l'étage inférieur. Les murailles étaient ornées de sculptures. Cette tour ne servait pas uniquement aux cérémonies du culte, mais encore d'observatoire astronomique.

Il serait difficile d'indiquer l'époque précise où ce temple fut détruit. Alexandre le Grand ne le trouva plus qu'en ruine et fit d'inutiles efforts pour enlever les décombres de ce gigantesque édifice. Aujourd'hui même un immense monceau de briques brisées, situé sur la rive occidentale de l'Euphrate et désigné sous le nom de *Birs Nemroud*, rappelle le souvenir de cette colossale construction des temps primitifs.

Le second point important du côté occidental est l'amas de ruines appelé aujourd'hui *El Moukallibé*, et qu'on croit, avec beaucoup de vraisemblance avoir été l'antique demeure royale des souverains de la Babylonie.

C'est dans la partie orientale que sont situées les ruines datant de la nouvelle époque babylonienne, parmi lesquelles il faut surtout mentionner celles qu'on désigne sous le nom de *Jardins*

suspendus de Sémiramis, qu'on rangeait parmi les merveilles du monde et dont Diodore nous a donné une description détaillée. On en voit aujourd'hui les débris dans un monceau de décombres appelé *El Kasr*. Vient ensuite le mont Amran dont les vestiges sont restés l'objet de vagues conjectures.

Lorsque Séleucus Nicator eut fondé Séleucie (aujourd'hui *Al-Madaïn*), Babylone ne tarda pas à disparaître. La ville nouvelle fut en grande partie construite avec les matériaux de l'ancienne.

L'antique Babylone a été l'objet d'un grand nombre de voyages et d'investigations depuis Della Valle qui, comme plus tard Rennell, prétendit, à tort, reconnaître la tour de Belus, dans la ruine d'El-Moukallibé.

La plupart des explorateurs au nombre desquels il faut citer Rich, voient dans la petite ville de *Hillah*, sur la rive orientale de l'Euphrate, l'endroit où s'élevait jadis la magnifique cité des anciens. Tout récemment, Rawlinson a voulu placer à Niffer le lieu où était autrefois située Babylone. Cependant le champ des recherches et des investigations reste toujours ouvert à cet égard.

A quelques milles plus loin, au Sud, on doit citer *Mechhed-Ali*, petite ville remarquable par la superbe mosquée où se trouve le tombeau du calife Ali, visité annuellement par plusieurs milliers de pèlerins venant surtout de la Perse. Dans ses environs on voit une espèce de rotonde qui, d'après les indigènes, serait le tombeau du prophète Ézéchiel; et près de l'Euphrate se trouvent les ruines de *Koufa*, une des villes les plus remarquables dans les annales des Arabes et renommée pour sa savante école. Koufa a donné son nom à l'*écriture koufique* qui est l'écriture monumentale des Arabes et qui fut employée pour les monnaies et les édifices des premiers siècles de l'Islamisme.

Bassora, plus correctement *Basrah*, mot arabe qui signifie terrain pierreux, est bâtie à l'extrémité méridionale de l'Irak-Arabi, sur la rive occidentale du Schot-el-Arab, à cent dix kilomètres de l'embouchure de ce fleuve, qui est navigable pour des bâtiments de cinq cents tonneaux jusqu'aux murs mêmes de la ville.

Dans l'enceinte de ces murs, qui est de douze kilomètres, on voit beaucoup de jardins et de plantations, ce qui n'empêche pourtant pas Bassora d'être un endroit fort malpropre. Les nombreux canaux qui la coupent, et les émanations putrides résultant des fréquents débordements du fleuve, en rendent le séjour très-malsain et pernicieux surtout pour les étrangers.

Les maisons, construites en briques, sont basses et ont des toits en terrasses. Les bazars renferment les produits les plus précieux de l'Orient. La factorerie anglaise, qui est un des beaux monuments de Bassora, est le siége de la résidence britannique et l'intermédiaire de la correspondance entre les possessions indiennes et la Métropole.

La population est de cinquante à soixante mille habitants, dont la moitié Arabes, un quart Persans, et le reste Turcs, Arméniens, Juifs, Kurdes et Hindous, plus les Européens des factoreries. Les Turcs sont pour la plupart fonctionnaires civils et militaires ; parmi les commerçants on ne compte presque que des Arméniens.

Bassora est l'entrepôt général de la Turquie et de la Perse pour tous les produits de l'Inde. Les bâtiments arabes, principalement ceux de Mascate, et cinq ou six navires anglais venant de l'Inde, font presque exclusivement le commerce maritime. Sur terre, les transports ont lieu par caravanes d'Alep, de Damas, de Bagdad et d'autres villes de l'intérieur de l'Asie.

Revenons maintenant sur nos pas et jetons un rapide coup d'œil sur la Syrie, la Syrie qui fut le berceau de la religion chrétienne, la terre promise des Hébreux.

Cette terre classique appartint successivement aux Assyriens, aux Juifs, aux Grecs, aux Parthes et aux Romains. Elle fut le théâtre des exploits de Ninus, de Sémiramis, de Sésostris, d'Alexandre, de Pompée, de Marius, d'Antonin, de César, de Titus, des héros chrétiens sous les ordres de Godefroy de Bouillon, de l'armée républicaine commandée par Bonaparte et des troupes égyptiennes d'Ibrahim.

C'est une contrée longue, étroite, hérissée de montagnes calcaires. Elle est bornée, au nord, par l'Asie Mineure ; à l'est, par l'Euphrate et le Grand-Désert ; au sud, par l'Arabie ; à l'ouest, par la Méditerranée. Le Liban et l'Anti-Liban la traversent. Ces montagnes élèvent comme des murailles leurs roches escarpées, dont les crevasses laissent apercevoir de longues vallées et de profondes ravines. Le versant, qui regarde le désert, ne présente qu'aspérités et roches abruptes, tandis que le versant opposé, d'un caractère pittoresque, est arrosé de sources abondantes. Au sud des montagnes est située la Palestine, qui forme un plateau élevé généralement à 3,000 pieds au-dessus de la mer.

Alep est regardée comme la capitale de la Syrie. Alep, ou mieux *Haleb*, est bâtie entre l'Oronte et l'Euphrate, sur les bords du *Kréik* ou *Racher-El-Haleb*, à l'entrée nord-ouest du grand désert de Syrie et d'Arabie. Les fertiles jardins qui garnissent les bords de cette rivière et leurs belles plantations de pistachiers, contrastent agréablement avec le morne aspect de toute la contrée environnante.

Alep, qui par le style général de ses constructions est une des

plus belles villes de l'Orient, comptait encore il y a soixante ans une population de plus de deux cent mille âmes. On y voit un magnifique bazar, composé de plusieurs rues, entièrement voûté et recevant le jour par des fenêtres pratiquées dans les coupoles. Le tremblement de terre du 13 août 1822 ensevelit les deux tiers des habitants d'Alep, et transforma en un monceau de ruines la citadelle située au milieu de la ville. Depuis lors la ville n'a pu recouvrer son ancienne prospérité et la population atteint à peine aujourd'hui le chiffre de 80,000 âmes. La nouvelle citadelle a été construite au nord-ouest de la ville et renferme une grande caserne.

Alep, ville au caractère et à la physionomie essentiellement arabes, est une des principales étapes du commerce entre l'Europe, l'Inde, la Perse, l'Arabie et l'Arménie.

En 1850, Alep fut assignée pour résidence à Murad-Pacha (le général Bem) ainsi qu'aux autres Hongrois et Polonais qui, comme lui, avaient embrassé l'islamisme. Vers la fin de la même année, une révolte, que nous savons de source certaine avoir été fomentée par les intrigues de la Russie, éclata dans la ville. Treize chrétiens y perdirent la vie, trois églises furent incendiées. Le 7 novembre, Kerim-Pacha fit arrêter les chefs de la rébellion. L'insurrection recommença aussitôt ; à la tête de 4,000 hommes, Kerim-Pacha et Murad-Pacha repoussèrent les insurgés après une lutte de vingt-quatre heures. Dix-huit cents rebelles périrent dans l'action ; trois quartiers de la ville, Karleh, Bab-Kusa et El-Bab-Beyrak, foyers de la révolte, furent détruits dans cette sanglante répression qui témoigna de la volonté formelle du sultan de protéger ses sujets chrétiens.

Ainsi échouèrent une première fois les projets de l'empereur

Nicolas. Il avait compté sur l'exaspération que n'aurait pas manqué de produire en Europe la nouvelle du massacre des chrétiens, pour renverser l'empire turc, car il avait à cœur de réaliser la prophétie répandue chez son peuple de la chute prochaine du Croissant.

A quelques jours de là, l'héroïque général Bem mourait empoisonné. Le czar se vengeait ainsi de l'homme qui, une fois de plus, venait de contrarier ses desseins.

Nous le répétons hautement, quoique ce crime soit resté ignoré en France, nous accusons la diplomatie russe d'avoir assassiné Bem, et, s'il le faut, nous nommerons l'assassin qui est un Arménien, agent moscovite bien connu à Constantinople, et nous dirons même le prix qu'il a reçu pour ce service.

Dans une autre direction on trouve *Antakieh*, l'ancienne *Antioche de Syrie*. La populeuse Antioche, jadis rivale de Rome, d'Alexandrie et de Séleucie, était située dans une belle et fertile plaine sur les rives de l'Odonte. Détruite à plusieurs reprises et en dernier lieu, en 1269, par les Mamlouks, elle n'est plus aujourd'hui qu'une misérable ville, avec des rues sales et étroites et des maisons n'ayant guère qu'un rez-de-chaussée, mais dont les fenêtres donnent sur de vastes jardins ou sur des cours spacieuses et garnies d'arbres. Elles sont de plus, chose rare en Orient, surmontées de pignons et couvertes en tuiles. Une partie de ses murailles et de ses aqueducs témoigne seule aujourd'hui de son antique splendeur.

Alexandrette, appelée par les Arabes *Scanderoun*, « une des Alexandries bâties par le fils de Philippe dans ses campagnes civilisatrices, n'est plus, dit M. Émile Barrault, qu'un ramas chétif de quelques habitations ; le bazar se compose d'une douzaine de

boutiques ; la ville d'une trentaine de maisons et de quelques magasins ; la factorerie anglaise, qui avait été un édifice de quelque importance, sert à loger du bétail ; un seul facteur européen y représente toutes les puissances commerçantes, et une douzaine de familles grecques, vivant du salaire de l'embarquement des marchandises, s'y traînent au milieu des exhalaisons des marécages voisins..... Vers le sud, à un quart de lieue de la mer, sur la gauche du chemin qui mène au village de Beylan sur la montagne, on voit encore un château en ruine appelé le château d'Alexandre. Au delà de ce château d'une architecture évidemment moderne et peut-être contemporaine des croisades, gisent d'autres ruines et des vestiges de constructions antiques. »

Tripoli, *Tarabolos*, est située au pied d'une des branches du Liban, au-dessous d'une montagne sur laquelle il y a un château fort. Elle est étroite et longue. Une petite rivière, nommée le *Nahar-Aba-Ali*, dont les bords sont pittoresques et les eaux forment des cascades, traverse la ville. Les rues sont pavées et les maisons assez bien bâties ; mais l'air est peu salubre à cause des eaux qui y croupissent de toutes parts. De nombreuses fontaines, décorées d'arabesques, sont répandues dans tous les quartiers. On remarque deux mosquées, un bazar et un khan très-vaste. Il n'y a pas de port et la rade n'offre aucune sûreté quand le vent nord-ouest souffle avec violence. Une plaine très-fertile, d'une demi-lieue, couverte de mûriers, d'oliviers et d'arbres fruitiers, s'étend entre la ville et la mer, et près du rivage s'élève la bourgade Marina, avec des cafés, des magasins et des khans. La population est de seize mille âmes.

Non loin de là se trouve Baalbek, ville de Baal ou du Dieu du soleil, célèbre chez les Grecs et les Latins sous le nom d'Hélio-

polis dont la signification est la même. Elle est située au pied de l'Anti-Liban à la dernière ondulation de sa chaîne. « Elle se révèle de loin au voyageur, dit M. Louis Reybaud, par un cordon blanchâtre de dômes et de minarets qui s'élancent au-dessus d'un rideau de verdure. Cette cité, si florissante jadis, et station importante sur la route de Palmyre, n'est plus qu'une bourgade assez mesquine avec 5 ou 600 habitants, gouvernés par un émir, tous pauvres et sans autre culture que quelques cotons, du maïs et des pastèques. Ainsi déchue, il serait peu question de Baalbek dans nos temps modernes si elle ne renfermait les débris d'un des plus beaux édifices que nous ait légués l'antiquité.

« Le temple de Baalbek, que l'on nomme aussi le temple du soleil, était jadis assis sur une suite de bases formant un carré long de 87 mètres sur 47 mètres 40 de large. Il présentait à l'orient une face de dix colonnes sur dix-neuf de flanc, cinquante-quatre en tout. Tel était l'état primitif de l'édifice; mais par la suite on en construisit un plus petit, dont la cage et le péristyle subsistent encore. Ce dernier présente un flanc de douze colonnes sur huit de front, en tout trente dont vingt debout. Mais une différence notoire existe entre la colonnade du premier temple et celle du second. Les fûts de l'un ont 7 mètres 15 de circonférence sur 18 mètres 85 de longueur; de telle sorte que leur grandeur totale, y compris l'entablement, est de 23 mètres 40; tandis que les fûts de l'autre, quoique également d'ordre corinthien, n'offrent que 5 mètres 10 de circonférence sur 14 mètres 30 de hauteur.

« Six colonnes qui subsistent du premier monument suffisent seules à donner une idée de ses proportions grandioses. Les murs, jadis couverts de toutes les richesses de l'ordre corinthien, offrent

encore des frontons de niches entre lesquels règnent des pilastres cannelés avec une riche frise de guirlandes. La voûte, à en juger par les débris qui gisent sur le sol, devait être merveilleusement décorée, et sa portée avait 18 mètres 50 de large sur 35 mètres de longueur.

« Du reste les détails de ce magnifique monument ont été consignés dans un ouvrage publié à Londres en 1757, par Robert Wood, sous le titre de *Ruines de Baalbek*. Cet auteur attribue la construction de cet édifice à Antonin le Pieux, bien que la tradition locale en fasse honneur au roi Salomon. C'est de la prise de Baalbek par les Arabes que date la ruine de cet édifice. Dans le guerres qui suivirent, on en fit, ainsi que du petit temple, une forteresse dont on distingue encore les créneaux. Aussi donne-t-on le nom de châteaux à l'emplacement qu'ils occupent l'un et l'autre. »

Beyrout est l'ancienne Béryte, ville de la côte de Phénicie, située entre Sidon et Tripoli, qu'Aboul-Féda vante comme le port florissant de Damas. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une rade insignifiante et en partie comblée par les sables d'un petit fleuve portant le même nom qui vient s'y déverser dans la mer, après avoir fécondé une contrée célèbre par son excellente culture du tabac. On sait le rôle important que Beyrout joua en 1840 dans les affaires d'Orient. On y compte huit mille habitants.

Latakieh (l'ancienne Laodicée) est remarquable par son arc de triomphe encore presque entier et surtout par son port qui, dans ces derniers temps, est devenu un des débouchés d'Alep.

Acre ou Saint-Jean-d'Acre, en arabe Akka, est située sur les bords de la Méditerranée. Son port, quoique comblé en partie, est le meilleur de la côte. Sa population est d'environ 20,000 âmes.

Le climat en est insalubre. Parmi les monuments de Saint-Jean-d'Acre on peut citer le palais du pacha, la mosquée et les bains publics, qui passent pour les plus beaux de l'Orient.

Personne n'ignore l'illustration historique de Saint-Jean-d'Acre, la ville des croisés, de Bonaparte et d'Ibrahim.

A trois lieues de Saint-Jean-d'Acre s'élève le fameux mont Carmel. Il se compose de plusieurs plateaux fertiles, bien boisés et contenant un grand nombre de grottes et d'étroites vallées, avec une circonférence de près de 8 myriamètres. Il se termine en une plaine agréable à l'embouchure du Kichou. On voit encore sur ses hauteurs des ruines d'églises et de couvents qui datent du temps du royaume chrétien de Jérusalem, ainsi qu'une grotte qui, selon la tradition, fut habitée par le prophète Élie.

Dès le IV[e] siècle, des anachorètes chrétiens avaient choisi le mont Carmel pour y mener la vie cénobitique; cependant ce ne fut que vers l'an 1156 que des pèlerins, sous la conduite de Berthold de Calabre, y établirent une confrérie d'ermites qui fut le berceau de l'ordre des Carmes. Le couvent qu'ils avaient fondé sur le mont Carmel fut détruit à diverses reprises, et en dernier lieu en 1798 par les Français lors de leur expédition en Égypte. Il n'a été rétabli depuis que grâce aux infatigables efforts du frère Jean-Baptiste qui, à l'effet de recueillir les dons pieux des fidèles pour sa réédification, parcourut tour à tour, depuis 1825, les trois parties du monde. En 1844, le nombre toujours croissant des pèlerins nécessitant l'agrandissement des constructions existantes, le dévoué et courageux frère Jean-Baptiste partit de nouveau pour ramasser de nouvelles offrandes dans les contrées de l'Europe qu'il n'avait pas encore visitées.

Sour s'appelait jadis Tyr, *la Reine de la mer*, comme l'avait

surnommée l'antiquité. Ce n'est plus qu'un village situé sur une presqu'île de forme triangulaire et entouré d'une ancienne muraille dévastée ; il n'occupe qu'une faible partie de l'emplacement de l'ancienne Tyr. Les maisons sont bâties avec les ruines des anciens édifices. Le reste de la presqu'île est couvert de jardins et de champs. Au nord-est se dessine le port peu étendu, et abritant à peine quelques navires d'un médiocre tonnage.

Saïde (*Sidon*) est encore une ville de quelque importance quoique bien déchue. Le beau palais bâti dans le goût italien par l'émir Fakr-ul-Eddin, tombe en ruine ; son port est comblé et ses monuments ont disparu ; mais dans ses environs subsistent encore les tombeaux creusés dans le roc que Hasselquist croit être ceux des anciens rois de Syrie ; la plupart sont ouverts et servent d'asile aux bergers. C'est près de Saïde qu'habitait la célèbre lady Esther Stanhope.

Kaisariéh (Césarée de Palestine) n'est guère plus qu'un monceau de ruines, et son port, jadis excellent, s'ensable chaque jour davantage.

Plus importante est Jaffa. Elle est bâtie en amphithéâtre ; les rues en sont étroites et malpropres ; on y voit plusieurs mosquées et trois couvents chrétiens. Il paraît que la ville actuelle n'existe guère que depuis 150 ans ; car, des voyageurs qui visitèrent la rade vers le milieu du XVIIe siècle, n'y trouvèrent qu'un château et trois cavernes creusées dans le roc. Jaffa est le port des pèlerins qui se rendent à Jérusalem ; leur passage annuel est une source avantageuse de revenus pour la ville. Le commerce y est, du reste, peu considérable ; les jardins qui couvrent les environs de la ville offrent le coup d'œil le plus enchanteur. Jaffa est le point de la côte le plus rapproché de Jérusalem, dont

il n'est séparé que par une distance de douze à quinze heures.

« Jérusalem, a dit M. de Lamartine, s'élève sur le penchant occidental d'un plateau qui couronne le groupe des montagnes de Judée..... Nul fleuve ne l'arrose, nulle grande vallée n'y débouche, aucune mer voisine ne lui offre les ressources du commerce : on y arrive par d'étroits sentiers creusés sur les flancs de rochers inaccessibles ; son sol est rare et ingrat, son été brûlant et ses hivers rigoureux ; à peine quelques sources d'eau fraîche suintent de distance en distance entre les rochers...

« Les descriptions du tombeau du Christ sont partout. C'est une petite coupole, enfermée dans une grande, et dans laquelle un fragment de rocher recouvert de plaques de marbre blanc indique à la vénération du voyageur la place vraie ou vraisemblable du sépulcre...

« L'aspect de Jérusalem, au sommet de la colline des Oliviers, est trompeur comme l'aspect de toutes les villes de l'Orient. Posée sur un plateau légèrement incliné comme sur une base élevée, entourée de hautes murailles en gros blocs qui soutenaient les terrasses du temple de Salomon, flanquée de ses tours crénelées qui s'élèvent de cent pas en cent pas au-dessus de ses murs, avec ses piscines, ses portes hautes et voûtées, ses minarets qui se perdent comme des végétations pétrifiées dans le bleu profond de son ciel ; étalant aux yeux ses terrasses de maisons où les femmes et les enfants sont assis sous des tentes de couleur, faisant pyramider devant vous la triple mosquée d'Omar, qui couvre à peu près l'espace jadis occupé par le temple de Salomon.

« C'est une splendide apparition de la cité de Jéhova. La lumière limpide et réverbérée de son atmosphère l'inonde comme d'une gloire céleste ; on dirait d'une ville pleine encore de son

peuple, et ce n'est qu'un éclatant tombeau ; les portes sont silencieuses, les routes désertes, les rues vides ; les voies mortes..... M. de Chateaubriand a admirablement décrit l'intérieur triste, muet et morne de Jérusalem avec toute la mélancolie et la solennité de son génie : lui seul, après les prophètes, a eu des mots pour exprimer cette inexprimable désolation des lieux. La population indigène, mélange de Juifs, d'Arabes, de Turcs, d'Égyptiens, est pauvre et inactive ; tout semble dormir dans cette ville de la mort. Les pèlerins seuls, arrivant et partant sans cesse, marchent dans les rues sombres et dans les bazars infects : mais ils marchent recueillis et le front baissé, sans bruit, sans parole, comme des hommes remplis de la pensée qui les amène et foulant ce sol des miracles avec le silence et le respect qu'on apporte dans un sanctuaire...

« Le paysage qui entoure Jérusalem est un cadre solennel et grave, comme les pensées que cette ville suscite en vous. Du sommet de la citadelle de Sion, où est le tombeau du poëte-roi, l'œil descend d'abord sur la sombre et ardue vallée de Josaphat : au fond de ce ravin, un peu sur la droite, quelques bouquets d'arbustes, un peu moins gris que le reste, secouent la poussière de leurs feuilles sur le filet d'eau qui s'échappe à la fontaine de Siloé ; en face est une noire muraille de rochers à pic ; quelques grottes creusées dans ce roc vif furent autrefois des tombeaux, et sont aujourd'hui les demeures de quelques familles arabes. En suivant la pente de cette vallée, qui roule en s'élargissant, le regard passe entre les cônes multipliés des montagnes sombres et nues de Jéricho et de Saint-Sabas.

« Au delà, à un horizon de sept ou huit lieues, vous voyez resplendir la mer Morte, éclatante et lourde comme du plomb

nouvellement fondu : elle est encadrée enfin elle-même par la chaîne bleue des montagnes d'Arabie que ne passa pas Moïse. Tout est silence, immobilité, désert dans ce paysage ; rien n'y distrait la pensée ; le voyageur n'y entend que le bruit de ses pas ; aucun nuage même n'y traverse le ciel. Les grands aigles des pics décharnés de la Judée y tournoient seuls sur votre tête, et font courir par moments l'ombre de leurs ailes grises sur le flanc rapide des coteaux ; de loin en loin, vous apercevez un figuier aride que le vent a poudré de sable et qui semble pétrifié dans le roc, quelques chacals au poil fauve, qui se glissent entre les monticules de pierres roulantes en poussant de lamentables hurlements ; vous rencontrez de distance en distance une pauvre femme montée sur un âne et portant sur ses bras des enfants décharnés et brûlés du soleil, quelque berger arabe gardant des chèvres noires au pied des collines pierreuses, ou quelque bédouin de Jérémie ou de Jéricho sur la jument du désert, marchant au pas, sa longue lance élevée dans sa main droite comme une toise, et semblant arpenter ces ruines comme le génie de la destruction. Voilà tout ce que couvrent maintenant les voies pleines du peuple de Sion. »

Damas, appelée par les Turcs *Dimechk*, est la plus grande ville de la Turquie d'Asie, et sa population a même été évaluée par quelques auteurs à 200,000 âmes. Cette ville est située sur le Barrady, dans une magnifique et fertile plaine qu'Aboul-Féda, né à Damas, déclare être le premier des quatre paradis terrestres. Parmi ses 200 mosquées on distingue surtout celle des Omméiades, à cause de ses sept tours et de ses vastes proportions. Cette mosquée est une ancienne église chrétienne, construite par l'empereur Heraclius en l'honneur de saint Jean, et on y conserve l'exem-

plaire du Coran qui appartenait au calife Osman. Les portes en sont de bronze et d'une grande beauté.

Une tradition musulmane annonce qu'à la fin du monde, saint Jean descendra dans la grande mosquée de Damas, comme Jésus, d'après la même tradition, descendra dans le temple d'Omar à Jérusalem, et Mahomet dans le temple de la Mecque.

Un autre monument bien remarquable est un château garni de tours, que l'on dit dater de l'époque des croisades, et qui sert aujourd'hui de citadelle. Les chrétiens grecs ont aussi à Damas plusieurs églises et on y trouve deux couvents catholiques. Plusieurs des bazars de Damas, aussi beaux que ceux de Constantinople, ont une grande célébrité, de même que les trente et un khans dont l'un est un immense édifice surmonté de six coupoles.

Les rues de Damas, étroites comme toutes celles de l'Orient et non pavées, sont généralement fort sales, moins cependant que celles de Constantinople, de Smyrne et de Bagdad. La plus belle de toutes est celle de Saint-Paul.

« Damas, dit M. Poujoulat, l'une des villes saintes de l'Islamisme, s'étend surtout en longueur ; vue des montagnes environnantes, elle présente la forme d'une mandoline. Il faut marcher une heure et demie pour faire le tour de la cité. La ville est fermée de murs nouveaux, bâtie sur les fondements des anciens murs ; sur quelques points, les murailles nouvelles menacent de tomber. Il n'y a point d'antiquités curieuses à Damas ; la porte de Saint-Paul, Bab-Boulos, est le débris le plus remarquable de la vieille cité.

« Les maisons et les palais de Damas, construits moitié en terre, moitié en briques, n'offrent à l'extérieur qu'une apparence grossière ; toutes les habitations sont revêtues de terre ou de

boue blanchâtre; quand on pénètre dans leur intérieur, on est tout surpris de trouver des cours pavées en marbre blanc, des appartements décorés avec luxe, de riches divans cramoisis, des lambris dorés ou peints à la manière orientale. Chaque maison aune cour, chaque cour a une fontaine et des arbres, tels que des orangers, des grenadiers, des citronniers.

Les célèbres manufactures de coutellerie et d'armes blanches de Damas n'existent plus depuis longtemps, nous l'avons déjà dit; mais on fabrique encore aujourd'hui dans cette ville des objets damasquinés, des étoffes de soie et de coton, de la verroterie et des cuirs. Chaque jour il part de Damas des caravanes pour tous les pays de l'Orient.

« La plaine de Damas, dit encore M. Poujoulat, est couverte de magnifiques jardins d'orangers, de citronniers, de cèdres, d'abricotiers, de vingt espèces différentes de pruniers, de cerisiers, de pêchers, de pommiers, de figuiers. Des maisons de plaisance sont répandues en grand nombre à travers les jardins; les clôtures de chaque jardin sont faites avec de la terre mêlée à des cailloux et à de la paille hachée et séchée au soleil.

La prune de Damas, aujourd'hui répandue dans toute l'Europe méridionale, a une immense réputation. Il en est de même de la rose de Damas qu'on récolte sur une tige de deux à trois mètres de haut, elle est d'un parfum délicieux et sert à la fabrication de l'huile de rose; enfin, les fruits de la vigne, séchés sur pied, font les meilleurs raisins secs que l'on connaisse.

Les musulmans de Damas sont peut-être les plus fanatiques de tout l'empire. Le pacha de Damas porte le titre d'*émir hadji* (prince du pèlerinage), parce qu'il est chargé d'accompagner à la Mecque la grande caravane musulmane, qui s'y rend tous les ans,

Il supporte les frais du pèlerinage, mais comme il hérite des pieux *hadjis* qui laissent leurs os sur le chemin de la ville sainte, leurs dépouilles font une ample compensation, et ce poste est très-envié. Le terrain à l'est de Damas qui sert de campement à la caravane de la Mecque a aussi des souvenirs pour les chrétiens ; c'est l'endroit consacré par la conversion de saint Paul.

Rabat-Amman est l'ancienne Philadelphie ; on y voit les ruines d'un palais considérable, un amphithéâtre magnifique, vaste et bien conservé, un temple avec un grand nombre de colonnes encore debout et sur le sommet de la colline, un autre temple en rotonde, dont les colonnes sont d'une grandeur extraordinaire.

Il nous reste à parler de Palmyre, la ville de Salomon et de Zénobie. Pour y arriver, il faut traverser des steppes incultes entre deux chaînes de montagnes. On pénètre ensuite dans une gorge étroite qui s'élargit à mesure qu'on avance et à l'extrémité de laquelle on aperçoit de vastes ruines dans un océan de sable. L'œil se perd au milieu d'immenses files de colonnes, et ne distingue au loin, dans une étendue de treize cents toises, que forêts de piliers, tombeaux détruits, fûts et chapiteaux mutilés, épars sur le sol. Au centre, sont les débris du temple du Soleil, dont la porte, par une singularité remarquable, est tournée vers l'occi, dent, contre l'usage des peuples de ces climats, dont les temples s'ouvraient toujours du côté de l'orient.

Ces ruines sont de plusieurs époques, les plus anciennes datent de trois siècles avant l'ère chrétienne, et on ne peut douter que cette ville ne remonte à une antiquité beaucoup plus reculée. Les savants sont en général d'accord pour reconnaître dans Palmyre une très-ancienne ville, que, selon l'historien Josèphe, Salomon fortifia pour s'en assurer la possession, et à laquelle il donna le

nom de Tadmor, qui signifie lieu des Palmiers. Cette ville commence à marquer dans l'histoire sous son nouveau nom de Palmyre, traduction du premier, au temps des longues guerres des Romains et des Parthes. Cette cité célèbre fut détruite de fond en comble par les premiers, l'an 273 de notre ère.

On ne trouve plus au milieu de ses ruines, qui ont repris leur appellation biblique, qu'une trentaine de huttes où vivent de pauvres *fellahs* (cultivateurs arabes) du produit de quelques champs de blé et du lait de leurs troupeaux : au milieu des hordes barbares qui les environnent, leur petite colonie décroît chaque jour.

Pour clore cette description succincte des villes et des provinces remarquables de l'empire ottoman, il nous faut parler des îles que nous avons laissées à dessein de côté, les Turcs se préoccupant fort peu de nos divisions géographiques, ignorant complétement les noms d'Archipel, de Cyclades et de Sporades, et ne les rattachant ni à l'Europe ni à l'Asie.

Parmi les îles de l'Archipel, que la conférence de Londres laissa sous la domination ottomane, Candie est au premier rang.

Candie, l'ancienne Crète, que les Turcs appellent encore *Kired* ou *Icriti*, est le séjour le plus agréable du monde. Une haute montagne, couronnée de forêts et divisée en deux chaînons, la traverse dans toute sa longueur. La partie occidentale est appelée *Sphachia* (autrefois *Leukê*) et la partie orientale *Lasthi* ou *Sethia* (anciennement Diktê).

Elle s'abaisse doucement vers le nord, et s'y termine par une côte fertile et munie de bons ports. Au sud elle est escarpée, et offre un rivage formé de rochers, avec très-peu d'ancrages. Le *Psiloriti*, l'Ida des anciens, qui en est la cime la plus élevée, a 2,066 mètres de hauteur, et est couvert de neiges pendant la plus

grande partie de l'année. De nombreuses sources donnent aux vallées une grande fertilité; une végétation très-active couvre le versant des montages; l'air est doux, l'été est rafraîchi par les vents du nord; l'hiver ne se fait sentir que par des giboulées. Rarement on voit sur la côte le thermomètre descendre au-dessus de 5° Réaumur. Il n'y a que le siroco dont on ait parfois à souffrir pendant la saison d'été.

La population est descendue de nos jours à 200,000 habitants, Grecs pour la plupart. Parmi les peuplades particulières qui habitent l'île de Candie, on remarque les ***Abadiotes*** et les ***Sphachiotes***. Les premiers habitent une vingtaine de villages au sud du mont Ida, et forment un groupe d'environ 4,000 âmes. Ils sont musulmans et descendent des Arabes qui furent jadis les maîtres de l'île. Leur langage, leur teint basané, leur stature maigre et moyenne, leur caractère méfiant et vindicatif, leur penchant pour le brigandage et la piraterie, décèlent suffisamment leur origine. Quant aux Sphachiotes qui habitent les hautes montagnes, au sud de la Canée et de Rettimo, on les regarde comme les descendants authentiques des anciens Crétois. Ils se distinguent des autres Grecs par leur taille élevée, leur bonne mine, leur courage, leur adresse, leur amour de la liberté. Les Turcs qui sont établis dans l'île de Candie, sont les plus beaux et les plus intelligents de leur nation, ils sont les premiers qui aient soumis leurs vaisseaux à la quarantaine pour se préserver de la peste.

Candie, la capitale de toute l'île, compte environ 10,000 habitants; cette ville est le siége d'un archevêque grec et du pacha; elle est bien fortifiée; on y compte quatorze mosquées et plusieurs églises chrétiennes. Dans ses environs on rencontre beaucoup d'antiquités.

Rettimo (autrefois Rethymne), la ville la plus agréable de l'île, compte 5,000 habitants et est le siége d'un évêque grec.

Canea, l'ancienne Cydonie, que nous appelons *La Canée,* la ville la plus commerçante et le port le meilleur de toute l'île, compte une population de 9,000 âmes; elle est le siége d'un évêque grec.

Thasso (*Thassos*) n'offre rien de remarquable à l'exception de ses beaux marbres dont on ne fait aucun usage.

Samothraki est bien déchue de nos jours. Ce n'est plus cette Samos Thracienne qu'on nommait ainsi pour la distinguer de la Samos, voisine de Milet et des côtes de l'Asie Mineure, et qui fut l'antique foyer du culte des *Cabires,* religion mystique née sur cette plage isolée dont les principaux dieux étaient Axieros et Axiochersos, à la fois mâles et femelles et représentant le ciel et la terre. C'est dans cette île qu'a été découvert le célèbre bas-relief d'Agamemnon, qu'on voit au Louvre et qui est réputé l'un des plus anciens monuments de l'art grec.

Imbro est sans importance.

Limno ou Stalimène est la célèbre Lemnos, cette terre privilégiée sur laquelle, comme l'avaient remarqué les poëtes grecs, le mont Athos, au coucher du soleil, projette son ombre sainte. L'intérieur de cette île est entrecoupé de coteaux et de vallons; quelques montagnes plus élevées dominent sa partie septentrionale et de leurs cimes s'échappent à intervalle des flammes volcaniques et des tourbillons de fumée. Nulle rivière ne la traverse, mais on y trouve des fontaines et des sources d'eau vive. Les Grecs l'appelaient l'île brûlante et avaient placé les forges de Vulcain dans les entrailles de ses montagnes; car c'est là que tomba le malheureux époux de Vénus, lorsqu'il fut précipité du ciel.

L'histoire de Philoctète, guéri par une terre particulière qu'on recueille dans les montagnes de l'île, fit naître un préjugé populaire qui dure encore. L'antiquité considéra cette *terre lemnienne* comme la panacée des blessures; on la récoltait avec de nombreuses cérémonies; elle était mise dans de petits sacs avant d'être expédiée aux apothicaires. On la connaît aujourd'hui sous le nom de terre sigillée, parce que les Turcs, qui ont accepté la croyance des Grecs, n'en permettent le débit qu'après l'avoir estampillée de l'inviolable sceau du sultan.

Mételin, en turc *Midilli*, jadis Lesbos, patrie de Sapho, de Pittacus, a pour chef-lieu Castro, magnifique port militaire avec ceux d'Iera que les Francs nomment le port Olivier, et de Caloni et de Sigre. Ce petit coin de terre est célèbre, de nos jours comme dans l'antiquité, par la pureté de son ciel, ses figues les plus grosses, les plus belles de l'Archipel, son huile délicieuse, ses vignobles précieux comme l'or, son jaspe, ses marbres d'un bleu tendre et surtout par ses femmes d'une beauté ravissante. Autour de Mételin des ruines de beaux temples, d'antiques édifices parlent aux yeux du rang que tenait, parmi les villes de l'Archipel, la voluptueuse Mitylène.

Chio ou Saki-Andani, c'est-à-dire *l'île au Mastic*, présente une superficie de près de 15 myriamètres carrés; l'intérieur en est couvert de montagnes dont la plus élevée est le mont Ælias, situé au centre même de l'île. Sa population actuelle ne semble pas dépasser 60,000 habitants, parmi lesquels les Turcs sont nombreux.

Chio, chef-lieu de l'île, avec 15,000 habitants, est le siége d'un aga turc et d'un archevêque grec. Cette ville est défendue par un château fort construit par les Génois, et son port, fermé par deux

môles, est pourvu de phares. Elle est bâtie presque entièrement en pierres de taille et en briques, et les maisons ont ordinairement des toits en terrasse.

Peu fertile sur les hauteurs, l'île de Chio offre dans ses vallées un jardin continuel d'orangers, de citronniers, de mûriers, de grenadiers, de myrtes et de toutes sortes d'arbres fruitiers. On y supplée à l'absence de rivières par l'arrosement qui s'y fait à l'aide de grands puits à roues. Ses vins étaient célèbres dans l'antiquité et ont conservé leur réputation. Tous les fruits et les légumes y sont délicieux, excepté les cerises et les pommes; c'est de là que nous est venu le céleri; mais les céréales n'y sont pas abondantes. Une production qui lui est particulière et qui fait sa principale richesse, c'est le mastic qui découle par incision de l'arbre nommé lentisque. Toute la récolte appartient au sultan. Les femmes grecques et turques en mâchent continuellement pour se parfumer la bouche et se fortifier les gencives. L'île produit aussi de la térébenthine qui coule des pistachiers-térébinthes par le même procédé.

On ne rencontre, dans cette île, que de faibles restes d'architecture et de sculpture antique.

Le plus remarquable, peu distant de la ville, est celui que l'on appelle l'*Ecole d'Homère*. C'est un rocher dans lequel est creusé un banc circulaire, avec un siége au milieu, accompagné de figures d'animaux grossièrement sculptés. C'est là, dit-on, qu'Homère réunissait ses élèves.

Chio, en effet, est au nombre des villes qui se disputent l'honneur d'avoir donné naissance au prince des poëtes, et c'est avec Smyrne, sa voisine, celle dont les titres, à ce sujet, paraissent le plus authentiques.

Samos (*Susam*), vis-à-vis des ruines d'Ephèse, fut, dans l'antiquité, la plus puissante des îles Ioniennes. Elle est très-fertile, quoique montagneuse. Outre Cora, sa capitale, auprès de laquelle sont les ruines de l'ancienne Samos et du temple de Junon, on voit encore trois villes, Vahti, Carlovasi, Furni.

Cos, *Stancho*, *Istankioï*, l'une des Sporades, n'est plus aujourd'hui cette ville fameuse, vantée par Diodore de Sicile, ce port si beau, si grand, si sûr qu'il nous a décrit. Creusé dans une baie, celui d'à présent ne peut servir d'abri qu'à de petits bâtiments, à des caïques, et à des barques de pêcheurs. Mais si la fortune a ravi à cette île son ancienne magnificence, en revanche, la nature lui a laissé la sienne. Son sol ondulé de petites collines, excepté vers la partie orientale, ressemble à un immense jardin, planté d'orangers, de figuiers, de cyprès, de citronniers, de térébinthes et verdoyant d'un grand nombre de plantes médicinales qui semblent attester l'antique présence du dieu de la Santé dans ces lieux. Le tout est entremêlé de vignes qui fournissent un vin délicieux et d'excellents pâturages, abondants en troupeaux.

Rhodes est situé à l'extrémité de l'Archipel, près de la côte dont elle n'est séparée que par un canal de quatre lieues. Une chaîne de montagnes la coupe dans sa plus grande étendue ; une multitude de petits cours d'eau s'en précipitent, parmi lesquels le plus remarquable est la Fisca.

Rhodes formait dans l'antiquité une république puissante dont la flotte dominait les mers. Elle envoya des colonies en Sicile, en Italie, en Espagne. Les chefs-d'œuvre d'art qu'elle possédait l'avaient rendue célèbre dans toute la Grèce. On citait surtout son colosse, œuvre de Charès, représentant Apollon. Les vaisseaux à pleines voiles passaient entre ses jambes écartées. Ses lois mari-

times étaient en vigueur sur toutes les côtes et dans tous les ports de la Méditerranée ; elles devinrent le fondement du droit naval de tous les peuples, et sur quelques points elles sont encore en vigueur (*Lex Rhodia de Jactu*).

Aujourd'hui, son sol fertile est mal cultivé. L'intérieur offre, comme la côte, les sites les plus beaux : de profondes vallées, où les rosiers et les myrtes croissent sans culture, s'étendent jusque sur les bords de la mer. Le vin est la plus importante de ses productions. Elle en fournit de parfumés qui étaient fort estimés des anciens. Les arbres résineux y abondent ; les montagnes y sont couvertes de forêts de chênes magnifiques. Le vent d'ouest qui règne presque constamment tempère les chaleurs. Ce n'est qu'en juillet et qu'en août qu'on est exposé aux vents brûlants qui soufflent de l'Asie Mineure. La population de Rhodes s'élève à 40,000 habitants, parmi lesquels on compte 15,000 Grecs.

C'est à Rhodes que se trouvent les principaux chantiers de constructions navales de l'empire ottoman. Les Turcs regardent la capitale de l'île comme imprenable. Elle est entourée d'un triple fossé et de deux remparts. Les rues sont assez larges, propres et garnies de trottoirs ; les maisons régulières et solidement bâties.

On voit encore sculptées sur la façade de quelques-unes des armes de chevaliers ; il y a même une rue qui a conservé leur nom. L'ancien palais du grand maître où réside actuellement le pacha, atteste, par ses restes, la richesse et le bon goût de cette milice religieuse ; mais une partie tombe en ruine. La belle et vaste église de Saint-Jean a été convertie en mosquée. Les quais étroits et plantés de beaux arbres forment une promenade très-agréable. Le port est superbe, commode et sûr, mais trop peu profond pour

recevoir de gros vaisseaux. Sur les collines qui l'entourent s'étagent des maisons de plaisance et des jardins; partout jaillissent des sources qui entretiennent la fraîcheur et l'abondance.

Chypre a à peu près la forme d'un triangle; elle est traversée par une chaîne de montagnes à pics volcaniques. Le point le plus élevé en est l'Oros Stavros (Monte-Croce). Le climat est sain, tempéré, la végétation riche et luxuriante; mais les tremblements de terre, les guerres et les maladies dévastatrices en ont fait un pays de ruines.

Le nombre des habitants ne s'élève guère maintenant qu'à 100,000, Grecs pour la plupart. Ils cultivent quelques céréales, des légumes et des arbres à fruit, du coton, du chanvre, des olives et des épices. C'est de cette île qu'est originaire le chou-fleur.

Les forêts où les essences dominantes sont le cèdre, le pin et le cyprès, avec quelques chênes et quelques hêtres, fournissent d'excellents bois de construction et à ouvrer. L'éducation du bétail y donne des produits importants, de même que l'agriculture et la sériculture.

Aujourd'hui encore les vins de Chypre sont en grand renom. Celui de la Commanderie est le meilleur de tous. En sortant du pressoir ils sont rouges, mais ils pâlissent au bout de cinq ou six ans. Il n'y a qu'une seule espèce, un vin muscat très-sucré, qui soit blanc les premières années, mais il rougit avec le temps et finit par avoir l'épaisseur d'un sirop. On met d'abord ces vins dans des outres enduites de poix; aussi n'est-ce qu'au bout de quelques années qu'ils perdent l'odeur de la poix. Ils arrivent sur le continent en tonneaux; mais il faut peu de temps après les mettre en bouteille, si on veut les conserver.

La capitale de l'île, située dans l'intérieur, Nicosie ou *Leskocha*,

avec une population de 16,000 âmes, est le siége d'un archevêque grec et d'un évêque arménien. Les villes les plus importantes de la côte sont au sud *Lamaka*, siége des consulats européens, avec 5,000 habitants, d'où se font surtout les expéditions des vins du cru pour Livourne et pour Venise, et à l'est *Famagusta.*

Dans l'antiquité, les villes de Paphos, d'Amathonte et de Salamine, ainsi que le mont Olympe où s'élevait un temple consacré à Vénus, étaient célèbres au point de vue historique et mystique. La tradition rapportait que Vénus avait surgi de l'écume des flots d'abord à Cythère, puis sur les rives enchanteresses de Cypre; d'où le nom de *Cypris* ou de *Cypria* que portait aussi cette déesse.

IX

Organisation de l'empire ottoman. — Le sultan. — Le grand vizir. — Le cheik-ul-islam. — Les ministères. — Le divan. — Le conseil d'État et de justice. — Emplois administratifs. — Administration provinciale et communale. — Finances. — Les wakoufs. — Instruction publique et corps enseignant. — Les oulémas. — Législation. — Justice. — Armée. — Marine.

Et tout d'abord avertissons le lecteur qu'ici nous ne dirons pas un mot des anciennes institutions de la Turquie et que nous nous bornerons à présenter, dans cette matière très-délicate, un résumé fidèle et impartial de ce qui est aujourd'hui.

Mahmoud avait renversé le vieil édifice miné de toutes parts ; son fils a complété son œuvre et, s'il plaît à Dieu, il la couronnera. L'antique barbarie est morte, qu'on n'en parle plus.

C'est le hatti-chérif de Gul-Hané et le Tanzimat qui forment aujourd'hui la loi constitutionnelle de l'empire ottoman.

Le sultan, en sa qualité d'iman, de commandeur des croyants, est revêtu d'un caractère sacerdotal, autant du moins que le comporte la religion de Mahomet qui n'admet pas de sacerdoce.

L'unité du pouvoir est un principe fondamental et essentiel et l'ordre de succession, qui est plutôt un usage qu'un droit, appelle à remplacer le monarque décédé le plus âgé des princes survivants.

Le sultan délègue son autorité exécutive au grand vizir, et son autorité législative et quelques égards spirituels au cheik-ul-islam ou moufti.

Le grand vizir préside le conseil des ministres et a de droit le commandement supérieur des armées; mais de fait il ne l'exerce que s'il est lui-même militaire. Il jouit d'un traitement fixe de 23,000 fr. par mois et ne touche rien au delà.

On a comparé le cheik-ul-islam à un garde des sceaux qui serait en même temps grand maître de l'université, et les fetwas qu'il rend à propos des actes du gouvernement, aux bulles des papes du moyen âge, par lesquelles ils autorisaient et sanctifiaient les entreprises des princes temporels, par exemple, la conquête de l'Angleterre par les Normands, celle de l'Amérique par les Espagnols.

Le moufti est le chef des oulémas, corps religieux, judiciaire et enseignant. C'est lui qui propose à la nomination du grand vizir les cazi-askers et les mollahs, juges du premier ordre ; il nomme les autres de sa propre autorité. C'est en son nom qu'on délivre les diplômes; c'est encore lui qui choisit les professeurs et les mouftis des grandes villes. Il surveille l'administration des biens religieux (wakoufs) et ses bureaux rendent des consultations sur des points de droit.

Au-dessous du grand-vizir sont placés huit ministres ayant chacun des attributions fort distinctes, ce sont : les ministres de la guerre, de la marine, des affaires étrangères, des finances, du commerce, des travaux publics, de la police et de l'intérieur : ce dernier placé plus immédiatement sous les ordres du grand vizir, avec une espèce de sous-secrétaire d'État, portant le titre de conseiller du grand vizir.

A chacun de ces ministères, sauf celui des affaires étrangères, est attaché un comité consultatif; celui des finances remplit le rôle de cour des comptes.

« Le divan, dit M. Ubicini, est le ministère ottoman. Il est composé de la manière suivante : le grand vizir, le moufti, les ministres de la guerre, de la marine, de l'artillerie, des affaires étrangères, des finances, du commerce et des travaux publics, de la police, les ministres sans portefeuille, le président du conseil d'État, l'intendant général de l'hôtel des monnaies, l'intendant général des *wakoufs*, le conseiller du grand vizir, faisant les fonctions de ministre de l'intérieur. Deux autres hauts fonctionnaires sont attachés au divan, l'un avec le titre de grand référendaire, l'autre de grand interprète.

« Le conseil se réunit deux fois par semaine, en temps ordinaire à la Sublime Porte, sous la présidence du grand vizir et délibère sur toutes les mesures d'intérêt général, soit au dedans, soit au dehors. Toutes les fois qu'il s'agit de prendre une décision d'une haute gravité, comme, par exemple, de déclarer la guerre, on appelle au divan tous les fonctionnaires civils ou militaires, ainsi que les principaux oulémas. Ce conseil prend alors le nom de divan extraordinaire (*aïak divan*). »

Le conseil d'État et de justice ou conseil suprême, composé de douze membres, est chargé de rédiger les règlements et ordonnances, de juger les criminels d'État, les abus commis par les hauts fonctionnaires prévaricateurs.

Tous les emplois administratifs comprennent cinq rangs de fonctionnaires et, par une malheureuse imitation du système russe, ils ont le titre des grades militaires correspondants. Ainsi un chef de division porte le titre de *férik* (général de division).

Quant à l'administration provinciale, l'empire ottoman est aujourd'hui divisé en 36 eyalets ou gouvernements généraux, subdivisés en 121 *livas* et en un nombre considérable de *cazas*.

Un gouverneur est à la tête de chaque eyalet assisté d'un comité consultatif, composé d'un président et de deux secrétaires nommés par le ministre, du receveur général des finances, du métropolitain grec ou arménien et du grand rabbin ; enfin des délégués des municipalités turques et chrétiennes.

Les *livas* ont pour chef un *kaïm-mekam ;* les *cazas* des *mudirs* nommés par le gouverneur de l'eyalet, et ces deux ordres de fonctionnaires sont également assistés d'un conseil des notables.

Les gouverneurs ont droit de requérir, quand ils le jugent à propos, la force armée qui se trouve dans leurs gouvernements et qui du reste obéit à des chefs particuliers. Les kaïm-mekams sont de plus chargés conjointement, avec l'autorité militaire, de surveiller le recrutement et le recouvrement quinquennal.

L'assiette de l'impôt est fixée par un conseil pris dans les municipalités ; les communes ou *nahiyé* sont administrées par un *kodja-bachi*, élu par elles-mêmes, et qui remplit à la fois les foncions de maire et de percepteur de l'impôt. En outre il administre en toute liberté les revenus particuliers de la commune.

Parlons maintenant de l'impôt, et ici encore M. Ubicini sera notre guide.

Les contributions directes sont :

La dîme, qui est de deux espèces, l'une sur les produits du sol, l'autre sur les animaux, chevaux et bêtes à cornes exceptés ; la première se perçoit dans tout l'empire, la seconde en Roumilie seulement et dans quelques provinces d'Asie.

Le *vergu*, sorte d'imposition, assez arbitraire et assez variable,

sur le revenu. Constantinople et sa banlieue n'y sont pas soumises.

Le *kharadj* ou capitation, qui frappe les sujets non musulmans mâles et adultes ; les vieillards, les esclaves, les infirmes, les prêtres en sont exempts. Les contribuables sont, en outre, divisés en trois classes : riches, aisés, pauvres. Les premiers paient 60 piastres (13 fr. 80 cent.), les seconds 30 piastres (6 fr. 90 c.), Les derniers 15 piastres (3 fr. 45 cent.).

Les contributions indirectes comprennent :

Les droits de douane à l'importation et à l'exportation ; les premiers sont de 5 p. 100, les seconds de 12 p. 100.

Les droits de patente des commerçants ; le maximum est de 60 piastres par mois, le minimum de 10.

Le timbre sur les actes publics et sur quelques produits fabriqués, chapeaux, souliers, etc.

Les droits perçus au profit du gouvernement sur différents objets de consommation à l'entrée des villes.

Les péages des ponts.

Les produits des mines, salines, pêcheries données à ferme ou soumises à redevances.

Le produit des postes.

Bien que, sur le papier, ce système d'impôts ne semble pas plus défectueux que celui de bien des États européens, il faut convenir, si l'on veut être de bonne foi, qu'il pèche par la base, et que les moyens de recouvrement surtout sont une source d'exactions, de dilapidations intolérables et aussi préjudiciables à l'État lui-même qu'aux malheureux contribuables.

Les finances ne sont donc pas précisément le côté le plus brillant de l'empire ottoman, et pourtant, de l'avis des juges les plus

compétents, il y a tout à espérer d'un pays où les ressources seront immenses, inépuisables, du jour où la vieille barbarie aura disparu, d'un pays où il n'y a pas de dette publique, ce chancre rongeur des nations européennes, ce gouffre insatiable qui engloutit chaque année la majeure partie de la fortune publique.

Les mesures que l'on indique généralement comme étant le plus propres à régénérer le système financier de la Porte, consistent dans la réunion des *wakoufs* au domaine de l'État, dans la transformation du kharadj en un impôt personnel auquel seraient soumis indistinctement tous les sujets du sultan, dans la perception en argent de la dîme métamorphosée en un impôt foncier uniformément réparti sur les propriétés bâties comme sur les terres, dans la création d'un droit d'enregistrement et dans le remaniement de l'impôt des patentes.

Nous avons prononcé tout à l'heure le mot de wakoufs qui, d'ailleurs, est revenu plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage; expliquons la chose.

Les wakoufs sont des biens dont la nue propriété a été transférée à Dieu et l'usufruit consacré à des œuvres pieuses, tels que l'entretien d'une mosquée, d'un médressé, d'un khan, etc. Cette donation peut se constituer sous différentes réserves; par exemple le fondateur peut s'appeler lui-même et ses enfants après lui aux fonctions de *mutevelly*, administrateur de la fondation, ou bien il s'attribue la presque totalité des revenus, censément pour les employer en bonnes œuvres à la volonté du mutevelly. Aussi on ne tarda pas à faire de ces sortes de fondations pour se mettre à l'abri des confiscations et se dispenser de payer l'impôt territorial, et voici ce qui est arrivé à la longue : les trois quarts des propriétés immobilières en Turquie, sont aujourd'hui soustraites aux

charges communes et ruinent l'État sans profit pour elles-mêmes.

Sultan Mahmoud, l'indomptable réformateur, n'osa pas toucher aux *wakoufs* et les réunir au domaine, comme il l'avait fait pour les *timars* et les autres fiefs militaires et civils. Il est probable, néanmoins, que le moment de leur suppression n'est pas très-éloigné. Les frais énormes occasionnés par la guerre actuelle, la perturbation profonde où elle jettera un pays dont les finances sont déjà dans le plus déplorable état, ne peuvent manquer d'amener cette grande et salutaire mesure.

Avant de quitter le terrain des finances il ne faut pas omettre de mentionner ici une institution nouvelle qui est appelée à rendre de grands services à l'État, la banque ottomane. Elle a pour objet de régulariser le cours et la circulation des monnaies, prodigieusement altérées par les prédécesseurs de Mahmoud et d'Abdul-Medjid, de maintenir au pair le papier-monnaie, émis par ce dernier prince en l'échangeant contre des espèces métalliques, d'escompter les effets, d'opérer les recouvrements et les paiements du commerce, de recevoir en compte courant ; enfin de fournir des valeurs sur les différentes places.

Passons maintenant à l'instruction publique et au corps enseignant.

Les oulémas sont des savants, des lettrés, seuls aptes à remplir les diverses fonctions de l'ordre judiciaire et religieux et de l'instruction publique. La théologie forme en Turquie la base de l'enseignement, puisque le Coran est celle de la loi, et comme il est écrit en arabe, l'étude de cette langue est indispensable aux oulémas.

Les jeunes gens qui se destinent à entrer dans le corps des oulémas font leurs études dans les médressés, et quand ils ont

pris leurs grades et satisfait aux épreuves, ils peuvent remplir les fonctions énumérées ci-dessus, et sont, en outre, exemptés de tout impôt.

Les oulémas, ministres de la religion, parmi lesquels on ne compte pas les derviches, se divisent en cinq classes : les *cheiks*, prédicateurs ordinaires dont un est attaché à chaque mosquée, les *khatibs* (anciens), qui remplissent les fonctions sacerdotales le vendredi ; les *imans*, qui en sont les véritables curés ; les *muezzins ;* enfin les *cayms*, gardiens des temples.

Les oulémas qui se destinent à la magistrature se nomment *softas* ou *thalibs ;* lorsqu'ils ont obtenu le diplôme de *mulazim*, ils sont aptes aux places de naïbs, cadis, juges des cinquième et quatrième ordres. Après sept autres années d'études ils peuvent être reçus *muderiss* (professeurs), grade qui les rend aptes à être *mouftis* ou interprètes de la loi en province, *mollahs* ou juges de deuxième et troisième ordre. Enfin le muderiss peut encore parcourir les dix degrés du professorat, et s'il est reçu *mollah makredji*, le grade le plus élevé de tous, il peut prétendre aux plus hautes fonctions, même à celle de *ckeik-ul-islam.*

Quant à l'organisation judiciaire, la Turquie possède une haute cour qui ne revise pas les procès en appel, mais devant laquelle on a la latitude de porter son procès. Elle se compose de deux chambres, l'une pour la Roumilie et la Turquie d'Europe, l'autre pour l'Anatolie et la Turquie d'Asie.

Immédiatement au-dessous sont placés vingt-quatre *mevleviets* présidés par des mollahs, et plus bas encore cent vingt-six *cazas.* Enfin les naïbs rendent la justice dans les villages.

Tous ces tribunaux jugent en dernier ressort et ont la même compétence ; on peut indistinctement porter devant eux toute

espèce de causes, sauf celles qui intéressent l'État. Ces dernières sont du ressort d'un tribunal administratif. Les juges ne sont nommés que pour un an, ils peuvent être révoqués, ne sont pas rétribués par l'État, mais ils perçoivent certains droits et le produit de certaines amendes.

La compétence de ces tribunaux s'étend en matière correctionnelle à tous les sujets du sultan ; en matière civile, comme nous l'avons déjà dit, ils ne jugent que les procès entre musulmans ou entre musulmans et rayas.

L'instruction publique, contrairement au préjugé européen, était peut-être le côté le plus brillant de la vieille Turquie, aussi le gouvernement n'a-t-il rencontré que peu d'obstacles en la réorganisant.

Les mektebs ou écoles primaires sont gratuites ; les parents doivent y envoyer leurs enfants dès l'âge de six ans, ou bien justifier qu'ils leur font donner chez eux une éducation équivalente.

L'enseignement primaire comprend la lecture, l'écriture, l'orthographe, le calcul, les principes de la religion et de la morale, et, en outre, quelques notions générales et variées des sciences.

Après quatre ans passés dans le mekteb, l'enfant peut être admis dans les écoles secondaires, en petit nombre jusqu'à présent, mais toutes gratuites. L'enseignement porte sur la grammaire, les syntaxes turque et arabe, les histoires sainte, ottomane et universelle, la géographie, l'arithmétique, les éléments de la géométrie.

Quant à l'enseignement supérieur, il n'existe encore, pour la majeure partie, que sur le papier. Déjà l'empire ottoman possède une école d'administration se recrutant au concours et sans distinction de religion, une école impériale de médecine ouverte

également aux rayas et aux musulmans, une école d'agriculture, une de médecine vétérinaire, sans parler des écoles militaires, et même une académie des sciences et des lettres!

L'armée ottomane se compose aujourd'hui de deux parties bien distinctes : l'armée active et la réserve, *rédif*. La réserve présente un nombre de régiments égal à celui de l'armée active ; ses soldats se réunissent pour manœuvrer, chaque corps dans la circonscription qui lui est affectée, une fois par semaine, et chaque année pendant un mois, mais alors au quartier général de leur corps d'armée.

L'armée active ou régulière comprend six corps ou *ordous*, formés chacun de 11 régiments, savoir : 6 d'infanterie, 4 de cavalerie et un d'artillerie, formant ensemble 2 divisions et 6 brigades, avec un effectif de 20,980 hommes et 12 batteries; à la tête de l'ordou est placé un muchir ou feld-maréchal, sous le commandement duquel se trouvent deux ou trois fériks (généraux de division) et autant de livas (généraux de brigade) plus un, qu'il y a de brigades; ce dernier est membre du conseil d'administration de l'ordou.

L'un des ordous dont le quartier général est à Scutari porte le titre de *garde impériale*. Il ne paraît pas avoir dans sa solde et dans son organisation rien qui justifie ce titre.

Il faut y ajouter quatre autres régiments d'artillerie consacrés à la défense des forteresses, deux régiments du génie, les corps détachés à Candie, à Tripoli et à Tunis formant huit régiments.

Le total de l'armée active s'élève à 175,000 hommes. Le rédif se compose aujourd'hui de 150,000 hommes et doit prochainement dépasser ce nombre.

Dans ce chiffre ne sont pas compris les contingents auxiliaires

fournis ou à fournir par les provinces tributaires et par certaines localités non encore soumises jusqu'ici à la loi du recrutement, ainsi que les troupes irrégulières (*bachi-bouzouk*). Leur effectif réuni parait devoir être évalué à 150 ou 170,000 hommes.

Quant à leur valeur respective, ces différents corps de l'armée ottomane sont loin d'être à la même hauteur. L'artillerie, organisée à la prussienne, est une des premières du monde; le génie laisse peu à désirer; l'infanterie manœuvre presque aussi bien qu'aucune autre armée européenne; elle a toutes les vertus qui font les bonnes troupes, la constance à supporter la fatigue et les privations, la sobriété, l'impétuosité dans l'attaque et le courage impassible dans la défense; la seule chose qu'on puisse critiquer dans son organisation, c'est l'instruction des officiers inférieurs. La cavalerie n'est que d'une seule espèce, cavalerie légère tenant à la fois de nos chasseurs et de nos lanciers; la grosse cavalerie manque complétement et cela tient probablement au défaut de taille des chevaux.

Quant aux *bachi-bozouks* rien n'égale leur bravoure si ce n'est leur indiscipline. Très-utiles derrière les remparts d'une forteresse, ce sont des auxiliaires extrêmement incommodes en rase campagne. On l'a vu de reste, à l'armée d'Asie, qui, dans le cours de la présente année, a été déjà trois fois entièrement désorganisée par la faute de ces irréguliers.

Il faut encore rattacher à l'organisation de l'armée les écoles militaires destinées à former des officiers. Elles sont au nombre de deux, l'une pour l'infanterie, l'autre pour les corps spéciaux. En outre, il existe une école militaire préparatoire dans la circonscription de chaque ordou.

Avant le désastre de Sinope, la flotte ottomane se composait de

2 vaisseaux à trois ponts de 130 à 120 canons, de 4 à deux ponts de 90 à 74, de 10 frégates à voiles de 61 à 40, de 6 corvettes de 26 à 22, de quatorze bricks de 20 à 12, de 16 cutters, schooners, etc., de 12 à 4, de 6 frégates à vapeur de 800 à 450 chevaux, de 12 corvettes et bâtiments inférieurs, total 70 bâtiments.

L'état-major de la flotte comprend 5 amiraux ayant rang de férik; 3 vice-amiraux, avec rang de liva; 7 contre-amiraux assimilés aux colonels.

Les marins sont divisés en compagnie comme l'infanterie de terre. La solde, les rations, l'organisation sont les mêmes. L'instruction, sans être à la hauteur de celle des équipages anglais et français, est déjà très-satisfaisante et s'améliore tous les jours. Avant la guerre, leur nombre, qui a été considérablement augmenté depuis, était de 34,000 sans compter 4,000 soldats d'infanterie de marine (*levends*).

Enfin une école de marine est établie dans une des îles de la mer de Marmara; elle contient en temps ordinaire de 120 à 130 élèves.

FIN.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

CORBEIL, TYPOGRAPHIE DE CRÉTÉ.



